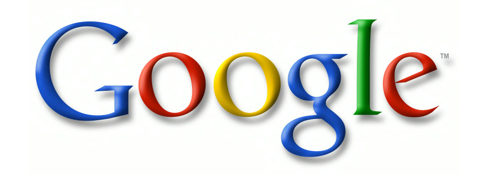
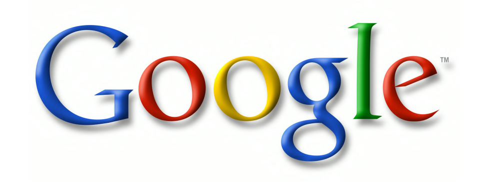
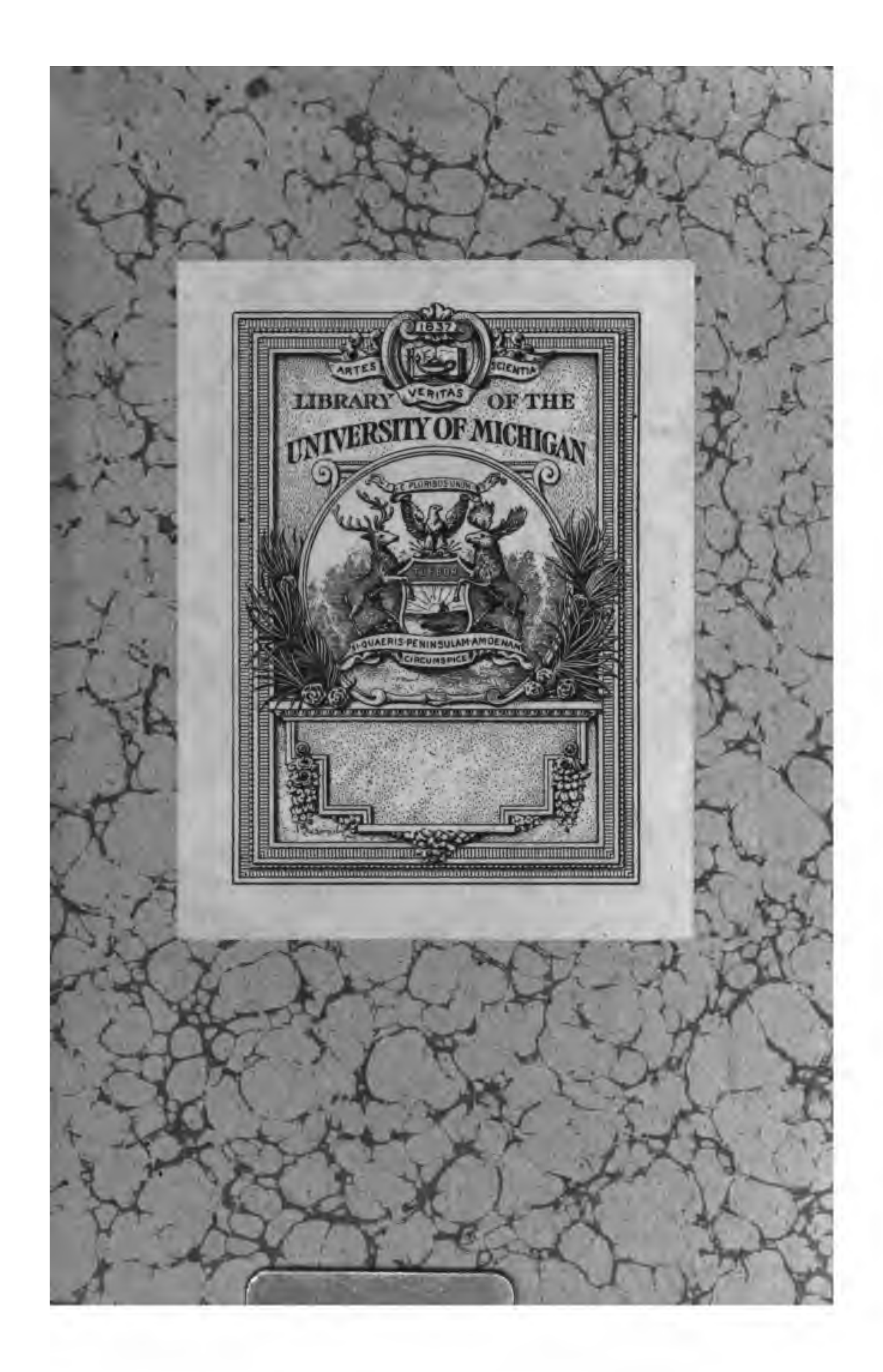
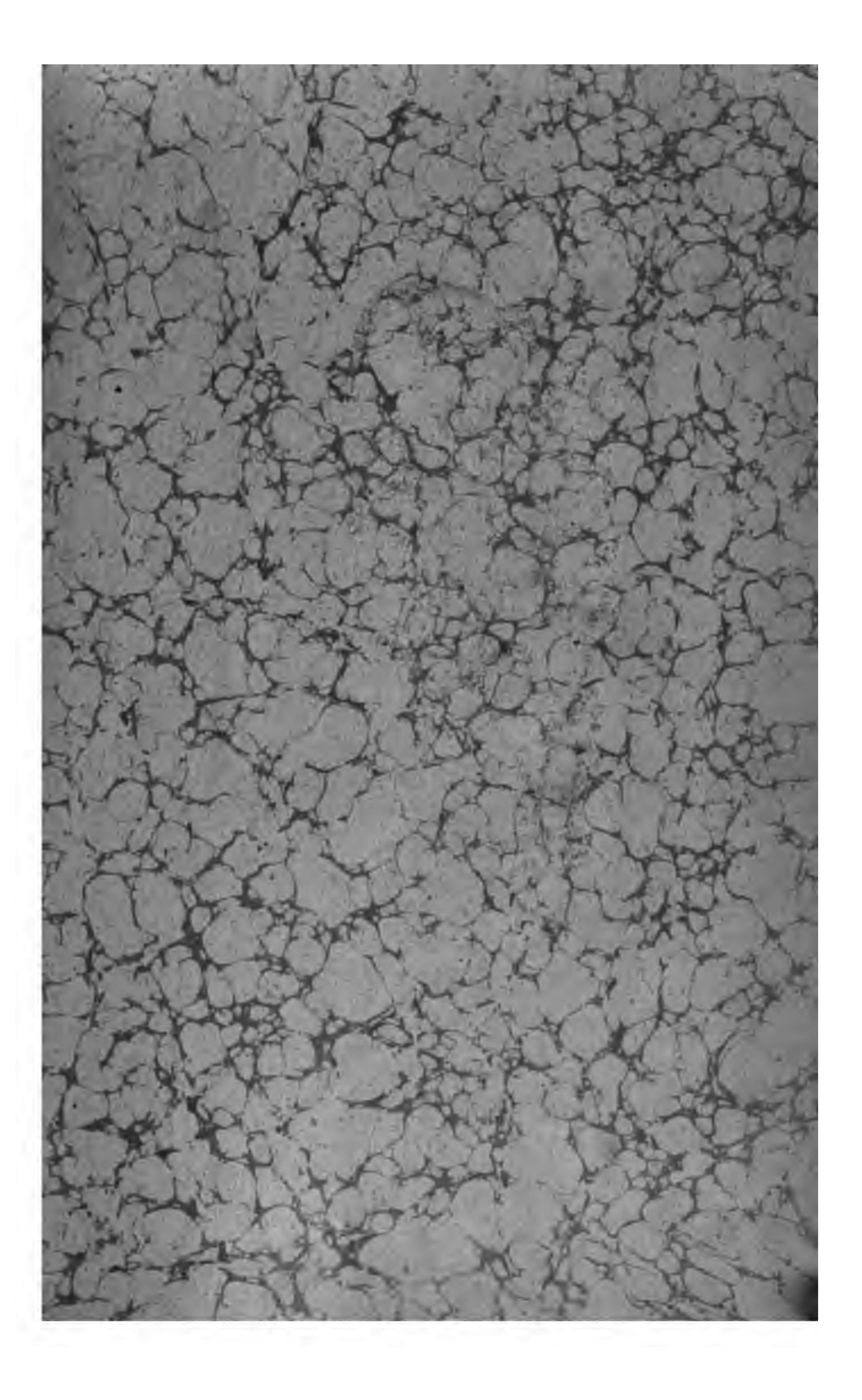








1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



EL

PRADO DE VALENCIA

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME XI.

GASPAR MERCADER

EL PRADO DE VALENCIA

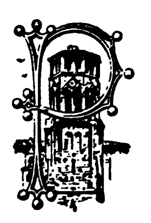
ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN APPENDICE

PAR

Henri **MÉRIMÉE**

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier.



TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

PARIS, AUGUSTE PICARD, RUE BONAPARTE, 82, PARIS

1907

AL EXCMO. SEÑOR

D. JOSÉ ENRIQUE SERRANO Y MORALES

COMO TESTIMONIO DE AGRADECIMIENTO
Y AFECTO

DEDICA ESTE LIBRO SU ADMIRADOR Y AMIGO,

ENRIQUE MÉRIMÉE.

PRÉFACE

L'objet de la présente publication, c'est de rendre accessible aux curieux de littérature espagnole une œuvre que la rareté des exemplaires qui la gardent avait depuis longtemps placée hors du domaine public. On s'est donc efforcé, en premier lieu, de reproduire, avec toute l'exactitude désirable, l'édition *princeps,* la seule que l'ouvrage ait eue jusqu'à présent; on ne s'est permis au texte de 1600 d'autre changement que de résoudre les abréviations et de régulariser la ponctuation et l'emploi des majuscules. Les graphies de Gaspar Mercader ou de son imprimeur ont été scrupuleusement conservées, même dans ce qu'elles présentent de manifestement incorrect : il a paru que dans une région où le castillan, à cette époque encore plus qu'aujourd'hui, n'était pas la langue ordinairement usitée, les fautes les plus grossières pouvaient à l'examen révéler quelque particularité de la prononciation locale, en tant que celle-ci est influencée par la coexistence et la pénétration des deux langues. Chaque fois que pour le sens il a été indispensable de corriger le texte (et

on ne s'y est décidé qu'à la dernière extrémité), une note indique la nature et l'étendue de la correction.

On a voulu, en second lieu, aider le lecteur dans l'interprétation et l'appréciation des poésies qui font de l'ouvrage une sorte de *Cancionero,* moins copieux mais plus choisi que celui des Nocturnes. Dans ce dessein, on a indiqué en note, lorsque cela a été possible, à quel auteur appartient réellement la poésie empruntée et insérée par Gaspar Mercader, et quelles variantes le texte de cette poésie présente ailleurs que dans le *Prado*. Pour cette partie de l'annotation on a surtout mis à profit, outre quelques articles de MM. Mele et Bonilla, les trois publications de M. Martí Grajales, qui nous font connaître enfin, par des extraits abondants, le *Cancionero de los Nocturnos*. S'il y a dans les renvois de la présente édition au travail de M. Martí des hésitations et des lacunes, corrigées en partie dans l'erratum, cela tient à ce que nos publications se sont imprimées presque simultanément. Quant aux différences, généralement légères, que l'on pourra remarquer dans la façon dont le texte des *Nocturnos* a été édité par M. Martí ou se trouve cité ici, elles résultent d'une étude personnelle du manuscrit, qui a permis de rectifier parfois les lectures de l'éditeur. Puissent du moins tous les rapprochements tentés, toutes les variantes indiquées faciliter un peu la tâche de l'érudit qui nous donnera un jour l'indispensable répertoire des *Cancioneros* et autres recueils poétiques espagnols des seizième et dix-septième siècles !

Il n'a point paru malséant de profiter de l'occasion que cette réimpression offrait, pour raconter la vie, à peu près inconnue, de Gaspar Mercader. Les archives de Valencia et de Madrid ont fourni des documents assez nombreux pour qu'il ait été possible de faire revivre la figure de ce gentilhomme bel esprit, qui aima son roi et les muses avec une égale ferveur, — amateur de belles-lettres et professionnel de la galanterie, mousquetaire de coquette allure qui joua parfois au Cadet de Gascogne. Quelques-uns des documents sur lesquels sa biographie s'appuie ont été imprimés en appendice, soit pour justifier le récit de l'Introduction, soit pour fournir aux études des valencianisants des textes exactement datés et copiés avec soin, sinon avec une absolue fidélité. Relativement à l'œuvre elle-même, on ne trouvera ici que peu de chose, tout juste ce qui est indispensable pour l'interpréter dans ses grandes lignes et la juger. Sur la place qu'elle occupe dans la littérature espagnole de Valencia, l'éditeur pense avoir dans la suite l'occasion de s'expliquer avec détail, et il demande la permission d'ajourner jusqu'alors des rapprochements et des considérations qui auraient par trop grossi l'appareil de cette édition.

Un travail d'érudition, si modeste qu'il soit, requiert à l'habitude le concours de beaucoup de bonnes volontés. Pour ma part, je dois remercier avec effusion M. Menéndez Pidal, dont l'amitié est aussi sûre que la science, et M. Martí Grajales, qui m'a fourni de vive voix ou par écrit mille indications

profitables et a pris la peine de comparer les documents ici imprimés avec les originaux. Dans la copie qui a servi à l'impression du texte, M. Henri Vast a mis tous ses scrupules d'historien, mieux encore : toute la patience inspirée par une affection dont j'ai déjà reçu tant de preuves. MM. Vives Liern et Tramoyeres Blasco, archivistes municipaux à Valencia; M. l'Archiviste de la paroisse Saint-Nicolas; M. Roque Chabás, chanoine et archiviste de l'Insigne Chapitre; M. Joaquín Casáñ, bibliothécaire en chef de l'Université, tous ont facilité, avec une inlassable complaisance, des recherches lentement poursuivies dans les dépôts dont ils ont la garde : inoubliables archives valenciennes où un rayon de clair soleil se joue sur la poussière, où la moisissure des vieux papiers se marie au parfum de l'oranger en fleurs ! Mais plus qu'à tous je veux adresser l'expression de ma gratitude profonde à D. José-Enrique Serrano y Morales. Non content d'avoir narré en un livre magistral l'établissement et les progrès de l'imprimerie à Valencia, il a constitué une bibliothèque incomparable, dont on ne sait s'il faut admirer le plus la belle ordonnance ou la libéralité avec laquelle elle s'ouvre aux travailleurs. Ce qui donne tout leur prix à tant de richesses, c'est le commentaire sobre, mais toujours sûr, de celui qui les a réunies; d'un mot — le mot décisif — cet esprit lumineux met chaque chose en sa place, écarte l'erreur, aiguille vers la vérité. En souvenir des après-midi laborieuses, et si vite écoulées, que nous

avons passées ensemble dans cette bibliothèque de la *calle de la Corona,* où il m'avait appris à trouver une seconde patrie, D. J. Serrano a bien voulu accepter la dédicace de cette édition : qu'il en soit remercié, comme de tout le passé de bienveillance amicale qui m'attache respectueusement à lui. Enfin pourquoi tairais-je ici la collaboration de tous les jours, la direction paternelle dont j'ai eu dès mes premiers pas sur la terre d'Espagne la chance de bénéficier? Dans cette liste de mes créanciers, que je dresse pour proclamer — non pour acquitter — mes dettes de reconnaissance, aucun prétexte de discrétion mal comprise ne m'empêchera d'inscrire clairement celui auquel je dois tout, et même la vie.

Berenguer Mercader
Isabel Mercader

Honorato Mercader
Laura Castellvi

Pedro Mercader
Juana de Blanes

Juan Mercader † 1524
Maria-Violante Mercader

Gaspar Mercader † 1538
Juana Rovi de Caliena de Vintimilla

Baltasar Mercader † 1585
Maria de Córdoba

Melchor Mercader
Rafaela Mercader

Gaspar Mercader 1547-1603
1º *Laudomia Carroz* 2º *Laura Cervellón*

Miguel Mercader, *chanoine.*

GASPAR MERCADER
Hipólita Centelles

Baltasar

Rafaela

Victoria Pedro Juan-Bautista Berenguer Miguel Luis Galcerán Lau

Laudomio Mercader
(1592-1654)
Ana Perellos

Gaspar
Beatriz de Melo y Ferreyra.

Cotaldo Hipólita Ángela Félix Laudomio Isidoro

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE MERCADER

N. B. — La série complète des enfants n'est indiquée que pour les ascendants descendants immédiats de notre Gaspar Mercader. — Les noms imprimés en *italiq* sont ceux des épouses.

INTRODUCTION

Biographie de don Gaspar Mercader, comte de Buñol.

I. — La seigneurie de Buñol.

C'était, au seizième siècle, une fière lignée que celle des Mercader, telle que nous l'entrevoyons à travers la poussière des archives. Certes il y avait, dans le royaume de Valencia, des familles qui se paraient d'une noblesse plus antique ou plus éclatante, mais on n'en saurait trouver dont l'histoire se soit mêlée plus intimement avec celle de leur petite patrie.

Ce n'est point à la guerre, par l'éclat de prouesses exceptionnelles, que leur patrimoine se constitua. Il leur vint d'un contrat en bonne et due forme, passé à Saragosse dans le palais royal de l'Aljafería, le 20 janvier 1425, entre le roi Alphonse V et son chambellan Berenguer Mercader. Par cet acte[1], Berenguer Mercader devenait seigneur de la baronnie de Buñol et des villages de Yátova, Macastre, Alborache et Siete-Aguas qui en dépendaient. Le roi lui cédait ce vaste domaine en toute

1. Cf. une copie de cet acte, Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1673, libro I, mano 1, fos 24-32.

propriété, avec ses édifices, avec ses habitants « *tam videlicet Christianis et Judeis quam Sarracenis ivi habitantibus et habitaturis* », avec ses plantations d'oliviers et de vignes, avec ses jardins, ses champs et ses fruits, avec ses montagnes, ses plaines, ses bois, ses chasses, ses eaux, ses fontaines, ses torrents et ses canaux. Le nouveau seigneur recevait aussi le pouvoir de rendre la justice tant au civil qu'au criminel, et généralement d'exercer tous les droits qui, jusque-là, avaient appartenu au roi. Cette donation était faite contre le prix de 12,000 florins d'or, déjà payés par Berenguer Mercader au moment où l'acte fut dressé. Il faut croire cependant que le roi Alphonse ne se laissa pas seulement guider, dans cette affaire, par l'appât d'une grosse somme, mais qu'il voulut reconnaître par une faveur la confiance jamais trompée qu'il avait mise en la personne de Juan Mercader, jurisconsulte éminent, compagnon du roi dans ses expéditions à Naples, et père de Berenguer.

Une fois maître de la baronnie, Berenguer ne tarda pas à montrer que, s'il l'avait pacifiquement acquise, il savait vaillamment la garder. Dans la guerre qui mit aux prises le roi Jean de Castille et le roi Alphonse d'Aragon, le village de Siete-Aguas et la tour fortifiée qui le défendait tombèrent aux mains des Castillans ; Berenguer Mercader entra aussitôt en campagne, et le 7 août 1430 il chassa au loin les Castillans, dont cinquante restèrent prisonniers. Ainsi s'affermissait-il dans la possession de son domaine [1]. Aux droits du propriétaire s'ajoutaient les droits du conquérant. Aussi Berenguer institua-t-il

1. Escolano, *Segunda parte de la Decada primera*, Valencia, 1611, col. 938.

en majorat la baronnie et ses dépendances par testament dressé le 30 juin 1467 en présence du notaire Pedro Marí[1].

Dès lors, le fief acquis par Berenguer se transmit régulièrement d'héritier mâle en héritier mâle. C'était un précieux héritage, qui faisait l'orgueil de la famille. Dans l'immense jardin qui entoure Valencia, Buñol se distingue par un aspect original. Quarante kilomètres à peine la séparent de la capitale, mais il n'en faut pas plus pour que le paysage ait changé. Déjà les terrasses qui ménagent le passage de la *huerta* au plateau central étalent la série de leurs degrés; des collines dressent leurs pentes, parfois escarpées, où la verdure grise des oliviers se marie aux pampres joyeux de la vigne; des sources jaillissent, de vraies sources qui ne tarissent pas! des torrents se forment et s'échappent au galop vers de timides cascades; non loin se dessine la chaîne de montagnes qui enveloppe Valencia et sa *huerta* d'une ceinture aux teintes changeantes. Dans un pays où l'imagination ne se repose jamais, il n'en a pas fallu davantage pour que, de nos jours, l'on baptisât Buñol et ses environs du surnom imprévu de « la Suisse valencienne »[2].

La capitale de cette Suisse où mûrit l'olivier, c'est la ville de Buñol. Faut-il admettre, avec Simonet[3], que le mot de *Buñol* vient du bas latin *vineola* et que les plants de vigne, qui poussent en abondance dans cette terre

1. Serrano y Morales, *Diccionario de las Imprentas en Valencia*, Valencia, 1898-99, p. 638, note 1.
2. Cf. Constantino Llombart, *La Suiza valenciana, guía de Buñol y sus alrededores ;* Valencia, 1884.
3. *Glosario de voces ibéricas usadas entre los Mozárabes...*, por D. Francisco Javier Simonet, p. 62.

fertile, ont donné leur nom à la région, puis à la ville qui s'y est élevée? Cette étymologie vaut mieux à coup sûr que celle inventée au seizième siècle par le professeur Laurencio Palmyreno, au témoignage d'Escolano [1], et d'après laquelle Buñol serait simplement la *Betula* des Romains, la *Benatularom* des Arabes. — Comme les villages de Alborache, Macastre et Yátova, la ville de Buñol est assise dans une vaste dépression, connue de tout temps sous le nom de la *hoya de Buñol*, la fosse de Buñol [2]. La *hoya*, dont le sol présente des mouvements variés, est bornée au nord par les monts des *Cabrillas* on des Chevrettes, au sud par la *Muela de Oro* ou Dent d'Or, indigne, à ce que l'on assure, de porter un nom aussi riche. Un château, aujourd'hui ruiné, dominait les misérables maisons : c'était le manoir des seigneurs de Buñol, la demeure qui symbolisait en leur absence leur pouvoir souverain et où, à chaque récolte, les vassaux devaient apporter les redevances fixées. François I[er] captif, dans son triste chemin vers Madrid, s'y arrêta et y passa la nuit du 20 juillet 1525. Pourquoi donc le lieu de tant de souvenirs est-il abandonné? Pourquoi faut-il qu'il ne soit plus qu'un décor romantique? Il n'a pu se maintenir après que ceux qu'il était destiné à loger ont vu leur autorité rejetée; en 1835, après un interminable procès, la seigneurie de Buñol, échappant à la tutelle des Mercader, est passée sous l'autorité directe du gouvernement royal. C'est que la petite ville est devenue assez populeuse et forte pour dresser sa volonté en face

1. *Segunda parte de la Decada primera,* col. 936.
2. Cf. des pages agréables dans l'ouvrage de D. Teodoro Llorente, *Valencia, sus monumentos y artes, su naturaleza é historia,* t. II, pp. 567-574.

de celle de ses maîtres. Escolano indique que de son temps il y avait à Buñol environ deux cents maisons de Morisques; d'autre part, un document de 1603[1] énumère cent quinze habitants du même lieu, tous chrétiens non convertis, de vieille et pure race catholique, en spécifiant qu'ils forment plus de la moitié de la population orthodoxe. Ces renseignements précis montrent que Buñol était loin d'avoir, au début du dix-septième siècle, les 4.616 habitants dont elle se vantait au recensement du 31 décembre 1897. L'affranchissement lui est venu avec l'accroissement de son importance[2].

Les trois villages de Yátova[3], Macastre et Alborache n'ont jamais eu qu'une mince valeur. Escolano affirme qu'à eux trois ils ne comptaient pas plus de trois cents maisons, sans qu'il précise par quels habitants, vieux ou nouveaux chrétiens, ces maisons étaient habitées. En 1603, lorsqu'ils passèrent sous le pouvoir de Gaspar Mercader, dans le Conseil qui se réunit sur la place de chacun des villages, il y avait à Yátova 77 présents, à Macastre 45 et à Alborache 41; il va de soi que seuls les habitants mâles et vieux chrétiens avaient été convo-

1. Cf. l'acte notarial qui relate la prise de possession de Buñol par G. Mercader. Il en sera parlé p. LII.

2. A cause de la situation de Buñol entre les royaumes de Castille et de Valencia, c'est à la *venta* de Buñol que les magistrats valenciens établissaient, en cas d'épidémie, une station sanitaire. Cf. à l'*Archivo municipal* de Valencia, dans les *Certificacions del Racional 1567-1588, no 13*, l'indication des sommes payées à un émissaire envoyé à Buñol *per aguardar e tenir compte ab les persones e robes que venien de les parts de Seuilla, puerto de Sancta Maria y altres parts ... sospitoses de contagio de peste* (30 août 1571). Cf. aussi *ibidem*, 20 décembre 1572.

3. Cf. *Ecos de mi lugar, historia, topografía, costumbres y otras menudencias del pueblo de Yátova*, por Modesto Castillo; Valencia, 1896.

qués au Conseil. En somme, Yátova, Macastre et Alborache n'étaient que des hameaux médiocres ; autrefois, comme aujourd'hui, ils étaient presque entièrement effacés parla ville prochaine de Buñol.

Il n'en est pas de même du village de Siete-Aguas. Il échappe, lui, à l'attraction qu'exerce Buñol ; il est situé hors de la *hoya*, vers le nord-ouest, à une altitude de 634 mètres, supérieure d'environ 300 mètres à celle de Buñol. Il était à l'avant-garde du royaume de Valencia, du côté de la Castille, parmi des hauteurs qui appartiennent à la chaîne des Cabrillas, et il formait place forte, *oppidum Septem Aquarum*, disent les documents anciens. Les sources y jaillissent de toute part avec une abondance intarissable, et comme jadis on en comptait jusqu'à sept à côté les unes des autres, les anciens, au témoignage d'Escolano, donnèrent à cet endroit le nom de Siete-Aguas. Faut-il croire avec le même Escolano que le village fut fondé au temps du Cid? Ce qui est certain, c'est que Siete-Aguas remonte à une date plus reculée que les agglomérations rattachées, comme lui, à la seigneurie de Buñol ; la preuve en est que jusqu'au quinzième siècle il exerça sur elles la juridiction paroissiale. Cette antiquité ne faisait pas sa richesse : le climat plus âpre donne des récoltes moins riches, et les cultivateurs n'accourent pas pour peupler un terrain infécond. Escolano n'y signale que quarante-deux maisons de vieux chrétiens, et en 1603 le Conseil réuni sur la place du village ne comptait que 33 présents. Les Morisques semblent n'avoir pas fréquenté cette région, soit qu'eux-mêmes en trouvassent le sol trop ingrat pour lui appliquer leurs merveilleux procédés de culture, soit que dans une ville frontière l'on n'ait pas voulu

tolérer la présence de gens sur la fidélité desquels on ne comptait pas sans réserve [1].

Telle était vers la fin du seizième siècle, dans sa topographie et dans sa population, la seigneurie que Berenguer Mercader avait achetée en 1425. Située à une médiocre distance de Valencia, où les récoltes avaient une vente certaine, bien arrosée, diversement exposée aux ardeurs du soleil par la différence des altitudes, elle constituait un précieux patrimoine. Berenguer avait placé son argent en bon père de famille.

II. — Famille et adolescence de D. Gaspar Mercader.

Au début du seizième siècle D. Juan Mercader était seigneur de la Baronnie et de la *hoya* de Buñol, ainsi que de la ville de Siete-Aguas. Il mourut en 1524, laissant après lui cinq filles et trois fils, qu'il avait appelés, comme les trois Rois mages, Gaspar, Baltasar et Melchor. En qualité d'aîné, Gaspar hérita de la seigneurie, mais sa fin survint prématurément en 1538 sans qu'il laissât de postérité. Son frère cadet Baltasar recueillit alors le fief familial, mais par une dure fatalité, malgré de longues années de mariage avec Dª Maria de Córdoba y Mendoza [2], il connut lui aussi la disgrâce

1. Un Valencien, Jacinto Maluenda, dans son roman *Bureo de las Musas del Turia* (Valencia, 1631), suppose que les Muses du Turia en route pour Madrid font halte et passent une nuit à Siete-Aguas. A cette occasion, il décrit brièvement ce site « *rico de aguas, pues possee siete, quando otros mas soberuios y caudalosos vna* ». Pp. 67-68.

2. C'est ainsi que s'appelait la femme de D. Baltazar Mercader. Elle-même le déclare, lorsque le 27 août 1588, à l'âge de soixante-

de n'avoir pas d'enfants : il s'appliqua du moins à régler minutieusement sa succession. Le 25 novembre 1572, il fit son testament par-devant Miguel Bellot, notaire, laissant à son frère Melchor la baronnie et ses dépendances. Plus tard, le 15 juillet 1581 et le 15 septembre 1585, il ajouta à son testament deux codicilles, dont la clause principale consistait à disposer de la seigneurie, à défaut de Melchor, décédé, en faveur de Gaspar, fils aîné de Melchor. Gaspar Mercader n'était pas l'unique héritier de son oncle Baltasar; le Chapitre de la cathédrale recevait une part de l'héritage et l'administration d'un capital important dont les revenus devaient être distribués aux pauvres honteux de Valencia [1]. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer bien des démêlés, et ce fut seulement le 30 août 1589, près de quatre années après la mort de Baltasar, que le Chapitre métropolitain déclara accepter l'héritage. Gaspar, de son côté, était entré en possession de ses domaines.

Ce n'est donc pas en ligne directe que la baronnie de Buñol vint au pouvoir de Gaspar-Juan-Jerónimo Mercader, fils de Melchor. En 1585, au jour où il reçut cet apanage, il avait trente-huit ans [2]. Il vivait paisiblement et honnêtement dans sa ville natale, marié et père de famille. Il avait montré beaucoup de hâte à se constituer un foyer : dès le mois de mai 1566, à dix-neuf ans,

dix ans, elle dépose dans une enquête faite par l'ordre de Santiago. Archivo hist. nacional, *Orden de Santiago,* año 1586, Mercader (D. Baltasar), nº 5225. Quelques génealogies l'appellent à tort Dª Maria de Cardona.

1. Cf. Archivo general del reino de Valencia. *Manaments y Empares*, año 1696, libro I, mano 8, fº 11, et Escolano, *Segunda parte de la Decada primera,* col. 942.

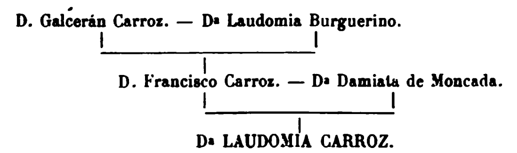
2. Cf. *Appendice,* p. 223.

il s'était fiancé à Dª Laudomia Carroz, et le mariage était célébré le 27 juin de la même année, non dans la paroisse des futurs conjoints, mais dans leur demeure privée [1]. C'était une vieille et noble famille que celle des Carroz; elle occupe une belle place dans les fastes valenciens, depuis D. Francisco Carroz, loyal serviteur de Ferdinand le Catholique, jusqu'à D. Ramón Carroz, gouverneur de Bougie sur la côte d'Afrique, où il lutta contre le Turc renégat Barberousse [2]. Pourtant de fâcheuses rumeurs [3] circulaient dans Valencia : on répétait tout bas que Dª Laudomia Carroz, la fiancée de D. Gaspar, portait une lourde hérédité; que sa grand'-mère paternelle, Laudomia Burguerino, était de race juive et qu'une conversion, même sincère, n'effaçait pas la souillure originelle. De fait, le père de Laudomia Burguerino, qui se nommait Baptista Burguerino, était un pauvre diable de Milanais, tombé à Valencia on ne sait d'où ni comment; il s'y était marié avec la fille d'un humble apothicaire, Catalina López, dont la sœur cadette, Ysabel López, épousa *maestre* Pablo Leocadio, le peintre génial qui a laissé tant de chefs-d'œuvre dans

1. Le contrat de mariage fut signé le 26 juin 1566, par-devant le notaire Felipe Martí.

2. Escolano, *Segunda parte...*, col. 731.

3. On les trouve exprimées au long dans une enquête relative à un frère de l'auteur du *Prado :* Archivo histórico nacional, *Orden de Santiago*, año 1586, Mercader (D. Baltasar), nº 5225. C'est d'après ce document que j'établis la généalogie ci-dessous :



la région valencienne. Ce cousinage avec un artiste illustre ne purifiait pas, au jugement des Valenciens de 1566, l'origine obscure, sinon suspecte, de Laudomia Burguerino. Pourtant, le mariage que la petite-fille de cette convertie contracta avec D. Gaspar Mercader ne semble pas avoir été mal accueilli : lui-même n'eut pas de scrupule à sceller cette union. Les Mercader et les Carroz étaient désormais unis pour la perpétuité de leur race.

Un enfant ne tarda point à naître de cette lignée, un enfant sur le berceau duquel veillèrent les bons génies; c'est lui qui devait écrire le *Prado de Valencia.* On lui fit doublement fête puisque c'était un fils, capable par conséquent d'assurer une succession régulière. En sa qualité d'aîné, il reçut au baptême le prénom de son père, Gaspar. Désormais on s'habitua à distinguer l'un de l'autre par les épithètes de *mayor*, aîné, et de *menor,* jeune. Eux-mêmes acceptèrent docilement cet usage : le père signa son testament *Gaspar Mercader mayor;* le fils, au bas de la dédicace du *Prado,* inscrivit tout au long *Gaspar Mercader menor*. La date à laquelle le fils vint au monde ne peut être fixée avec une extrême précision, parce que dans la paroisse de Saint-Nicolas, sur le territoire de laquelle il naquit, le registre des Baptêmes des années 1555-1582 a disparu des Archives. Pourtant, si l'on réfléchit que le nouveau-né avait, dès 1583, un âge suffisant pour contracter mariage, c'est-à-dire plus de quinze ans, il faut admettre de toute nécessité qu'il vit le jour aussitôt que possible après l'union de ses parents; en fixant sa naissance à l'année 1567, on a donc la certitude de ne pas se tromper.

Il est difficile de retrouver l'emploi qui fut donné aux premières années du jeune Gaspar. Dans une époque

où les confidences n'étaient pas de mode, il a toujours gardé sur lui-même cette réserve un peu hautaine de grand seigneur qui, par le seul éclat de son nom et de son rang, pense s'imposer assez à la foule pour que celle-ci se plaise à parler de lui, sans qu'il ait à faire sa part dans ce concert. L'enfance de Gaspar s'écoula à la maison paternelle [1], dans la vieille rue des Chevaliers, *en lo carrer vulgarment dit de Cauallers* : c'était le cœur même de la cité, l'asile où, comme l'indique suffisamment le nom de la rue, les nobles se groupaient, dressant mur à mur leurs palais, loin des paroisses populeuses de Saint-Martin et des Saints-Jeans, où vivait dans l'agitation des négoces toute une population de commerçants et de travailleurs. Orellana, dans son œuvre manuscrite *Valencia antigua y moderna*, qui est conservée à la Bibliothèque universitaire de Valencia [2], n'a point de peine à montrer que la rue des Chevaliers méritait bien son nom. C'était tout un nobiliaire valencien qui se dressait de chaque côté de la rue sur les écus des palais, comme sur les deux pages d'un livre. Près de la cathédrale, au seuil de la rue, s'élevaient, comme pour veiller

1. Cette maison existe encore dans la *calle de Caballeros*, à l'angle de la petite place qui porte le nom de *Plaza del Conde de Buñol*. Elle a grand air, avec sa cour entourée de voûtes et la galerie qui tient lieu d'étage supérieur. Elle semble avoir à peine changé depuis le dix-septième siècle. Au-dessus de l'entrée, dans un écusson de pierre, les armes des Mercader. La maison n'appartient plus à la famille : c'est de l'autre côté de la *Plaza del Conde de Buñol* que se dresse aujourd'hui le palais de D. Antonio Mercader y Tudela, marquis de Malferit.

2. Cf. tome I, f° 138 r°. De cette œuvre qui ne forme pas moins de trois gros volumes, Vicente Boix a extrait un livre en deux tomes, où la critique fait par trop défaut : *Valencia histórica y topográfica*.

sur elle, le palais des Cortès, sévère et imposant; puis la maison de la Cité, aujourd'hui disparue, où dans les splendeurs de *la Chambre dorée* les jurés ou échevins délibéraient souverainement. Faut-il croire que le spectacle de tant de demeures illustres, quotidiennement aperçues, agit sur l'esprit du jeune Gaspar Mercader, et qu'à vivre dès l'enfance parmi ceux qui au nom du roi ou du peuple administraient la chose publique, il a contracté ce désir du bien général, cette application aux affaires, que nous le verrons montrer par la suite dans le gouvernement de sa seigneurie?

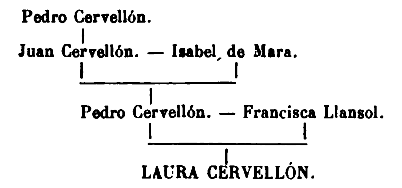
L'enfance de Gaspar Mercader ne fut pas solitaire. Un frère naquit bientôt, Baltasar, et une sœur, Rafaela. L'avenir s'ouvrait radieux à ces trois enfants et à leurs parents, dont la postérité était assurée. Le destin mentit brutalement à ces promesses de bonheur. Dª Laudomia Carroz mourut après peu d'années de mariage, laissant trois enfants aux soins d'un père, qui, comme il convenait à son époque et à son rang, ne s'abandonnait pas souvent à des accès de tendresse. Gaspar, enfant encore, semble avoir ressenti la dureté de cette épreuve : il se souvint plus tard de la mère qui avait souri à ses premières années; il rompit, pour lui rendre hommage, avec la tradition qui dans la famille Mercader donnait à l'aîné le prénom de Gaspar, et il fit baptiser du prénom de Laudomio le fils unique qui devait perpétuer sa race.

La viduité ne convenait pas à un personnage du rang de Gaspar Mercader mayor : à côté du chef de famille il y avait une place qui ne pouvait pas rester inoccupée sans inconvénient pour la bonne administration du patrimoine. Aussi, dès janvier 1583, trouvons-nous une pro-

messe de mariage entre Gaspar Mercader mayor et Dª Laura Cervellón. Celle-ci était un parti digne d'un noble de la meilleure lignée : d'une famille d'abord catalane et devenue valencienne depuis deux générations, son père, Pedro Cervellón, était chevalier de Saint-Jacques, commandeur de Paragrullos et baron d'Oropesa[1]. Dª Laura avait hérité de lui des qualités sérieuses, qu'une ardente piété soutint et exalta. Elle apporta à la communauté une dot considérable : 160,000 sous en monnaie valencienne, dont 120,000 fournis par le père et 40,000 par la mère [2]. Plus tard cet apport s'augmenta de toute la baronnie d'Oropesa, dont elle hérita par la mort de son frère unique Juan. La noblesse et la richesse se réunirent donc pour faire de cette union une grande solennité valencienne; et le 17 mai 1583 l'église Saint-André dut réunir autour des nouveaux époux une brillante assemblée de parents, d'alliés, d'amis.

Faut-il croire que, ne se sentant plus très à l'aise dans la maison paternelle par la venue d'une marâtre, D. Gas-

1. Cf. Archivo histórico nacional, *Orden de Santiago*, Cervellón (Pedro), año 1553, nº 1912.

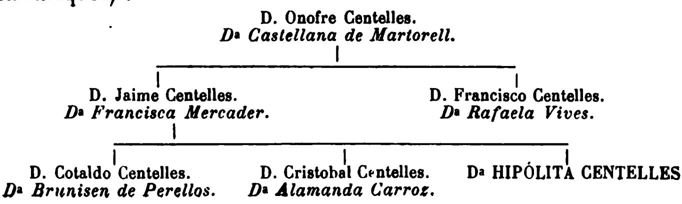


2. Le contrat de mariage fut reçu le 19 janvier 1583 par le notaire Perpinya. On en trouvera une copie au fº 463 d'un procès qui divisa plus tard la famille : Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid*, letra G, lío 28, año 1602, nº 226. Sur ce mariage cf. aussi, aux Archives du Palais Archiépiscopal de Valencia, une enquête en vue de la dispense qu'une lointaine parenté des conjoints rendait nécessaire (7 mai 1583).

par menor ait voulu rehausser sa dignité par le mariage? Ce qui est sûr c'est que, âgé à peine de plus de quinze ans, il épousa Dª Hipólita Centelles. La nécessité d'assurer au plus tôt la continuité de la race suffit d'ailleurs à expliquer son empressement. La famille des Centelles, qui s'alliait à celle des Mercader, apportait à cette union plus de lustre qu'elle n'en recevait. Elle avait vaillamment combattu au service des rois d'Aragon et elle n'avait pas cessé de maintenir ou d'accroître son prestige par des mariages avantageux[1]. Au seizième siècle elle tenait dans Valencia une place importante : par malheur elle possédait plus de réputation que de richesse. En particulier, la branche[2] de la famille Centelles à laquelle appartenait Dª Hipólita, la fiancée de D. Gaspar Mercader, avait éprouvé les vicissitudes du sort : D. Jaime Centelles, le père d'Hipólita, avait dépensé sa vie et les débris de sa fortune à revendiquer des héritages, sur lesquels il pensait avoir des droits et qui auraient redoré son blason; la mort le surprit à Madrid, en février 1576, au moment où il s'épuisait en démarches auprès de la chancellerie royale. Ses deux fils et sa fille reçurent sans enthousiasme un héritage qui comportait surtout des procès. Pourtant ils ne voulu-

1. Cf. Escolano, *Segunda parte.....*, col. 164-167 et 559-563.

2. Voici un tableau généalogique (le nom de l'épouse est imprimé en italiques) :



rent pas désavouer les prétentions paternelles, et l'un d'eux, Cotaldo Centelles, montra qu'il avait de qui tenir dans ses longues chicanes à propos du comté d'Oliva. Le procès engagé contre les Borgia [1] pour la possession de ce comté était pendant lorsque D. Gaspar Mercader fut fiancé à Dª Hipólita Centelles.

Sur les conditions dans lesquelles ce mariage fut conclu, nous sommes clairement renseignés d'un côté par le contrat de mariage, dont deux copies au moins nous sont parvenues [2], d'un autre côté par une enquête ecclésiastique que rendit nécessaire la parenté des futurs époux. La mère de Dª Hipólita en effet appartenait à la famille des Mercader, la même dont le fiancé était l'héritier présomptif. Plusieurs témoins comparurent donc par-devant le prêtre enquêteur; tous affirmèrent que malgré la parenté l'Eglise devait autoriser cette union, et leur argument à l'appui de leur dire éclaire la situation : Dª Hipólita est si pauvre, répétaient-ils à l'envi, qu'il faut tout le dévouement d'un parent pour la prendre en mariage; négligera-t-elle l'occasion inespérée qui se présente? elle devra alors renoncer à se marier

1. Les Borgia intervinrent dans ce procès, parce que l'un d'eux avait épousé Dª Magdalena Centelles, fille de D. Francisco Centelles, troisième comte d'Oliva. Les juristes valenciens écrivirent de nombreux mémoires pour et contre les parties en cause. L'un de ces mémoires est très riche en renseignements sur la famille des Centelles. Il s'intitule : *Francisci Tarrega, I. V. D., responsum in iure in favorem Don Raymundi de Rivosicco Gilaberti de Centelles, olim don Christophori de Centelles, domini villae et honoris de Nulles, adversus domnam Magdalenam a Centelles, Ducessam Gandiae.* Valentiae apud heredes Ioannis Nauarro. Anno a Natiuitate Domini 1594.

2. Cf. l'*Appendice* pp. 225-27.

avec un homme de son rang[1]. Cependant force fut de régler tant mal que bien la situation du futur ménage : on stipula en faveur de Dª Hipólita une dot de 20,000 livres, avec cette réserve significative que 2,000 seulement seraient payées comptant, et même qu'un quart de la somme, soit 5,000 livres, ne serait exigible qu'au cas où D. Cotaldo gagnerait le procès en cours et serait proclamé comte d'Oliva; c'était dire que toute la charge du foyer qui allait se constituer pèserait sur la famille Mercader. Celle-ci en effet s'engagea à loger, à nourrir, à vêtir selon les usages de leur rang les jeunes époux et leurs domestiques. Cette large hospitalité leur serait accordée dans la maison familiale de la rue des Chevaliers, mais avec promesse de leur donner une installation particulière et indépendante du jour où D. Gaspar Mercader mayor, par la mort de son oncle, aurait hérité de la seigneurie de Buñol. Telles furent les conventions. Le mariage, autorisé par l'Église dès le 28 mai 1583, dut être célébré en juin, ou au plus tard en juillet, à une date qu'il est impossible de préciser davantage à cause de la disparition des registres matrimoniaux de la paroisse Saint-Pierre. Dans quels sentiments le contractèrent ces enfants que les convenances des deux familles liaient l'un à l'autre à jamais? Il ne semble pas que chez

1. Archivo del Palacio Arzobispal de Valencia, *Dispensas matrimoniales*, lio 22, nº 18 : « Ell testimoni sab molt be y es publich en la present ciutat de Valencia com la dita dona Ypolita Centelles no te dot competent pera poder casar conforme a sa condicio, perço que aquella es filla del Illustre Don Jaume Centelles y en certs pleyts que ha tractat y portat, a consumit casi tota sa azienda... » Autre déposition : « Aquella no te dot competent conforme a sa condicio ab la qual puga casar ab persona de son par ygual que no li sia parenta per affinitat o consanguinitat. »

ces fiancés, dont aucun n'avait atteint la seizième année, la fleur de l'amour, si précoce qu'elle soit sous le ciel valencien, ait eu le temps de s'épanouir. Dans le mariage de celui qui devait plus tard exercer et subir tant de séductions féminines, il faut se résigner à croire qu'il y eut de tout, sauf de la tendresse.

Dª Hipólita Centelles brillait de tout son éclat de jeune femme, lorsqu'en janvier 1586 le roi Philippe II vint et séjourna à Valencia. Elle déploya dans cette occasion toutes ses grâces de Valencienne noble et jeune. La cité de Valencia voulut étaler devant ce monarque austère et sombre toutes les splendeurs qui représentaient en quelque sorte les conquêtes de son génie industrieux et entreprenant. La *Lonja* ou Bourse des commerçants, située au centre même de la ville, sur la place du Marché, fournit à la fête qu'elle organisa un décor où se mêlaient les merveilles fleuries de l'art gothique à son déclin et les prémices d'un art nouveau. La grande salle de la Lonja cessa pour un jour d'entendre les cris et les discussions des marchands empressés à traiter leurs affaires à la *Taula* ou banque municipale. Elle reçut une parure de fête ; les piliers, supports de la voûte lointaine, furent entourés par des milliers de lumières dont l'éclat parut alors un prodige; leur architecture singulière, qui les fait ressembler à des palmiers, donnait à la fête un aspect valencien, comme si elle se fût déroulée dans quelque oasis de la *huerta*. Lorsque tous les invités furent rassemblés dans la salle, le cortège officiel fit son entrée : « Dès que le Roi, le Prince et l'Infante se furent assis, — dit une relation contemporaine, — les danses commencèrent; d'abord dansa l'illustre sire D. Francisco de Rojas y de Sandoval, marquis de Denia,

avec la noble dame Dª Francisca de Proxida y de Cabanyells; ils dansèrent une pavane... Ce fut ensuite le tour de D. Giner Rabaza de Perellos avec Dª Hipólita Centelles y de Mercader, femme de D. Gaspar Mercader, et après eux dansèrent beaucoup d'autres cavaliers et dames [1]... » C'est ainsi que dans cette fête inoubliable le mariage de Gaspar Mercader et de Hipólita Centelles reçut la consécration du monde. Peut-on imaginer, pour leur début dans la société valencienne du seizième siècle finissant, un cadre plus charmant ?

Gaspar Mercader, à cette même date, abandonna la rue des Chevaliers et la maison où son enfance s'était écoulée. Il alla loger de l'autre côté de la cathédrale, dans la rue du Palais, *carrer del Palau* [2], non loin de la résidence archiépiscopale, d'où la rue tire son nom. S'il quitta, malgré sa qualité d'aîné, la demeure de ses ancêtres, ce fut pour obéir aux clauses de son contrat de mariage. Mais une autre raison justifiait ce départ : la lignée des Mercader devenait si nombreuse qu'il y avait nécessité pour l'aîné de céder la place aux plus jeunes. Du premier mariage de D. Gaspar Mercader mayor, il restait, en outre de D. Gaspar menor, un fils, Baltasar, et une fille, Rafaela ; le premier devait épouser, le 6 novembre 1591, à l'église Saint-Thomas, Dª Elvira Sanoguera ; la seconde ne devait se marier que le 28 septembre 1594, à l'église Saint-Nicolas, avec D. Ramón de Rocafull. D'autre part, l'union contractée en deuxièmes

1. *Libre de memories de diversos sucessos... de Valencia,* publié en appendice (p. 310) par MM. Morel-Fatio et Rodríguez Villa à leur édition de la *Relación del viaje hecho por Felipe II en 1585,* de Cock ; Madrid, 1876.

2. Cela résulte notamment d'un texte publié à l'*Appendice*, p. 231.

noces par D. Gaspar mayor fut exceptionnellement féconde : à partir de 1584, Dª Laura Cervellón lui donna chaque année, ou à peu près, un héritier qui obligeait ses aînés à se resserrer pour lui. Devant cette pléthore de nouveau-nés, Gaspar Mercader menor dut se réjouir de transporter ailleurs sa résidence.

Cette séparation n'entraîna aucune mésintelligence entre le père et le fils. D. Gaspar menor entretint des rapports fort corrects avec sa famille : il témoigna même assez de sympathie à ses demi-frères pour qu'on le choisît comme parrain de Juan-Bautista, troisième enfant de Gaspar Mercader mayor et de Laura Cervellón [1]. Cette protection qu'il accordait comme parrain à un frère beaucoup plus jeune que lui, il n'allait pas tarder à l'exercer comme père sur l'héritier de sa race. En avril 1592, un enfant lui naquit, qui devait être unique : par bonheur c'était un fils, Laudomio. On le baptisa le lundi 20 avril à l'église Saint-Étienne, et on se rendra compte de la joie avec laquelle il fut accueilli, si l'on réfléchit qu'il était attendu depuis plusieurs années et que D. Gaspar avait pu croire que la succession des Mercader allait lui échapper pour passer à ses cadets.

Désormais D. Gaspar Mercader est véritablement entré dans la vie. Marié, père de famille, familier de l'Inquisition [2], il a cessé d'être dans la dépendance de son entourage : il a une personnalité propre. Elle vaut la peine d'être considérée.

1. Cf. *Registre des baptêmes de la paroisse Saint-Nicolas*, à l'année 1586, sous la date du 22 juin.

2. Il reçut ce titre le 26 juin 1587. Cf. Inquisición de Valencia, *Informaciones genealógicas*, Don Pedro Mercader y Cervellón, año 1640, legº 200.

III. — La jeunesse : le chevalier galant.

Les joies de la famille ne suffisaient pas à Gaspar Mercader. Galant et coquet, jeune et bien doué, il prétendit occuper dans Valencia toute la place à laquelle sa naissance lui donnait droit. Rien de plus séduisant pour un jeune homme comme lui que les plaisirs de la vie valencienne à cette époque. C'est une banalité, en Espagne, que de louer le caractère joyeux des Valenciens, leur goût pour les divertissements, leur empressement à jouir de l'heure présente et à renvoyer au lendemain les affaires sérieuses. De fait, dans cette vallée du Turia, où la pureté du ciel et la fertilité d'une terre bienveillante font sentir si vivement la douceur de vivre, il semble que les roses mêmes n'aient point d'épines et que l'existence doive être traversée avec le sourire sur les lèvres. En vain la contagion du pessimisme contemporain a-t-elle menacé cette région bénie ; en vain des romanciers naturalistes nous ont raconté que, parmi ces jardins d'orangers, sur les bords de cette mer si bleue, des drames de haine et de sang se déroulaient implacablement. Ces couleurs sombres détonnent sous ce ciel ardent. Aussi bien la tradition est là pour démentir les affirmations d'aujourd'hui. Elle atteste que l'art d'occuper l'humanité sans la contraindre, de la distraire sans monotonie, de la divertir sans fatigue, fut toujours en grand honneur dans Valencia. En tout cas, jamais la cité ne retentit davantage de l'allégresse des fêtes qu'à la fin du seizième siècle. Dans les rues étroites, où les rayons

brûlants ne pénétraient point, ou bien hors des remparts sur les rives du Turia, chacun rivalisait d'empressement et d'ingéniosité. Non contents d'organiser chaque année la procession de la Fête-Dieu, qui réunissait bien des variétés de spectacles, les jurés municipaux s'associaient, à chaque occasion, aux tentatives privées : ils accordaient des subventions aux corporations religieuses et laïques qui entreprenaient d'organiser quelque fête. Il semblait que les magistrats de la cité eussent été institués pour assurer le plaisir plus encore que la sécurité de leurs concitoyens, tellement le goût d'une vie agréable et joyeuse était entré dans les esprits !

Dans la série ininterrompue de ces fêtes, quelle richesse et quelle variété ! Tournois et bals, concours poétiques et parades militaires, carrousels et courses de taureaux, c'étaient autant de divertissements où la meilleure société de Valencia prenait une part active, rivalisant de bravoure on d'ingéniosité, faisant parade à chaque occasion d'un luxe toujours plus raffiné. La moindre occasion s'offrait-elle : un fils de Valencia canonisé ou simplement béatifié, les reliques d'un saint apportées à Valencia et remises à la garde du Chapitre métropolitain, un mariage unissant deux lignages illustres, le passage d'une personne royale ? Aussitôt, sous ce prétexte ou même sans prétexte, des réjouissances étaient organisées, où chacun prétendait briller, paraître au premier rang, éblouir ses compagnons par l'éclat et le nombre de son cortège, par une devise ingénieuse, par une parure raffinée, par quelque mode nouvelle. Lorsqu'enfin, fatiguée de se dépenser, cette noblesse voulait goûter un amusement plus reposant, n'avait-elle point à sa portée le plaisir du théâtre, si apprécié à Valencia ?

Ces divertissements si variés, guerriers ou pacifiques, militaires ou poétiques, n'étaient pas improvisés ; on s'y préparait longtemps à l'avance, dans un demi-mystère ; l'attente avivait le désir de voir arriver la fête et en faisait apprécier mieux l'ordonnance; elle permettait aussi de concevoir et d'exécuter avec scrupule les inventions les plus imprévues et les plus galantes. On apportait même tant de soin dans ces préparatifs qu'on aurait sévèrement jugé la hâte d'étourdis assez négligents pour s'exposer en pareille occurrence aux surprises du hasard. Le chanoine Tárrega, dans une comédie de mœurs valenciennes qu'il écrivit vers 1590 [1], exprime sur ce point l'opinion de son époque; il met en scène un comte italien qui prétend, en l'honneur de sa dame, organiser sans délai un tournoi; cette impertinente prétention provoque de la part de l'Espagnol Carlos un avertissement très net : « Seigneur, quiconque organise des fêtes à Valencia, en proportionne le luxe à son état. C'est ainsi qu'en se jouant on obtient des choses telles qu'il n'y en a guère d'égales en Espagne. — Dans mon pays, objecte le comte, nous excellons à organiser des fêtes d'importance. – Une seule, insiste Carlos, une seule qui échoue en public, obscurcit la réputation acquise par deux mille. » Ainsi, point de pitié de la part des spectateurs pour les organisateurs de fêtes manquées. Mais, au contraire, pour les spectacles dont l'éclat n'avait été terni par aucune tache, quelle admiration persistante ! Des relations en étaient soigneusement écrites, et l'on n'hésitait pas à les faire imprimer, de façon que chacun pût prolonger, par la lecture, le plaisir éprouvé.

1. *B. A. E.*, t. XLIII, pp. 43-44.

C'est dans ce milieu, brillant et mondain, galant et fastueux, que Gaspar Mercader entra avec tout le charme de ses vingt ans, la parure d'un nom illustre et les grâces d'un esprit qui ne demandait qu'à se produire.

Il serait vain — et aussi bien les quelques documents parvenus jusqu'à nous ne le permettraient pas — de le suivre dans toutes les occasions où il fit parade de sa dextérité intellectuelle ou physique. Il suffira d'indiquer le rôle qu'il joua dans les cérémonies les plus notables du seizième siècle finissant; on jugera par l'attitude qu'il eut à ces moments saillants, de celle qu'il conserva pendant toute cette époque.

C'est le 14 septembre 1590 que nous le voyons, pour la première fois, prendre part à une fête solennelle. Ce jour-là, Valencia entière dut retentir d'une extraordinaire allégresse : D. Francisco de Moncada, marquis d'Aitona, qui exerçait depuis 1581 la charge de vice-roi, mariait sa fille Dª Lucrecia avec D. Francisco Palafox, seigneur d'Ariza. Pour célébrer cette union un jeu de *cañas* ou tournoi fut organisé sur la *plaza Mayor,* « tapissée de toutes les étoiles du second firmament », comme l'assure galamment le chanoine Tárrega, c'est-à-dire, je pense, ornée de la présence des plus illustres et des plus jolies Valenciennes. Avant que la lutte ne s'engageât, il y eut un défilé des différents groupes qui allaient se disputer le prix, défilé si brillant et si nourri que vingt-trois octaves suffisent à peine à le décrire dans la relation qui en est faite à l'acte second du *Prado de Valencia.* « D. Gaspar Mercader, — nous raconte Tárrega par la bouche de son personnage D. Carlos, — D. Gaspar Mercader, habillé à ravir d'orangé et de bleu, entièrement lamé d'argent, fit entrer le premier sa quadrille.

Il était accompagné de ses deux fils et d'un parent; Gaspar et Baltasar le suivaient, à son côté se tenait D. Cristóbal Mercader. » Jamais encore on n'avait vu tant de Mercader réunis ! Le malin chanoine en est tout ému, et comme il ne dédaigne pas le calembour, « Voilà, s'écrie-t-il, une société de quatre marchands (*mercaderes*) aux mains desquels le monde place volontiers son argent[1] ! » Quels furent les triomphateurs du tournoi, Tárrega omet de nous le dire. Nous en savons assez, du moins, pour entrevoir Gaspar Mercader menor chevauchant à la suite de son père, à côté de son frère cadet, — fier d'intervenir déjà dans une fête de cette importance, résigné cependant à n'y apparaître que discrètement et au second rang.

Il s'émancipera bientôt : il organisera pour son compte une fête presque aussi brillante que celle où l'on vient de le voir débuter. Vers le mois de février ou de mars 1592 il donna un splendide tournoi, dont il fut le mainteneur. S'il est permis de mesurer le luxe et le succès de la cérémonie à la qualité du chroniqueur qui la relate, il n'y en eut guère de mieux réussi ni de plus généralement applaudi : c'est le chanoine Tárrega, lumière du Chapitre métropolitain et gloire des lettres valenciennes, qui en vers faciles nota pour la postérité les épisodes de ce tournoi, et sa relation[2], lue par-devant l'Académie des Nocturnes, fut transcrite dans le précieux *Cancionero,* où elle rend encore témoignage, sinon du génie poétique de son auteur, du moins de la somptuosité du mainteneur.

1. *B. A. E.*, t. XLIII, p. 44.
2. Cf. *Appendice*, p. 228.

Gaspar Mercader a mieux à faire que de rehausser de sa gentille allure l'éclat des parades équestres. Sa personnalité s'affirme : dans cette lignée des Mercader qui n'avait fourni que des jurisconsultes ou des administrateurs, des conseillers ou des *bailes*, il prétend donner sa note originale. Il ne tenta, dans ce dessein, rien d'exotique ni d'imprévu ; il se laissa seulement gagner par la contagion de cette fièvre poétique qui échauffait alors tant de cervelles valenciennes. Au noble de bonne souche et de loyaux services s'ajouta en lui un bel esprit : cela suffit à le distinguer de tout son entourage familial. Non qu'il ait jamais affecté les allures d'un homme de lettres ou, si le mot fait anachronisme à cette époque, celles d'un écrivain de profession : son rang ne le lui permettait guère ; sa culture intellectuelle le lui interdisait bien davantage. Il ne semble pas qu'il ait eu une jeunesse particulièrement studieuse ; les humanités ne durent point le retenir longtemps ; la mythologie, si connue de tous ses contemporains, si bien mise en œuvre par son compatriote Gaspar Aguilar, ne lui inspire que de vagues allusions ou de banales comparaisons. Sur ses connaissances, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il comprenait et lisait l'italien : il a traduit ou du moins imité de fort près un sonnet célèbre de Pétrarque : *Pace non trovo e non ó da far guerra;* mais à la fin du seizième siècle, et à Valencia, y avait-il là un mérite ? Aurait-il pu lui seul ignorer une langue assez familière à ses concitoyens pour que des acteurs italiens, au théâtre de la *Olivera*, attirassent le public et recueillissent d'honnêtes recettes ? Il montrait du moins quelque curiosité intellectuelle : à une époque où la littérature espagnole allait briller d'un lustre sans

pareil, il est à croire qu'il sut connaître et goûter les chefs-d'œuvre qui surgissaient ; une de ses poésies les plus longues est manifestement inspirée par la lecture de la *Araucana* [1] ; et dans maints passages de ses écrits, le goût régnant à son époque se fait sentir à un degré tel qu'il faut bien que l'auteur, pour en être ainsi imprégné, ait vécu dans le commerce des œuvres contemporaines. Ce que l'on peut craindre, c'est que son horizon n'ait été un peu borné et que, vivant dans un temps où les presses valenciennes ne chômaient pas, il n'ait point été assez souvent chercher au delà la nourriture de son esprit. Le seul livre qu'il ait composé ne l'a pas sorti de son terroir, mais l'a fixé au contraire dans le coin le plus caractéristique, le plus « valencien » de la Valencia d'alors. Bel esprit, galant, lettré, bien disant, oui certes, il le fut, mais il sentit toujours un peu sa province.

Ce n'est pas en vain qu'il était né à la vie littéraire sous le patronage de l'Académie des Nocturnes. Ce cénacle, où l'on devisait si galamment sur les plus futiles épisodes de la vie mondaine, lui révéla sa propre nature. Railler une demoiselle qui se marie à cinquante ans, admonester une dame qui se ronge les ongles, consoler une autre dame dont une fusée a brûlé les jarretières, voilà, il faut l'avouer, pour quels objets pendant trois ans, depuis le 4 octobre 1591 jusqu'au 13 avril 1594, les esprits les plus raffinés de Valencia se sont réunis une fois par semaine. Il aurait fallu une originalité bien

1. Cf. p. 175 et suiv. Cet épisode de Tegualda se trouve dans *La Araucana, Parte II, Canto XX* (à la fin) et *Canto XXI* (au début). Une comparaison entre Ercilla et Mercader montrerait que celui-ci n'a guère réussi qu'à abîmer ce qu'il empruntait, et qu'il n'a peut-être pas vu ce qui fait dans ce passage le mérite d'Ercilla.

marquée pour résister à cette épreuve. Ce n'était pas le cas de G. Mercader. Il n'entra à l'Académie que le 5 mars 1592, alors qu'elle était formée depuis six mois, que son organisation était arrêtée définitivement et qu'elle avait déjà imprimé à ses travaux un tour très particulier. A peine introduit dans ce milieu, il crut y avoir trouvé le modèle de toute bonne littérature. Dans les moules déjà construits par ses confrères, il coula si exactement son esprit qu'il lui en resta toujours une marque. Il dut paraître promptement le modèle des académiciens. On peut même croire que ce n'est pas seulement sa noblesse qui lui valut de présider un temps l'Académie : il incarne si bien l'idéal des Nocturnes qu'on voudrait savoir que ses confrères s'en aperçurent, qu'ils lui en surent gré et qu'ils prétendirent l'en récompenser, lorsqu'ils le reconnurent pour un de leurs chefs. Rien, au reste, de plus éphémère que sa présidence : elle dura tout juste quatre semaines, en octobre et novembre 1593, et elle s'exerça par délégation des pouvoirs du président en titre, D. Bernardo Catalán de Valeriola, obligé à un voyage à Madrid. Il n'est pas impossible que l'intérim ait été confié à G. Mercader, simplement parce que sa demeure de la rue du Palais offrait, pour les réunions de l'Académie, des commodités particulières. C'était, en effet, une des obligations du président de donner asile, chaque mercredi soir, aux jeux d'esprit des académiciens.

Dans chacune des séances qu'il dirigea, D. Gaspar Mercader, conformément à l'usage de l'Académie, prêcha d'exemple et lut le premier une œuvre de son cru. Il ne cessa jamais, d'ailleurs, d'apporter aux travaux de l'Académie une collaboration active ; sa part dans le

Cancionero, où sont enregistrées les élucubrations des académiciens, ne s'élève pas à moins de trente-neuf poésies et de quatre discours; et quoiqu'une poésie manque et ne soit représentée que par le titre, l'ensemble ne laisse pas de former un total respectable. La quantité, pour dire vrai, nuit un peu à la qualité, et la bonne volonté du poète se révèle plus nettement que son talent. Non qu'il se soit montré inférieur à la plupart de ses confrères; mais il n'a pas su non plus se placer au-dessus d'eux. En lisant dans le *Cancionero* telle poésie d'Aguilar, de Tárrega ou de Beneyto, nous avons souvent cette impression que l'auteur valait mieux que la pauvreté à laquelle, par mode et par discipline académique, il appliquait son esprit. Rien de tel avec D. Gaspar : son principal mérite a été négatif, si l'on peut dire, et ç'a été de ne pas tomber dans ces excès de subtilité et de préciosité qui attiraient irrésistiblement quelques-uns de ses confrères. Il a su rester, non pas simple et naturel, — le genre et les sujets ne le permettaient pas, — mais du moins à peu près intelligible; tous ses raffinements ne lui ont pas fait perdre le bon sens; si peut-être de son temps on lui en a fait le reproche, il est bien juste qu'aujourd'hui on en prenne occasion pour le louer.

Comme il est arrivé à presque tous les académiciens, ses poésies valent mieux que ses discours. Ceux-ci sont franchement détestables, non par leur sujet, qui était imposé à l'orateur, mais par l'indigence qu'ils découvrent. Dans une poésie, de longueur moyenne et de rythme bien établi il suffisait, pour la rendre acceptable, de quelque trouvaille d'expression, d'une heureuse alliance de mots, d'une pointe à la fin d'une strophe.

Pour un discours, il aurait fallu plus d'idées d'abord, et aussi l'art de les grouper, de les suivre, de leur donner leur relief particulier; et ceci, toute cette partie qui n'est, si l'on veut, que du métier, mais qui n'en est pas moins indispensable, faisait défaut à D. Gaspar. Lui-même semble l'avoir compris, et au début de son discours *Contre l'absence*[1], il s'excuse de son inexpérience sur l'exemple d'Ovide, d'Aristote, de Démosthène et de Cicéron, qui ne sont devenus ce qu'ils ont été qu'à force de travail. Il n'avait pas, tant s'en faut, l'aisance souveraine de ces maîtres, et, sans égard à l'honnêteté de ses confrères, il compare, en un passage, l'Académie à une troupe de bandits où, pour éprouver les recrues, on les envoie seules sur le grand chemin afin d'y tuer quelques voyageurs, tandis que les vétérans du pillage apprécient de loin cette tentative du novice; ceux-ci, pourtant, se réservent d'intervenir en cas de danger, et ils sont en cela plus charitables que les académiciens, qui ont laissé D. Gaspar se débrouiller tout seul. Il ne sait donc comment arriver au bout de son discours; et force lui est de recourir à des invocations : « Qui, sinon toi, ô Absence, marâtre de tout bien et de toute joie, put donner occasion aux lascifs amants de la chaste Pénélope de violer la couche d'Ulysse absent? Qu'est-ce donc qui détruisit Troie, sinon l'*absence* d'Hélène avec Pâris?... » Après quoi, D. Gaspar conclut intrépidement que si l'absence est si redoutable c'est qu'elle est femme : conclusion prévue et inévitable de toutes les œuvres des Académiciens Nocturnes.

1. Ms. de la Nationale de Madrid, session 25, f°s 174 r°-177 v°.

Ce beau sexe, si chéri et si attaqué, fournit à D. Gaspar le sujet de ses deux plus notables discours. Le président l'avait chargé d'un réquisitoire contre les femmes : sujet si riche qu'au lieu du discours demandé l'orateur en apporta deux[1] ! De fait, il semblait plus difficile de se borner que de s'étendre, si du moins, comme il est déclaré au début du deuxième discours, il n'est rien survenu dans le monde de fâcheux, dont le principe ne se trouve dans la femme. Cette accusation ne s'appuie pas uniquement sur des arguments théoriques, mais plutôt sur des anecdotes et des contes, très brièvement narrés, empruntés sans doute à quelques-uns de ces recueils italiens que l'on lisait si volontiers à Valencia, et où la femme, mariée et surtout veuve, apparaît chargée de tous les défauts, type parfait d'inconstance et de duplicité. Pourtant l'histoire, surtout l'histoire contemporaine, fournit aussi des preuves de la méchanceté féminine : D. Gaspar invoque cette « religieuse infernale » qui, par l'amour qu'elle inspira à Luther, provoqua l'hérésie protestante, et aussi cette Anne Boleyn, qui sut si bien envelopper dans ses rets Henri VIII d'Angleterre. Faut-il s'étonner si, après avoir mis à profit, en faveur de sa thèse, la réalité et la fiction, il se croit autorisé à conclure que tous les défauts de la femme viennent de ce qu'elle n'est qu'une reproduction incomplète et inférieure de l'homme, affirmation qu'il appuie d'un étrange raisonnement[2] ? Jusqu'à quel point D. Gas-

1. Sessions 46 et 50.

2. « Sabemos que algunas mugeres se han buelto hombres, y de hombres mugeres ningunos ». Ces prétendus changements de sexe préoccupèrent beaucoup les Valenciens de ce temps. Cf. dans le *Prado de Valencia* la poésie de Beneito, p. 125, v. 70, et dans le

par et les académiciens ses confrères étaient-ils les dupes de ces jeux d'esprit? Croyaient-ils sincèrement à tant de folles histoires, qu'ils donnaient comme des preuves, à tant de jeux de mots et d'antithèses naïves, qu'ils produisaient comme de bonnes raisons? Hélas! l'ironie ne semble pas avoir été leur fait, et je crains qu'ils ne se soient consacrés en toute candeur à ces niaiseries solennelles. D. Gaspar, notamment, apporta tant d'application à remplir ses devoirs d'académicien; les œuvres, et en particulier deux des discours qu'il a insérés dans le *Cancionero,* sont si chargés de ratures qu'on devine qu'il ne croyait pas seulement travailler pour un petit cercle de confrères; derrière eux, il sentait tous ses compatriotes de Valencia, ceux de son temps et peut-être même leurs descendants. Dans son rôle d'académicien, il mit toute sa foi.

Cet académicien exemplaire qui, depuis son élection, assistait aux séances avec une régularité presque continue, eut à un moment une défaillance : à partir du 17 février 1593 il ne prend plus aucune part aux travaux de la compagnie, quoique ceux-ci se soient prolongés cette année-là jusqu'au 14 avril. Hélas! il aurait mieux valu que les jeux innocents de l'esprit eussent apaisé suffisamment son humeur pour le détourner des vilaines intrigues qu'il va bien falloir raconter [1]. Il exis-

Cancionero de los Nocturnos, à la date du 10 décembre 1593, le *Discurso averiguando la historia del papa Juan octavo.* L'Inquisition se crut même obligée d'intervenir : elle proscrivit notamment un livre où était rapportée *la fabulosa historia de que el papa Joan 8 fue muger y murio de parto.* (Inquisición de Valencia, *Cartas del Consejo,* lego 7, tomo Io, fo 204.)

1. Cf. Inquisición de Valencia, *Quinto libro de cartas del Consejo,* fos 376-377 et 454.

tait à Valencia, au début de 1592, un mauvais drôle, nommé Agustín Clausell, qui rôdait dans les environs de la grande ville et y répandait la terreur : sur le territoire de Masanaza, qui appartenait à D. Juan Boyl de Arenos, il tua un garde champêtre; quelques jours après, à Alcira, il déchargea son arquebuse contre Bernardo Serra ; il le manqua et le regretta d'autant plus que la justice d'Alcira lui fut impitoyable et le condamna aux galères; la sentence allait être exécutée lorsque brusquement, à la stupéfaction générale, la victime, Bernardo Serra, retira sa plainte et sollicita pour son assassin un pardon, qui fut accordé moyennant finances. La mise en liberté d'Agustín Clausell ne faisait pas l'affaire de D. Juan Boyl, qui obtint du vice-roi un nouvel emprisonnement et une nouvelle mise en jugement pour le meurtre du garde champêtre. Au moment où l'instruction de cette seconde cause commençait, on découvrit tout à coup une compromission inavouable et scandaleuse : D. Gaspar Mercader s'était constitué le patron, le protecteur occulte et tout dévoué de cet écumeur de grands chemins qui s'appelait Agustín Clausell. Une lettre fut retrouvée, signée de D. Gaspar et adressée à Bernardo Serra, qui n'expliquait que trop le désistement de celui-ci par les abominables menaces qu'elle contenait. Cette lettre, il faut la citer; c'est la seule qui nous soit parvenue de l'auteur du *Prado,* et franchement elle ne donne pas envie d'en découvrir d'autres :

Par une certaine personne très digne de foi j'ai su que vous et Luis Perales, vous avez essayé de faire du mal à Agustín Clausell et de le tuer. Tant qu'il est dans ma demeure, il se trouve en parfaite sécurité; mais si en dehors d'elle, en n'importe quel lieu, l'un de vous deux ou quelqu'un de votre part s'en prend à lui, j'invoque

Dieu à témoin que je vous arracherai l'âme à coups de pied. Vous le direz en mon nom à Luis Perales, et, dans l'intérêt de l'un et l'autre d'entre vous, qu'il ne revienne plus à mes oreilles le moindre bruit de tout cela, parce que dans le cas contraire j'y porterai remède avant longtemps. Le 6 juin 1592.

Don Gaspar Mercader y Carroz.

Ce charitable billet ne fut pas du goût des juges de Valencia, d'autant plus que D. Gaspar, toujours pour sauvegarder son protégé, n'avait pas craint d'étendre ses menaces jusqu'à D. Juan Boyl lui-même. Celui-ci n'était guère patient, et l'on redoutait si bien qu'ils en vinssent aux mains, que le Saint-Office les contraignit à signer une trêve entre eux. Cependant le vice-roi hésitait à prendre des mesures décisives : D. Gaspar s'était souvenu fort à propos de la quasi-inviolabilité que lui conférait son titre de familier de l'Inquisition, et il s'en réclamait. Il se crut même assez fort pour joindre la bravade à la résistance. Au moment où il avait assez de défendre ses fautes passées, il frappa violemment d'une pelle, sous un prétexte futile, une personne parfaitement honorable; un autre jour, tandis qu'il s'exerçait à l'équitation devant le Palais Royal (*el Real*), il lança sa dague contre un pauvre diable, d'origine portugaise, à demi idiot, qui avait commis le crime de porter la main sur la queue du cheval et de la

1. Texte : « De certa persona de molta veritat he sabut com vos y luis Perales anau procurant fer mal e matar a Agosti Clausell. Estant en ma casa esta demasiat segur, pero si fora della en qualseuol part lo enuchara ningu dels dos o algu per vos altres, boto a Dios que us traure la anima a coces y aço loy direu en mon nom a Luis Perales y per lo que us conue a lo hu y al altre no aplegue mes a mes orelles sombres de aço, perque aon no you remediare ans de ora. A 6 de junii 1592. — Don Gaspar Mercader y Carroz ».

tirer légèrement; la dague ne l'atteignit pas, et, furieux de cette maladresse, D. Gaspar se dirigea contre lui de toute la vitesse de sa monture, lui porta un coup d'épée dans le dos, et, comme le malheureux gisait sur le sol et implorait le pardon, il lui taillada encore la tête du tranchant de l'épée. Cette fois la mesure était comble : le 20 février 1593, le Conseil suprême de l'Inquisition prescrivait une enquête, et le 10 mars un huissier se présentait au domicile de D. Gaspar pour lui signifier l'ordre de comparaître à Madrid, dans un délai de vingt jours, devant les Inquisiteurs Généraux. Notre homme avait pris les devants : l'huissier apprit des domestiques que la maison était vide, et que depuis quatre jours le maître était parti pour la Castille avec l'intention d'y séjourner longtemps.

Le séjour ne dura pas autant qu'on aurait pu le supposer. Dès le 6 octobre 1593, lorsque reprirent pour une nouvelle session les séances des Nocturnes, D. Gaspar est à son poste et il lit à ses confrères un *Sonnet à une vie désordonnée*. En effet, sa vie venait pendant quelques mois de manquer totalement d'ordre et de tenue; le vernis mondain, qui déjà recouvrait d'une couche uniforme la société valencienne de cette époque, craquait par endroits, et le fond de brutalité reparaissait, se manifestant alors avec d'autant plus d'impétuosité qu'il était ordinairement contenu. Le poète Carlos Boyl, qui fondait vers cette époque une académie des *Adorateurs* pour rendre aux dames un culte constant, battait comme plâtre sa sœur D[a] Ana Boyl; il battait ce qu'il adorait et adorait ce qu'il battait. D. Gaspar, qui ne s'en prenait pas aux dames, tombait pourtant dans une inconséquence du même genre : il tournait des ma-

drigaux, il se complaisait aux propos fades des *Nocturnes* et des bergères du Prado, et aux moindres élans d'une nature qui était contenue plutôt que matée, il se répandait en violences criminelles. C'est la marque de son temps, et nous en contemplons en lui un admirable exemplaire : sous la pompe des manières, la nature primitive se conserve intacte; l'amour, avec un langage entortillé, est férocement sensuel et grossier; la vie, sous une parure de fête, reste brutale jusqu'à en être sanglante.

Ce mélange de civilisation et de barbarie se distingue nettement dans les grandes fêtes qui se déroulèrent à Valencia en 1599, à l'occasion du double mariage de Philippe III avec Marguerite d'Autriche et de l'infante Isabelle avec Albert d'Autriche. D. Gaspar Mercader allait trouver là une occasion propice de déployer ses prouesses et ses grâces de chevalier galant, et il allait jouer un rôle d'autant plus important que son père avait été nommé, en 1597, *baile general* de la cité et du royaume de Valencia [1].

Quelle fut alors l'activité de D. Gaspar, il suffit pour s'en convaincre de feuilleter l'énorme relation manuscrite que Gaona nous a laissée [2]. Les splendeurs déployées à ce moment unique par les Valenciens de toutes les classes ont été décrites par bien des contemporains; mais aucun ne mit dans sa description plus de complaisance et de minutie, plus de foi ou de naïveté que l'honnête Gaona. C'est ce témoin, bien renseigné et

1. Cf. Archivo municipal. — *Manual de Concells y Establiments de la Ciutat de Valencia. MDLXXXXVII-MDLXXXXVIII*, à la date du 1er sept. 1597 : *Jurament del Señor de Bunyol en batle gral.*

2. Pour plus de détails sur ce manuscrit, cf. *Appendice*, p. 230.

bavard, qui nous donne une idée complète de la réputation que D. Gaspar sut acquérir par son élégance, sa bravoure, sa noble prestance. Grâce à Gaona, nous le voyons chevaucher fièrement dans le cortège qui, le 18 avril 1599, accompagne la reine Marguerite à son entrée dans Valencia, si brillant à la tête de ses quatre pages et de ses deux laquais, si étincelant d'or, de pierres précieuses et de perles, surpassant tellement par ses parures les autres nobles du cortège que le chroniqueur, pour prolixe qu'il soit, renonce à donner idée de tant d'ingéniosité et de luxe [1]. Le lundi 19 avril, à la fête donnée devant le Palais Royal, il prend part aux jeux des *alcancías*, sorte de vases en terre cuite, entièrement clos et parfois remplis de cendres, que les joueurs, à cheval, lançaient à leurs ennemis, qui essayaient de parer le coup soit grâce à un bouclier, soit par une volte-face de leur monture. Mis en belle humeur par ce premier exercice, il se distingue entre tous dans une course de porteurs de torches, grâce à l'idée qu'il eut d'allumer sa torche par les deux bouts et, emporté à toute vitesse par son cheval, de la faire tourner prestement, en sorte qu'elle dessinait dans l'obscurité un colimaçon de feu. Le 20 avril il paraît brillamment dans un carrousel, mêlé de luttes. Le 22 avril, dans une parade équestre, il se signale par la vélocité prodigieuse de son coursier. Enfin, le samedi 24 avril, dans le tournoi solennel que la cité de Valencia offre au roi devant la Lonja en guise de remerciement et d'adieu, sur cette lice glorieuse à l'extrémité de laquelle l'étendard de la cité

1. « Diferenciandose en las galas mas que todos los demas caualleros de su tiempo que seria muy largo de contar si todo se huuiesse descreuir sus inuenciones y galas » (Gaona, f° 332 v°).

avait été fixé en grande pompe, D. Gaspar eut l'insigne honneur de recevoir le prix de mille ducats « por hauer justado mexor que los demas », ayant brisé quatre lances en autant de rencontres et gagnant par surcroît le *prix des dames*, qui ne dut pas être le moins agréable à son cœur toujours galant.

C'était clore dignement une série de triomphes, conquis par-devant l'élite de la noblesse espagnole, en présence du monarque, sous les yeux des ambassadeurs étrangers. Lorsque cette brillante assemblée se fut dispersée, alors que Valencia, épuisée par tant de fêtes, tomba dans un calme si profond qu'elle n'en avait jamais connu d'égal, que faire, qui pût surpasser ou simplement rappeler l'éclat de ce moment unique ? L'instant paraissait venu pour D. Gaspar de revivre par la mémoire les temps révolus, de fixer du moins le souvenir des galanteries du jeune homme, des prouesses du chevalier, des succès du poète. Alors, tourné vers le passé, se rappelant et se recueillant, il composa le *Prado de Valencia*. Le livre, dans un cadre conventionnel, est un résumé de la vie littéraire, amoureuse et militaire de Gaspar Mercader. Imprimé et publié dans la seconde moitié de l'année 1600, il fut écrit vraisemblablement à la fin de 1599 et au début de 1600, alors que son auteur, le corps las et le cœur brisé, ne pouvait plus songer qu'à mettre une conclusion — brillante, sinon bruyante — à la série de ses exploits chevaleresques. Ainsi se clôt, dans la vie de D. Gaspar, la période mondaine. Le chevalier galant est mort : c'est un chef de famille, attentif aux intérêts de sa maison, que nous allons maintenant découvrir.

IV. — La maturité : le chef de famille.

Le vendredi 7 février 1603, survint le décès de D. Gaspar Mercader *mayor*, dans la cinquante-sixième année de son âge. Par là notre D. Gaspar devenait seigneur de Buñol et chef de la race des Mercader. Il se hâta de prendre officiellement possession de cette double dignité. D'une part, il transporta son logis à la rue des Chevaliers, dans l'antique demeure de ses ancêtres. D'autre part, il délégua à ses cousins, D. Hierónimo Mercader et D. Bernardo Vilarig, *olim* Carroz, baron de Sirat, des pouvoirs en forme pour qu'ils se fissent reconnaître seigneurs, en son lieu et place, de la baronnie de Buñol et de la ville de Siete-Aguas. Cette cérémonie d'investiture se fit, selon les rites consacrés, le 8 et le 9 février 1603. Une relation notariée[1] en fut dressée, qui atteste que, sans protestation, ni violence, le poète des *Nocturnes* se trouva investi, dans le fief héréditaire, du pouvoir souverain.

Il reviendra pourtant à ses premières amours : il s'abandonnera encore au malin génie de la poésie. Mais quelle différence entre le poète d'autrefois et celui d'aujourd'hui ! Son inspiration, abondante jadis et spontanée, a besoin désormais d'être mise en branle par les sollicitations de ses confrères ou par l'occasion exceptionnelle d'une grande cérémonie catholique. Il n'écrit plus pour lui, pour son plaisir et sa gloire, mais par

1. Archivo del Colegio del Patriarca. — *Prothocolum Michaelis Jacobi Peris de anno 1603* (à la date des 8 et 9 février).

obligation, pour s'acquitter d'une sorte de devoir envers sa religion ou envers un ami. Son œuvre se réduit à n'être qu'une collaboration, de plus en plus discrète et brève, soit à un recueil de poésies chrétiennes, soit à une série de ces poésies laudatives qui, imprimées au début des livres nouveaux, tenaient lieu, à cette époque, à la fois de critique littéraire et de réclame de librairie. On trouvera plus loin la liste de ces œuvres de circonstance. Il suffira de signaler ici qu'en 1602 D. Gaspar collabora plus copieusement qu'à son ordinaire aux fêtes que la cité de Valencia avait organisées pour la canonisation du bienheureux Raymond de Peñafort. Il y mit, à vrai dire, plus d'empressement que de bon goût. Était-il d'un catholique bien respectueux, ou simplement d'un poète délicat, d'attribuer à saint Vincent Ferrer, patriarche de l'église valencienne, l'organisation d'un tournoi en l'honneur de son nouveau confrère en sainteté? Cette plaisanterie, qui introduit si gaillardement les mœurs tumultueuses de la noblesse dans le monde des béats, s'exprime laborieusement en un romance de cent deux vers.

S'il traitait avec quelque désinvolture les habitants du ciel, il montrait une parfaite obligeance envers ceux d'ici-bas. Gaspar Aguilar en fit l'épreuve à deux reprises, en 1608 et 1610 : il obtint de D. Gaspar, de plus en plus brouillé avec les muses, deux poésies pour être placées en tête des *Fiestas por la Beatificacion del Santo Fray Luis Bertran* et du curieux poème *Sur l'Expulsion des Morisques*[1]. Précieux témoignage que

1. Sur ces deux œuvres, cf. la biographie d'Aguilar, publiée par M. Martí Grajales en appendice à son *Cancionero de la Academia de los Nocturnos, segunda parte*, pp. 188-191.

ce grand seigneur, avec la double autorité de son nom et de son talent, apportait au besogneux poète, incapable de nourrir les innombrables bouches de sa famille !

Faut-il s'étonner qu'un poète qui, sans être plus qu'un amateur, avait pourtant rendu à la poésie un culte actif, ait eu si tôt fait d'abjurer et qu'à l'enthousiasme de jadis se soit substituée une abstention presque complète? Peut-être la déception amoureuse que G. Mercader éprouva vers 1598, et qui est contée sous le voile de la fiction dans le *Prado de Valencia*, fut-elle pour quelque chose dans ce brusque changement. Si vraiment il ne rimait que pour Bélise, comme il l'a affirmé à tant d'occasions, il est clair que le silence seul lui convenait du jour où Bélise, en se mariant, se fut éloignée de lui à jamais. Mais sa passion, telle que lui-même l'a chantée, paraît si apprêtée et voulue qu'on a peine à croire que par elle la vie de D. Gaspar fût à aucun moment bouleversée. Le divorce qui survint entre les muses et lui s'explique mieux par les innombrables occupations — familiales, politiques, militaires — dans lesquelles il eut à se débattre du jour où il devint seigneur de Buñol : c'est très prosaïquement que ce poète se sépara de la poésie. Pour perpétuer la mémoire de ses succès, il gardait du moins l'admiration de ses contemporains et celle, plus rare, de ses confrères en poésie. Rodríguez a réuni dans sa *Biblioteca valentina* [1] plusieurs témoignages d'approbation qui lui furent accordés vers cette époque. L'un d'eux mérite d'être retenu, celui de Lope de Vega, non pour la qualité de l'éloge, qui est uniquement fondé sur le double mérite de Mercader, écrivain

1. Page 156.

en même temps que guerrier, mais parce que les deux séjours du *Fénix* à Valencia, en 1589-90 et en 1599, encadrent la période la plus brillante de la vie de D. Gaspar, qu'entre le Madrilène et le Valencien il y eut à coup sûr des relations amicales et qu'ainsi, sous la banalité de la forme, l'on peut supposer un fond de sincérité[1].

Rarement succession[2] se présenta sous un aspect plus difficile que celle de D. Gaspar Mercader *mayor*. Marié à deux reprises, père d'enfants très nombreux nés de l'un et l'autre lit, devenu par héritage maître d'une seigneurie importante dans la possession de laquelle il n'était pas entré sans peine, lui-même avait prévu les débats auxquels le partage de ses biens allait donner lieu, et il avait cherché à les écarter par un testament aussi long que minutieux[3], qui, comme à l'ordinaire, ne servit qu'à embrouiller les choses. Au reste, son fils aîné ne s'embarrassa point des dernières volontés paternelles : il fit constater que la seigneurie de Buñol constituait un majorat, que par conséquent elle lui revenait de droit, et, tranquille de ce côté, il refusa pardevant notaire d'accepter l'héritage, où il devinait plus de charges que d'avantages. Il poussa plus loin la préoccupation égoïste de ses intérêts : il rejeta la charge de tuteur dont son père l'avait investi envers ses

1. Lope de Vega parle de Mercader dans la *Jerusalén conquistada* (écrite en 1605, publiée en 1609) et dans le *Laurel de Apolo* (1630).

2. L'un des enfants de Gaspar Mercader *mayor* et de Laura Cervellón, Pedro, mourut le 14 octobre 1603, à l'âge de dix-huit ans, juste une semaine après son père. (Archivo de San Nicolás, *Libre de actes funerals del any 1603*, fos 79 et 84). Cette circonstance n'aida point à la liquidation de la succession.

3. Cf. *Appendice*, p. 224.

frères mineurs. Malgré cette précaution, qu'il prit dès le 2 mars, et comme il persistait à s'affranchir de ses devoirs de chef de famille, sa marâtre, Dª Laura Cervellón, les lui rappela par-devant la justice.

Duel acharné et mesquin, engagé entre la mère et le beau-fils dès le 5 avril 1603, poursuivi avec âpreté, sous des formes diverses, jusqu'en 1610! La première attaque fut dirigée, au nom de Gaspar Mercader, par un cousin, Jerónimo Mercader, qui était chargé de liquider la succession de D. Gaspar *mayor*. Il s'agissait de restituer à Dª Laura Cervellón la dot qu'elle avait apportée, en 1583, à la communauté, et le liquidateur prétendait faire cette restitution en nature, sous forme de meubles, tentures et bijoux[1]. Dès que les intentions du liquidateur furent connues, on vit se lever une nuée de créanciers; il y avait parmi eux les noms les plus illustres de la noblesse valencienne, D. José Pellicer, D. Giner Rabaça de Perellos, Dª Catalina Grau y Desplugues, chacun affirmant que sa créance était antérieure à celle constituée en faveur de Dª Laura par le payement de sa dot. Tant il est vrai que la solvabilité des Mercader inspirait des doutes à ceux-là qui, appartenant au même monde, auraient dû leur consentir le plus de confiance! Dª Laura Cervellón ne se laissa point effrayer par tout ce tapage. Elle demanda : 1° que sa dot lui fût restituée non en

1. Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid*, Letra G, lío 27, año 1602, nº 226; — letra G, lío 27, año 1604, nº 230. Ces deux procès, dont le premier ne comporte pas moins de 507 feuillets, se font suite : l'un est le procès tel qu'il se plaida à Valencia; l'autre est le procès d'appel à Madrid. A noter que la date de 1602, sous laquelle le premier procès est catalogué, est fausse; il faut lire 1603.

nature, mais en argent; 2° que ladite dot fût considérée comme une créance privilégiée; 3° qu'on lui restituât, en outre de sa dot, ce qu'elle avait fait entrer dans la communauté lorsqu'elle avait hérité de son père. D'innombrables incidents de procédure survinrent. Ce fut une belle époque pour les chicanoux de Valencia, jusqu'au moment où, le 15 mai 1604, une sentence fut rendue qui mécontenta les deux parties. L'une et l'autre firent appel à Madrid : nouvelle procédure, nouveaux frais, nouveaux incidents, et enfin, après bien du temps perdu, nouvelle sentence.

Cette fois encore les plaideurs ne furent pas satisfaits, et ils recommencèrent leurs doléances par-devant la justice. Force leur fut de trouver un autre prétexte : ce fut Dª Laura Cervellón qui le fournit, en demandant à son beau-fils de servir une pension alimentaire à ses frères puînés [1]. D. Gaspar refusa avec indignation : on plaida donc en première instance, puis en appel. Le procès offre aujourd'hui peu d'intérêt; mais il donna occasion de produire un très curieux document, conservé dans une bibliothèque privée [2]. C'est un manuscrit intitulé : *Memorial en fet del conte de Buñol contra dona Laura Ceruello sobre lo proces de Aliments*, dans lequel nous trouvons un état détaillé de la fortune de Dª Laura Cervellón et de celle de D. Gaspar vers l'année 1606.

1. Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid* letra C, lío 20, año 1609, nº 235.

2. Dans la bibliothèque de D. J.-E. Serrano y Morales, *Varios in-fol., 12*. Ce manuscrit, dont je n'analyse ci-dessus que la première partie, comprend une deuxième partie : *Memorial per part de dona Laura Ceruello y de Mercader contra lo conte de Buñol*, et une troisième partie : *Pro D. Laura Ceruello et de Mercader contra D. Gasparem Mercader, comitem de Bunyol*.

Mercader voulait prouver que ses ressources, loin de lui permettre d'entretenir ses frères puînés, lui suffisaient à peine pour les dépenses de sa propre maison, tandis que D[a] Laura Cervellón possédait des richesses supérieures à ses besoins. Pour faire cette preuve, D. Gaspar procède à un dénombrement méthodique des revenus de D[a] Laura, et il affirme que des biens mobiliers ou immobiliers, lui appartenant en toute propriété ou en usufruit, elle tire une somme annuelle de 30,176 livres 13 sous 10 deniers. Il est vrai que D[a] Laura prétend mener grand train, puisqu'elle déclare avoir besoin pour son service personnel de « une voiture, deux gentilshommes ou écuyers, deux pages, un domestique, trois servantes et trois duègnes ». N'importe, réplique D. Gaspar, elle peut suffire à ce luxe et à d'autres dépenses encore. Lui, au contraire, de quelle pénurie ne souffre-t-il pas? Il ne reçoit pas de la munificence royale ce traitement de *baile* qui remplissait si bien la cassette paternelle. Il n'a pas davantage, comme son père, les revenus de deux dots reçues au moment de chacun des mariages; il ne jouit même pas de la dot de la seule femme qu'il ait jamais épousée, puisqu'il a fallu la passer au compte de D. Giner de Perellos, qui faisait valoir une forte créance avec trop d'insistance. Que lui reste-t-il donc ? Tout juste les revenus de la seigneurie de Buñol, qui est affermée 6,000 livres par an. Il a beau se montrer prévoyant, éviter les excès, ménager ses finances [1], il arrive avec peine à joindre les deux bouts. Qu'on ne lui inflige donc pas de charges nouvelles : de

1. « D. Gaspar Mercader era hun cavaller molt prouido y que no feya excessos y que miraua molt per sa asienda » (*Memorial*).

la gêne à laquelle il est réduit, ce serait le faire passer à la misère. Ce n'est pas tout que d'être noble : il faut vivre et tenir son rang. Derrière les plus majestueuses façades se cachent parfois des lézardes.

Un surcroît de dignité arriva à G. Mercader, tandis qu'il se débattait parmi tant de difficultés financières et juridiques. Le roi Philippe III, désireux de récompenser en lui un bel exemplaire de la noblesse chevaleresque et militaire qui se survivait encore à elle-même, le comprit sur une liste de privilèges nobiliaires qu'il distribua, en 1604, dans le royaume de Valencia : il lui concéda le titre de comte. Si nous en croyons son contemporain Escolano [1], le roi se décida surtout par la considération des mérites guerriers, équestres et mondains, dont Gaspar Mercader avait toujours fait parade, notamment dans ces fêtes de 1599, dont le roi conservait apparemment le souvenir. Sans rejeter le témoignage d'Escolano, il n'est pas défendu de supposer que le monarque, en répandant ses bienfaits parmi l'aristocratie valencienne, songeait à se ménager chez elle des appuis, indispensables dans les jours troublés que la politique de persécution contre les Morisques, vers laquelle il inclinait déjà, ne pouvait pas manquer d'amener.

Propriétaire d'un titre nouveau, D. Gaspar dut prendre plus d'importance encore dans l'Ordre ou *Bras* de la Noblesse. Déjà aux Cortès de 1604, réunies dans le couvent de Saint-Dominique, il avait joué un rôle prépondérant : dans la séance du 14 janvier il fut choisi comme l'un des douzes *Tractadors*. Ceux-ci formaient une commission qui agissait au nom de l'Ordre dont elle

1. Escolano, *Segunda parte...*, col. 942.

émanait, soit seule, soit conjointement avec les commissions analogues nommées par les autres Ordres; ils préparaient ainsi la solution des affaires, et dans bien des cas les assemblées plénières se bornaient à ratifier leurs décisions. Les *Tractadors* étaient donc les maîtres des délibérations, et D. Gaspar, dans cette charge, put acquérir une pratique directe des affaires. Fort de cette expérience, il prit part encore aux Cortès de 1607[1]. Bon serviteur de son roi et de son pays, il ne manquait pas aux assises où se réglait la marche de la chose publique.

Il ne servit pas moins exactement les intérêts de sa famille. Sa sollicitude s'exerçait au loin : en 1606, il épouse par procuration une sienne cousine, Dª Hipólita Artes, fille de Dª Leonor Mercader, en lieu et place de D. Juan Simon Carrillo de Arbornoz, seigneur des baronnies de Stiri et Canedu, résidant à Caller en Sardaigne[2]. Trois ans plus tard, il entreprend de marier son fils D. Laudomio. La chose n'était pas aisée à cause de la situation gênée de la famille. D. Gaspar résolut la difficulté avec élégance : il trouva pour Laudomio une héritière qui, sans posséder d'énormes capitaux, avait au moins cet avantage d'apporter dans sa corbeille une créance qui grevait lourdement les revenus de D. Gaspar et qui allait ainsi s'éteindre sans bourse délier. Dª Ana de Perellos, dont la mère, Dª María, était une Mercader, devint donc la fiancée et bientôt après l'épouse de son cousin D. Laudomio. Le contrat de mariage fut

1. Archivo general del reino de Valencia, *Corts del any 1604* et *Corts del any 1607*.

2. Archivo de San Esteban, *Libre de desposoris de Sant Esteue del any 1668 fins 1620*, fos 333 vo et 334 ro.

signé le 5 août 1609, par-devant le notaire Francisco Bartolomé Simancas; il reconnaissait à Dª Ana une dot de 18,500 livres, dont 15,000 livres données par le père, D. Giner, soit en espèces soit en créances sur la famille Mercader, et 3,500 livres, ajoutées en partie par le frère de la fiancée, lequel s'appelait aussi D. Giner, en partie par sa sœur Dª Brunisen [1]. Une postérité nombreuse allait naître de cette union : Cotaldo, Hipólita, Ángela, Félix, Laudomio, Isidoro, et de tous, sauf du dernier, D. Gaspar Mercader fut très fidèlement le parrain. D'ailleurs, aucun des enfants mâles ne devait survivre aux parents : après la mort de D. Laudomio, le comté de Buñol passera à la branche cadette. D. Gaspar ne put voir ni prévoir ce malheur; de ses petits-enfants il ne connut que les joies qu'ils lui donnèrent et la satisfaction de croire que sa race allait se perpétuer.

Il avait besoin du spectacle idyllique de cette moisson qui se levait, pour le détourner des préoccupations qui pesaient sur lui. Des jours de tristesse étaient

1. On trouvera une analyse de ce contrat dans une *alegación en hecho y derecho*, de date postérieure, intitulée « *Por D. Gaston Mercader, conde de Buñol, contra la egregia Doña Anna de Perellos, viuda, condesa de Buñol* ». Au moment de marier sa fille à D. Laudomio, il semble que D. Giner Rabaça de Perellos, qui était un plaideur enragé et un procédurier redoutable, se soit défié de cette union, ou, du moins, ait pris pour la rédaction du contrat d'infinies précautions. En effet, dans un procès concernant la famille de Perellos (*Archivo histórico nacional*), on lit ceci au cours d'une déposition de fray Gerónimo Mos, de l'ordre de Saint-Dominique (10 février 1618) : « Se recorda ell testimoni que viuint lo quondam Don Giner de Perellos, juntament ab lo molt magnifich Doctor del Real Consell Gaspar Tárrega, vingueren a la cella de ell testimoni en lo conuent de Sent Domingo de la present ciutat, y alli tractaren algunes vegades del casament de la señora Doña Anna de Perellos ab lo fill del comte de Bunyol y dels interesos de dit casament. »

survenus pour le royaume de Valençia, et le comté de Buñol allait connaître bien des misères : souffrances de la famine, horreurs de la dépopulation.

C'est un fait que, dès le seizième siècle, le blé manqua dans le royaume de Valencia. Soit que les bras fissent défaut pour la mise en valeur de cette terre extraordinairement fertile, soit que le sol fût employé à des cultures plus rémunératrices que celle du blé, il est certain que la disette sévissait presque chaque année. Les magistrats municipaux de Valencia consacraient la meilleure part de leurs efforts à assurer l'approvisionnement de la cité, et, pour qu'ils ne négligeassent pas cette part essentielle de leurs fonctions, ils portaient, sur leur costume de cérémonie ou *gramalla*, un insigne, nommé, selon les époques, *capirón* ou *chía*, qui représentait la miche de pain dont ils devaient assurer la fourniture à la population. Ils envoyaient donc tous les trois ans en Sicile un agent, qui achetait sur place d'énormes quantités de blé et assurait leur transport par mer au Grao de Valence. De là, ces approvisionnements passaient au petit village de Burjasot, où, au fond d'énormes souterrains (les *silos* mauresques, en valencien les *sitges*), ils se conservaient dans de bonnes conditions [1]. Or il arriva, en 1608, que la disette, surtout sensible jusque-là dans la grande agglomération de Valencia, s'étendit à l'un des villages du comté de Buñol, celui d'Alborache : on n'y

1. Cf. Gaona, *Libro copiosso...*, cap. 69 : *De hun romance muy curiosso...* fo 660, ro et vo :

En hombros de seys jurados
Toda esta ciudad estriua
Que la prouehen de trigo
De la abundante Cicilia.
Alla de tres en tres añyos
Con salario hun honbre embian
Cauallero o ciudadano
Que el trigo les aperciba.
Despues por la mar lo traen
Y ay de hordinario en la[s] sixas
Ochocientas mil fanegas
Para las panaderias.

trouvait plus ni froment, ni millet, ni orge, ni aucune espèce de grain. Les infortunés habitants, ruinés par de mauvaises récoltes, n'avaient pas un sou vaillant pour se procurer quelque nourriture. Ils s'adressèrent alors à leur seigneur, comme les Valenciens s'adressaient à leurs jurés. D. Gaspar Mercader [1] fut sans doute bien embarrassé; enfin, au risque de diminuer les taxes et impôts que lui-même percevait, il autorisa l' « université » d'Alborache, c'est-à-dire l'ensemble des habitants, à s'endetter jusqu'à concurrence de 600 livres pour employer l'argent ainsi recueilli à des achats de grain. Ce remède, temporaire et médiocre, dut être d'autant plus inefficace que des calamités autrement graves allaient s'ajouter aux souffrances de la faim.

Jamais pays sous le ciel ne fut plus terriblement éprouvé que le royaume de Valencia par l'expulsion des Morisques. Tant de misères devaient en résulter que ni Philippe III, malgré son insouciance, ni son favori le duc de Lerma, malgré son acharnement contre les Morisques au temps de sa vice-royauté à Valencia, n'osaient prendre seuls la responsabilité d'une pareille violence; il fallut pour les y décider le fanatisme de D. Juan de Ribera, archevêque de Valencia et patriarche d'Antioche, figure marquante mais sombre de l'Église espagnole à cette époque. Par lui, par ses instances et ses intrigues, l'expulsion fut résolue. L'une des difficultés à laquelle l'exécution en était exposée pouvait venir de l'attitude de la noblesse valencienne : qu'allaient dire et qu'allaient faire tous ces

1. Archivo general del Reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1608, libro 3, mano 25, fº 25.

possesseurs de fiefs et de domaines du jour où le caprice royal les priverait de leurs plus laborieux agriculteurs? Le roi essaya d'apaiser par avance la mauvaise humeur probable de sa noblesse. Le 11 septembre 1609, de l'Escorial, il adressa au comte de Buñol, qu'il considérait, on le voit, comme un des représentants les plus autorisés de la noblesse, une longue lettre[1], qui n'est qu'un plaidoyer anticipé en faveur de la mesure projetée. Il commence par y montrer de quelle longue mansuétude il a usé envers les Morisques, qu'en bonne justice il aurait dû chasser depuis longtemps, puisque par leurs intrigues, par leurs appels adressés à des souverains étrangers, comme le sultan des Perses et le roi Muley-cidan, ils compromettent non seulement l'ordre intérieur, mais la sécurité du royaume. Il expose ensuite que les Morisques ne seront autorisés à emporter de leurs biens mobiliers autre chose que ce qu'ils pourront charger sur leurs épaules, de sorte qu'ils laisseront aux seigneurs une grande partie de leurs richesses. Il termine par l'assurance qu'il saura réparer les pertes imposées de ce chef à la noblesse. — Est-ce un triomphe de la dialectique royale? est-ce plutôt que les temps étaient passés où la volonté des vassaux pouvait s'opposer à celle du suzerain? Le fait est que D. Gaspar Mercader, pas plus que les autres Valenciens de son rang, n'eut des velléités de résister à la volonté royale; au contraire, il aida d'un concours très actif à réaliser cette volonté. Le 24 septembre 1609, il fut nommé au commandement de l'un des six secteurs entre lesquels le

1. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1624, libro 4, mano 32, fo 48.

vice-roi avait divisé la ville de Valencia pour la défendre contre un soulèvement possible de Morisques [1]. Son frère Baltasar fut choisi par le vice-roi comme l'un des exécuteurs de la mesure [2]. Son fils Laudomio fut enrôlé par l'archevêque Juan de Ribera dans une sorte de milice que ce dernier avait formée avec les chevaliers de Saint-Jacques résidant dans le royaume de Valencia [3]. Impossible, on le voit, de servir les desseins du roi avec plus d'unanimité que la famille de D. Gaspar en montra.

Tant de zèle manifesté contre les intérêts mêmes de celui qui le déployait, cela valait bien une récompense. Cependant le roi, assailli par d'innombrables réclamations et plus prompt à promettre qu'à payer, laissait les choses traîner en longueur. D. Gaspar, que ses créanciers harcelaient, entreprit, au début de l'année 1613, un voyage à Madrid dans l'espoir qu'une intervention personnelle serait plus efficace que des négociations écrites. Il en profita pour régler toutes ses affaires, réclamant même à l'Inquisition une expédition en double de son titre de familier, dont il avait égaré l'original en même temps que presque tous ses papiers de famille [4]. Du roi lui-même il obtint peu de chose. En effet, lorsqu'en 1614 le montant des indemnités dues à la noblesse valencienne à la suite de l'expulsion fut définitivement fixé, le comte de Buñol n'obtint aucun subside; il fut seulement désigné pour une réduction des impôts qu'il

1. Fonseca, *Relación de la expulsión de los Moriscos de Valencia,* réimpression de 1878, p. 42.

2. Bleda, *Coronica de los Moros de España,* Valencia, 1618, p. 979[a].

3. Bleda, *ibid.*, p. 979[b].

4. Inquisición de Valencia. *Libro octavo de Cartas del Cons*o, fos 307, 308 et 312.

payait au roi[1]. Fit-il mine de se fâcher? ou le roi, de lui-même, revint-il à une plus juste appréciation des mérites de son serviteur? Ce qui est sûr, c'est que Laudomio fut aussitôt l'objet d'une faveur qui dut panser les blessures de son père. Par lettre royale, donnée à Madrid le 22 janvier 1614, il reçut une charge d'officier de bouche de Sa Majesté : la lettre[2] adressée à D. Gaspar indique, dès le début, que le don de cette charge est fait « en réparation des dommages subis par le comte dans ses domaines et pour l'aider à payer ses créanciers ».

De ce jour la situation de la famille s'améliora un peu. Les dettes les plus criardes purent être éteintes grâce à la largesse du roi. D'autre part, le comté de Buñol, sans retrouver son ancienne prospérité, connut cependant des jours plus heureux. Il se repeuplait progressivement. Dès l'année 1611, D. Gaspar Mercader avait réussi à y amener une colonie de nouveaux habitants. Par une charte de repopulation (*cartas de poblaciones*) il leur avait accordé de nombreux avantages en retour du serment de fidélité et de l'hommage de vasselage qu'ils lui avaient prêtés; grâce à eux, les terrains en plaine se couvrirent à nouveau de froment, d'orge, de maïs et de légumes, tandis que sur les pentes on replan-

1. *Assiento de las casas de los Titulos, Barones, y dueños de los lugares que por la expulsion de los Moriscos... quedaron despoblados.* En Valencia, en casa de Pedro-Patricio Mey, 1614. — Réimprimé par P. Boronat y Barrachina, *Los Moriscos españoles y su expulsión*, tome II, p. 638-39.

2. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1616, libro 5, mano 46, f° 7 : « para reparo de los danyos reseuidos en el estado de V. S. por la expulsion y para ayuda a pagar a sus acrehedores. »

tait ou on faisait revivre par des soins attentifs les oliviers, les mûriers et surtout les figuiers, dont les fruits, séchés puis agglomérés en forme de pain, servaient de nourriture aux pauvres, comme ils en servent encore aujourd'hui dans quelques recoins de la province de Castellón. Ce ne fut pas seulement la vie agricole, ce fut aussi la vie sociale qui se reconstitua. La sèche énumération de la *Charte*[1] nous laisse entrevoir quelle désolation avait succédé à la richesse de naguère. Une fois que les habitants importés furent installés à Buñol, c'est-à-dire une fois que le dommage eut été réparé du mieux possible, le total des maisons ne s'y élevait même pas à soixante, tandis qu'il y en avait plus du triple avant l'expulsion. L'organisation administrative elle-même, qui avait disparu dans la tourmente, dut être reconstruite de toute pièce. On rétablit donc une charge de *justicia* et une charge de *lochtinent de justicia*, deux charges de *jurats* ou conseillers, une charge de *mustasaf*. Les titulaires de ces charges étaient choisis en double par l'assemblée des habitants; la liste de proposition était soumise à D. G. Mercader, qui faisait, en faveur de l'un de ceux qu'elle indiquait, la nomination définitive. A côté de ces magistrats municipaux, il y avait à Buñol un procureur général du comté qui représentait de façon permanente la personne même du comte, et qui était chargé, à ce titre, des fonctions de police. Sous la direction de ce procureur, par les soins des magistrats municipaux, la vie reprit à Buñol et dans tout le comté.

1. Archivo general del reino de Valencia, *Real Justicia*, años 1733-1735, nº 13, fºˢ 439 sq.

C'est sur cet espoir d'un relèvement que se termine pour D. Gaspar Mercader cette période de sa vie. Il s'est donné avec activité, sans ménager sa personne ni ses démarches, à la tâche politique, administrative et guerrière qui lui incombait. Surveiller et contenir une révolte possible des Morisques, — les accompagner sans désordre jusqu'au port même où ils s'embarquaient pour la Barbarie, — remplir du mieux possible le vide qu'ils avaient laissé, — maintenir cependant le crédit de la famille, qui ne semblait pas devoir résister à une pareille secousse, — assurer pour son fils, par un mariage assorti, la perpétuité de la race, — en un mot, lutter contre vent et tempête, non seulement pour survivre à l'orage, mais encore pour vivre d'une vie complète, voilà une œuvre qui réclama de celui qui la mena à bien un peu plus que ces qualités banales de mondain disert et discret qu'il avait surtout déployées auparavant. Sa personnalité s'est élargie, et la maturité lui a apporté une maîtrise de soi et des choses que la décision de son esprit avait seul laissé soupçonner jusque là. Il est perdu (ou peu s'en faut) pour les lettres, mais il remplit tout son rôle de grand seigneur et de chef de famille.

V. — La vieillesse : le chrétien.

D. Gaspar Mercader, satisfait d'avoir ramené sa barque vers des flots plus tranquilles, va désormais la laisser cheminer paisiblement vers le port. A l'ancienne agitation succéda peu à peu une attitude paisible et recueillie, où l'activité, si parfois elle se manifeste, s'em-

ploie à des fins morales. Par des transitions doucement ménagées il se laisse aller à petits pas vers le grand repos, s'appuyant seulement, pour s'affermir, sur les vérités de sa religion.

L'exemple de ses compatriotes aurait provoqué chez lui, s'il en avait été besoin, un regain de piété. La cité entière, comme pour expier la splendeur profane dont elle avait brillé naguère, se consacrait à exalter les mérites de la Vierge et des Saints; ou plutôt cette exubérance valencienne, qui ne trouvait plus à se déverser dans les amusements profanes, s'employait, toujours aussi vibrante, à des manifestations religieuses. Il s'agissait notamment d'obtenir de l'autorité ecclésiastique qu'elle béatifiât un prêtre de la paroisse Saint-André, le Père Francisco Gerónimo Simón. Celui-ci, au dire de ses dévots, qui formaient la quasi-totalité du peuple valencien, était mort en odeur de sainteté. Sa vie et ses miracles avaient été racontés dès l'année 1614 et, à la fin du livre qui les contenait [1], se trouvait un récit sommaire des honneurs posthumes que la piété des Valenciens lui avait dès lors décernés. C'était un culte véritable que l'enthousiasme populaire organisait. L'Inquisition voulut au plus vite y mettre ordre. Comme il était à prévoir,

1. De ce livre je n'ai trouvé l'indication que dans une lettre à l'Inquisition de Valencia, reçue à Valencia le 23 juin 1614. (*Libro octavo de cartas del Consejo*, f° 410.) Il s'intitulait : *Breve y sumaria relacion de la vida, muerte y milagros del venerable Presbitero Mossen Geronimo Simon, Valenciano, con los tumulos, honrras, entradas y presentes que en el termino de un año en Valencia se le han hecho con otras cosas sucedidas, por Domingo Salcedo Loaiça, devoto suyo. Dirigida al obispo de Segorbe.* Je n'ai pas réussi à en retrouver un seul exemplaire. A la Bibliothèque provinciale de Tolède il y a un ms. de grand format, intitulé : *Vida de Mossen Geronimo Simon;* j'ai pu le voir, mais non l'examiner.

les prohibitions qu'elle édicta ne firent qu'échauffer l'enthousiasme populaire. En particulier durant les années 1618 et 1619, les manifestations en faveur du Père Simón se multiplièrent : illuminations des maisons, autels dressés avec son image au coin des rues, processions organisées tour à tour par les différentes corporations, bref tous les témoignages d'un zèle résolu. Les miracles d'usage se produisirent : par exemple, un enfant de sept mois cria un beau jour à pleins poumons : « Vive Simón ! » On crut même avoir trouvé une preuve plus évidente de la sollicitude divine à l'égard du Père Simón : il advint que le jour de la Saint-Barthélémy un melon, un splendide melon, apparut sur la place de la cité, portant sur son écorce une inscription en relief : « Vive Simon ! » Du coup, l'affaire était claire. D. Gaspar Mercader fut des premiers à crier au miracle et il organisa sans délai, pour célébrer cette trouvaille, une manifestation. Le lendemain, au lieu du melon, on en trouva tout un chargement, ornés au même endroit de la même inscription. Le charme était rompu : un maraîcher avoua qu'avec le concours de son fils, qui était étudiant, il avait gravé à la pointe du couteau les miraculeuses inscriptions, dont le relief s'était formé lors de la croissance du melon. Et D. Gaspar peut-être d'éprouver quelque confusion.....

Il montra autant de décision et plus de perspicacité

1. « El sabado dia de S^n^ Bar^me^ por la mañana se halló en la plaça de la ciudad un melon en el qual por la corteza de letras muy grandes y bien formadas estaba escrito : *Simon Victor,* con las quales se començo a inquietar la gente llamandolo milagro y fomentandolo el conde de Buñol..... » Inquisición de Valencia, *Cartas al Consejo,* f° 106 (27 août 1619).

lorsqu'il entreprit, dans la mesure de ses moyens, de faire définitivement proclamer comme un dogme l'immaculée Conception de la Vierge. La Vierge Marie avait-elle été préservée, dès le premier moment de sa conception, de toute tache du péché originel? Question que les théologiens avaient subtilement débattue depuis saint Bernard et Duns Scot, et sur laquelle les deux congrégations rivales des dominicains et des franciscains avaient pris des positions contraires. Le débat était devenu trop vif à la fin du seizième siècle pour rester contenu dans l'école; il fut porté devant la foule des fidèles, et plusieurs papes épuisèrent en vain leur autorité à défendre qu'aucune allusion y fût faite publiquement, soit de vive voix, soit par écrit. Dans ce mouvement qui ébranla toute la chrétienté, et dont l'Espagne entière accéléra l'impulsion, Valencia se distingua par l'intempérance de son prosélytisme : les Valenciens se souvenaient que dans leur ville avait été signé, le 2 février 1394, l'édit par lequel Jean I d'Aragon reconnaissait la fête de l'Immaculée Conception et recommandait ce pieux mystère à ses sujets sous menace d'exil; ils prétendaient aujourd'hui se montrer dignes des ancêtres qui avaient entendu proclamer la décision royale. Pour sauvegarder la mémoire de cette proclamation, en même temps que pour en mieux faire connaître l'objet, les Jurés municipaux décidèrent d'imprimer aux frais de la cité, en 1568, le texte même de l'édit de Jean I; mais tous les exemplaires tirés furent bientôt distribués, égarés, anéantis. L'idée vint donc, en 1619, à Gaspar Mercader, d'imprimer à nouveau en valencien la pragmatique royale, vieille déjà de plus de deux siècles, et de la répandre abondamment dans le public. En même temps, pour en fixer le texte, il la fit

enregistrer à la Curie civile [1]. Double témoignage du zèle de propagande dont il était animé.

Ces manifestations trop paisibles ne suffisaient pas. D'une part, D. Gaspar faisait profession d'être l'un des plus fervents dévots de l'Immaculée Conception et, au dire d'un de ses compatriotes, il se proclamait, dans ses écrits, esclave de ce mystère. D'autre part, les événements se précipitaient autour de lui. Au début de juin 1619, des cortèges significatifs parcoururent les rues de Valencia : un jour c'était la promenade triomphale d'un tableau sur lequel on voyait un Enfant-Jésus armé de pied en cap et s'apprêtant à défendre une image de Notre-Dame de la Conception; un autre jour c'était l'exhibition d'un second Enfant-Jésus, armé comme le premier, mais accompagné cette fois d'un Saint-François, qui se montrait, non moins que lui, champion de la pureté originelle [2]. Dans ces conditions, il fallait frapper un grand coup pour ne pas laisser s'égarer sur d'autres l'attention du public : D. Gaspar n'hésita point. Il organisa, avec le concours de quelques nobles, une sorte de carrousel, un *estafermo*, qui devait tout entier se dérouler pour la plus grande gloire de Marie Immaculée [3].

1. Ximeno, *Escritores del Reino de Valencia*, t. I, p. 293.
2. Inquisición de Valencia, *Cartas al Consejo* (4 juin 1619).
3. « Sabado 8 de junio de 1619. — Dicho dia fue el primer ensayo del estafermo que el conde de Buñol trata de hacer a honrra y gloria de la Purissima Concepⁿ; salieron a el el conde de Buñol, el conde de Ana, el conde de Sin Arcas, este no comio, Dⁿ Carlos Borja, Dⁿ Francisco Carroz pardo, Dⁿ Manuel Belvis, Dⁿ Laudomio Mercader, Dⁿ Remigio Sorel, Dⁿ Luis Sorel, Dⁿ Luis Ferrer Cardona, Dⁿ Juan Cabanillas, Dⁿ Christoval Cabanillas. Miravan este ensayo desde el Baluarte la Marquesa de Navarreste, la condese de Ana,... » (*Dietario de* Vique, p. 13, ms. inédit appartenant à D. José-Enr. Serrano Morales.)

Nous ne connaissons pas les détails de la fête; nous pouvons seulement supposer qu'elle fut digne de son objet, digne de ses acteurs, digne enfin de son organisateur.

Cependant les pouvoirs publics, de même qu'ils avaient naguère réclamé la canonisation du Père Simon, s'associaient aux pétitions du peuple valencien relatives à l'Immaculée Conception. Le 4 juillet 1619, les Jurés municipaux décident que dans l'Université, laquelle relevait de leur juridiction, nul ne pourrait être admis aux grades sans avoir prêté le serment de reconnaître en toute occasion et de défendre la pureté originelle de Marie [1]. Le samedi 20 février 1621, ils nomment des délégués [2] pour obtenir du roi l'autorisation de publier solennellement dans leur ville le décret du pape Paul V, en date du 31 août 1617, et d'organiser à cette occasion des fêtes magnifiques. Le roi acquiesça au désir des Jurés. Les fêtes eurent lieu, et avec d'autant plus d'éclat que, tandis qu'on les préparait, un décret du pape Grégoire XV était survenu qui, sans proclamer encore le dogme de l'Immaculée Conception, défendait aux catholiques de supposer chez la Vierge Marie une souillure primitive. De toutes les cérémonies qui célébrèrent la décision papale, il est possible de se faire une idée très exacte par la relation qu'un prêtre, Juan-Nicolás Creuhades, en a écrite et imprimée au compte de la cité de Valencia [3]. Hélas! le récit détaillé du chroniqueur nous permet de constater que Gaspar Mercader ne prit aucune part à

1. Archivo del Ayuntamiento, *Manual del Consell*, nº 146.

2. *Manual del Consell*, nº 147.

3. Ce travail fut payé cent livres à Creuhades. Cf. *Manual del Consell*, nº 149, à la date du 21 mars 1623.

tant de manifestations pieuses. Creuhades lui-même nous donne le motif de cette abstention, lorsque, énumérant les notabilités présentes à la procession du 13 novembre 1622, il ajoute[1] : « Je regrette qu'on me dise à l'oreille : Pourquoi le comte de Buñol n'est-il pas présent, dévot comme il l'est de ce culte ? Il ne l'a pas pu à cause de la crise de goutte dont il souffre... » Ainsi la maladie fut plus forte que sa foi ; il fut retenu chez lui, immobile et impotent, tandis que se déroulaient dans Valencia les pompes sacrées que son zèle avait suscitées. Est-ce pour se dédommager qu'il organisa chez lui un concours poétique en l'honneur de la Vierge? Ou Ximeno, qui nous donne cette nouvelle, attribue-t-il à D. Gaspar une initiative qu'il n'a point eue ?

Ce qui est sûr, c'est que nous ne trouvons désormais, ni dans les imprimés contemporains, ni dans les manuscrits d'archives, aucune indication qui nous permette de supposer chez G. Mercader un renouveau d'activité. Malade désormais et vieilli, il est probable qu'il s'absorba dans les pratiques d'une piété de plus en plus étroite. Il sentait derrière lui tout un passé mondain et amoureux, qui demandait à être expié. D'autre part, il avait sous les yeux ou dans l'esprit les nombreux exemples de dévotion exaltée que sa propre famille lui offrait comme autant de modèles. C'était Dª Laura Cervellón, la seconde femme de son père, qui, devenue veuve, s'était retirée au couvent de Sainte-Catherine de Sienne, y avait

1. « Y siento que me dizen al oydo que como no vino el Conde de Buñol, siendo tan aficionado ? No pudo, por el accidente que padece de la gota : basta que no faltasse su hijo, y se tenga certeza que venia el Conde en todos los coraçones de la procession. » (Creuhades, *Solenes, y grandiosas fiestas... de la inmaculada Concepcion de Maria*, Valencia, 1623, p. 98.)

pris l'habit de dominicaine, s'était assujettie rigoureusement aux prescriptions les plus sévères de la règle et s'était endormie, le 7 décembre 1616, dans la paix du Seigneur, tandis que ses compagnes et son confesseur observaient des marques évidentes de son triomphe céleste. C'était encore son demi-frère, Miguel Mercader y Cervellón, seigneur d'Oropesa, qui, en janvier 1627, étonna Valencia par la hardie simplicité de ses adieux au monde : en compagnie de sa femme, D[a] Vicenta Monpalau y Ferrer, en compagnie de leurs enfants, il se rendit au monastère de la Trinité, et là, prenant la parole devant la foule des fidèles, il proclama que, depuis six ans, il préparait cette journée de renoncement; il confessa publiquement ses péchés avec humilité, puis, après des adieux mouillés de larmes, il revêtit l'habit religieux, tandis que sa femme s'ensevelissait à jamais dans le cloître[1]. Il est impossible que D. Gaspar n'ait pas ressenti la contagion de cette ferveur mystique. A l'imitation de sa seconde mère, à l'instigation de son frère, il dut, dans le silence de la demeure familiale, élever vers Dieu son âme pécheresse.

Trouva-t-il ainsi le repos de l'esprit ? On ne saurait le croire. Trop de tracas pesaient encore sur lui, et son âme n'avait pas un vol assez puissant pour s'en affranchir. La situation financière de sa maison était un de ses soucis principaux : elle avait cessé depuis longtemps déjà d'être solide, et la perturbation causée par l'expulsion des Morisques avait ôté tout espoir de la rétablir. Que faire alors ? Implorer les largesses royales, tendre la main au monarque, comme il sied dans un pays qui

1. *Dietario de* Vique, p. 75.

s'achemine vers la centralisation et où déjà tout bien-être arrive d'en haut. En 1621, Philippe IV se laissa émouvoir par des sollicitations qui avaient été probablement répétées à bien des reprises, et le 16 août [1], sous prétexte de réparer les dommages causés par le départ des Morisques, il accorda à G. Mercader une rente annuelle et perpétuelle de 7,000 livres : ce fut probablement dès lors le plus clair de ses ressources. Il aurait pu quant à lui s'en contenter, mais il avait autour de lui sa famille, et notamment un fils, qui devait attirer aux finances paternelles plus de dépenses que de recettes.

Ce n'était pas un méchant garçon que Laudomio Mercader, mais il avait l'humeur terriblement vive. Ni le mariage ni la paternité n'avaient pu l'assagir. Comme son père s'était jadis compromis dans des intrigues qui confinaient au brigandage, lui-même s'abandonnait à des accès d'humeur qui allaient presque jusqu'à l'homicide. Le dimanche 5 août 1621, un peu avant midi, auprès de la cathédrale, il se prit de querelle avec un autre noble, D. Francisco Rocamora; les épées furent promptement dégainées, comme il convenait entre gens de qualité, et si D. Laudomio reçut une légère atteinte, il porta un coup profond à son adversaire. Le D[r] Agustín Morlá, juge au criminel, commença une enquête, et, avant tout interrogatoire, il somma D. Laudomio de rentrer chez lui et de n'en plus sortir sous peine d'une amende de 2,000 ducats. Pour une fois, D. Laudomio avait obéi aux ordres de l'autorité, lorsque un émissaire accourut lui annoncer que la blessure de Rocamora pa-

1. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1621, libro 7, mano 67, f[os] 13-21.

raissait dangereuse et que l'affaire allait devenir très grave. Notre bretteur fut pris de panique et il alla chercher asile à l'Inquisition, dont il était familier : exactement comme son père avait fait en pareille occurrence. Cette fois, la démarche de Laudomio provoqua un conflit entre les juridictions, la religieuse et la civile; celle-ci devait triompher, car l'Inquisition, mécontente sans doute d'une famille qui ne se souvenait jamais d'elle que pour réclamer une immunité compromettante, déclara tout net qu'elle n'avait point prétendu protéger D. Laudomio Mercader, que c'est lui qui était venu chercher un refuge chez elle et non elle qui le lui avait offert. Sans doute, le comte de Buñol, père du coupable, affirme le contraire, mais il a laissé entendre aux Inquisiteurs que son affirmation n'a d'autre but que d'échapper à l'amende annoncée[1] : touchant mensonge, qui devait du moins protéger des finances contre lesquelles tout semblait conspirer! L'aventure tourna du mieux possible; Rocamora eut le bon esprit de guérir, et la vindicte publique renonça dès lors à s'exercer.

En dehors de ces crises, D. Laudomio dépensait la surabondance de ses forces sans compromettre le prestige de sa famille. La mode des carrousels et des tournois, qui avait valu tant de triomphes à son père, était passée. C'est en combattant les taureaux que la jeunesse valencienne déployait maintenant sa bravoure. D. Laudomio excella dans ce sport[2]. Partout où l'on impro-

1. Inquisición de Valencia, *Registro de las cartas de 1618 à 1628* (à la date du 28 sept. et du 12 oct. 1621) : « El conde de Buñol mesmo, padre del familiar, nos ha imbiado a dar a entender que lo ha dicho por euadir la pena dc 2 mil ducados. »

2. « Octubre 1626. — Lunes a 5 y Marte a 6 huvo toros en Rusafa;

visait des arènes pour ces fêtes sanglantes, à la porte de Ruzafa, sur la place des Prédicateurs ou sur celle du Marché, en toute occasion nous le voyons apparaître, escorté de laquais et de domestiques, prêt à piquer d'une main ferme sur le garrot du fauve le *rejón* ou javelot.

C'est dans la retraite que le bruit de ces exploits filiaux venait, selon le cas, réjouir ou attrister D. Gaspar. Chaque jour il s'y enfonça davantage, disparaissant peu à peu de la scène où il avait tenu tant de place. Ni les joies de la famille, ni les devoirs de son rang ne le peuvent tirer de son immobilité : en 1623, il renonce à être parrain de son petit-fils Isidoro, comme il l'avait été de tous les autres; en 1626, il n'occupe pas aux Cortès la place qui lui était réservée de par la convocation. Les fatigues d'une vie bien remplie et la maladie le retenaient dans la demeure où tant de ses ancêtres avaient déjà quitté la vie. Si d'aventure il lui fallait se transporter dans son comté, il ne chevauchait plus fièrement comme jadis, mais il se faisait traîner par deux mules dans une voiture verte, que les ornières du chemin fatiguaient. Son existence était monotone et terne : peu de luxe autour de lui, rien que le strict nécessaire [1]. Encore faut-il retenir que, des quelques objets de valeur trouvés après sa mort, plusieurs ne lui appartenaient

torearon Dn Laudomio Mercader y Dn Carlos Juan; ellos anduvieron bien y los toros fueron buenos..... Julio 1628. — Lunes a 3 y martes a 4 huvo toros, y los peores que se han visto en Valencia. Dn Geronimo Corella, Dn Felipe de Castelvi, Dn Laudomio Mercader y Dn Luis Sorel salieron a la plaza a lucir la funcion con muchos alacayos y criados, y sacaron los rajones enteros... » (Vique, *Dietario,* p. 67 et p. 108.)

1. Cf. *Appendice*, p. 235.

point et n'étaient en son pouvoir que pour garantir de modestes prêts. Pourtant on ne l'oubliait pas. Le même honneur qu'il avait reçu au plus beau moment de sa vie, lorsqu'en 1601 Juan Martí lui dédia son *Guzmán de Alfarache*, il le reçoit à nouveau de Castillo Solorzano, qui lui adresse une des nouvelles contenue dans les *Noches de placer* (Barcelona, Sebastian de Cormellas, 1631). Suprême hommage à celui qui avait aimé les bonnes lettres avec tant de sincérité !

Il put à peine en jouir. Dès 1630, il avait dicté son testament en faveur de son fils Laudomio, sous réserve de quelques legs qu'il faisait à sa femme Dª Hipólita Centelles et à une vieille servante de la famille. En paix avec les hommes, pour lesquels il avait formulé ses dernières volontés, en paix avec Dieu, dont l'idée, non pas oubliée, mais effacée jadis, n'avait pas cessé de lui être présente depuis de longues années, il ne lui restait plus qu'à quitter cette terre valencienne qu'il avait tant aimée. A l'époque où la *huerta* rayonne de tous les feux du soleil, où les bergères du *Prado* profitent de la longueur du crépuscule pour s'attarder auprès de leurs bergers, le 7 août 1631, il expira, les regards attachés, à ce qu'il semble, sur ce grand tableau qui représentait la Vierge du Rosaire et qui était une des œuvres d'art les plus estimables de sa demeure. L'Église veilla sa dépouille et la conduisit solennellement jusqu'à Buñol. Valencia maintenant pouvait s'endormir dans la paresse de l'esprit ou le prosaïsme du négoce; celui qui avait incarné si brillamment les élans de poésie, de galanterie ou de religion, dont la cité avait été secouée, n'était plus là pour s'affliger de la décadence.

Telle fut la vie de D. Gaspar Mercader. Ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'elle reflète, avec la fidélité d'un miroir, les aspects de la cité valencienne, au moment où celle-ci atteignit à la plénitude de son développement. Il y eut parmi les contemporains bien des poètes d'un talent plus certain : la fougue de Guillén de Castro, l'aisance élégante d'Aguilar surpassent de beaucoup l'inspiration courte et parfois contrainte de Gaspar Mercader. Dans le cortège des nobles, qui s'assemblaient sous les voûtes du couvent de Saint-Dominique pour tenir les Cortès, des noms universellement illustres et des titres sonores rejetaient bien en arrière le modeste seigneur de Buñol. Enfin, dans la procession des Valenciens auxquels leur ferveur religieuse a mérité les honneurs ou du moins la reconnaissance de l'Église, notre D. Gaspar ne peut prétendre qu'à occuper un rang modeste. Mais, alors que sur chaque point il se laisse devancer par des rivaux, il les devance tous si, réunissant ce qui ne fit qu'un dans la réalité, on considère l'ensemble de ses mérites. Personne ne peut alors lui disputer la prééminence : ni D. Bernardo Catalán de Valeriola, qui eut plus de noblesse, mais moins de talent; ni D. Carlos Boyl, qui eut plus de talent, mais moins de noblesse. Il incarne le type parfait du Valencien vers l'année 1600. Il ne fut pas seulement l'*honnête homme*, création artificielle et mondaine, dont le tempérament espagnol n'a pu, à cause de son âpreté, donner que de médiocres exemplaires; il fut le *Valencien accompli*, c'est-à-dire le produit naturel de sa terre natale juste avec ce degré et ce genre de culture dont celle-ci était alors pénétrée.

Bibliographie des œuvres de don Gaspar Mercader.

1° *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia*, ms. de la Bibliothèque nationale de Madrid.

La collaboration de Gaspar Mercader, inscrite sous le surnom académique de *Relámpago*, comprend trente-neuf poésies et quatre discours en prose. D'une poésie le ms. ne donne que le titre. — On trouvera l'énumération détaillée de ces œuvres dans l'*Índice de los trabajos de la Academia*, imprimé par M. Martí Grajales en tête du tome II de son *Cancionero*. Dans cette même publication, qui comprend actuellement trois volumes (une suite est annoncée), le texte de plusieurs poésies de D. Gaspar a été inséré intégralement.

2° *Relacion de las fiestas... de la Reliquia del glorioso San Vicente Ferrer...*, sacada á luz... por el Doctor y Canonigo Francisco Tárrega .. Valencia en casa de Pedro Patricio Mey..., 1600. (Cf. Serrano Cañete, *El canónigo Tárrega*, Valencia, 1889, pp. 56-57.)

Six poésies de Mercader ont été insérées dans cette relation, aux pages 23, 61, 89, 131, 189 et 279.

3° El Prado de Valencia, *compuesto por Don Gaspar Mercader*. En Valencia, por Pedro Patricio Mey, MDC.

Inutile de décrire ici cet ouvrage, puisque Salvá l'a déjà fait (*Catálogo*, I, n° 291) et que sur plusieurs points les fac-simile, insérés dans cette réimpression à la place qu'ils occupent dans la première édition, valent mieux que toutes les descriptions. Il

suffira de rectifier et de compléter ce qui a déjà été dit ailleurs.

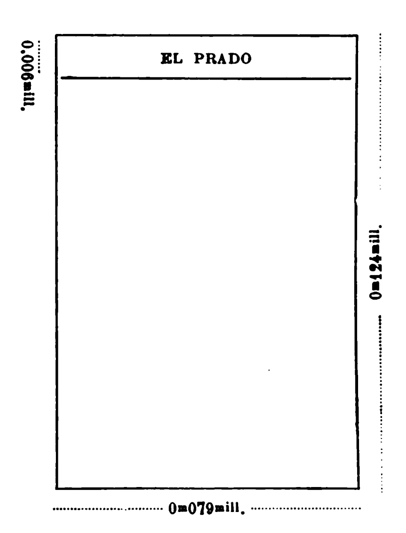
Très peu d'exemplaires du *Prado* ont été conservés. Il y en a trois à la Nationale de Madrid (un ayant appartenu à D. Agustín Durán, un autre à Gayangos), un quatrième à la Bibliothèque universitaire de Valencia (les dernières pages manquent), un cinquième dans la Bibliothèque privée de D. Marcelino Menéndez y Pelayo. Pour ma part je n'ai pu en découvrir davantage, mais nul doute qu'il y en ait quelques autres, notamment celui qui a appartenu à Salvá. — Il suffit de comparer deux des exemplaires de la Nationale madrilène pour constater qu'il y a eu deux tirages du *Prado de Valencia,* l'un daté de 1600, l'autre de 1601. Deux tirages, et non deux éditions : car la disposition typographique est partout identique et aux deux dates on retrouve jusqu'aux mêmes erreurs de pagination (la page 151 est numéroté 15, au lieu de 173 on a 176, au lieu de 259 on a 261, au lieu de 270 on a 276). Dans le corps de l'ouvrage il y a de l'un à l'autre tirage deux ou trois variantes, qui ont été relevées en note dans cette réimpression et qui se trouvent toutes dans les cinquante premières pages de la *princeps*. Dans les préliminaires [1] il y a des différences un peu plus nombreuses, mais généralement insignifiantes, dont voici un tableau :

	1600	1601
P. I. (frontispice)	En Valencia, por Pedro Patricio Mey, MDC.	En Valencia, por Pedro Patricio Mey, 1601. A costa de Frãcisco Miguel y Iuseph Ferrer mercaderes de libros a la calle de caualleros y vendese en sus casas.
P. IV.	reale cofrens.	reals cofrens.
	del contrafaents.	dels contrafaents.
	Condesa de Empudias.	condesa de Empudia
	subido stilo	subido estilo
	merese	merece
P. V.	y Cea	y Sea
P. VIII.	el Sol dorado	el sol dorado.

1. Comme l'a noté Salvá, les seize pages de préliminaires *ne sont pas numérotées*. C'est uniquement pour plus de commodité qu'on les a marquées dans cette réimpression de chiffres romains.

Pour être tout à fait complet, il faudrait encore noter, au début, de légères différences dans les réclames et la disposition des alinéas. Les indications ci-dessus suffisent pour conclure qu'il n'y a eu qu'une édition du *Prado,* mais que le tirage en a été fait en deux fois, et que, dans l'intervalle, quelques corrections ont été entreprises, menées à bien pour le début mais abandonnées presque aussitôt. En outre, l'indication de la librairie, introduite en 1601, permet de supposer que le second tirage était destiné au commerce et le premier réservé à l'auteur.

Dans chaque page de la *princeps* le texte est imprimé à l'intérieur d'un cadre, autour duquel se trouve la marge. Voici les dimensions et la figure de ce cadre :



Quant aux deux figures qui ornent la *princeps*, l'une au dos du frontispice et à la fin de l'ouvrage, l'autre après les préliminaires, elles ont une valeur symbolique. La signification de cette horloge étrange, dont l'aiguille sort d'un cœur et dont l'horaire est écrit à l'envers, s'explique par le texte même de l'ouvrage (p. 136 et p. 201 de la présente édition) : elle signale

l'heure des rendez-vous amoureux fixés au berger Fideno. La couronne de fantaisie, surmontant les initiales accolées A F, ouvre et termine l'ouvrage : l'initiale F s'applique vraisemblablement à l'auteur lui-même, qui est affublé dans l'ouvrage du surnom de Fideno, mais l'initiale A reste mystérieuse : il faudrait un B, première lettre de Belisa, qui est dans le roman l'objet aimé de Fideno. A tient-il la place de B, trop difficile à marier avec F ? Il est difficile de donner sur ce point une explication définitive.

4° *Ivstas poeticas hechas a deuocion de Don Bernardo Catalan de Valeriola.* Valencia, Ivan Chrysostomo Garriz, 1602.

Il y a, p. 224, quatre octaves de Gaspar Mercader. Dans la sentence ou *vexamen* du chanoine Tárrega, les mérites de D. Gaspar sont jugés p. 256.

5° *Relacion de las famosas fiestas qve hizo la civdad de Valencia a la canonizacion del bienauenturado S. Raymundo de Peñafort.....* Por el Padre Fr. Vicente Gomez. Valencia, Ivan Chrysostomo Garriz, 1602.

De D. Gaspar Mercader un romance de 102 vers (p. 210), un sonnet (p. 253), un romance de 78 vers (p. 277).

6° *Fiestas.....por la beatificacion del Santo Fray Luys Bertran...* Por Gaspar Aguilar. Valencia, Pedro Patricio Mey, 1608.

Un sonnet de Mercader dans les poésies préliminaires.

7° *Expulsion de los moros de España...* Por Gaspar Aguilar. Valencia, Pedro Patricio Mey, 1610.

Une poésie de Mercader dans les pièces laudatives du début.

8° *Solenes i grandiosas Fiestas... por la Beatificacion de... D. Tomas de Villanueva.* Por Geronymo Martinez de la Vega. Valencia, Felipe Mey, 1620.

De Mercader, six octaves à la p. 481.

Le « Prado de Valencia ».

En face de Valencia, assise sur la rive droite du Turia ou Guadalaviar, de l'autre côté du fleuve et un peu en aval, se dressait, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, le *Palacio Real* ou plus simplement le *Real*, comme on avait coutume de l'appeler. Détruit lors de l'invasion française non point par les envahisseurs, mais par les Valenciens, de peur qu'il ne fournît un point d'appui pour l'attaque de la ville, il avait symbolisé pendant de longues années la toute-puissance du roi, dont le représentant, ou *vice-roi*, trouvait là une résidence aussi somptueuse que sûre. A la fin du seizième siècle, aucune fortification n'en défendait les abords; entre l'entrée et le fleuve une esplanade s'étendait, le *llano del Real*, qui était large environ d'une portée d'arbalète et servait aux exercices équestres de la noblesse, aux parades des soldats ou des corporations. De l'autre côté de l'édifice, des jardins mêlaient à la beauté d'une végétation luxuriante les surprises que l'art ajoute à la nature : cavaliers et animaux de verdure, bassins aux poissons succulents[1]. Un lion et une lionne y étaient

1. Henrique Cock, *Relacion del viaje hecho por Felipe II en 1585*, édit. Morel-Fatio et Rodríguez Villa; Madrid, 1876, p. 245 : « ... el Real, que en otro tiempo fue de los moros, de muy linda fábrica, y está al norte, fuera de la ciudad, como un tiro de ballesta del rio Guadalaviar, y dícese que tiene tantos aposentos como hay dias en el año. Tiene ansimismo lindas huertas, y en una dellas hechos caba-

élevés aux frais du roi, non sans qu'ils échappassent quelquefois à leur gardien et répandissent la terreur dans le voisinage [1].

Entre la ville et le *Real,* les communications étaient assurées au moyen d'un pont, *el puente del Real.* Ruiné une première fois le 5 juin 1408, puis reconstruit, il fut de nouveau détruit en 1589. On entreprit aussitôt d'en édifier un nouveau, mais on en changea l'emplacement, le reportant d'une centaine de mètres en aval, de façon qu'il se trouvât juste en face de l'entrée du palais royal : les fondations de l'ancien pont se distinguent aujourd'hui encore dans le lit du Turia. Les travaux de reconstruction étaient conduits avec lenteur, et nul ne sait quand ils auraient été terminés si, en 1598, la prochaine venue de Philippe III à Valencia n'eût hâté le zèle des architectes et ouvriers. En quelques mois, tout fut mené à bien, non seulement les œuvres du pont, mais encore, dans les remparts de Valencia, l'ouverture d'une porte en face le nouveau pont et la fermeture de la porte ancienne, désormais sans utilité [2]. Vers la même époque, en 1591 et 1592, on commença à construire sur la rive droite du Turia, entre le *puente del Real* et celui de la *Trinidad,* les quais, qui actuellement enserrent le fleuve entre une double barrière. Sur le parapet du quai, comme sur celui du nouveau pont, on plaça de distance en distance des boules de pierre, qui se détachaient en manière

lleros de verduras, que rompen la lanza, y otros diversos animales fechos de mirtho ». Cf. aussi pp. 236-37.

1. Cock, *Relacion* ..., p. 245 : « Críase tambien en este Real un leon y leona á costa de Su Majestad ». Cf. *Prado de Valencia,* p. 134.

2. Ces détails sont empruntés aux mss. de Gaona, fo 17 ro, et d'Orellana, *Valencia antigua y moderna,* fo 600 ro et vo.

d'ornement et rompaient la monotonie de la ligne droite[1].

Que de plaintes dut provoquer dans Valencia la lenteur des travaux! C'est que par ce chemin, si longtemps intercepté, nobles cavaliers et gentilles dames se rendaient au lieu de leur prédilection, au fameux *prado,* où la galanterie recevait un culte, où la beauté rencontrait d'innombrables adorateurs. Il se trouvait sur la rive gauche du fleuve, en aval du palais royal, à la suite du *llano del Real,* dont il était un prolongement fleuri et gazonné. La promenade actuelle de l'*Alameda* jalonne assez exactement de ses rangées d'eucalyptus cet emplacement jadis célèbre; mais l'aspect en a été altéré par la construction du quai, qui établit entre le fleuve et la promenade une séparation presque absolue. Au contraire, du vivant de D. Gaspar Mercader, on passait par une pente insensible des ruisselets, que le fleuve détachait à côté de son courant principal, aux bosquets plus retirés, qui se confondaient avec les immenses jardins du *Real.* Ainsi, les promeneurs pouvaient profiter à leur gré de la fraîcheur des ombrages ou de celles des cascatelles, tandis que leurs regards se posaient de l'autre côté du fleuve sur la grande cité, dont les coupoles offraient aux jeux de la lumière montante ou déclinante les reflets de leur toit multicolore.

A quelle époque remonte la vogue du *prado* comme lieu de promenade et de rendez-vous? Nous le trouvons cité pour la première fois dans la *comedia* du chanoine Tárrega, à laquelle il a donné son nom et qui fut com-

1. Cf. *Prado de Valencia,* p. 146 : « ... se fixo el cartel ... en las puertas de la ciudad, *en las bolas del puente* y en la casa Real ».

posée vraisemblablement en 1590. A ce moment, plusieurs villes en Espagne, notamment Madrid et Séville [1], avaient chacune leur *prado*, célèbre et fréquenté. Faut-il croire que Valencia, à l'instigation de Tárrega ou de quelque autre personnage, ne connut et ne pratiqua les avantages d'une promenade que par imitation de Madrid et de Séville? Les mœurs, à l'ordinaire, ne se façonnent pas ainsi. Il est plus probable que l'habitude de fréquenter la rive du fleuve, de s'y réunir en groupe et d'y passer une partie des après-midi existait avant le chanoine et sa *comedia*, avant même que la mode de Madrid et de Séville fût connue à Valencia. Mais il se peut que Tárrega ait baptisé — comme il convenait à son état — une promenade qui avant lui n'avait pas de nom spécial, et qu'ayant à la baptiser, il se soit souvenu, pour le choix du nom, de Madrid et de Séville. La dénomination de *prado* n'a rien de valencien; il faut donc croire qu'elle n'est pas née spontanément dans le pays. Si l'habitude de cette promenade était locale et indigène, le nom fut probablement importé.

La description que Tárrega a tracée du *prado* au premier acte de sa *comedia* [2] ne se distingue que par le vague des épithètes et l'abondance des synonymes. Elle nous prouve seulement de quel enthousiasme ce lieu de délices pouvait emplir l'âme même d'un chanoine. Les scènes qui suivent la description et qui se déroulent au *prado* donnent une idée plus précise de la façon dont les

1. Le prado de Tablada. Cf. *Rinconete y Cortadillo*, édit. Rodríguez-Marín, p. 14.

2. *B. A. E.*, t. XLIII, *Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega*, p. 35 : « Un campo arenoso | Junto á Turia el bullicioso, | Que ... *etc.* »

promeneurs y employaient leur temps. Ils y arrivaient au moment où l'ardeur du soleil commençait à se calmer; ils descendaient devant le *Real* de leurs carrosses qui les attendaient sur l'esplanade, ils cheminaient à pas lents à travers cette prairie, où « l'année n'était qu'un perpétuel avril », jusqu'au moment où la rencontre d'un groupe ami ou d'une herbe plus verte les décidait au repos. Alors des pages disposaient à terre tapis et coussins, sur lesquels on s'installait mollement; puis la conversation s'entre-croisait avec son cliquetis de madrigaux et de pointes. Des jeux où l'on échangeait des gages, le divertissement de la musique, des collations relevaient la fadeur des causeries. Parfois, fatigués d'une trop longue station, quelques groupes prolongeaient leur promenade jusqu'au Grao, où la brise marine, la caresse des vagues, l'activité contagieuse du port communiquaient aux esprits et aux corps un regain de vivacité. Entre temps, tous les artifices féminins étaient mis en œuvre[1]. C'est à coup sûr pour paraître au *prado* que les Valenciennes faisaient ces débauches de fard notées par un étranger[2]. Leurs attraits cependant valaient assez par eux-mêmes. S'il serait naïf de croire, malgré l'autorité d'un contemporain, qu'elles devaient la supériorité de leurs charmes à l'usage des bains, aisé sur les bords du Turia et impossible aux Castillanes, il faut constater que

1. Cf. ce début de romance :

> O que linda sales, niña,
> al prado a matar de Amor,
> toda fuego, toda rayos,
> toda cielo y toda sol.

(Castillo Solorzano, *Huerta de Valencia.* Valencia, 1629, p. 285.)

2. Cock, *Relacion* ..., p. 247.

la séduction exercée par elles était assez irrésistible pour que le *prado* fût, à l'air libre, un vrai temple de la galanterie[1].

Il ne s'y déroulait pas que d'insipides idylles. Au témoignage de Juan Martí dans son *Guzmán*[2], les vagabonds et les gens perdus pullulaient à Valencia, attirés par la facilité de la vie. Ils y pratiquaient toutes les roueries propres aux chevaliers d'industrie, et s'efforçaient en particulier de se pousser auprès des femmes. C'est le *prado* qui était tout naturellement le champ de leurs exploits. Ils étaient aidés dans leurs manœuvres par toute une légion d'entremetteuses, dont l'industrie était alors à Valencia en pleine prospérité. Un nom spécial leur était réservé, celui de *tantes* (*tias*)[3] sans doute pour exprimer qu'elles pénétraient dans le cercle même

1. Dans le ms. de Gaona se trouve le texte d'un romance qui courait Valencia vers 1599 et qui célébrait l'agrément de la ville. Voici quelques vers, relatifs au *prado* (fos 660 vo et 661 ro) :

El citio do esta el Real
quantos lo vehen, ymaxinan
vn parayso en la tierra
cercado de mil delicias.
Desde alli se vehe la mar
y la ciudad que se hos pinta,
y es xardin quanto rodea
del orizonte la vista.
Y por delante su puerta
Gualadauiar (*sic*) camina
plateando con sus hondas
su verde margen y horilla...
Esto es el cielo estrellado
que al octauo cielo ymita,
y este es, Valencia, tu Prado
do se recrean las Nymphas...
Las quales, aunque son libres
menos que las granadinas,
discretas son como ellas
y mas curiossas y limpias.
Mas limpias fuerza es que sean
las Valencianas bellissimas,
porque aqui en Valencia tienen
los baños, que no en Castilla...
Y sobre ser tan hermossas
son amorossas las Ninphas
y que Benserraxes huuo
galanes de sus xariphas...

2. II, 3, 8. *B. A. E.*, p. 421a.

3. Carlos Boyl, *Segunda parte de la Sylva*, etc.; Valencia, Miguel Prats, 1600 :

En tropa tras esto entraron
muchas viejas celestinas
destas que en Valencia llaman
(galanes y damas) tias...
Por estas tias señores
muchos toros se fabrican
con cuernos no imaginados
que penas por cañas crian.

(*Romance a una enigma.*)

de la famille! Leur manège et celui des galants, tels qu'ils se pratiquaient chaque jour au *prado*, ont été décrits malicieusement par Carlos Boyl, dont l'existence était assez désordonnée pour qu'il fût au fait de tous les dessous de la vie valencienne. La poésie, adressée au licencié Gerónymo de Espejo, a été imprimée dans un livre fort rare, intitulé : *Segunda parte de la Sylva de los versos y Loas de Lisandro*[1]. Elle nous expose comment de prétendus cousins escortaient à la promenade de gracieuses cousines, au grand dommage des maris, sous la protection de *tantes* providentielles : rapports de parenté qui ne se justifiaient qu'en remontant jusqu'à Adam, mais qui n'en étaient pas moins des plus intimes. Les cousines montraient plus d'ardeur encore que les cousins; loin de se cacher d'avoir un amant, elles en faisaient parade avec effronterie, et au retour du *prado* vers la ville, au moment de passer le pont du Turia, elles faisaient arrêter leur carrosse pour lancer de loin un dernier regard à l'élu de leur cœur[2]. Tellement, au jugement de Carlos Boyl, qui jugeait bien s'il agissait mal, tellement la corruption avait pénétré les mœurs à Valencia!

C'est pourtant ce rendez-vous du beau monde et du vilain monde que Gaspar Mercader a choisi pour en faire le cadre et le titre même de son livre. Mais quelle différence entre la réalité telle qu'on vient de l'entrevoir

1. Cf. *Bulletin hispanique*, VIII, p. 163.

2. Las bueltas de la puente siempre duran,
Y el pararse los coches de las damas
Que mas que al rio ver su amor procuran...
Mas agora la dama no se asconde
De buscar al galan, pues en el prado
Con mas amor que el suyo corresponde.



d'après les documents contemporains et la peinture que D. Gaspar nous en a donnée! Du site lui-même l'on ne saurait prendre une idée même sommaire dans le *Prado de Valencia*. Mercader ne décrit pas pour le plaisir de décrire. Lorsque quelque détail local est indiqué dans son œuvre, il est destiné à fixer le lieu de la scène à l'usage des Valenciens, mais il est toujours si sobrement noté qu'un étranger ignorant Valencia pourrait lire et relire l'ouvrage sans s'initier à la topographie de la ville. Même défaut de fidélité dans la peinture des mœurs : nous voyons dans le *Prado* de Mercader des amoureux, admirablement fidèles, qui s'épuisent à servir leur belle avec une ingéniosité raffinée. Ils se torturent l'esprit pour trouver chaque jour des hommages nouveaux. Leurs joies et leurs peines naissent d'un regard des yeux qu'ils adorent. Où sont les « tantes » de Carlos Boyl, les cousins et les cousines d'occasion?

Cette insuffisance dans la représentation du paysage ou des personnages provient de ce que Mercader a prétendu envelopper d'une fiction pastorale le tableau de mœurs qu'il voulait tracer. A Valencia, la prétention se justifiait par l'exemple de Gil Polo et par le succès de sa *Diana*, mais en adoptant un genre dont la vogue se maintenait sans que les conditions s'en modifiassent, D. Gaspar s'obligeait du même coup à en respecter toutes les traditions : de là l'imprécision du décor, dont l'auteur nous dit l'agrément et le charme plutôt que la disposition; — de là ces bergers qui ne gardent des chèvres que pour avoir, ce faisant, tout loisir de soupirer après leur maîtresse; — de là ces bergères plus expertes aux subtilités de l'amour qu'à soigner les canards qu'on leur a confiés; — de là enfin cette intrigue vague et inconsis-

tante, qui dépend toute de la fidélité ou de l'infidélité d'un amoureux, de la cruauté ou des bontés d'une belle. Il est certain que D. Gaspar, par l'influence de ses lectures ou par une disposition de son esprit, était incapable de se représenter le *prado* autrement que peuplé de bergères et de bergers : la seule fois où en dehors de son roman il nous en ait parlé, c'est encore pour nous y faire apercevoir une population bucolique[1]. Est-ce à dire que son *Prado de Valencia* soit à proprement parler un roman pastoral? Ce serait mal le juger que de le classer sans réserve dans cette catégorie. L'intérêt — et la justification — du genre pastoral c'est que le voile sous lequel la réalité s'y enveloppe permet d'en laisser dans l'ombre toute la partie qui n'intéresse pas directement l'âme même des personnages représentés. Le roman pastoral est essentiellement psychologique. Il permet d'analyser et de décrire les sentiments humains en dehors de toutes les circonstances particulières, l'habit de berger ayant cet avantage de soustraire les personnages aux contraintes qui pèsent habituellement sur les hommes et altèrent la sincérité de leurs états d'âme. Le roman pastoral italien et même français au seizième et au dix-septième siècle a pu ainsi représenter toutes les finesses et les nuances des rapports sociaux entre honnêtes gens, il a pour ainsi dire dégagé la quintessence de la vie mondaine. Gaspar Mer-

1. Fr. Vic. Gomez, *Fiestas y sermones de S. Raymundo de Peñafort.* Valencia, 1602. — Poésie de Mercader, intitulée : *Guirnalda a S. Raymundo...*, p. 277 :

Una mañana de Enero
turbia, esteril, seca, mala,
y solamente en Valencia
sana, buena, alegre, blanda,
A la muralla sali
alta, fuerte, larga, ancha,
para mirar en el rio
ouas, cañas, juncos, agua.
Y por una tabla suya
blanca, queda, grande, mansa,
vi vna pastora, que a todos
mueue, incita, alegra, llama...

cader n'a point mis à profit cet avantage éminent du genre qu'il adoptait. A ses héros et à ses héroïnes il a imposé des défroques de bergers, et il a donné à son œuvre toute l'apparence d'un roman pastoral; mais s'il s'est plié à toutes les obligations extérieures du genre, il a négligé d'en rechercher pour sa part le mérite essentiel, à savoir la pureté et la finesse de l'analyse psychologique. Est-ce par erreur sur les conditions mêmes du genre? est-ce par impuissance à exécuter ce qu'il concevait clairement? C'est plutôt, me semble-t-il, parce qu'il avait en tête d'autres desseins, et que la fiction pastorale n'était pour lui qu'un moyen commode d'envelopper ces desseins.

Plus que de faire vivre un monde de bergers et de bergères, il s'est proposé, en écrivant le *Prado de Valencia*, de constituer une anthologie des meilleures poésies que la fin du seizième siècle avait vu éclore sur les rives du Turia. La prospérité de la ville à cette époque et les fêtes dont elle avait été le théâtre avaient provoqué une floraison surabondante de romances, d'octaves, de sonnets, de quatrains, des formes les plus diverses, auxquels se plie le rythme des vers. Fallait-il laisser perdre tant d'œuvres qui, précisément parce qu'elles avaient été composées presque toutes pour quelque occasion particulière, étaient d'autant plus exposées aux injures du temps? Gaspar Mercader lui-même n'avait-il pas éprouvé cette frénésie poétique et ne trouvait-il pas un intérêt personnel à sauver ce qui pouvait être sauvé? Son rang et la situation de sa famille ne lui commandaient-ils pas d'être le Mécène en même temps que le confrère des autres poètes valenciens? Mécène modeste et un peu égoïste : il ne cessa pas de penser à lui tout

en pensant aux autres, il n'inséra leurs poésies dans son recueil qu'en les encadrant dans sa prose. Il n'en rendit pas moins un service éminent en formant ce *Cancionero* valencien au moment précis où les réserves poétiques de la pléiade valencienne étaient encore intactes et où un large choix pouvait y être pratiqué.

Cette préoccupation de constituer un florilège rend compte de presque tous les défauts qu'il est aisé de relever dans le *Prado*. Si l'on s'obstine à le considérer comme un roman, on n'épuisera jamais les critiques auxquelles l'intrigue et les caractères donnent occasion. Que l'on s'attache au contraire à étudier dans l'ouvrage les poètes valenciens de la fin du seizième siècle, et l'on s'étonnera alors de toutes les ressources que l'on y découvrira. D. Gaspar a mis une ingéniosité extrême à recueillir et à insérer dans la trame de l'ouvrage les meilleures poésies contemporaines. Il fallait quelque souplesse d'invention et de plume pour introduire ainsi, à toute occasion, dans l'intrigue d'un roman, des poésies qui n'avaient pas été écrites spécialement à cette fin. C'est une difficulté dont Mercader n'a fait que se jouer. Il était même si pénétré du désir d'accueillir le plus possible de poésies et de les accueillir telles quelles, sans les altérer ni les corriger, qu'il a parfois sacrifié la vraisemblance à ce désir. Un exemple le montrera, et il est d'autant plus frappant qu'il s'agit d'une poésie de Mercader lui-même. Cette poésie représente le pasteur Fideno se lamentant, sur le rivage, des rigueurs de Belisa. De quel rivage s'agit-il? Le texte primitif, que nous connaissons par le *Cancionero de Duque de Estrada*[1],

1. Cf. *Prado*, p. 27.

indique très clairement que la scène se passe sur le bord de la mer :

estaua Fideno vn dia
en la plaia de Valencia.

Cette assertion de Mercader-poète ne faisait pas le compte de Mercader-romancier, dont les personnages ne quittent guère le *prado*. Il a donc remplacé : *en la plaia* par : *en el prado*, mais il a laissé subsister dans la pièce des vers qui contredisent formellement la localisation nouvelle :

En las *orillas del mar*,
. . . .
Donde compiten *las olas*
luchando por tomar tierra,
estaua Fideno vn dia
en el Prado de Valencia.

Il y a près de 4 kilomètres entre le *prado* et le rivage de la mer; pour ne point remanier une poésie dont lui-même était l'auteur, il n'a pas hésité à donner au pasteur Fideno le privilège d'ubiquité. Ces scrupules qu'il montrait envers lui-même, il les a eus, plus poussés encore, à l'égard d'autrui. Tant il est vrai qu'en composant le *Prado* il a voulu servir la renommée du groupe des poètes valenciens en même temps que sa propre réputation !

Il a choisi avec un soin visible les poésies qu'il a mêlées à sa prose. Sans doute, plusieurs choquent le goût d'aujourd'hui. Leurs puérilités et leurs fadeurs arrêtent notre attention plus que la grâce de leur style ou l'aisance de leur rythme. Mais qu'on lise intégralement quelque *Cancionero* de la même époque, qu'on lise

par exemple celui des *Nocturnes* qui est pourtant l'un des plus célèbres; et on appréciera après cette épreuve le discernement et la discrétion de Gaspar Mercader. Il n'est pas un seul poète notoire de la Valencia d'alors qu'il ait omis, et de chacun il a su retenir les œuvres caractéristiques et bien venues. Ce travail de sélection, qui est aisé avec le recul du temps, exige chez un contemporain une vue singulièrement nette des beautés littéraires, et cette qualité-là n'a point fait défaut à D. Gaspar. Voyez, par exemple, avec quelle sûreté de jugement il a détaché de l'œuvre d'Aguilar cette belle *Fabula de Iupiter y Europa*, qui forme un pendant bien assorti à la *Fabula de Endimion y la Luna*[1] du même auteur. Il suffirait en somme, pour prendre une idée juste des poètes valenciens de la fin du seizième siècle, de lire avec soin le *Prado de Valencia*.

L'art du collectionneur se manifeste mieux encore chez D. Gaspar, si l'on considère non plus ce qu'il a recueilli, mais ce qu'il a résolument laissé de côté. On trouve, notamment dans le *Cancionero de los Nocturnos* et dans celui de *Duque de Estrada*, maintes poésies qui par leur sujet auraient trouvé place dans le *Prado* aussi bien et même mieux que celles retenues par D. Gaspar. Il a su pourtant résister au plaisir de grossir son livre à peu de frais; il a recherché la qualité plutôt que la quantité. Insérant toute une série de poésies sur la vengeance qu'un amant peut tirer des changements de sa belle, il laisse de côté deux poésies sur ce sujet, qu'il aurait aisément trouvées[2] dans le *Cancionero de los*

1. Publiée par Gallardo, *Ensayo...*, t. I, col. 41-48.
2. Sessions 58 et 71.

Nocturnos; et d'une des poésies omises c'est lui-même qui était l'auteur! Cette abnégation nous donne la mesure de la rigueur avec laquelle il entendit faire son choix.

Où donc Gaspar Mercader prit-il les poésies qu'il a enchâssées dans le *Prado?* Plusieurs sont de sa façon et pour celles-là il les avait sans cesse à sa disposition. Quant aux autres, qui sont la majorité, ou bien il les a reçues de la main à la main des auteurs, qui les lui cédaient à titre de compatriote et d'ami, ou bien il les a copiées dans des recueils déjà constitués et tombés dans le domaine public. Il est frappant que bon nombre des poésies du *Prado* se retrouvent dans des *cancioneros* manuscrits, comme celui de Duque de Estrada ou celui des Nocturnes : c'étaient donc des poésies qui étaient déjà en circulation, et elles se sont offertes comme d'elles-mêmes à D. Gaspar. En particulier, pour ce qui est du *Cancionero de los Nocturnos*, il y a lieu de croire que Mercader, vice-président et membre très zélé de l'Académie, garda après la dissolution de l'Académie les précieux volumes où les œuvres produites avaient été enregistrées; c'est à ce moment, selon toute vraisemblance, qu'il fit, notamment à deux de ses discours, les corrections dont le manuscrit permet de suivre le détail. Il put donc sans sortir de chez lui procéder sur ce point à la sélection indispensable.

De quelque façon que les poésies soient parvenues à D. Gaspar, il est certain que le nom de leurs auteurs lui était connue. Cependant, sauf au concours poétique qui termine le livre premier, il n'indique pas une seule fois au début ou à la fin de la poésie quel auteur l'a composée. C'est bien d'un anonymat rigoureux qu'il s'agit, et non, comme on l'a cru parfois, d'un système ingé-

nieux de pseudonymes. Juan Quirós de los Ríos, le même qui prépara la réimpression des *Flores* de Espinosa, menée à bien par M. Rodríguez Marín, a prétendu interpréter le *Prado* de façon aussi simple qu'impérative[1]. Il avait remarqué qu'une des poésies mises par Mercader dans la bouche du pasteur Cardenio, le fameux sonnet *Contre l'espérance*, se trouvait aussi dans les *Poesias de Artemidoro* et qu'il était donc de Rey de Artieda. Il avait aussitôt identifié le pasteur Cardenio avec le poète Artieda, attribuant à celui-ci toutes les poésies prêtées à celui-là dans le *Prado*. Ainsi pour tous les autres personnages. Ce système trop simple ne résiste pas à une étude attentive. Pour garder l'exemple de Cardenio, il est aisé de voir que la première des poésies qu'il récite dans le *Prado* appartient en réalité á Miguel Beneyto, la seconde à Luis Ferrer de Cardona, la troisième à Tomás Cerdán de Tallada, la quatrième à Rey de Artieda, la cinquième à Mercader lui-même, etc. Allez chercher après cela quel poète l'auteur a voulu cacher sous ce pseudonyme! ou plutôt ne le cherchez pas : les poésies dans le *Prado* ne se réclament d'aucun nom, avoué ou déguisé. Si dans bien des cas nous leur retrouvons une paternité, c'est par d'autres voies que nous y réussissons.

Pourquoi donc Gaspar Mercader a-t-il si bien embrouillé les choses? Pourquoi ce mélange de poésies d'origine diverse sous des noms différents? Ce n'est pas

1. Cette interprétation se trouve dans une copie manuscrite du *Prado*, faite tout entière par Quirós de los Ríos et conservée dans la bibliothèque de D. J.-E. Serrano y Morales. Cette copie, par malheur, a été exécutée sans assez de rigueur et les quelques notes qui l'accompagnent sont trop souvent sans valeur.

à coup sûr pour se ménager des succès aux dépens d'autrui. Ces poésies dont il laissait l'origine dans le vague, personne à Valencia au temps où il écrivait ne pouvait s'égarer jusqu'à lui en attribuer l'honneur. On peut même croire que s'il n'a pas tenu à préciser à qui il en était redevable, c'est qu'il était impossible à ses contemporains de se tromper sur les auteurs véritables. A quoi bon, dès lors, des indications et des références qui auraient été superflues, qui de plus n'étaient pas dans les habitudes de l'époque, qui enfin, trop ouvertement étalées, auraient gravement manqué à la vraisemblance nécessaire dans un roman?

A un seul moment nous lisons au début de chaque poésie le nom de l'auteur qui l'a composée : c'est durant le concours poétique qui termine le livre premier. Les circonstances justifient cette exception à l'anonymat : le concours, par cela même qu'il aboutit à un classement, suppose une claire désignation des concurrents. Sans doute, des pseudonymes auraient pu suffire; mais il en aurait fallu un trop grand nombre, et, à les multiplier de la sorte, l'auteur aurait détourné l'attention loin de ses principaux personnages de convention, Cardenio, Fideno, Lisardo et Olimpo. Faut-il croire d'ailleurs que l'authenticité des noms est une preuve que le concours a réellement eu lieu? L'auteur n'a-t-il fait que transporter dans son livre une de ces joutes poétiques comme on en organisait tant à Valencia? C'est une hypothèse qui semble combattue par ce fait que plusieurs des poésies soumises au concours se retrouvent isolément à des dates différentes dans des recueils autres que le *Prado*: mais peut-être ce détail prouve-t-il seulement que certains concurrents ont utilisé pour le concours des œuvres déjà

anciennes dont le sujet coïncidait avec ceux proposés, ou bien que le concours remonte à une date éloignée, 1591 ou 1592, antérieure à la constitution des recueils où des poésies, précisément parce qu'elles avaient été distinguées, ont pu être insérées [1]. Il y a, par contre, un argument qui fait croire à la réalité du concours : c'est que dans la sentence de G. Mercader un poète, Fabián Cucalón, est nommé et apprécié sans qu'un seul vers de son cru soit inséré auparavant. Il est probable que l'apport fourni par lui au concours avait été détruit ou égaré dans le temps écoulé depuis le concours jusqu'à l'impression du *Prado*. D. Gaspar, distrait comme un vrai poète, oublia de supprimer de la sentence ce qui concernait ce concurrent défaillant.

Concours réel ou supposé, ce qui est certain c'est qu'aucune des poésies insérées dans le *Prado* n'a été expressément écrite à l'occasion de ce livre. Le *Prado* n'est pas un recueil poétique original, c'est une anthologie. Il n'a pas été la manifestation de talents nouveaux et inconnus, mais l'aboutissement de toute une pléiade déjà à son déclin. D. Gaspar n'a été nullement créateur ou inventeur, mais seulement un *profiteur*. C'est ce qui fait aujourd'hui l'intérêt principal de son *Prado*.

Les contemporains avaient d'autres raisons de lire et d'aimer cet ouvrage. Sous les noms bucoliques dont les personnages y étaient affublés, ils retrouvaient aisément quelques-uns de leurs contemporains, quelques-unes de

1. A quelque date que ce concours ait eu lieu, du moment qu'il est antérieur à 1600, il faut admettre que les poésies qui portent le nom de Laudomio Mercader ont été composées par un parent ou un ami complaisant. En effet, Laudomio Mercader naquit en 1592.

leurs contemporaines. Roman pastoral et roman à clef, ce sont variétés du genre romanesque qui vont souvent ensemble. Virgile lui-même avait donné l'exemple de ces déguisements qui ne trompent personne. En Espagne, et à une date récente, Cervantes dans sa *Galatea*, Lope de Vega dans son *Arcadia* avaient pratiqué des allégories de ce genre, multipliant les allusions aux événements et aux personnes. Gaspar Mercader n'eut garde de dédaigner cet élément d'intérêt, et il est certain que de son temps on lui en sut gré. Aujourd'hui nous éprouvons beaucoup de peine à écarter les voiles que son ingéniosité a mis entre la réalité et le lecteur, et il faut l'avouer : nous ne désirons pas beaucoup les lever, sentant bien que notre curiosité une fois satisfaite le livre n'en acquerra point une valeur nouvelle. Essayons pourtant dans la mesure du possible de dissiper les obscurités.

Pour l'un des personnages du *Prado* l'hésitation n'est pas possible : Fideno c'est D. Gaspar Mercader lui-même. L'auteur, sous un pseudonyme, s'est donné le rôle principal, de même que Jacopo Sannazzaro, sous le nom de Sincero, est le héros de l'*Arcadia*. Tout atteste dans l'œuvre l'identité de Fideno et de D. Gaspar : l'F symbolique placée, sous une couronne, au début et à la fin de l'ouvrage, la ressemblance des exploits de Fideno dans le livre et dans la réalité [1], la complaisance avec laquelle les faits et gestes de Fideno nous sont dépeints, la persistance avec laquelle Mercader, en dehors de son *Prado*, s'est représenté sous le nom de Fideno. Il suffit de parcourir le *Cancionero de los Nocturnos* pour se convaincre que Gaspar Mercader et sa maîtresse

1. Cf. *Appendice*, p. 230.

se dissimulent constamment sous les surnoms de Fideno et de Belisa, exactement comme dans le *Prado*. A la fin de son réquisitoire *contre les femmes*, D. Gaspar s'écrie, après avoir maudit le beau sexe : « Et que Belise me pardonne! » Dans un romance (session 28), il raconte une entrevue qu'il a eue avec Belisa à la fontaine du cyprès et nous avons là une première version d'un épisode qui se retrouve dans le *Prado* :

En la fuente del cipres
las de mis ojos te vieron
tan hermosa como cruel...
y perdoname, Belisa,
que aborrecido te aduierto
que de ingratitudes tales
se suele vengar el tiempo.

Bref Fideno et Belisa, c'est-à-dire Gaspar Mercader et sa maîtresse, nous apparaissent en toute occasion indissolublement liés.

Cependant l'amour de Fideno ne recevait pas la récompense qu'il attendait. En vain montre-t-il pour sa maîtresse la plus ingénieuse déférence, en vain porte-t-il toujours sur ses vêtements les couleurs de sa dame, ce jaune orangé, dont nous le verrons sans cesse habillé dans le *Prado* : tous ces témoignages de sa fidélité ne lui servent de rien. Une séparation se produisit, et l'on peut même en fixer la date. Gaspar Aguilar, dans sa relation des *Fiestas nupciales* de 1599, nous raconte[1] que

1. Don Gaspar Mercader, que honra los trajes,
Y es de la honra incontrastable muro,
Mostrando en los colores y plumajes
Que no hay estado en el amor seguro,
Vistió de raja azul todos sus pajes.
(Cité par Martí Grajales, *Canc. de los Nocturnos*, t. II, p. 173.)

Mercader y parut en une occasion solennelle habillé de bleu, montrant par la couleur de son vêtement qu'il n'y a pas d'amour éternel. Or, ces fêtes eurent lieu au début de 1599. Il est donc probable que la rupture de D. Gaspar avec son ancienne dame, la dame orangée, survint à la fin de 1598. Dans quelles conditions elle se produisit, on l'apprend clairement par le *Prado* : un berger du Tage, c'est-à-dire un noble de Castille, épousa la belle et l'emmena dans son pays. Ces indications suffisent pour lever l'incognito : Belisa c'est Dª Catalina de la Cerda y Sandoval, qui, à la fin de 1598, quitta le royaume de Valencia pour épouser à Madrid, le 6 novembre, D. Pedro Fernández de Castro Andrade y Portugal, comte de Lemos, marquis de Sarriá, comte de Villalba et d'Andrade [1].

D'autres raisons viennent appuyer l'identification de Belisa avec Dª Catalina de la Cerda. D'une part, elle était fille de Dª Catalina de la Cerda, une Medinaceli, qui avait épousé le marquis de Denia, et à laquelle précisément le *Prado de Valencia* est dédié : hommage bien significatif! la mère reçoit le livre où se prolongent en écho les soupirs de l'amoureux de sa fille. D'autre part, le père de Belisa, D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, quatrième marquis de Denia, cinquième comte et premier duc de Lerma, le futur favori de Philippe III, avait été en 1595 vice-roi de Valencia : c'est à ce titre qu'il gouverne le *prado*, ses bergers et ses bergères, sous le nom de *pasteur de Denia*. Or, tandis qu'il préside à un jeu de société où Belisa est sur la sellette,

1. Bethencourt, *Historia genealógica y heráldica de la monarquía española*, t. IV, pp. 550-557.

celle-ci, obligée de désigner celui qu'elle aime et n'osant prononcer le nom de Fideno, déclare que, plus que tous, elle chérit son père. Et le pasteur de Denia de répondre : « Cette déclaration excuse à mes yeux les fautes que tu as commises dans le jeu[1]. » Indication bien nette des rapports de descendance qui existaient entre le marquis de Denia et la pseudo-Belisa.

Si aucun doute ne peut exister sur la personnalité réelle de Fideno et de Belisa, il n'en va point de même des autres personnages. L'on peut cependant essayer une hypothèse touchant le pasteur Lisardo et son amante Nisida. Il est à remarquer que, dans le *Cancionero de los Nocturnos*, l'académicien *Secreto*, c'est-à-dire Guillén de Castro, nomme toujours Nisida la dame à laquelle il adresse ses poésies. Voici par exemple dans la session 64 le début d'*endechas a una dama que sospiraua mucho :*

Nisida, presumo,
quel amor te inflama,
pues son de su llama
tus suspiros humo.

De même, dans les *Estanças a una dama que le cortaron los cabellos*[2], c'est encore Nisida que Guillén de Castro met en scène. D'autre part, le poète lui-même s'affuble du surnom de Lisardo, et c'est précisément dans le *prado* et sous le costume de berger qu'il se représente lui-même dans la personne de Lisardo. On en

1. Cf. *Prado de Valencia*, p. 94.
1. Publié par Marti Grajales, *Canc. de los Noctarnos*, t. II, p. 130.

jugera par ce début du *romance a un pensamiento* (session 74) :

Solo, afligido y ausente
de la pastora mas bella
que tiene el suelo español
y quien tiene su alma en prenda,
Esta Lisardo, un pastor,
en el prado de Valencia
donde sin guardar ganado
como perdido pasea.

Il est donc certain que dans le *Cancionero de los Nocturnos* Guillén de Castro et celle qu'il aime se dissimulent sous les noms de Lisardo et de Nisida. Faut-il en conclure que dans le *Prado* nous devons lire Guillén de Castro partout où l'auteur écrit Lisardo? Étant donnée la banalité de ces noms bucoliques, l'on n'oserait même pas incliner vers une conclusion si aventureuse, si d'autre part elle ne semblait confirmée par certaine ressemblance entre les aventures de Lisardo et la vie de D. Guillén de Castro. Ce qui donne à Lisardo dans le *Prado* une figure originale, c'est que ses chagrins amoureux, loin d'être imaginaires, ne s'expliquent que trop par la mort de celle qu'il aime. Avec lui, pas de lamentations vaines, de tourments ingénieusement forgés, mais le décès trop réel de sa Nisida. Or, Guillén de Castro, marié le 17 décembre 1695 avec D[a] Marquesa Rebolledo, ne tarda pas à devenir veuf, puisqu'il devait par la suite épouser en Andalousie D[a] Ángela-María Salgado. Est-ce le décès de D[a] Marquesa, survenu presque au temps de la lune de miel, qui est raconté dans le *Prado*? Il faudrait, pour en être certain, retrouver l'acte de décès de la jeune épouse. Si l'on pouvait ainsi s'assurer qu'elle est morte

avant 1600, rien ne s'opposerait à l'identification proposée ici. Tout, au contraire, y pousserait.

Pour ce qui est d'Olimpo et de Cardenio, les deux autres protagonistes de l'œuvre, aucun indice ne permet de découvrir à qui songeait Mercader en nous contant leurs aventures. On peut seulement remarquer que le procédé d'Olimpo pour obtenir le mariage avec Dinarda n'a pas été inventé par l'auteur, mais qu'il a été réellement employé à Valencia un peu avant la composition du *Prado*. Olimpo, pour forcer la main aux parents de Dinarda, fait savoir dans toutes les directions qu'il n'a point attendu leur autorisation pour goûter du fruit défendu. De la même manière, D. Bernardo Catalán de Valeriola, président de l'Académie des Nocturnes, ainsi qu'il le raconte dans son *Autobiographie*[1], se fit surprendre dans la chambre de celle dont il prétendait avoir la main[2]. Il lui en coûta quelques bourrades et un séjour à la prison; de quoi il fut largement récompensé par le mariage désiré. Cela ne veut pas dire qu'Olimpo et D. Bernardo Catalán ne forment qu'une seule et même personne. Mais cela nous prouve une fois de plus que cette œuvre, qui par son déguisement pastoral paraît si distante de toute réalité, s'est inspirée au contraire des événements les plus authentiques de la vie valencienne, qu'elle s'est nourrie d'actualité, et que, si elle en valait la peine et si nous en avions les moyens, nous pourrions attacher à chaque page un commen-

1. Une partie de cette *Autobiographie* a été publiée par M. Martí Grajales dans l'appendice à son *Cancionero de los Nocturnos*, t. I.

2. Il est à noter que l'héroïne de cette aventure, D[a] Constanza Rabaza de Perellós y Mercader, appartenait à la même famille que D. Gaspar.

taire qui serait la résurrection de Valencia vers les années 1590-1598.

Roman pastoral, *cancionero*. roman à clef, tel est le triple aspect sous lequel se présente le *Prado de Valencia*. L'œuvre souffre de la diversité des objets que son auteur s'est proposé en l'écrivant. Elle laisse une impression confuse et même une déception : on cherche autre chose, parce que l'on n'y a trouvé rien de net, qui se suffise et forme un tout. D. Gaspar Mercader n'était en littérature rien de plus qu'un honnête amateur. De là les défauts de son livre. Mais de là aussi ce mérite qu'on ne lui ôtera pas : le *Prado* reflète la Valencia du temps où il fut écrit, les fêtes qui s'y donnèrent, les intrigues amoureuses qui s'y tramèrent, les poésies qui firent éclosion à la chaleur de ce foyer. Dans l'édifice que le génie valencien dressa à la fin du seizième siècle, le *Prado de Valencia* n'est rien de moins que la clef de voûte.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 24. La poésie de Beneyto se trouve aussi dans *Noct.* (Martí, t. III, p. 31), sous le titre de *Redondillas á un galán que por mirar á su dama erró una danza.* Mêmes variantes que celles indiquées pour *Estr.*, sauf aux vers 9, 35, 38, 44, 59, où *Noct.* et *Pr.* coïncident. Par contre, *Noct.*, au v. 1, dit : *Ni culpes,* au lieu de : *No culpes.*

P. 31, ligne 18. *Lire :* Guillén.

P. 61. Le sonnet de Pretel se trouve aussi dans *Noct.* (Martí, t. II, p. 100), sous le titre de : *Soneto al secreto de amor.* Pas de variantes.

EL PRADO DE VALENCIA

COMPVESTO

POR DON GASPAR MERCADER

ABRÉVIATIONS

Pr. = Edition *princeps* (1600).

Noct. ou *Canc. de los Noct.* = *Cancionero de los Nocturnos,* conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid. (Cf. Salvá, *Catálogo,* t. I, nº 156, p. 57.)

Estr. ou *Canc. de Duque de Estr.* = *Cancionero de Mathias Duque de Estrada,* conservé à la Bibliothèque Nationale de Naples. (Cf. Mele et Bonilla, *Revista de Archivos,* 1902, t. I, p. 141 et p. 299.)

Salvá-Martí = *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia,* extractado de sus actas originales por D. Pedro Salvá y reimpreso con adiciones y notas de Francisco Martí Grajales. Valencia, imprenta de Francisco Vives y Mora, MCMV.

Martí, t. II = *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia,* segunda parte extractada de sus actas por Francisco Martí Grajales. Valencia, imprenta de F. Vives y Mora, MCMVI.

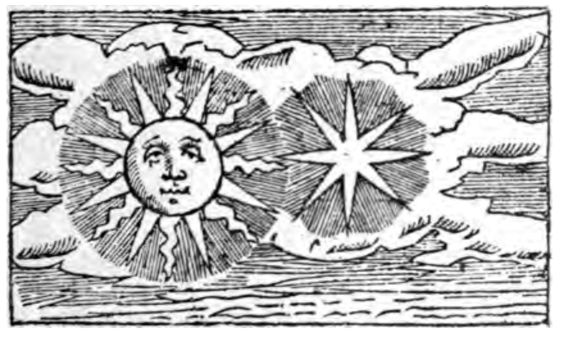
Martí, t. III = *id.*, tercera parte, *id.*



EL PRADO DE VALENCIA.

COMPVESTO POR DON Gaſpar Mercader.

A la Illuſtriſsima y Excellentiſsima ſeñora Doña Catalina de la Cerda y Sandoual, Duqueſſa de Lerma, Marqueſa de Denia, y Sea, Condeſſa de Empudia, y Camarera mayor de la Reyna nueſtra Señora.



La que cerca de ſu dueño
reſplandece,
Mucho alcança, y mas merece

En Valencia, por Pedro Patricio Mey,
M D C.



ÆF

[III] Lo Rey, e per sa Magestat

Don Iuan Alfonso Pimentel y de Herrera, Comte de Benauent, Loctinent y capita general en la present ciutat y regne de Valencia : Per quant per part del noble don Gaspar Mercader nos es estat suplicat fos de nostra merce donar y concedirli llicencia y facultad, pera que ell, o qui son poder y orde tindra, puga imprimir, eo fer imprimir, y vendre en la present ciutat y regne vn llibre per aquell compost, intitulat : El Prado[1] de Valencia, Ab tal que ninguna altra persona puga imprimir ni vendre lo dit llibre dins temps de deu anys; E nos attes que aquell es molt curios, ho hauem tengut per be; Perço Ab tenor de la present, de nostra certa scientia, delliberadament y consulta, per la real auctoritat de que vsam, donam y concedim llicencia, permis y facultat al dit don Gaspar Mercader, o a qui son poder y orde tindra, pera que liberament y licita puga imprimir, eo fer imprimir, y vendre lo sobre dit llibre en dita present ciutat y regne. E volem y manam, que ninguna altra persona puga imprimir ni vendre aquell en dita present ciutat y regne durant lo temps de deu anys, comptadors del dia de la data de la present en auant, sots pena de perdicio dels tals llibres y aparells ab quels hauran impres, y de cent florins de or de Arago, ni portarlo impres de altres regnes. Diem perço y manam a vniuersos y sengles officials y subdits de sa Magestad, dins lo present regne constituhits y constituydors, que la present nostra Real llicencia guarden y obseruen, y a ella no contrauinguen en manera alguna, si la gracia de sa Magestat tenen per cara; y en pena de cinchcents florins de or de Arago als [IV] reals[2] cofrens aplicadors, y de bens dels

1. *Pr.* : Pradro. — 2. *Pr.* : reale. *Edit. de 1601* : reals.

contrafaents exhigidors, desigen no encorrer. Dat. en lo Real Palacio de Valencia, a xxij dias del mes de Nohembre, del any Mil y siscents.

El Conde de Benauente.

V. Nuñez Reg. *V. Guardiola Fisci Aduocatus.*

Franciscus Paulus Alreus
In diuersorum viij
fol. lxxxxv.

Yo, el Doctor Pedro Iuan Assensio, de mandado y comission de don Iuan de Ribera, Patriarcha de Antiochia y Arçobispo de Valencia, del Consejo de su Magestad, &c. he visto y atentamente leydo este libro, cuyo titulo es : Prado de Valencia, compuesto por don Gaspar Mercader, A la Illustrissima y Excellentissima señora doña Catalina de la Cerda y Sandoual, Duquesa de Lerma, Marquesa de Denia, Condesa de Empudias, y Camarera mayor de la Reyna nuestra señora. Y no he hallado en el cosa repugnante a nuestra santa Fe Catholica, ni que contradiga a las buenas costumbres, antes bien es libro curioso y con elegante y subido stilo compuesto, por lo qual, y por la erudicion y subtilesa de ingenios que en el se representan, digo que merese y deue ser impresso : En fe de lo qual lo firme de mi nombre en Valencia en 24 de Nouiembre de 1600.

Petrus Ioannes Assensius.

[V] **A LA ILLVSTRISSIMA Y EX-celentissima señora doña Catalina de la Cerda, y de Sandoual, Duquesa de Lerma, Marquesa de Denia, y Cea, Condesa de Empudia y Camarera mayor de la Reyna nuestra señora, &c.**

DESPUES *que V. Excelencia dexo este lugar tan pobre de contentos con su ausencia, todos se entretienen con la memoria de passados bienes; yo, como el que mas la siente, escriuo vn libro, porque siga los passos de mi desseo. Suplico a V. Excelencia le tenga por suyo, para que sea del mismo dueño que yo. Su titulo es el Prado de Valencia, siempre florido desde que fue alfombra de los pies de V. Excelencia, cuya vida nuestro Señor guarde, como todo el mundo dessea y ha menester.*

Ill. y Excellentissima señora

B. los pies de V. Excel. su mayor seruidor.

Don Gaspar Mercader Menor.

[VI]

PROLOGO

FVE tanta la imbidia que tuue a los que seruian a mi señora la Duquesa de Lerma, que luego me determine a lo mas dificultoso, para que el nombre de seruilla lo facilitara. Por lo que tiene el libro de malo, ha de ser prolijo, pero mi voluntad ès gigante y no puede tener hijos enanos, y aunque los yerros son infinitos, tambien lo es el oro cendrado, a quien amparo piden; de cuyas mercedes sobredorados todos, no ay vista que alcance a diuisallos, ni ofendellos. Mis pobres manos quisieran ser las de Midas, para ygualarse con mis desseos, pero son tan pobres como los pastores de quien trata. El libro todo es humilde, y lo sera hasta que me ensoberuezca la merced que espero de todos los que pusieren en el los ojos, considerando mi pobreza de ingenio, y que mucho da el que da poco, sino tiene mas.

[VII] *Don Leodomio Mercader, Caualllero del habito de Sanctiago, a D. Gaspar Mercader su padre.*

EN tiernos años tiernos llantos hizo
Alexandro, entendiendo que ganaua
Philipo el Rey, su padre, y allanaua
vna prouincia y Reyno banderizo.

Lloro aduirtiendo el niño antojadizo
quel valor paternal no le dexaua
Reynos que conquistar; ya campeaua
soberuio pecho en vaso quebradizo.

Este gallardo y alto sentimiento
deuo yo, padre mio, a los exemplos
que en tus heroycos hechos me propones,

Pues de armas, letras, galas, ardimiento,
en Cortes, Reynos, plaças, salas, templos,
lleuas tropheos, triumphos y blasones.

[VIII] *Don Hieronimo Mercader, a Don Gaspar Mercader.*

SATVRNO grauedad, constancia, alteza,
Iupiter su valor inacessible,
Marte la fortaleza mas terrible,
el sol dorado y bello su nobleza;

Mercurio habilidad, genio, y destreza,
su gallardia Venus apazible;
la luna agilidad, brio increyble,
y el cielo octauo toda su grandeza,

Derramaron con franca y larga mano
estos Planetas y estrellada Esphera,
don Gaspar Mercader, en tu sugeto.

Tu prado destas flores soberano
gozara de perpetua primauera,
milagrosa la causa, y el efeto.

[IX] *Don Miguel Ribellas, a don Gaspar Mercader.*

Si entra en juegos de Marte bellicoso,
los precios gana el Mercader valiente;
si entra en salas de damas, es patente
ganar de mas galan el nombre honrroso.

Y si torea o corre en ancho cosso,
gana las voluntades de la gente;
en quantas cosas trata, finalmente,
nunca vi Mercader tan ganancioso.

Y assi agora, fiado en su ventura,
todo su gran caudal pone en vn prado
do transformarse en vn pastor procura;

Pues quien nunca perdio trata en ganado,
cosa sera certissima y sigura
que añadira ganancia a lo ganado.

[X] *Don Iuan de Castellui, a Don Gaspar Mercader.*

Honrrese el Tajo, pues dichoso baña
de Toledo la cerca milagrosa,
y Mançanares, pues la patria honrrosa
circuye de Philipo Rey de España.

Guadalquiuir tambien que con estraña
suerte guia su flota venturosa,
y el Tormes, pues con boz marauillosa
vn pastor sus corrientes acompaña.

Que tu, famoso Turia, honrrar te puedes
con don Gaspar de quien tal gloria esperas
por su gran discrecion, ingenio y arte;

Y pues en dar a todo el mundo excedes,
denle eterno renombre tus riberas
de sabio Apolo y valeroso Marte.

[XI] *Don Carlos Boyl, a Don Gaspar Mercader, Soneto, cuyo nombre va en el cifrado.*

Del fuerte Achiles la famosa historia
Obliga a que le estimen por valiente,
No oluidando de Pirro el pecho ardiente,
Ganando por su esfuerço eterna gloria.

Annibal dexo en Africa memoria,
Scipion despues en la Romana gente,
Pompeyo le imitara honrradamente
A no ganarle Cesar la vitoria.

Renombre alcançan estos por ser fuertes;
Mas del valor qu'el cielo ha repartido
En estos y otros por diuersas suertes,

(Recibiendole Curcio de atreuido,
Como de sabios Seneca y Laertes),
Agora don Gaspar la cifra ha sido.

De lo qual ha nacido
El ser Ouidio en Musas amorosas,
Roldan en armas, Ciceron en prosas.

[XII] *Don Guillem de Castro, a Don Gaspar Mercader.*

Belleza, armas y letras son las cosas
de mas estima y de mayor efeto,
impossibles de hallar en vn sugeto
juntas las tres, y todas tres famosas.

El cielo con sus manos poderosas
entre el galan, el fuerte y el discreto
las repartia, y ya en su ser perfeto
juntas las muestra, y todas milagrosas.

Pues el gran Mercader, porque se halle
en su caudal la suerte tan colmada
que encierre de las tres tan larga suma,

Aficiona las almas con el talle,
los animos espanta con la espada,
y admira los ingenios con la pluma.

XIII *Gaspar Aguilar, a don Gaspar Mercader.*

A Cortes los Planetas se han juntado
por darte, don Gaspar, blason famoso;
Iupiter, por tu bello rostro hermoso,
te da el ser de los hombres respetado.

Saturno, por tu termino encumbrado,
te da la compostura y el reposo;
Marte, por tu semblante belicoso,
te da su estoque y te le ciñe al lado.

Mercurio, por tu ingenio, intelligencia;
Venus, por tu aficion, suerte amorosa;
Diana, por tu honor, honrra excessiua.

Y Apollo, por el Prado de Valencia
que tanto illustras con tu verso y prosa,
circuye de laurel tu frente altiua.

[XIV] *Francisco Tarrega, a don Gaspar Mercader.*

Ya vio tu cuerpo valeroso armado,
ya vio tus galas muchas y primeras,
ya vio tus cañas, justas y carreras,
gran don Gaspar, el Valenciano prado.

Ginete, justador, galan, soldado,
te han visto en mil jornadas sus riberas;
y ansi es razon que enrriquecer las quieras
agora con tu ingenio regalado.

Tu hazer y tu dezir en competencia,
pues con entrambos ygualmente aplazes,
es bien que de vnas flores los matizes.

Honrrense las campañas de Valencia,
que vieron en tus obras quan bien hazes,
de ver en tus palabras quan bien dizes.

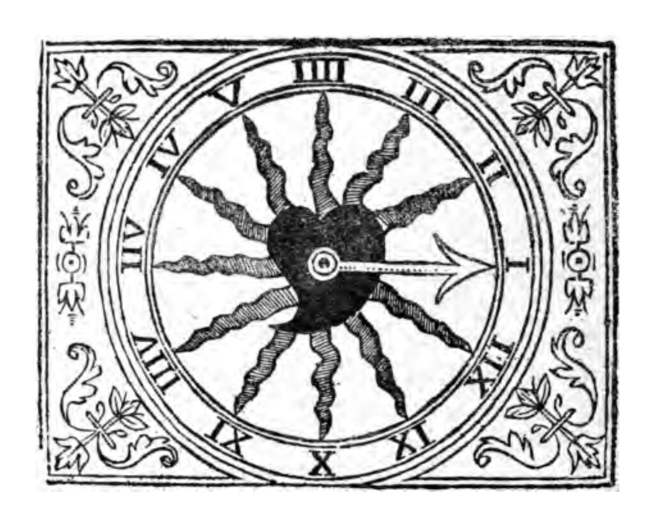
[XV] *Don Luys de Rocafull, a don Gaspar Mercader.*

EL Mercader mas prospero que el Fucar,
que le suelen venir las naues llenas
del oro quel Peru cria en sus venas
y ofrece por la barra de Sanlucar;

El que por ser de amor trata en açucar,
y a vezes oluidado trata en penas,
derramando mas lagrimas que arenas
tiene Guadalquivir, Guadiana y Xucar,

Eres tu, don Gaspar, que has procurado
lleuar cuenta y razon, por que te enoja
ver que estan tus ganancias mal logradas.

Y assi el grande valor que esta cifrado
dessa tu espada en la luziente hoja,
deste libro en las hojas le trasladas.



Porque eſpera
La dichoſa, o la poſtrera.



[1] # EL PRADO DE VALENCIA

COMPVESTO

POR DON GASPAR MERCADER

LIBRO PRIMERO

En las riberas verdes y floridos linderos del famoso Turia sonaron dulces ecos de la nueua feliz y venturosa que, de boca en boca cruzando el ayre, llego donde fue bien acogida; y fue causa deste alboroço la cudiciosa Fama que pidiendo albricias venia dando bozes, pregonando a las gentes como el Mayoral de España, dignissimo posseedor de tal grandeza, daua la tenencia y administracion de gouierno, haziendole otro si en todos los valles circunuezinos deste [2] rio, a vn pastor, cuyo ganado de ordinario pacia las saladas yeruas de la inuencible Denia. Esta eleccion, tan buena para todos, pudiera nacer de la imbidia grande que tenian los valles de aquel Reyno a los valles de Denia, todas las cueuas, los montes, plantas, arboles, yeruas y fuentes a los que circuydos de la raya de su dichoso termino mas florecian, mas brotàuan, y mas agua trayan en fe del sabio dueño, para cuyo seruicio se auentajaua todo; pero, sea la causa esta o la sabiduria grande y ordinario acertamiento del Mayoral, (por cuyo voto siempre tienen acertados fines estas cosas), vino y llego el pastor de Denia a gouernar estas riberas, con tal dueño

dichosas. Y por no errar jamas en cosa alguna, consigo truxo vna tan gallarda y tan hermosa pastora, como a posta criada de los cielos para muger suya.

Sabida pues la venida cierta destos seruidos y festejados pastores, no quedo en el brauo Xarama nouillo por traer, no en [3] el caudaloso Ebro barco por venir, no en el manso Henares pastora de bayle, no en el dorado Tajo poeta de fama, ni en el Seuillano rio plazenteros esquifes, porque todos lo dexaron todo por hallarse presentes en jornada tan celebre como la del recibimiento. Este fue vn famosissimo dia, en el qual sacaron tantas diferencias de galas y tan estraños y mezclados colores de vestidos, que, si las manos propias tocandolos no desmintieran a los engañados ojos de las gentes, todos juzgauan que en esta fiesta yuan los pellicos, çaragueles y monteras cubiertos de sobrepuestas flores por la variedad tan matizada de colores, que parecia impussible dexar de ser verdaderas y biuas; porque a la vista primera no era mucho recebir este engaño, respeto de lo mucho que se parecian las bien cortadas libreas y las naturales alfombras de la ribera, que a pedaços vestian lo llano del prado tal vez con la blanca açucena, retrato del Aurora, con la mosque[4]ta casta, con marauillas doradas, con leonados claueles, con diferentes rosas, con moradas violetas, con saludable romero, con jazmines, albahacas, mirabeles, alhelis, açucenas, lirios y azahares, y tal vez con el hermoso y fiel tornasol, vitorioso siempre y auentajado a todos por el color naranjado que professa y viste. Bien es verdad que en este assiento no pueden los tornasoles vsar, ni mostrar la virtud vnica de que los cielos les enriquecieron y dotaron, dexandoles mirar eternamente al sol y seguir sus visos; antes bien estan quedos todos y parados, pareciendo en esto al hierro, que tirado ygualmente de los aymanes de vna boueda, esta en el ayre; assi propio los naranjados y vistosos tornasoles,

que visten y honran lo mas bello del Prado, llamados tambien ygualmente de tantos, tales y tan bellos soles, como lo son los claros, grandes y hermosos ojos de las pastoras muchas que lo habitan, hazen su officio siempre quedos, miran[5]do algun sol sin hazer jamas mudança, no pequeño ni ordinario milagro, conforme reyna en los coraçones ingratos, que tienen por bizarria y costumbre aposentalla y recogella.

Huuo grandissimo y sumptuoso passeo, quando fue acompañado en la primer entrada el pastor de Denia; pues ni quedo choça con gente, ni cayado alguno que no saliesse con alguna nueua gala hermoseado, o con listones cubierto, y de la propria madera con torneadas galas auentajado, y aun algunos no torcidos y tan cubiertos de borlas, que parecian mas ginetas de capitanes que cayados pastoriles. El numero de los pastores forasteros fue grandissimo, aun que pudieron muy mal ygualar su gallardia con los naturales de aquel Prado, pues ciertamente parece, y es verdad, que todo lo que aquel apazible cielo cubre es mejor, assi por la buena compañia del blanco Turia, cierto y ordinario proueedor de madera, como por el temple [6] de la tierra, a quien jamas alcançaron ni los calores excessiuos del Agosto, ni la enfadosa escarcha del inuierno, por ser aposento eterno de vna primauera tan assigurada, que siempre las tembladoras ojas estan haziendo compañia a los arboles de quien son hijas, sin estar sugetas al amarillo color, que, ayudado del Octubre, en otras partes suele derriballas. Nace alli el sol mas hermoso, sin competir con nieblas que lo enojen; la blanca luna mas blanca, contenta de ver su cara en las sossegadas tablas del rio; las estrellas tan bellas y tantas, que yo assiguro no las vio de alli el que las puso numero.

Supose en el Prado de vn zagal que lo cruzaua con vn çurron naranjado y con vn rabel tan bueno, que el solo daua las nueuas no esperadas de la cierta venida de

su hermosissimo dueño, como para el dia siguiente auia de tener a medio dia la cabaña de Belisa apercebida, que de los apartados montes la trayan sus padres, a que juntamente [7] con ellos visitasse los pastores de Denia. Fue tambien recebida esta nueua de todo el Prado, que las plantas de nueuo brotando, las blandas olas del sossegado Turia riendo, los mansos ayres trepando las aues con nueua musica, los peces con nueuos cruzados, y los chiuos con leuantadas cabriolas, todos se dauan a si mismos el parabien de tan venturosa nueua; y mas que todos, el verdadero y firme enamorado Fideno, que abrio los ojos, como si por ellos escuchara la causa de su alboroço y contento.

Este era vn pastor de humildes y pobres padres nacido, y padre de ricos y leuantados pensamientos, condenado eternamente a los amores de Belisa, y por entonces a la penosa ausencia, en quien biuia muriendo. Y quando le dixeron que Belisa venia en ocasion semejante, como espantado de que la fortuna le concediesse tan colmada alegria, de vn corrillo en otro de pastores yua escuchando en vna y otra parte el bien que, por ser tanto, no lo po[8]dia creer; hasta que Cardenio, vno de los pastores mas amigos que el tenia, y[1] a quien fiaua semejantes secretos, llego diziendole : « Amigo Fideno, estraño caso es, que ayas dado en querer siempre lleuar las cosas con tanto rigor que si de pesares son, vas dando alcances a la muerte y si son de plazer, parece que adquieres fama y nombre de loco. Lo vno te esta mal, y lo otro peor; por siempre lo digo, y mas por agora que te dexas lleuar sin rienda de los plazeres desta nueua, de gente en gente, que a los que sin passion te miran, parece que vas preguntando por ti mismo; calla tu boca, Belisa viene, holguemonos, preuengamos galas, haz te vestidos, enxuga los ojos, alegrate

1. *Pr.* : y y a quien.

sin dar que dezir, y vente comigo, que en el bien o el mal yo sere tu compañero, hasta que el cielo disponga desta vida, que suya es, aunque yo la posseo.

— Amigo Cardenio, dixo Fideno, que bien se juzgan estas cosas desde a fuera! que facil es el dar consejo! si qual yo estuuie[9]ras, no te espantaras? No ves, Cardenio amigo, que tengo el alma en deposito, y la guarda aquel dueño suyo Belisa, cuyo rigor compite con su belleza, y cuya belleza compite con el estremo de mi fe? Quantas vezes me viste crecer las corrientes deste rio con el agua de mis ojos, quantas alborotar los ayres con la fuerza de mis suspiros, y quantas morder las bolas de aquel puente con el rigor de mi cuydado! Siempre me aconsejauas, porfiandome cosas impussibles; siempre me predicauas paciencia, siempre me dauas esperanças deste dia en ti ciertas, y en mi, cuando no impussibles, dudosas. Dexame reyr, si quieres, agora, ya que entonces llorar no me dexauas; muera el pesar, acabense tristezas, renazca la vida, despleguemos galas, pensemos inuenciones, hagamos pellicos, herremos mi yegua, busquemos castañetas, y cenemos juntos esta noche; conuidare a todos los pastores del Prado; aunque no : ya mudo de parecer, que para esto hauia de ma[10]tar mis cabras, y no quiero hazerlo, que no es justo darles muerte ni pesar agora; biuan, biuan alegres y a su antojo, que justo es, pues me ayudaron con balidos tristes, tambien agora retocen y jueguen sin sobresalto ni pesar; por esto lo dexo, no por escasez, ni miedo de pobreza; que aunque se cuentan presto, respeto de ser pocas, que se me da a mi, mas rico soy que el Rey, pues tengo gusto. Mas dime, Cardenio, quantas son las horas prolixas de mi tormento? quantas faltan hasta ver aquel Angel soberano, cuya venida nos ha de dar tantos ratos buenos, y nos ha de causar tanto bien con su desseada presencia?

— Bien estoy con esse cuydado, dixo Cardenio, y por

seruirte, quisiera tener en la mano el açote y calçadas las espuelas, con que se aguijan los ya lerdos cauallos del Sol, para lleuarlos al passo de tu desseo; pero, si con el zagal de Belisa tienes alguna amistad, trato o correspondencia, de aqui a vn rato podremos saber del la certeza de su veni|11|da y los fines de tu desseo.

— Siempre hazes y dizes bien, respondio Fideno; ya sabes que soy pobre tanto de moneda como de ventura, pero con el zagal de Belisa fuy liberal y dadiuoso quanto pude : busque para el, (lo que no hiziera para mi,) entre algunos pastores pellicos que me fiassen a costa de mi sudor, dineros aunque pocos sobre mi palabra mal sigura y bien cumplida; quanto tuue, le di, porque, Cardenio amigo, en semejantes cosas mas vale vn tercero obligado que vn principal satisfecho; y en lo que es dar ha de ser como la beuida, poco y muchas vezes, porque lo vno es saludable, y lo otro solicita cada vez y obliga de nueuo. Esto hize con el zagal que dizes. Vamos alla, quando te parezca hora conuenible. Tu consejo sigo, no tengo que te deuer de nueuo, por ti hazes lo que por mi obras; pues soy tu amigo y esclauo, seme tu compañero como lo eres, y escriue en mi cara tu nombre, que si ya puedes hazello, y yo deuo consentillo, que |12| sera de hoy mas, si en las cosas de Belisa me vales y aconsejas? podras venderme, y digo poco o nada, que quien ha de comprar vn cuerpo sin alma? vn coraçon sin vida?

— Tente, dixo Cardenio, acaba ya, que en nuestras cosas yo soy quien deue; mira que ya tienes vna hora menos de tormento, que la noche nos haze con su manto negro fauores, y nos da lugar y ocasion de yr escondidamente a la cabaña de Belisa; pero mucho deuemos a tus pies, que, sin guiarlos los ojos, nos han puesto en los vmbrales de juncia reuerdecida ya con nuestras esperanças; mira el zagal de Belisa, que viene a que sepas del con certeza lo que has oydo a los otros pastores del Prado. »

Y, llegados mas cerca, le dixo Fideno al zagal con mil abraços y palabras nacidas del coraçon : « Seas, amigo, tambien venido como te assigura aquel angel que por dueño tienes. Quando le vera mis ojos? — A medio dia, dixo el zagal, aura ya pisado las espadañas verdes que por alfombra le apercibo; per[13]doname que no satisfago a tus palabras con cumplimientos, pues el mayor seruicio que hazer te puedo, es responderte presto y bien a lo que me preguntas. Otra y mil vezes digo que a medio dia la veras, y a mi siruiendola y siruiendote con el gusto que professo; aunque no hare jamas lo que deuo, por ser infinito, hare sin falta lo que podre, y mas, si mas quisieres. — No puedes obligarme de nueuo, dixo Fideno, que ya la experiencia misma me tiene dicho y assigurado lo que tu me dizes. Pero, si te parece, amigo, entremos en la choça donde ha de estar el dueño de mi coraçon; podre ya con este bien entretener esta prolixa y enojosa distancia, que me da tormento. — Vamos, dixo el zagal, que ya hazia yo falta en lo que es adereçallа con algunas cosillas que para hazello truxe. Pero dime, Fideno, vn Soneto que a la puerta de la choça halle, quitarelo, o estarse ha en el lugar que lo pusiste? — No, amigo, dixo Fideno, antes bien traygo conmigo otro que pensaua en[14]uiarte oy, para que lo pusieras pegado en el espejo de Belisa. — Esso hiziera yo alla bien, y aqui lo hare mejor, dixo el zagal; pues esta el espejo tan cerca de nuestras manos. » Y tomandole en las suyas, puso en la tapa el papel que ya Fideno auia sacado de los pechos; y contento de ver lograda en esto su esperança, se partio de la choça, harto sin poder, con su amigo Cardenio, dexando en ella al zagal que la guardaua.

Y a penas las estrellas de Oriente empeçaron a perder luz, boluiendola al cercano sol que por toda la noche se la hauia prestado, quando salio Fideno a esperar en

el camino los dorados cabellos de Belisa, mas bellos que los arreboles que se descubrian entonces del aurora. Passo Fideno con increyble trabajo estas lerdas horas tan enfadosas y largas, tal vez mirando el camino de cuyo poluo esperaua de lexos saber su llegada, y tal diziendo males muchos de la esperança, por ser, como es, el mayor y mas cruel verdugo que en ocasiones semejantes conoce[15]mos; y pudo bien passallas, tiniendo tanto que dezir desta enemiga destruydora de paciencias. Al fin llego Belisa, acompañada de sus queridos padres, vestida toda de raso naranjado, bordado el campo con sus hermosissimas manos en todo perfetas, de vnas mordazas de plata, tan bien puestas, que nadie podia dudar en quien las hizo, y en vez de guarnicion lleuaua bordada vna letra que dezia : Siguras Indias de amor. No tuuo Fideno atreuimiento de salir a hablalla, porque lo dexo embelesado y suspenso la estremada hermosura de Belisa ; y las razones que imaginadas tenia para dalle la bien venida, se trocaron todas en elados miedos, nacidos del respeto grande que a sus padres tenia.

Passo Belisa, y poco antes de llegar a la choça, vio su zagal que a recebilla salio, y baxada de las samugas en que vino, pintadas con los mismos colores, cifras y letras del vestido, lo primero que toparon sus bellos ojos, fue con el papel que muchos dias antes auia Fideno puesto [16] al lado de la puerta de la choça, y el zagal por dalle gusto no lo auia quitado. Detuuose Belisa lo que basto para leerle, y fue poco por ser la letra tan conocida como legible, y dezia assi :

Casa lobrega, triste y desdichada,
que tanto os pareceys al alma mia,
pues, como ella perdio el bien que tenia,
perdistes el tenella en vos guardada;

Miralda destos gustos despojada,
y vosotras, paredes, que algun dia
en el mas alto assiento de alegria
vestis vna esperança leuantada,

Mirad tantos estremos de contento
en desuenturas tantas conuertidos,
consoladme en mi mal, llorad mi mengua,

Que mitigara en parte mi tormento,
si, como dizen que teneys oydos,
para en esta ocasion tuuierays lengua[1].

Bien conocio Belisa la letra, y aunque no la conociera, bien sabia que nadie se atreuiera a fixar papel en su cabaña, [17] por el respeto que todos le guardauan y por el que Fideno se hazia tener, pero con todo le pregunto a su zagal : « Quien puso aqui este Soneto? — No lo he visto poner, (dixo,) Señora; solo se que Fideno me rogo que no lo quitasse. — Presto topaste con tus amigos », dixo Belisa, y no mas palabra alguna, porque sus padres la llamaron, y de camino topo con su espejo verdadero y estimado; en cuya tapa desde lexos diuiso la nouedad del papel, y de cerca conocio la letra, y en el numero de los versos, que Soneto era, y leyendole vio que dezia desta suerte :

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 132), sous le titre de : *Soneto a una casa hierma* [*en*] *que había estado su dama*. Var. : 1 y despoblada, — 5 de tus — 6 *Pr.* : vosotros — 10 *Noct.* : en tantas desventuras.

En esse cristal puro y transparente,
dichoso espejo, contemplar pudiera
la viua luz, la imagen verdadera
de mi querido sol resplandeciente.

Mas su querida, respetada frente
resplandece en tu luna, de manera
que en mis turbados ojos reuerbera
con el reflexo de su rayo ardiente.

Pues eres claro, y la razon es clara,
[18] si te mira Belisa, en ella inspira
la justa claridad de mi querella,

De suerte que mostrandole su cara,
le muestres mi razon, que si la mira,
podria ser enamorarse della [1].

No pudo tener Belisa encogidos los nacares de sus labios, porque siempre tuuo tanto gusto de las cosas de Fideno, como el tomara de compassion, porque assi como lo primero le entretenia, lo segundo le remediara; y sin preguntar quien el papel puso, ni otra cosa alguna, se fue a passar despues de su comida regalada con sus padres la fiesta, y esperando que el sol tocasse los arboles por los lados, para yr a visitar los pastores de Denia, que ya con increyble contento la esperauan, acompañados aquel dia de lo mejor del Prado, en las orillas mismas que con arenas de oro cubre el fresco rio, llego Belisa con la buena compaña de sus padres en todo viejos.

Sentaronla cabe si los pastores de Denia por auentajarla en esto, co[19]mo en todas las otras cosas lo era siempre. Alabaron su belleza, dando gracias a las

1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 49), sous le titre de *Soneto a un espejo de una dama*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. Hisp.*, 1901, p. 332), sous le titre de *Soneto a un espejo*. Var. : 2 *Estr.* : diuino espejo, — 5 *Estr.* : Mas su temida; *Noct.* : temida y respetada — 7 *Noct.* : quen — 10 *Noct.* : mira mi Tirsi; *Estr.* : mira mi Nise — 14 *Estr.* : de ella.

manos diuinas de su hechura, y a las hermosas de Belisa de los bordados curiosos del pellico, pues lo vno y lo otro auia llenado los coraçones de todos los pastores de contento, y los blancos pechos de las pastoras con embidia. Hablo Belisa con sus amigas Laura, Dinarda, Nisida, Arcinda, y otras muchas que aquel dia estuuieron presentes; recibio la bien venida de los alegres pastores que alli estauan, Lisardo, Olimpo, Cardenio, Leonardo y Fideno. Este fue el dia de mayor alegria que tuuo el hijo que Venus pario en Chipre, despidiendo en el grandissima muchedumbre de sus afiladas saetas, sin hazelle embaraço ni estoruo la benda de sus ojos, pues jamas dio golpe en vazio; verdad sea que las mas dellas cabian en el coraçon de Fideno, que ya no era sino carcax o aljaua, en quien por no caber mas estauan a concierto.

Iamas quito Fideno sus amantes ojos de los [20] hermosos de Belisa, contemplando en ellos la causa de su tormento; y fue con tan poca dissimulacion, que dio causa a que preguntassen y supiessen los pastores de Denia quien era, por que la miraua, y quanto en estos amores le auia sucedido. Holgaronse muchissimo de saber que en vn pastor cabian terminos honrrosos, procederes cortesanos, y desseos lleuados con tanta hidalguia, y quedaron aficionados a fauorecelle y honrralle en quanto pudieron. Y por dar muestras deste buen concepto en que le tenian, le mandaron que diesse principio a los reguzijos que se esperauan. baylando con quien el quisiesse. Leuantose Fideno de la yerua verde, en quien tenia puestas las rodillas, y pusolas delante de Belisa, suplicandole que baylasse con el. Pidio Belisa licencia a sus padres, y tomandola, saludo a los pastores de Denia, dexando asir su mano con la de Fideno elada, que no causo poca risa a todos, ver temblar vn pastor tan animoso y gallardo, con el rostro tan di[21]funto y palido, como el de Belisa colorado y bello, porque obro en ella la verguença al contrario de lo que en el pudo el temor;

y ocupado el puesto, baylaron al son de algunos bien templados rabeles, que ya para esto tenian apercebidos los zagales; pero no puso Fideno tanto cuydado en los pies para baylar, como en los ojos para mirar a Belisa; y esto fue causa de que erro del todo la mudança empeçada, cosa que dio harto gusto a todos, y compassion a los que sabian la causa que tan fuera de si le tenia; pero los pastores de Denia bien informados del auisado ingenio de Fideno le dieron ocasion para que no quedasse corrido, mandandole que sin dexar la mano de Belisa le pidiesse perdon, de improuiso, en Redondillas[1], de hauer errado; y sin pensallo nada obedecio Fideno, diziendo :

No culpes que quien te adora
haya perdido el sentido,
pues ya sus desdichas llora,
[22] que no le huuiera tenido
sino le perdiera agora,
Que el gusto me suspendia
quando aduerti que podia
ver tu rostro soberano,
y tu hermosa y blanca mano
tocar con la mano mia.

Ni ha de admirarte tampoco
que las niñas de mis ojos
no sepan, viendome loco,
dissimular mis enojos,
pues saben las niñas poco.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de Duque de Estr.*, sous le titre de *Castellanas. A un galan que por mirar su dama erro una dança* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, I, p. 312); elles commencent par la strophe suivante :

Pues tan conformes nos vemos,
no juzgues, tirse, por mengua,
que la fee que nos tenemos
se publique por la lengua
de mis turbados extremos.
Ni culpes mis desuarios,
si, con atreuidos brios,
sin ser parte a detenellos,
por mirar tus ojos bellos
ablaron los ojos mios.

Autres var. : 9 y tu blanca hermosa mano — 15 que sauen.

Mas con termino discreto
este amoroso defeto
tienes, mi bien, de sufrir,
que no es mucho descubrir,
siendo niñas, vn secreto.

Y pues que dexar de errar
solo pudiera hauer sido
con dexarte de mirar,
todos hauran conocido
que fuera yerro acertar.
[23] Por esto el errar las danças
me da nueuas esperanças,
que pensara tu rigor
que andaua errado en amor
si acertara en las mudanças.

Veras me temblar de hazellas
mientras delante me vieres
de damas que son tan bellas,
y que estan, por ser mugeres,
tan grandes maestras dellas,
Que a mas de hauerme turbado
de miedo de ser notado,
sin razon dello te espantas,
que han hecho estas damas tantas,
que ninguna me han dexado.

Assi pienso merecerte,
que para tan justa empresa
quiere amor constante y fuerte
que quien firmeza professa
ninguna mudança acierte.
Y assi podra tu belleza
tener de mi fe certeza,
[24] teniendo cierta esperança
que quien yerra en la mudança
acertara en la firmeza.

35 maestras de ellas. — **38** sin raçon de ella — **44** que quien firmeças.

Pero culpa no me des
de que vaya tan errado,
porque justa razon es
que quando vaya a tu lado
no sepa mouer los pies.
Pues no hay razon porque assi
estes quexosa de mi,
que no es mucho, si se aduierte,
que las mudanças no acierte
quien las dexa para ti.

Bien quisiera Fideno que toda la vida durara el dezir Redondillas; y si las dixera siempre por entretener el gusto que con la mano hazia; pero callo la boca, grangeando su humildad para con los pastores de Denia credito y con los demas imbidia; y tanta, que viendole tan fauorecido, y las coplas no muy malas, algunos imaginaron que fue trato el errar [25] las mudanças por tener ocasion de publicarlas.

A este punto llegaron algunos coches de los que suelen salir al Prado, mas gallardos y bellos que el carro del sol, porque traen muchos y mas hermosos. Llegaron cerca desta alegre junta, aunque con recelo de ser estoruo, que siempre los discretos llegan con miedo adonde no los llaman. Dauan por alli bordos los coches, dando licencia a los ojos, y negandola a los oydos, por no acercarse sobrado. Bien lo echo de ver esto el pastor de Denia, cuya sabiduria cortesana siempre dio muestras de su infinito valor; y embio a dezir a las señoras que en los coches venian, que le hiziessen merced de llegar donde el estaua a honrralle aquel puesto, para que las pastoras viessen algo de lo mucho que hauian oydo

52 por ver que voy tan turuado — 54 que quando estoy a tu lado — 55 no açierta a mudar los pies — 59 que la mudança.

en alabança suya. Fue el recado bien recebido y mejor satisfecho, pues la respuesta del fue llegarse los coches, que fueran por poco demasiados; bien es verdad que las señoras que dellos salieron fueron atapa[26]das por el poco conocimiento que tenian con los pastores, y aun quiça en viendo a Belisa tan hermosa, ninguna se atreuiera a descubrir el manto. Tomaron puestos sobre la verde y olorosa yerua, todas muy contentas de ver la perfecion grande de aquellos rostros tan libres de afeytes y disfraces; y en tanto que vnas con otras se consultauan estas imbidias, hizo Fideno que los zagales que tocaron los instrumentos quando el dançо, cantassen vn Romance[1] suyo, que dezia assi :

En las orillas del mar,
tendido sobre el arena,
para contar de Belisa
con cada grano mil quexas;
Donde compiten las olas
luchando por tomar tierra,
estaua Fideno vn dia
en el Prado de Valencia.
Y escriuiendo vnas memorias
que a cada passo se anegan,
[27] al agua que las borraua
dixo, llorando sobre ella :

« Mi fin acercan
memorias tristes de esperanças muertas. »

Teatro donde mi ingrata
sus mudanças representa,
de ti me quiero quexar,
pues en ti miro las della.

1. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.*, 1901, p. 338), sous le titre de *Romance de un Amante quexoso*. Var. : 8 en la plaia — 10 se amenguan.

Tus bonanças me embarcaron
solo a prouar tus tormentas,
que a los biuos que recoges,
luego en matarlos los echas.
Vientos de mansos fauores
hincharon todas mis velas,
vine al fin de mis naufragios,
mas ya chocando en tus peñas.

« Mi fin acercan
memorias tristes de esperanças muertas. »

Siguieron mis esperanças
el norte de tus promesas,
regidas por vna carta
que, fabricando mis letras,
Al traues dio mi nauio,
y sola vna tabla queda
[28] del vltimo desengaño,
para que nadando muera.
Falto el norte, y las espumas
borraron mis esperiencias,
que solamente las aguas
para mentir tienen lenguas.

« Mi fin acercan
memorias tristes de esperanças muertas. »

AVNQUE el Romance no fue muy auentajado, fueron lo sin duda las bozes que lo cantaron, por ser las mejores que en toda España hauia. Por entonces no tuuieron mal rato los pastores de Denia con las atapadas que cabe si tenian, pues passaron infinitas cosas de plazer. Rogaronles que hiziessen baylar alguna pastora, o cantar, porque si en estas cosas eran tan estremadas como en ser hermosas, serian asombro de naturaleza. « Qualquier cosa se puede esperar de lo mucho que sus rostros

25 vime — 32 fabricaron — 35 de el.

prometen, (dixo el pastor de Denia,) pero yo soy tan rezien venido a este Prado, que apenas les se los nombres. Y [29] no querria enojallas, pidiendoles cosa que les sea en algo dessabrida de oyr y dificultosa de hazer; yo les prometo a vuessas mercedes para otro dia, pues muchos han de ser, tenellas preuenido esso, y mas con que satisfazelles el gusto y llenarles el desseo ».

Mil cosas passo Belisa con las atapadas que cerca tenia, que, como el Romance oyeron y echaron de ver en Fideno el gusto con que la miraua, tomaron argumento del para trauar razones, diziendola bienes de Fideno, y solicitandole fauores, a quienes ella agudamente y bien respondio : « Señoras, el trato pastoril es en todo diferente al cortesano, respeto de que en los lugares grandes hay tanto que hazer tantas cosas, a que el tiempo falta, que assi disculpadamente ponen en essecucion presto las mas dellas, señal poco claro de acertallas; pero aqui entre pastores siempre son los tiempos largos, y los que hazeres pocos, y por esso miran las cosas con poca prissa, y mas en las de aficiones, que el que mas a lo largo se determina, [30] mas lexos y siguro viue del arrepentimiento. No quiero dezir por esto que las pastoras nacemos sin oydos, antes bien los tenemos despiertos siempre para escuchar las quexas amorosas que con honrosos fines se encaminan. Y por que no digan en Valencia que han topado con vna pastora tan corrida como fea, sepan vuessas mercedes que esse mancebo a quien procuran fauores, ha diez años que tiene los ecos destos valles con mi nombre roncos; y quando haura otros diez, quiça entonces pensare si sera justo dar credito a sus palabras. » Mucho se holgaron las atapadas de oyr a Belisa, y estauan contemplando su lengua entre los dientes, que parecia vn clavel entre alabastros; pero tuuieron compassion a Fideno.

Las otras pastoras estauan entretenidas de sus galanes, Arcinda de Cardenio, Dinarda de Olimpo, Nisida

de Lisardo, y de Leonardo Laura; la qual tuuo desseo de saber de su amiga Belisa lo que trataua con las atapadas; y por no leuantarse, ni embiar re[31]cado, se valio como otras vezes de vna cerbatana que en lugar de cayado traya, y seruia tambien de matar con ella algunos paxaros; y assi por ella supo de Belisa a vista de todos lo que desseaua. Cardenio le rogaua a la hermosa Arcinda que recibiesse del vnas ligas, porque el sabia que la noche antes se las auia quemado vn coete. Lisardo estaua quexoso de Nisida, porque hauia dexadose hablar a vn competidor suyo tan necio, que a si proprio se escuchaua. Leonardo hablaua con Laura, quexandose del, y della, y de si mismo. Dinarda oya de su amante Olimpo mil querellas de la esperança larga en que le tenia puesto. Todos y todas estauan diuertidos, sin mirar los vnos lo que los otros hazian; solo el pastor de Denia lo miraua todo, y por dar gusto en algo a las atapadas que cabe si tenia, hizo que vn zagal llegasse quedo sin ser visto, y supiesse de que tratauan los pastores con los dueños de sus vidas, y despues de sabello, les rogo, que por dar contento a [32] todas aquellas señoras, que dixessen algunas coplas de improuiso. Y acetado dellos, les repartio para luego los sugetos siguientes :

Fideno : vnas Redondillas a vnas pastoras que hablauan por vna cerbatana.

Olimpo : Estanças contra la esperança.

Lisardo : Redondillas contra los hombres que hablando se escuchan.

Leonardo : Estanças, quexandose del tiempo, de si y de su pastora.

Cardenio : Redondillas a vna pastora que le hauian quemado las ligas con vn coete.

No huuo persona alguna que no se holgasse con semejante nouedad, las pastoras esperando las coplas,

los pastores con tan venturosa ocasion, y todos los demas escuchando a Fideno, a quien toco ser primero; y dixo ansi :

[33] *Redondillas de Fideno a vnas pastoras que hablauan por vna cerbatana*[1].

Bien veo que señalays
ymagines soberanas,
quando por la caña hablays,
que son esperanças vanas
las esperanças que days.
Pero las lenguas parleras
dizen que el gusto os engaña,
y que palabras y veras
son vanas como la caña,
y como el gusto ligeras.

Aunque no tiene razon
quien desto se satisfizo.

1. De Guillem de Castro, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 108), sous le titre de : *Redondillas a una cerbatana por la cual se hablaban dos damas*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 7), sous le titre de : *Quintillas a unas damas que hicieron una cerbatana de una caña y se hablavan por ella de una ventana a otra.* J'indique les variantes de *Estr.* et je reproduis en entier le texte de *Noct.* non d'après l'édition Salvá-Martí où il a été publié très inexactement, mais d'après une copie du ms. que je dois à l'obligeance de M. Martí. Les vers en italiques sont les seuls qui soient identiques à la version du *Prado*.

Var. : 12 *Estr.* : de esta.

Noct. :

Damas, si en el cielo toca
vuestra hermosura estraña,
quien a juntaros provoca
la vanidad de la caña
con el aire de la boca?
Ya veo que señalais
con aparencias bien llanas,
cuando por la caña hablais,
que son esperanzas vanas
las esperanzas que dais.
De tan divinos sugetos
bien claro esta y entendido

que, pues en tal ocasion
han menester passadizo,
sin duda pesadas son.
Y sospecho que se deue
tratar de ageno sossiego
quando la caña las beue,
[34] las maliciosas con fuego,
las desdeñosas con nieue.

Por no dexalla abrasando,
pienso que yreys preuiniendo
el templar de quando en quando
a las que parten ardiendo,
con las que bueluen elando.
Quantos hay que se desuelan
en dar gusto y procuralle,
y con veros se consuelan,
que apenas pisan el valle,
quando por la caña buelan!

Y days eterno renombre
al que a tanta gloria viene,
por ser venturoso el hombre,
que, aun para fisgalle, tiene
en vuestras bocas su nombre.
Que no tiene suerte poca
el que tal ha merecido,
pues por lo menos le toca

15 *Estr. :* digo que pasadas — 24 *Estr. :* que pasan — 29 *Estr. :* pisan la calle.

Noct. :

questos seran los efectos,
y este solo es el sentido
que pueden dar los discretos.
Mas los no tan cortesanos
diran con termino injusto
y pensamientos livianos,
pues por caña pasa el gusto,
que son vuestros gustos vanos.
Y aunque se muestre a la clara
malicia en sus corazones,
diran ques costosa y cara,
pues para pasar razones
la teneis como alquitara.

Y así de malicia llenos
dicen algunos en vella :
alquitara es, y a lo menos
sabran distilar por ella
bienes y males agenos.
Y aun yo creo que se debe
hablar de ageno sosiego
y que las palabras beve
las maliciosas con fuego,
las desdeñosas con nieve,
Y ques el camino derecho
con que avasallais despojos,
a lo que yo me sospecho;

entrada por el oydo,
y salida por la boca.

[35] Si yo tan dichoso fuesse
que mi alma a tal llegasse,
que seria quando viesse
que la vna me arrojasse,
y en otra boca cayesse!
Que Indias descubriria
adonde el bien va en aumento!
de que almibar gustaria!
y del ambar de su aliento,
que de secretos sabria!

Y bien me puedo atreuer
a sabellos sin dudar,
pues he llegado a entender
de mi que los se callar,
si los merezco saber.

43 *Estr.* : que veria — 44 *Estr.* : que una boca la arrojase — 47 *Estr.* : donde el bien es infinito — 48 *Pr.* : al mimbrar — 49 *Estr.* : que daria a mi apetito! — 50 *Estr.* : cuantos secretos sabria! — 51 *Estr.* : que bien — 53 *Estr.* : que, llegado a conocer.

Noct. :

pues el fuego de los ojos
templais con nieve del pecho.
Mas dejo trance tan fuerte
y vuelvo á la caña, y digo
que por ella desa suerte
al ques mas estrecho amigo,
les (*sic*) dais heridas de muerte.
Pues averiguado esta
que causando agenas menguas
la caña cortar podrá,
y ayudada de dos lenguas
decidme que cortara.
Cuantos, a lo que yo entiendo,
van las ventanas mirando
y con los ojos midiendo
por la calle paseando
y por la caña corriendo,
Destos bien puedo llamallos
dichosos sin conocellos
y con razon imbidiarlos,
pues que diciendo mal dellos
os acordais de nombrallos
Quan venturosa seria
mi alma, si a tal llegase
porque sé que al alma mia
cuando una boca la hechase,
otra la recogeria.
Y a mas de que en dulce aprieto
tanta gloria alcanzaria,
con otro notable efeto
de vuestros pechos sabria
el mas intimo secreto.
Y si acaso me atrevi
por secreto llevo palma,
y por esto collegi
que los secretos del alma
se pueden fiar de mi,

Y mas de dos atreuidas
que assi los auenturays;
pues, tan conformes y vnidas,
de la caña los fiays
que descubrio los de Midas.

Aunque lo tengays por gala,
lo que digo nous de pena;
[36] pues la caña me señala
ques para mil cosas buena,
y para otras tantas mala.
Y en parte la viera yo,
que sospechara de vella
con esse gusto que os dio,
que hauia de nacer della
lo mismo que la engendro.

Mas con todo el pensamiento
la adora ensoberuecido,
y pide por alimento
que ya es dulce, pues ha sido
regada con vuestro aliento.
Y assi su nombre me encarga
que la adore mientras pueda,
cudiciando vida larga,
porque es dulce lo que queda,
si lo que ha passado amarga.

61 *Estr.* : la tengais — 64 *Estr.* : que es — 69 de ella — 74 pues que ha — 76 *Estr.* : en su nombre.

Noct. :

Y mas las tan atrevidas
que su gusto las engaña,
pues con dos almas unidas
los fian ya de la caña
que descubrio los de Midas.
Y en parte la viera yo,
que sospechara de vella
con ese gusto que os dio,
que habian de nacer della
lo mismo que la engendro.
Y aunque lo tengais por gala
lo que digo no os de pena,
pues la caña nos señala
ques para mil cosas buenas,
y para otras tantas mala.
Mas con todo el pensamiento
la adora ensoberbecido,
y pide por alimento
que ya es dulce, pues que ha sido
regada con vuestro aliento
Y asi en su nombre me encarga
que la adore mientras pueda,
cudiciando vida larga,
porques dulce lo que queda,
si lo que ha pasado amarga.

Olimpo, Estanças contra la esperança[1].

QVIEN de gozar vn bien tiene esperança
ha de esperar que la esperança muera,
37 que en tanto que ella biue, no se alcança,
pues no se goza aquello que se espera.
Y tanto a vezes el tenella cansa,
que el tener esperança desespera;
que la esperança como puede verse,
para gozarse tiene de perderse.

Y pues tienes sin causa el alma mia
con tan injusta y peligrosa calma,
mirando tu rigor, dezir podria
que quieres ser como la ingrata palma.
Pues tardas como palma que se cria,
a dar el fruto que dessea el alma,
procurando imitalla tu belleza
en la tardança mas que en la firmeza.

Y essa muerte cruel que piensas darme,
que con inciertas esperanças doras,
poco con ella puedes consolarme,
aunque presumas que mi bien mejoras.
Que si yo con desseos de ayudarme
por años cuento las ligeras horas,
poco puedo sufrir los largos dias
de las prolixas esperanças mias.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 85), et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Archivos*, 1902, I, p 306), sous le titre de *Octaua rima contra la esperança*. Var. : 3 *Estr.* : quella — 4 *Noct.* et *Estr.* : que no se — 5 *Estr.* : y tanto el que a tenella se auxlança — 6 *Estr.* : prueua el pesar, que muere y desespera — 8 *Noct.* : para lograrse — 10 *Noct.* : en tan inçierta, peligrosa calma — 18 *Noct.* : y con.

[38] Y pues subio con tan ligero salto
al cielo tuyo el pensamiento mio,
no lo derribes de lugar tan alto,
pues ha tenido tan honrroso brio.
Que ya con vn eterno sobresalto
de tus promesas falsas desconfio,
porque es vn nueuo modo de rigores,
dar esperanças, y negar fauores.

Lisardo, Redondillas contra los hombres que se escuchan hablando[1].

Los hombres a quien amengua
el credito cortesano,
adoran su propria mengua
por hazer ydolo vano
de su mal regida lengua.
Y como a tal punto vienen,
que soberuios se mantienen,
siguiendo su gusto solo,
por oraculos de Apolo
a sus torpes lenguas tienen.

[39] Para poder descansar
sus oydos algun dia
de su cansado escuchar,

29 *Noct.* : Que yo con nuevo eterno sobresalto — 31 *Noct.* : son nuevos modos. — En outre, dans *Noct.*, il y a deux *octavas* de plus, insérées l'une après la troisième, l'autre après la quatrième :

Estoy de suerte a mi pesar rendido
por tu mucho rigor, que no presumo
que puedan ver el plazo diferido
los ojos mios, que en llorar consumo.
Porque tu pecho poco agradecido,
resolvera mi vida en debil humo,
que siempre con penosa, injusta carga,
vidas acorta la esperanza larga.

No pienses quel rigor de tu aspereza
la firme fuerza de mi fe destruya,
que nuevas fuerzas cobra mi firmeza
con el rigor de la aspereza tuya.
Y por mostrarte mi mayor fineza
la vida quel dolor tiene por suya,
con esperanzas quiero entretenella,
que al fin es vida el esperar tenella.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 25), sous le titre de *Satira en redondillas a los que se escuchan*. Var. : 3 *Édit. de 1601* : propia lengua — 4 *Noct.* : haciendo idolo.

dexaran su compañia
si la pudieran dexar.
Pues son por las libertades
de arrogantes vanidades,
en todas las ocasiones
escuchando sus razones
alcaduz de necedades.

Con todo deue mirarse
que su discrecion es mucha,
pues suelen por consolarse
de que nadie los escucha,
ellos mismos escucharse.
Y con vanos barbarismos,
siendo de locura abismos,
porque veen que entre nosotros
somos locos vnos de otros,
ellos lo son de si mismos.

Las soberuias presumpciones
de confianças perdidas
[40] son tristes camaleones,
que se sustentan sus vidas
del viento de sus razones.
Siendo por su sciencia poca
la necedad vna y loca
Fenis en estos perdidos,
que en muriendo en sus oydos
buelue a nacer en su boca.

El que sin poder huyr
escucha su orgullo vano,
suele admirado reyr,
de que tengan tan a mano
necedades que dezir.
Y no se deue espantar,
pues sus cabeças son mar
de soberuios desuarios,

32 de sus confianças — 36 Y siendo — 37 vana y loca.

que dellos salen los rios,
y en ellos van a parar.

Qualquier destos con oyrse
razones de orgullo llenas,
tanto piensa preferirse
que puede ser vno apenas,
[41] y en dos quiere diuidirse.
Porque esta gente maldita,
que es en el mundo infinita,
como el perro suele ser,
que luego buelue a comer
la necedad que vomita.

Leonardo, Estanças quexandose de si, del tiempo y de su pastora[1].

Caduco tiempo, que la culpa tienes
de mis passados juueniles brios,
pues tan ligero passas por mis bienes
y tan pesado por los males mios.
Assi tus blancas y neuadas sienes
se vean por las Ninfas de los rios
coronadas con hymnos y cantares,
que siempre bueles, o que siempre pares.

Quando miraua el bello rostro hermoso
de Venus, a quien tuue de mi parte,
corrias tan ligero y pressuroso,
que solo tu pudieras alcançarte.
[42] Y agora que en estado peligroso
miro el aspecto de Saturno y Marte,

49 que dellas — 50 en ellas bueluen a entrar. — 59 pues luego.

1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 97), sous le titre de *Octavas a un pensamiento,* et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.*, 1901, p. 331), sous le titre de *Octava rima al tiempo.*

rebuelto en sangre, colera y braueza,
tropieças en tu misma ligereza.

Yo soy aquel que tuuo tal ventura
que pudiera gozar de los despojos
de la mayor belleza y hermosura
que ver pudieron los humanos ojos.
Mas como la muger siempre procura
seguir la vanidad de sus antojos,
perdi la possession y la esperança,
que su mayor firmeza es la mudança.

Luego me vi anegado y sumergido
en el profundo mar de mis engaños,
cuyas hinchadas olas me han traydo
a que padezca daño, y cause daños.
Y en ellas acossado y perseguido,
quedo en mis tristes y floridos años
como la tierna planta que despojas
de sus tempranas verdinegras ojas.

Pues con tu mano vengatiua buelues
[43] la rueda mas cruel que de nauajas,
y en la ocasion fatal que la rebuelues
los baxos subes, y los altos baxas.
Ya que en darme desdichas te resuelues,
porque darle otra buelta no trabajas?
que aunque vaya a desdichas condenado,
es mejor caminar que estar parado.

Tu que tienes el mando y el gouierno
de los ciertos influxos celestiales,
y en primauera, estio, otoño y inuierno,

Var. : 15 *Estr.* : embuelto en — 17 *Noct.* : que tuve — 18 *Noct.* : triunfar de los — 21 *Noct.* : Mas como en todo la muger procura — 22 *Estr.* : bariedad. *Noct.* : de tus — 29 *Noct.* : Y dellos; *Estr.* : Y dellas — 30 *Noct.* et *Estr.* : en mis verdes — 31 *Noct.* : la verde planta a quien — 33 *Noct.* : Si con tu — 37 *Noct.* : Pues en darme — 38 *Estr.* : porque en dalle — 39 *Édit. de 1601* : pues al que esta a — 40 *Édit. de 1601* : le es mejor — 41 *Noct.* : Y pues tienes — 42 *Noct.* : de los fuertes influjos — 43 *Noct.* et *Estr.* : otoño, invierno.

por tu causa padecen los mortales,
Derriba, o tiempo, con oluido eterno
el soberuio edificio de mis males,
pues el mas principal de tus oficios
es derribar los altos edificios.

Cardenio, Redondillas a vna pastora que le hauia quemado las ligas vn coete[1].

LLEGA vn ardiente papel,
de quien sin razon te quexas,
a ti con furia cruel,
44 encendido por mis quexas,
que van escritas en el,
Y sin hallar embaraços,
haziendose mil pedaços
para causarte fatigas,
entra a quemar de tus ligas
los bien concertados lazos.

Tu con valor soberano,
abrasado y diligente,
quieres con brio loçano
apagar su fuego ardiente
con la nieue de tu mano.

44 *Noct.* et *Estr.* : padecen por tu causa. — En outre, la strophe, qui est la cinquième dans le *Prado* et dans *Estr.*, est la troisième dans *Noct.* La même poésie avec la même interversion que dans *Noct.*, et avec de nombreuses variantes, a été publiée d'après un *Cancionero* ms. par Salvá (*Catálogo*, t. I, nº 198, pp. 106).

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Marti, t. II, p. 82), sous le titre de *Redondillas a una dama que un coete le quemo las ligas*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Revista de Arch.*, 1902, I, pp. 310-12), sous le titre de *Castellanas a una dama que un cohete le quemo las ligas*. Var. : 5 *Estr.* : que yban — 12 *Noct.* et *Estr.* : abrasada.

Y de suerte te suspendes
quando en apagallo entiendes,
que mostrando sin auiso
pedaço de parayso,
por matallo mas lo enciendes.

Ha querido el niño ciego
que este fuego te encendiesse,
mouido de vn blando ruego,
porque saber se pudiesse,
si puede contigo el fuego.
[45] Y desto vine a entender
que es muy pequeño el poder
deste Dios astuto y vano,
pues pudo hazer vna mano
lo que vn Dios no pudo hazer.

No encendio tu pecho fiel
y para encender mis males
ordena el hado cruel,
que puedan fuerças mortales
lo que no pueden las del.
Pero pon al rigor tassa,
veras por lo que en ti passa,
y por el punto a que llego,
que hara vn pecho que es de fuego,
quando el de yelo se abrasa.

Pero mientras se dilata
el seruirte, y me destruyo,
dexame llegar, ingrata,
a matar el fuego tuyo,
aunque tu yelo me mata.
Concedeme estos despojos
por premio de mis enojos,

17 *Noct.* : apagalle — 19 *Noct.* et *Estr.* : pedaços — 20 *Noct.* et *Estr.* : matas uno y mil enciendes — 32 *Noct.* et *Estr.* : para crecer — 40 *Noct.* et *Estr.* : cuando tu hielo se — 42 *Noct.* et *Estr.* : servirte, me.

[46] dexa que pueda tocalle,
que yo ofrezco de apagalle
con el agua de mis ojos.

Dexame valerte aqui,
pero en vano es el rogarte,
porque yo entiendo de ti
que dexaras abrasarte
por no valerte de mi.
Y deues lo de acertar,
que no pudieran bastar
mis ojos para valerte,
pues con la gloria de verte
se oluidaran de llorar.

De aqui miro las centellas
que del fuego riguroso
yuan a partes tan bellas,
y de su gloria embidioso
quisiera ser vna dellas.
Amor la guerra te hazia,
que amigos del alma mia
por conquistar tu belleza
con fuegos la fortaleza
[47] de tu pecho combatia.

El es quien esto procura,
que fuera hecho inhumano
poner fuego sin cordura
vna sacrilega mano
al templo de tu hermosura.
Amor tu contrario fue
y, como entiende mi fe,
por fuego se vino a mi,
y despues que lo encendi,
con suspiros lo atize.

48 *Noct.* et *Estr.* : pueda miralle -- 67 *Noct.* et *Estr.* : que a ruegos del -- 71 *Estr.* : eres quien — 72 *Noct.* et *Estr.* : porque fuera -- 75 *Estr.* : al templo de la.

Este fuego se encendio
del fuego en que me consumo,
y a tanto mi mal llego,
que he tenido inuidia al humo
que deste fuego salio.
Porque en saliendo de alli
subio trepando por ti :
y pues esto pudo ser,
el humo quisiera ser
del fuego que yo encendi.

[48]

DESPUES que tuuieron fin estos mal pensados versos, empeçaron a ser gigantes las sombras de todos los que estauan en el Prado sentados, y las atapadas querian despedirse para entrar en sus coches, y con ellos en Valencia; a quienes dixo el pastor de Denia : « Señoras, aunque no hay ausencia sigura, yo fio de vuessas mercedes que pondran en oluido nuestras faltas para no hazer burla dellas, ni de nosotros; esto ha sido nada, pero yo assiguro que con mucha enmienda bolueremos por nosotros en algunos juegos que daran contento. Y pues todo el mundo sabe que en el juego todos son yguales, razon sera que vuessas mercedes nos paguen esto poco a letra vista, y lo que mas haremos anticipado con alguna fiesta dentro del lugar, pues dizen que Valencia es la escuela donde vienen a aprender y saber los Caualleros forasteros el termino de serlo, y las costumbres del exercitarlo. »

Tan pagadas estauan las atapadas de la pastoril cortesania con que fueron recebidas [49] y festejadas, que casi todas juntas a qual primera respondieron, que muy justa demanda era la del pastor de Denia, y le hizieron plato delante de todos los pastores y pastoras de las fiestas de Valencia, diziendo si querian ver jugar vnas cañas a lo morisco en ligeros, atreuidos y veloces

86 *Voct.* et *Estr.* : el saliendo — 88 *Voct.* et *Estr.* : pudo hacer.

cauallos Andaluzes, con cifras en las adargas y alas en los bohordos; si querian mirar vn torneo con diuisas en las celadas y azogue en las espadas y picas; si hallarse presentes en vna justa con empresas en las cabeças y rayos en las lanças; si querian asistir en vn estafermo, donde no lo estuuiera sin trocar color el mismo Marte; si escuchar entonadas bozes que pudieran ser enseñadoras de Orfeo; y si querian ver danças, esgrimas, mascaras, saraos, sortijas, faquines, torear, dar lançadas, passar carreras, tirar barras, o saltar, que escogiessen fiesta y dia, en fe de su palabra, que sin falta y luego seria ella cumplida, y lo demas puesto en execucion. « Sobrada es la merced que re[50]cibo, dixo el pastor de Denia, pero Belisa ha de ser esta vez por amor de mi la que tiene de escoger la jornada y fiesta. » A quien Belisa con la mesura que siempre, despues de hauer replicado tres vezes y a la postrera pedido licencia a sus padres, dixo : « Señoras, poco se nos alcança a las que siempre pisamos desiguales romeros y esquinadas piçarras, de la musica sonora con que las salas se alegran, ni de las fiestas con que se alboroçan las plaças; pareceme que a posta se han oluidado vuessas mercedes de nombrar algun reguzijo de coplas; pues yo quiero ser muger en esto, pidiendo lo que no se me ofræce, y assi suplico a vuessas mercedes nos tengan en alguna casa de Valencia vna justa poetica, donde yremos todos; y despues con otra y otras fiestas, aunque humildes y pobres, pagaremos la infinita merced que alli recibiremos.

Las atapadas acetaron con mucho gusto el tomar a su cuenta esta jornada; y entre los caualleros que a la mira estauan destas co[51]sas, escogieron para que se encargasse de sacallas bien desto a don Gaspar Mercader, que casi con los ojos lo estaua pidiendo; y lo aceto, dandose a si mismo el parabien de la honrra que aquel dia con tan buenos huespedes se le haria. El pastor de Denia se holgo muchissimo de hauer negociado esto tan bien.

Y por acaballo mejor encargo a Fideno que embiasse a don Gaspar Mercader en vn Cartel los sugetos para las coplas, porque ya en los amores de Belisa queria valelle. Y acabado esto con el dia, los vnos se entraron en la ciudad, y los otros en sus choças. Acompaño Fideno desde lexos a Belisa, y luego en su posada compuso el Cartel, y lo embio con vn zagal a don Gaspar Mercader, para que lo publicasse y diesse a sus amigos; y dezia assi :

Nueuo jardin de las Musas.

VN jardin quieren plantar
las nueue hermanas de Phebo,
[52] en las riberas que a Turia
hazen retratos del cielo;
Porque con flores y frutas
de yeruas y arboles nueuos
paguen a sus damas nobles
tributo vario los tiempos.
Y aunque la furia amenaza
del ya declarado inuierno,
hallan sazon mas colmada,
pues son las plantas de ingenios.
A todos llaman al campo,
pues seruiran en su suelo
de sembrar los no nacidos,
y los nacidos de enxertos.
Quatro Estancias Castellanas
produzgan los ramos tiernos
de los arboles que pidan
lugar en el mejor puesto.
Traygan escrito en sus ojas
como puede vn cavallero
vengarse de vna señora
que tiene mudable el pecho.
Y no traten de dexalla
que en ser villano respeto,

[53] ni para prouado es vtil,
ni sano para consejo.
Que de las mas allegadas
a razon y cumplimiento,
vna sortija muy rica
sera merecido premio.
Cubran las siguientes plantas
entre los tallos rebueltos
con lazos artificiosos
vn enlazado Soneto,
Que secreto ha de venir,
pues ha de ser al secreto;
que vn vaso de plata pura
descubrira el mas bien hecho.
A la palma leuantada
con el mas medido peso
de vnas quatro Redondillas
con mil almas y diez versos,
Escritos a vna beldad
llena de gustos inciertos,
que nunca se determina
con ver certezas y efetos.
Daran por palma vnos guantes
con ambar fino cubiertos
[54] del color del coraçon
de quien los ofrece negros.
Y a los que en sigunda flor
brotaren los tres sugetos,
se los ofrecen de flores
segun las que rindan ellos.
A don Gaspar Mercader
señalan por jardinero,
que a treynta del mes que corre
pide las plantas del huerto.
Y a treze del que le sigue
saldra nacido y compuesto
de arboles biuos logrados,
y de no castizos muertos.
De noche se mostrara

en su casa el jardin fresco,
porque rompera la noche
por aquella parte el velo.

LLEGADO el dia, no poco desseado en la ciudad de los Caualleros, y en el Prado de los pastores, cubrio don Gaspar Mercader las paredes de su casa con ramas verdes, y los azulejos de la sala con [55] flores varios de colores diuersos. Tomo licencia del pastor Fideno para dirigir la sentencia de aquellos versos en algunas ocasiones a Belisa, como a dueño de aquella fiesta. Y puestos los pastores de Denia debaxo vn dosel verde y blanco, con las ojas y flores de olorosos jazmines, sentados en sillas solo verdes, con tallos y ramos de las hiedras fieles, tocaron las cornetas y menestriles dulçaynas, guitarras, pioruas, rabeles, sacabuches, organillos, vihuelas, sonajas, adufes, trompetas, y otras diferencias de musicas, que todas juntas, y cada vna de por si, regozijauan la sala con alegres entradas y sonoros dexos. Los caualleros y señoras tomaron puesto frontero de los pastores y pastoras, dexando lugar a los poetas que hauian de leer versos al rededor de la sala, y en medio della vn bufete con los papeles y premios que prometidos estauan. Y como juez don Gaspar Mercader mando callar la musica, y empeço la fiesta, diziendo assi :

[56] *La vengança que puede tomar vn Cauallero de su dama, si fue mudable, como lo pide el Cartel, por don Gaspar Mercader.*

TOMAR vengança de mujer arguye
pecho, no menos que cruel, villano,
que el noble en siendo vengatiuo huye
de su blason illustre y soberano.
Su nobleza vengandose destruye,

el no vengarse tengo por mas sano,
porque siendo con damas, cosa es llana
que si es vengança, haura de ser villana.

Mas con todo, pues soy el jardinero,
por dar deste jardin el primer fruto,
gozando de sus bellas flores, quiero
guardar puntualmente su estatuto.
Vengança le dare de Cauallero,
que, dando a la nobleza su tributo,
noble y leal en ella ha de mostrarse,
tal que se vengue sin querer vengarse.

[57.] Quien se viere ofendido de su dama,
si siendo dama puede hazer ofensa,
acrecentando su amorosa llama,
procure la deuida recompensa.
Muestre con veras que ofendido ama,
y que en seruilla y regalalla piensa,
de suerte que conozca su señora
que en el grado que esta ofendido, adora.

Si con esto la dama no se humana,
antes del noble termino se ofende,
sera vengança, pero no villana,
pues el que la causo no la pretende.
Ella se quedara ofendida y vana,
y el con mas gusto y mas amor, si entiende
que en siendo con las damas la batalla,
es la mejor vengança no tomalla.

LVEGO despues de leydas estas quatro Estancias, embio don Gaspar Mercader a cada vno de los poetas los papeles que con sus nombres estauan sobrescritos, y les suplico que cada papel fuesse leydo de su dueño, para que los de la sa[58]la mejor estuuiessen en lo que escucharian, todos le hizieron la merced que pidio, leyendo los versos siguientes, como el dixo.

De Miguel Beneyto Estanças al premio, como las pide el Cartel[1].

CONSEJO pides en llorar desecho,
que en todo con mi mal siempre conuienes,
para vengarte del mudable pecho,
que en males trueca tus passados bienes.
Pero si del amor el ñudo estrecho,
que ha tanto tiempo que en el alma tienes,
mas firme ha de quedar con la mudança,
en vano quieres pretender vengança.

Mas ya que de la ley de amor ecedes,
en el papel de mis rezientes llagas
quiero escriuir como vengado quedes,
pero con condicion que no lo hagas.
Puedes vengarte, si vengarte puedes,
y si tu gusto es bien que satisfagas
[59] con publicarnos entre prendas tuyas
las dulces prendas que gozaste suyas.

Y en saber que permite el niño ciego
que a otro quiere como a ti queria,
dile tu fuego, que si ve tu fuego,
y la mudança que en su pecho cria,
Vendra a dexarla, imaginando luego
que el mismo pago le dara algun dia,
y ella tendra de ti dobladas quexas,
pues la hazes dexar, y no la dexas.

Puedes, para mejor satisfazerte,
proseguir adelante tus antojos :

1. Dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, I, p. 309) sous le titre de *Octava rima. A un cauallero que pregunto como podia vengarse de una dama mudable sin dexarla.* Var. 1 Consejos. — 2 çelio (que en todo con mi mal combienes), — 4 tuerça tus — 13 Puedes vengarte sin vengarte, puedes; — 15 entre penas — 17 Y si bes que.

y pues gozays con diferente suerte,
tu, gloria en verla, y ella en verte enojos,
Procura siempre a su pesar ponerte
donde te miren sus rebeldes ojos,
que desta suerte tomaras con gusto
justa vengança del agrauio injusto.

[60] *De Lopez Maldonado, Estanças al premio, como pide el Cartel.*

Es el amor do no hay correspondencia
vn campo duro de cruel batalla,
donde al odio combate la paciencia,
y ella consigo se defiende y calla.
Es padrino del odio la inclemencia,
con la paciencia la verdad se halla,
y la apadrina en el Marcial ruydo,
do pierde el vencedor mas que el vencido.

Digo que pierde mas la dama ingrata,
que ya entrego su pecho a vn firme amigo,
quando aquel ñudo de amistad desata
de que fue juez amor, parte y testigo.
Herir piensa, y a si se hiere y mata,
justo de amor dignissimo castigo,
que toma por vengança desta mengua
del vulgo la mordaz ociosa lengua.

Y aunque esta era vengança bien bastante,
otra mayor el amador se deue,
[61] haziendo con su fe firme y constante
verguença y confusion a vn pecho aleue.
Harale esta verdad tan importante
ver lo que hizo y ver lo que hazer deue,
y vera el amador como se alcança
de aquel conocimiento esta vengança.

32 de el.

Bien puede la verdad debilitarse,
cobrando brio y fuerças la mentira,
que ni aquella jamas ha de quebrarse,
ni acertar esta el blanco adonde tira.
Desto puede el amante asigurarse,
que a mas vengança de su agrauio aspira,
pues la verdad hara su oficio vsado,
la dama arrepentida y el vengado.

Vengança de vna dama mudable, por Fernando Pretel.

De la viciosa loba Plinio cuenta
que en varios animales pone el gusto,
y que el lobo en vengança de su afrenta
siguiendola le da castigo justo.
[62] Siempre con su presencia la atormenta,
y la encendida hembra a su disgusto
de sus proprios desseos incitada
buelue a rogalle, y queda castigada.

La muger que se paga de mudança,
es loba del amor inexorable,
y el que della procura la vengança
por ver como su pecho el bien mudable,
Persiga como el lobo su esperança,
alabese del tiempo fauorable
al galan que ella entonces mas quisiere,
porque de injustos celos desespere.

Y si a caso del todo aborrecida
no le pueden los celos dar batalla,
por vn constante pecho combatida,
los desseos del suyo han de acaballa :
Ser pertinaz a su inconstante vida
y a manos de sus gustos sugetalla,
que al que viue en vn vicio muy contento,
la contraria virtud le da tormento.

7 *Pr.* : imitada.

Pues si vn contrario a otro se aborrece,
[63] que vengança mayor que la firmeza,
si amor al pecho firme le ennoblece
y al mudable le da mayor baxeza?
Tanto quanto mas sufre, mas merece,
el galan firme, y llega a mas alteza
queriendo a su pesar al enemigo,
que es la vengança de mayor castigo.

Vengança de vna dama mudable, por el Capitan Artieda.

Si tu dama por otro amor te dexa,
haz que el galan en quien los ojos pone
tal cosa vea por ventana o rexa,
a quien probablemente se aficione.
Que por lo menos formara del quexa,
pues si se enciende a su pesar, perdone :
en esto y lo demas la blanda mano
fuera rumor y termino villano.

Tras esto el pecho de su galan tienta,
mira bien lo que puede y se le alcança,
y en lo que dar no puede buena cuenta,
[64] sacale dulcemente y ponle en dança.
Que de su corrimiento y de su afrenta
resultara el castigo y la vengança
dessa ingrata muger que te atropella,
pues el vltrage suyo es proprio della.

Pues si en saraos, torneos, justas, cañas
y en lo demas tu nombre resplandece,
secretamente hieres las entrañas
de essa aspide cruel que te aborrece.
Que quando no aproueche industria y mañas
y toda via este puesta en sus treze,
dexas tus glorias por el orbe escritas
y su gusto ruyn desacreditas.

Pues si el vulgo a tu opinion se arrima
y la condena por soberuia y necia,

quiero que en hermosura sea la prima,
y en letras lo mejor de Italia y Grecia.
Si el ser no es mas de aquello que se estima
y el vulgo la abomina y menosprecia,
que vengança mayor hasta la enmienda,
quando su culpa y tu valor entienda?

[65] *Vengança de vna dama mudable, por don Carlos Boyl.*

PVEDE el galan a quien su dama aspira
apagar con mudança su firmeza,
vengarse del veneno de su yra,
sin ofender su honor ni su belleza,
Con fingir que los bellos ojos mira
de vna dama, a quien quiere con terneza,
que a la muger mudable es ley vsada
herilla por los filos de su espada.

Del escorpion el frigido veneno
de su mismo escorpion tiene la cura,
y assi la que este mal tiene por bueno,
con la misma mudança se assigura.
Dareys la celos de fauores lleno,
contando de otra dama la blandura,
de otra dama que vn tiempo aya tenido
vuestro inuencible coraçon rendido.

En su calle seruid, y ante sus ojos
a quien se le prefiera en linda y rica;
[66] salid, qual Iris, para dalla enojos
de los colores a que mas se aplica.
Que viendo os adornar de los despojos
de la que en todo su pesar publica,
tendra notable imbidia, y si la tiene,
vengado quedareys como conuiene.

No pidays celos de ninguna suerte,
sino os quereys poner cadena y grillos,

30 *Pr.* : obomina.

que los celos de amor terrible y fuerte
mas prouechoso es dallos que pedillos.
Este es mi parecer, y aunque se acierte,
en el ayre sera fundar castillos,
mirarse en los cristales deste espejo,
que no es bien contra damas dar consejo.

Vengança de vna dama mudable, por don Guillem de Castro[1].

El galan oluidado y ofendido,
para vengarse de su ingrata bella,
adore sus crueldades y su oluido,
que, oluidado, adoralla es ofendella.
67 Aborrecido fue, y aborrecido
sera el continuo ardor de su centella,
que de vn mudable pecho la aspereza
tiene por su enemiga a la firmeza.

Retrate al biuo la amistad passada,
vera que no se hallaron en su empleo
gusto fingido, o voluntad forçada,
pues los gustos siguieron al desseo.
Y pues fue de su gusto tan preciada
la fe que abate el loco deuaneo,
sera de confusiones vn abismo,
porque menosprecio su gusto mismo.

1. Dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Marti, p. 111), sous le titre de : *Como se ha de vengar un galan de una dama que se le ha mudado*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 10), sous le titre de : *Octava rima advirtiendo como se ha de vengar un galan de una dama mudable*.

Var. : 5-8 *Estr.* :

que, aborrecido el, aborrecido
sera el ardor de su inmortal centella,
porque un mudable pecho es ordinario
aborrecer de veras lo contrario.

9 *Estr.* : viuo el amistad — 10 *Estr.* : veran como, no hallandose a su — 11 *Noct.* et *Estr.* : fingido, voluntad — 12 *Estr.* : que los — 13 *Estr.* : y, viendo de sus gustos adorada.

Y pues fio la fama de el efeto
que hizo en voluntad la confiança,
amenaze con muerte de el secreto,
porque cobre la vida la esperança.
Que si honrra y valor tiene, en tanto aprieto
la pondra el miedo, que sera vengança
mayor que tomar puede y dezir puedo,
sino es que con mudarse perdio el miedo.

Y si el ver vn amante mal logrado
[68] entre la variedad de sus antojos
no la lastima, con hauer mostrado
los pesares del alma por los ojos,
Acabe con la vida su cuydado :
prestalle han, si le acaban sus enojos,
lenguas la fama, que podra quexarse,
y el cielo su poder para vengarse.

Vengança de vna dama mudable, por don Leodomio Mercader, Cauallero del habito de Sanctiago.

DESSEO justo de immortal vengança
procura con razon el triste pecho
que pagan su firmeza con mudança,
agrauiando el amor a su despecho,
Y mas el que nobleza tanta alcança
mostrando ser amante tan de hecho
que pide la vengança de su llama
sin apartarse de la injusta dama.

Ydolo puede ser de la firmeza
el que los golpes de mudança abate,
[69] y guardando el decoro a su nobleza,
a su dama los gustos le combate.
Si son gustos que ofenden su belleza,

17 *Noct.* : del; *Estr.* : su fama del efeto — 18 *Noct.* et *Estr.* : en su — 19 *Noct.* et *Estr.* : del secreto — 22 *Estr.* : la pondra — 24 *Estr.* : pierde — 25 *Noct.* et *Estr.* : un deseo. *Estr.* : tan mal — 30 *Estr.* : prestalle ha.

es bien que los destruya, acabe y mate;
que no ha de ser el bien comunicado,
quando son bienes de vn galan honrrado.

Iusta vengança de su agrauio pide,
aunque destruya con sangrienta mano
al bello Adonis que su gloria impide,
imitando vn Apolo soberano.
Persiga el alma que a su Venus mide
por los infames braços de vn villano,
que no puede ser noble, pues corona
con las agenas glorias su persona.

Muestre, qual Argos, los velozes ojos,
porque los de su dama esten corridos,
viendo que le persiguen sus antojos
vnos ojos sin causa aborrecidos.
No permita gozar de sus despojos
los que estan sin razon fauorecidos;
pues no lo goza, no dexe gozalla,
y es la mayor vengança que amor halla.

[70] *Vengança de vna dama mudable, por don Miguel Ribellas.*

BVSCAR manera o traça de vengarse
de vna falsa, mudable y injusta dama,
es en contar arenas ocuparse
o en amatar de Mongibel la llama.
Ni se pondra en efeto con hallarse,
que mal se venga el misero que ama,
y mal se halla suerte de vengança,
con que pueda vengarse vna mudança.

Mas como el obediente marinero
viendo el nauio por mil partes roto,
sigue entre el mar ayrado y viento fiero
sin esperança del siluo del piloto,
Assi por daros gusto agora, quiero,
no esperando acertar, dezir mi voto,

el que en tal caso mas paciencia tenga,
aunque a su costa juzgo que se venga.

Porque vn dissimulado sufrimiento
causa a la que es mudable mil enojos,
1] pues con seguilla le sera tormento
lleuar al que aborrece ante los ojos.
Gran soçobra sera a su mucho intento
y no dexar que logre sus antojos,
viendo que de sus culpas es testigo
vn forçoso y solicito enemigo.

Y mostrar no sentir vna violencia
vengança es, si alguna viene al justo;
que a quien os da ocasiones de impaciencia,
ver que no lo sentis le es gran disgusto.
Haze grandes efetos la paciencia :
trocar podria de la dama el gusto,
assi que tal mudança en el causasse,
que quien la vitupera la alabasse.

Soneto, alabando el secreto, por don Balthazar Centellas.

En todas las prouincias de la tierra,
y aun en la gente barbara que hauido,
todos naturalmente han conocido
el valor del secreto en paz y en guerra.

2] La justicia y gouierno en el se encierra,
de aqui el priuar con Reyes ha nacido,
los sabios todo siempre le han tenido,
que alfin conserua el bien y el mal destierra.

Muchos por el la muerte no temieron,
y estremos tantos por callar han hecho
que el contallos resulta en nuestra mengua.

Mas entre todos digna gloria dieron
al que por mas assegurar su pecho
cortada se comio su propria lengua.

19 *Pr.* : conseguilla.

Alabando el secreto, por don Francisco Crespi, cauallero del habito de Montesa.

TANTA virtud y tanta fuerça alcança
vn hidalgo secreto pensamiento,
que va siempre creciendo su contento
sin peligro ninguno de mudança.

Pues quien de amor buscare la priuança,
el bien procure con secreto intento,
que sobre este maciço fundamento
al cielo se levanta vna esperança.

73 El que a nadie descubre su concepto,
sin temer de la imbidia los agrauios
gozar podra su gusto mas perfeto,

Porque en el mouimiento de los labios
se conoce el prudente, que el secreto
es la piedra de toque de los sabios.

Alabando el secreto, por don Iuan Fenollet.

LA pieça del arnes del que es discreto,
mejor y mas gallarda en su tamaño,
con que viste siguro todo el año,
es en todas sus cosas ser secreto.
Qualquier hecho que emprenda terna efeto
el que secreto fuere, sin que daño
recele del mas deudo ni de estraño,
como a todos les guarde ygual secreto.
Noble secreto que al discreto armas
con armas de secreto en su prouecho,
con que de estraño y deudo se assigura,
Haz que el discreto me arme con sus armas,
que si con ellas lleuo armado el pecho,
ganada tengo a todos la ventura.

13 (1er sonnet) *Pr.* : prudende.

[74] *Alabando el secreto, por don Hieronymo Mercader.*

HABITA Dios la luz inaccessible,
los Angeles son pura intelligencia,
el fuego elementar sin violencia
esta en su esphera torrida inuisible.

Carece el ayre de color visible,
la tierra fecundada de influencia
asconde el oro, que es la quinta esencia,
canonizado autor de lo impossible.

Aquestas nobilissimas criaturas
con el secreto illustran mas su efeto
y el criador que a todas dio el modelo.

O deidad sagrada en las alturas,
hieroglificos son del don secreto
el ayre, el fuego, el angel, tierra y cielo.

Thimante ponga el velo
con tres que Dios reserua en su memoria,
la predestinacion, juyzio y gloria.

[75] *Alabando el secreto, por el Capitan Artieda.*

SVELO, paredes, chapitel y pomo
hizo de bronze (en vn peñon) la fama,
do los que a bozes por mil puertas llama,
los entretienen el porque y el como.
Pero al secreto vi labrar de plomo
vna casilla entre la juncia y grama,
do (porque el dueño las tinieblas ama)
no ay ventanilla, escotillon, ni assomo.
La fama de vna Troya haze mil Troyas
con gritos al salir multiplicados
por tanto ventanaje y claraboyas.
Pero el secreto ni habla a sus priuados,
ni aun puede ser hablando que los oyas,
porque estan baxo llaues y candados.

Soneto de don Guillem de Castro a don Leodomio Mercader.

No es mucho que vn jardin ayan plantado
las nueue hermanas con cudicia tanta
[76] por crecer su valor con vna planta
tierna, que el cielo eterno nos ha dado.
Y no fue sin astucia este cuydado
que agora en su prouecho se adelanta,
porque si en sus principios las leuanta,
mejoraran de estados con su estado.
En tantos años la naturaleza
cercada de ambicion llego a formalla;
formo a Laudomio que es la planta bella,
Y mostro por disculpa en su belleza,
que con mucho desseo de acertalla,
se quiso detener tanto en hazella,
Mas que hizo en componella,
si fueron instrumentos de su hechura
su padre y madre, estremos de hermosura!

Alabando el secreto, por Maximiliano Cerdan.

Trepando por mi proprio pensamiento
subi, qual el gusano de la seda,
al laborintio que mi pecho enrreda
por gozar del secreto a mi contento.
Y tanta gloria al encerrar me siento
[77] que encarcelada en el mi alma queda
con mayor gusto, porque a solas pueda
contemplar en su mismo sentimiento.
Pero si a caso tu diuina mano,
siguiendo por el hilo de mi vida,
quisiere desatar el ñudo ciego,
La nueua palomilla saldra en vano,
pues a mayor secreto reduzida
reuiuira qual Fenis en su fuego.

17 *Pr.* : mi padre.

Alabando el secreto, por Fernando Pretel.

Labra de sus panales la dulçura
la secreta abejuela con tal arte
que nunca humano ingenio ha sido parte
para ver fabricar su compostura.
Qual abeja, labro tu hermosura
la dulce miel que gozo por amarte,
y en mi secreto pecho vino a darte
la cera a do sellaste tu figura.
Al punto el alma puso el dedo al labio,
y como las abejas vn Rey siguen,
jure por Rey la ymagen del secreto.
78] Y el se gouierna en mi como Rey sabio,
pues es de piedra a los que le persiguen,
y es cera y miel por solo tu respeto.

Alabando el secreto, por don Leodomio Mercader, cauallero del habito de Sanctiago.

El que los montes de desconfiança
querra ver derribados y desechos
y de los duros azerados pechos
ganar y sustentarse en la priuança,
Contra el desden, el tiempo y la mudança
armarse de firmissimos pertrechos,
y al fin salir con admirables hechos,
do se pierda de vista la esperança,
Quien en cosas ligeras, o las graues,
el fin quiere alcançar que es mas perfeto,
los reynos sugetar, prender las aues,
De todo crea que vera el efeto,
si el pecho cierra con las fuertes llaues
y con los firmes sellos del secreto.

[79] *Alabando el secreto, por Iayme Orts.*

El amante que llega a ser secreto,
qualquier fauor merece que se le haga,
que aquesta es su deuida y justa paga,
si amor puede pagar al que es discreto.
Quel estado mas noble y mas perfeto
es saber encubrir de amor la llaga,
de suerte que callando satisfaga
a quien deue tener algun respeto.
Y pues que del callar resulta gloria,
y en efeto es la prenda mas subida
que tiene la mas felice suerte,
Quiero ganar callando la vitoria,
pues mientras el silencio tiene vida,
tiene la causa de mis penas muerte.

Redondillas a vna dama indeterminada, por don Gaspar Mercader.

Algvnas damas famosas
que en el amar se estremaron,
a empresas dificultosas
[80] dizen se determinaron
solamente por dos cosas.
Por dos cosas homicidas
fueron muchas de sus vidas
y de sus famas tambien,
la vna por querer bien,
otra por ser bien queridas.

Tu, indeterminada bella,
juez ante quien propuse
mi enamorada querella,
que puede auer que te escuse,
sino mi contraria estrella?
Si tus mismos ojos son
testigos de mi aficion

y de los efectos que haze,
de quien o de donde nace
essa indeterminacion?

Porque no nazca de ti,
haz que luego se me lea
tu justa sentencia aqui,
que ya por presto que sea,
no lo sera para mi.
[81] Pues tus labios son juezes,
con ellos es bien que empieces
el falso amor y desden,
y presto, pues sabes bien
que el dar presto es dar dos vezes.

En pleyto de amor no esperes
plazos largos, ni embaraços:
aduierte que amada eres,
y si son largos los plazos,
seran cortos los plazeres.
Solo vn consuelo encaminas
con tus traças peregrinas,
y es para que me assegure
que quieres que el pleyto dure,
pues que no te determinas.

A la dama indeterminada, por don Leodomio Mercader, Cauallero del habito de Sanctiago.

Si de tu remisso pecho
la musica que amor haze,
[82] y la que tu en mi has hecho,
tanto el remisso le aplaze,
siendo punto sin prouecho,
Que puedo esperar al son
de tu dura condicion?
pues la consonancia es mala,
que amor en ti la señala,
y suena en mi coraçon.

Mal templaras mis razones
quando de ti no te acuerdas,
redoblando mis passiones,
si amor pone en mi las cuerdas
y tu en el amor las pones.
Es de culebra la cuerda
que suenas para que pierda
el bien que en el alma toco;
mas si me pierdo por loco,
tambien te pierdes por cuerda.

Muda, señora, el compas,
dexa el tañer al desgayre,
determinate, y veras
que son puntos en el ayre
[83] todos los puntos que das.
Por ser concordancia amor,
es la musica mejor
si con dos almas discanta,
que vn alma si llora o canta
sola, lo passa peor.

Comiença el son por aqui,
determinate con tiempo,
que estando remissa ansi
hazes de amor passatiempo,
y el tiempo le haze de ti.
Recibe pues mis consejos,
que aunque no son muy añejos,
quiça podran lastimarte
si quando quieras templarte,
haura de ser a los viejos.

A la dama indeterminada, por don Guillem de Castro.

Si mi suerte me assigura
por galardon y descuento
de vna fe senzilla y pura,
[84] que adores mi pensamiento
como adoro tu hermosura,

Nisida, con que razon,
pues te llama la ocasion,
topas en dificultad,
quien manda en tu voluntad
y oprime tu coraçon?

Desecha el flaco temor,
pues assegurarte puedo,
como quien prueua su ardor,
que amor que repara en miedo,
no puede llamarse amor.
Y mide con mi disgusto
tu animo, pues es justo
que alcance por justo empleo
con las fuerças del desseo
los apetitos el gusto.

Vn pecho determinado
haze vn alma sossegada,
mas la tuya ha señalado
que es alma indeterminada
y ha de carecer de estado.
85] Y con otra ygual quimera
mi vida se considera,
pues ningun estado alcança,
que a vida sin esperança
le ha de faltar el que espera.

Esto solo que imagines
te mueua a desengañarme;
y aunque a matarme te inclines,
determinate a matarme,
solo que te determines.
Que vna esperança deshecha
no daña, pero aprouecha,
si escoge por menor daño
mi muerte con desengaño
que mi vida con sospecha.

A la dama indeterminada, por don Iuan Fenollet.

Mas que la liebre medrosa,
indeterminable, incierta,
de que viues recelosa?
[86] ves por dicha en mi fe muerta
como la tuya dudosa?
Que recelo assi te obliga
a procurar mi fatiga?
ya bien, ya mal se te antoja,
esse pecho al agua arroja,
y recoge el miedo, amiga.

En que topas, vas o vienes,
hazes prueuas de mi amor,
mal con ellas y el te auienes,
pues ahogas su valor
en el mar de tus vayuenes.
Dexa recelos atras
y assegurame no mas,
pues muero y viuo por ti,
de que si me das vn si,
que no me lo quitaras.

No seas veleta en duda,
que el primer viento que corre
sigue tras el y se muda,
pon de hoy mas fixa en tu torre
la fama parlera muda.
[87] Viuir en duda aborrece,
pues la fe en dudas perece;
no temas suerte contraria,
que ya la fortuna varia
los osados fauorece.

Tan incierta condicion
de essa belleza desdize;
mal sigues su obligacion,
donde yo la mia hize
sin querer satisfacion.

Y assi mas que marmol dura,
determinate sigura,
que por mi puedo ofrecerte
sin ningun hazar tu suerte,
como tope en mi ventura.

A la dama indeterminada, por Maximiliano Cerdan.

El verte estar tan pagada
de tu impropria condicion
confusa, indeterminada,
[88] hara a mi propria passion
no determinarse en nada.
Gustas que colgada biua
vna esperança cautiua
sugeta a tu voluntad,
y tu en franca libertad
andar essenta y esquiua.

Mas entre mis males lloro
por ver como tu belleza
escurece tu tesoro,
pues verna por tu aspereza
a dar sin esmalte el oro.
Es amor en la hermosura
vn mercader que assegura
del tiempo verde los daños,
porque en los marchitos años
no se acabe la ventura.

Pues si la dexas passar
gozada del tiempo injusto
que no la puede gozar,
por lo que hoy pierdes el gusto
podras mañana llorar.
[89] En la confusion que tienes,
confundes tus proprios bienes,

3 *Pr.* : confufa, — 4 *Pr.* : hare a mi.

y ciegas te en esse engaño
quiça por buscar mi daño,
y a buscar el tuyo vienes.

Procura determinarte,
porque burlada no quedes,
dexa melindres a parte,
pues tu gozarte no puedes
sin que permitas gozarte.
No passe carrera vana
essa belleza inhumana,
que con presumpcion diuina
a despeñarte camina,
porque llores como humana.

A la dama indeterminada, por Miguel Beneyto.

Los que a todos preferirse
suelen en termino honesto,
dizen, descuydada Tirse,
que determinarse presto
[90] es de espacio arrepentirse.
Mas tu alma es diferente,
que como mi pena ardiente
eternizar ymagina,
de espacio se determina
y de presto se arrepiente.

Y tal la confusion es
que creer por verdad quiero
que estas por yr al reues,
arrepentida primero
que determinada estes.
Y assi tu pecho obstinado
arrepentido ha quedado
no solamente del bien
que no ha hecho, mas tambien
del mal que no ha procurado.

Pero bien dexa entenderse
que si me dexas en calma,

es porque tienes sin verse
vna dureza en el alma
que tarda de resoluerse.
Y estas tan empedernida
[91] en tu duda endurecida,
que ha de venir por mi suerte
el no querer resoluerte
a resoluerme la vida.

Mas yo no puedo quexarme
de lo que quise culparte,
pues en ti para dañarme
es el no determinarte
determinarte a matarme.
Con todo a pretender vengo
que del pleyto que mantengo
lograre las pretensiones,
que pues en duda le pones,
alguna justicia tengo.

A la dama indeterminada, por don Francisco Crespi, Cauallero del habito de Montesa.

OXALA del fuego mio
te tocara, Siluia bella,
la metad de vna centella,
que esse pecho elado y frio
quedara encendido en ella.
[92] Mas pues por mi mala suerte
nunca he podido encenderte,
del todo quisiera elarte,
porque en fin tuuieras parte
en mi vida o en mi muerte.

Si quedaras encendida,
fuera mi esperança cierta;
si elada, ya fuera muerta,
que con acabar la vida
se cerrara al bien la puerta.
Mas veo te diferente,
ya estas elada, ya ardiente,

tibia e indeterminable,
y es gran señal de mudable
verte tan indiferente.

Determinate, pues sabes
que tu determinacion
ha de acabar mi passion,
que en fin tu tienes las llaues
de mi alma y coraçon.
Y aunque de tu ser declines
y a darme muerte te inclines,
[93] no apelo de la sentencia,
que yo prometo paciencia,
solo que te determines.

Y tambien tengo por llano,
que aunque me sobre la pena,
me sera ventura buena
tener muerte por tu mano
y no vida por la agena.
En esto echaras de ver
que siempre tuyo he de ser;
y aunque me quieras matar,
quiero mas cierto el pesar
que no dudoso el plazer.

A la dama indeterminada, por el Capitan Artieda.

Si a persona alguna tienes
sombra de aficion alguna,
es la causa de tres vna,
que resulta de los bienes
del alma, cuerpo y fortuna.
Basta qualquier destos fines
[94] para que a vn galan te inclines,
pero es forçoso tambien
que en solo vn sugeto esten
para que te determines.

24 *Pr.*: la llaues.

Assi que, dama gallarda,
si tu mano poderosa
al tiempo que escoger osa,
en las elecciones tarda,
es por no ygualarte cosa.
Que si el amante y amado
ha de ser proporcionado,
siendo tu estremada en todo,
ha de ser del mismo modo
quien te ygualare, estremado.

Y como este repartido
lo que tanteas y abonas
entre diuersas personas,
hasta hallarlo todo vnido
a diuersos te aficionas.
Que vale que en vn sugeto
esten lo hermoso y discreto,
lo noble, prospero y rico,
[95] si se desuia tantico
de lo estremado y perfeto?

Pues para que se acouarde
y del puesto se retire
el que indignamente aspire,
haga de si mismo alarde,
y quando sus faltas mire,
Vea quan propias le son
a tu alma la discrecion,
a tu cuerpo la hermosura,
y quan firme esta y sigura
tu honra, estado y condicion.

Con diferentes entradas y fugas nueuas salieron los musicos a entretener la sala, porque don Gaspar Mercader lo quiso assi, no teniendo bastante satisfacion destos versos, porque con el agrio de los suyos temia enfadar; y procurando dar fin a esta fiesta, apresto los premios, sossego la musica, acerco las bugias y tomo el papel de vna salua, diziendo :

96 SENTENCIA BREVE

de don Gaspar Mercader, Iuez en esta justa Poetica.

Es el biuir del hombre vna espiriencia
de bienes y de males repartidos,
donde para atinar no basta ciencia,
ni todos los errores son oluidos.
Que lo moral comun es contingencia
de aciertos por gran suerte preuenidos;
dexado lo que es Dios, no ay cosa humana
que tenga regla perdurable y llana.

Vnos saben hallar la mayor cumbre,
que nadie sabe como estan en ella,
y otros acertadores de costumbre
la tienen todas vezes de perdella.
Vn ciego topa lo que aquel con lumbre
de hachas juntamente y de su estrella
jamas encontrara, por mas que afane
y al mismo tiempo las astucias gane.

Abraçan muchos (por no verse en esto)
[97] la dulce soledad acompañada
del desengaño verdadero y presto
de la vida en lugar comun gastada.
Y a muchos que idolatran en el puesto
de los lugares publicos, enfada
la senda por quien otros se encaminan
al bosque solitario que abominan.

Yerran los vnos y los otros yerran,
mas como acertara cordura humana?
que aquellos de si mismos se destierran
y estos escogen la malicia llana.
Por esso dos estremos juntos cierran
vn medio que no pierde, sino gana,
y assi busca vna estancia el mas prudente,
que es soledad y corte juntamente.

Es vn jardin en donde le acompaña
de la ciudad la vista y gallardia,
y el silencio y horror de la campaña
aues y plantas a su modo cria.
No hay pueblo que no pueda ser montaña,
ni hay desierto incapaz de pulicia,
que donde viue el mundo, que es el hombre,
[98] de mundo con razon alcança nombre.

Esta verdad las diosas mas perfetas
que de Parnaso miden los caudales,
començaron a ver como discretas
en lo que's dicernir bienes y males.
Y ora por ser tristeza de poetas
o por mostrar al mundo con señales
los senos de su gusto y de su sciencia,
plantaron vn jardin aqui en Valencia.

Tierra que el cielo mismo la sublima
bien como a su retrato verdadero,
que a no tener sus lumbres por su clima,
dixera que la influye mi luzero.
Y en el prado, que fue campo de esgrima
de la misma beldad y el niño arquero,
su huerto fabricaron en memoria
de la siguiente verdadera historia.

Hallaron vn galan a donde Turia
sirue de claro espejo a las almenas,
sentido justamente de vna injuria,
mas rico de mil lastimas y penas;
[99] Que refrenando en su razon su furia,
como el agua se enfrena en las arenas,
tal vez era del gusto vn fiel retrato,
y exemplo de los males otro rato.

Lloraua vna mudança rigurosa
villana sin razon de vn noble pecho
por quien su dama ingrata y desdeñosa
obro su daño a vista del prouecho;
Y mirando un retrato de su diosa,

sentido del agrauio y satisfecho,
estas querellas dixo a la mudança,
que bien miradas son en su alabança :

BIVE de oy mas satisfecha,
mudable Belisa, en tanto
que me acaba el triste llanto
que nace de mi sospecha.

Mal dixe, certezas son
las que del biuir me priuan,
que las sospechas abiuan
las fuerças del coraçon.

100 Entrega el regalo mio
a quien tendra mas ventura,
que has de llenar de dulçura
a quien hincha mi vazio.

Escoge prenda mejor,
que merezca las que tienes,
y conuierte mis desdenes
en procuralle fauor.

Que no te dixe mudable
por saberte nueuo empleo,
que ni con otros te veo
ni comigo fauorable.

Quexome de la mudança,
que de mi bien a mi mal
haze por hazer mortal
la vida de mi esperança.

Esta lloro y esta siento,
de dos agrauios mouido,
que es mudança con oluido
dar por regalo tormento.

73 Dans *Pr.*, le B majuscule de deux lignes est suivi d'un B majuscule ordinaire.

[101] Por esta crecen mis llamas
a vista de tu rigor,
que no hay vengança mayor
qu'el no vengarse con damas.

Ella sin duda me mata
y ella me esfuerça ofendido,
que el hazerme mas sufrido
es hazerte mas ingrata.

Pienso biuir desta suerte
con mas tempestad en calma,
siguiendote con el alma
y huyendo el cuerpo de verte.

Y si a caso por tu mengua
se barruntan mis enojos,
lo que confiessen los ojos
pienso negar con la lengua.

Tendre mi alma apartada
del gusto que me limitas,
como casa que no habitas
y esta en tu nombre cerrada.

[102] Si me preguntan de ti,
dire que no estoy contigo;
y si lo contrario digo,
que estaua fuera de mi.

De donde puedas mirarme
me apartare desdeñoso,
huyendo como rabioso
del agua que ha de sanarme.

Al fin en qualquiera parte
mi vengança se ha de ver,
porque mi vida ha de ser
toda huyrte y toda amarte.

Valdreme de mi secreto
para tener reprimida
entre la lengua la vida
y entre el cuydado el aprieto,

Con el y mi desuentura
passare la que me queda,
como gusano de seda
labrando mi sepultura.

103 Creceran en mis entrañas
tus sinrazones y penas,
de lexos chicas almenas,
de cerca grandes montañas.

Y si por salir de madre
rebientan con mi dolor,
seran biuoras de amor
que al nacer matan la madre.

Desta suerte podras verme,
si te consiento mirarme,
mas resuelto en el vengarme
que tu en el fauorecerme.

Hijos son los daños mios
de tus dudas mal cubiertas,
que voluntades inciertas
engendran ciertos desuios.

El amor no sufre duda,
y assi dizen los muy cuerdos
que al passo de los acuerdos
passa el cuydado y no se muda.

[104] Vn buen medio ha de tomarse,
porque es tan vedado en esto
el determinarse presto
como el no determinarse.

Abortan el bien querer
obras que no se recatan,
y las dudosas lo matan,
porque no pueden nacer.

Todas estas sin razones
se dan batalla en mi pecho,
porque tus cosas le han hecho
campo de mil confusiones.

Y entre sus dudas metido
muero sin querer sossiego,
como quien baraja el juego
por no recebir partido.

Assi lloró su nueua desuentura
el verdadero exemplo de tristezas;
y las damas que vieron su cordura
digna de atropellar sus asperezas,
5] Tomaron argumento de su cura
para ver de las plantas las finezas,
y este Cartel sacaron por sugeto
de la mudança, dudas y secreto[1].

8] En publicarse el cartel
brotaron nueua hermosura
todas las plantas con el,
matizando de verdura
sus ojas con ser papel.
Arboles buenos y malos
se cubrieron de regalos,
y algunos por dar tributo
de frescas flores y fruto
rindieron solos los palos.

Pide la resolucion Don Leodomio Mercader.
don Leodomio Mercader
a vna dama, y con razon,
que en mi cielo puede ser
mi hijo mi nueuo Phaeton.
« Si de tanta breuedad

. La *Pr.* réimprime ici, sans variantes, le morceau de 68 vers, tulé *Nuevo Jardin*, que l'on trouvera pp. 45-47 de notre édition. ıs *Pr.*, cette réimpression occupe les pages **105-108**. Nous croyons tile de le reproduire ici.

este muchacho se ayuda,
(dixo vna dama,) en verdad
[109] que grande tendra sin duda
del padre la voluntad. »

Y ansi viendo lo que el pudo,
las damas le engrandecieron,
y de su jardin no dudo
que la mostaza le hizieron
por prompto, altiuo y menudo.
Yo embidiando su fortuna
a mi mostaza pedi,
pues pica desde la cuna,
que aqui se suba por mi
a las narizes de alguna.

Publicando su valor — Don Carlos Boyl.
tan sabio como gentil,
vino como pretensor
el gran don Carlos Boyl,
llamado el Adorador.
Cisne ymagine que fuera
segun su canto prouoca,
y brotando primauera,
traxo a Menandra en la boca
de Menandro en la ribera.

[110] Cada Musa lo queria
para si, qu'es muy bonito,
y Febo lo diuidia,
qu'es don Carlos pan bendito
de las fiestas de poesia.
Enojadas vna a vna
las damas de tales bodas
no admiten essa fortuna,
y assi por no ser de todas
Carlos no fue de ninguna.

Con prissa quiso llegar — Don Iuan Fenollet.
don Iuan Fenollet al Prado,
y saco por acertar

vn Soneto mas armado
que si saliera a justar.
Alcornoque le llamaron
las damas quando miraron
tantas cortezas y fines,
y assi para sus chapines
en su jardin lo plantaron.

En estar en la campaña Lopez Maldonado.
de Maldonado el papel
11] sus cortezas acompaña
por hazer dellas y del
corchuelo para su caña.
De Castilla este señor
vino cubierto de flor
con pensamientos de cedro
y los años de sant Pedro,
y assi salio pescador.

Las Musas le conocian,
porque sus sombras leuantan
las nueuas plantas que crian,
y entre vnas cañas lo plantan
que vn manso arroyo ceñian.
El dixo : « En tan buen lugar
aparejo ay de pescar,
por caña no perdere;
pero ya la caña el pie
me la pide para andar. »

Estando oyendo sus quexas Hernando Pretel.
las damas apassionadas
vn gran zumbido de abejas
de vn colmenar escapadas
12] hirio sus tiernas orejas.
Que vn panal de blanca miel
labraron en vn papel,
que lo ofrecen a estas bodas,
y por zangano de todas
viene Fernando Pretel.

Quisieron ver vn soneto
donde su miel destilauan,
pero vieronse en aprieto,
que las abejas picauan,
y cerrauase el secreto.
Y assi dizen : « No esta llena
poruentura esta colmena;
quede agora en vn rincon,
que despues aura sazon
para cortalla sin pena. »

A Cerdan no le fue mal, Cerdan.
pues con su misma moneda
le pagaron su caudal;
haze guzanos de seda,
y assi le hizieron moral.
Tisbe que vio su despojo
[113] tambien logrado, el enojo
perdio que al arbol tenia,
y al que de nueuo nacia
dexo su manto y su antojo.

El se quedo muy vfano
con prenda tan singular,
y con su antojo en la mano
se puso luego a mirar
la hebra de su gusano.
El qual de puro discreto
por remedar al secreto,
tanto se quiso esconder
que cierto le deuio hazer,
pero no se vio su efeto.

Leuantando el pensamiento Fabian Cucalon.
a las damas con razon,
vino como por el viento
Fabian de Cucalon
enuestido en vn pimiento.
Ellas viendo su ademan
que ya pica a lo galan,
dixeron : « A buena cuenta,

[114] si Cucalon es pimienta,
Beneyto sera açafran. »

El qual gustando el sabor Beneyto.
de sus gallardos primores,
hizo alarde por mejor
de vnos naranjos con flores
del huerto de Miraflor.
Que pudieran a mi ver
el jardin enriquecer,
pero estan aunque loçanos
entre frutales enanos
que no los dexan crecer.

Don Guillem de Castro cria Don Guillem de Castro.
entre Marte y el esfuerço
su regalada poesia,
que semejando al mastuerço
se le ha nacido en vn dia,
Mas con fauor tan colmado,
que entre el arena sembrado,
de la playa que asigura,
echa tallos en hondura
despues de auerse entallado.

[115] Mostro su lança bien cara
de verdes hojas vestida,
que al almendro la acompara,
en vn punto florecida
como de Bamba la vara.
Las Musas dixeron qu'es
melancolico cipres;
y por dalle refrigerio
lo embian a vn cimenterio,
hasta alegrallo despues.

En vn laurel trasplantado, Don Geronymo Mercader.
que muchas vezes sembro,
por discreto y por letrado

332 *Pr.* : paya.

don Geronymo llego
Mercader acreditado.
Viendo sus versos contrarios
de los otros ordinarios,
y que hasta el cielo subieron,
arbol de euano lo hizieron,
porque del hagan rosarios.

Iunto de la sombra amiga — Don Miguel Ribellas.
de vn verde y florido ramo,
116 que todo el cuerpo le abriga,
vn caçador sin reclamo
viene caçando con liga.
Es don Miguel de Ribellas,
que con secretas querellas
las aues coger pretende;
y lo que es silencio estiende
al secreto, que no es dellas.

En efeto ha concluydo
que el secreto es propiamente
cubrirse y no hacer ruydo;
el ha dicho lo que siente,
por lo que biue escondido.
Las damas con mucho espanto
de que enfermo cace tanto,
con lagrimas de sus ojos
entregaron sus despojos
al arbol del palo santo.

Vn muy granado Soneto — Don Francisco Crespi.
de don Francisco Crespi
me mostraron al secreto,
tan cerrado que crey
[117] que era granada en efeto.
A las damas les agrada
aquella fruta guardada,
y su granado le hizieron,
porque en el talle le vieron
ayres del Rey de Granada.

Vn arbol menos altiuo Artieda.
de lo que es su gallardia,
del valor retrato viuo,
que del tronco produzia
ramos de palma y de oliuo,
Tendio sus tallos en rueda,
en señal de que Artieda,
que a su sombra se recrea,
escriue como pelea,
que a Iulio Cesar remeda.

Luego formaron quistion
por el las Musas y Marte,
que el pide con gran razon
de aquel Eneas la parte,
y ellas la de aquel varon.
Anda el pleyto, y no es tan llano
[118] que no ocupe alguna mano;
y assi quedara esta vez,
mientras declara el juez,
neutral como Veneciano.

De don Baltasar Centellas Don Baltasar Centellas.
vn Soneto amanecio,
que entre las plantas mas bellas
de las estrellas baxo,
y se quedo en las estrellas.
No quiso arrancar los pies
de la esphera, que al fin es
del cielo su compostura;
y assi quedo en la figura
de vn arbol puesto al reues.

Las damas lo engrandecieran,
sin temor de hazelle mengua,
si entre sus plumas tuuieran
el estilo de su lengua,
con que a la fama excedieran.
Mas el de puro discreto,
o por el mucho secreto
o por su mucha dulçura,

la lengua qu'esto assigura,
[119] se la comio en el Soneto.

Mucha algazara mouiendo Orts.
Orts con sus versos en prosa
llego a la fiesta corriendo,
disfraçado en vna rosa,
que se la viene comiendo.
Como sus obras incitan
las alabanças que gritan,
dixo gritando vn plebeyo :
« Este sera vn Apuleyo,
si la rosa no le quitan. »

Mas el callaua y comia
por hazer lo que le toca;
y assi sin ver lo que hazia,
se le metio por la boca
vn coco que en ella auia.
Orts pensando que era abeja,
a ser panal se apareja;
pero el maldito moscon
lo conuirtio en su vision,
y assi es coco o le semeja.

[120] ESTAS son, damas ilustres,
las mas que fertiles plantas,
que en vuestro jardin pretenden
assiento con alabanças;
Cuyo valor reconozco,
y cuya sombra en mi casa
sera desde aqui el blason
mas querido de mis armas.
Si, como soy Iardinero,
del mundo fuera monarcha,
sus rayzes como suyas
por mi la tierra abraçaran.
Pero la muy reduzida
que esta noche se me encarga,
partire con vuestros votos

y con otros que me amparan.
Vosotros, ingenios nobles,
que soys lo bueno de España,
y aueys ganado blasones
en contiendas menos llanas;
Pues la hermosura y la sciencia
quieren acierto y jornada,
que a vezes la menos bella
y el menos docto se alaba,
[121] Sino saliere mi acuerdo
ygual a vuestra esperança,
ni los que pierden se corran,
ni se empinen los que ganan.
Toda mi hazienda os partiera,
si a vuestras obras llegara;
pero soy vn cauallero
que la possee limitada.
Y assi midiendo lo poco
que de tanto ha de ser paga,
esta sentencia pronuncio
con la razon consultada.

Nos, don Gaspar Mercader,
hortelano de las Damas,
— en vna huerta que riegan
lagrimas poco notadas,
Y los ayres que la ocupan
son fuego que el ayre abrasan,
y los verdes labirintos
secos enrredos del alma,
Las llaues yerros de amor
y el perro que esta en su guarda,
es vn mudo Vulcanito
[122] que de secreto no ladra; —
Fallamos por esta nuestra,
que dimos en vna sala
de arrayanes retorcidos
con jasmines y con parras,
Con el sello de vna rosa,

que dexo su fresca estampa
en vna goma deshecha
de vna enzina verde clara,
Que las estancias que pueden
ser de las damas estancias,
que ni tienen versos cortos,
ni en preambulos se gastan,
Ni asonantes escabrosos
desacreditan su gala,
ni aconsejan que se cuenten
las mercedes alcançadas,
que es vengança poco noble,
aunque es bien justa vengança,
Son las que el Petrarca nueuo
ha consagrado a la Fama,
don Guillem de Castro digo,
que el anillo de oro alcança.
Maldonado despues del
[123] tres pares de guantes gana
de flores deste jardin
mas olorosas que el ambar.
A don Carlos de Boyl
por lo que adora las damas,
le damos por premio justo
vna banda de oro y plata,
De su adoracion insignia,
mas en Valencia sonada
que lo fue la jarretera
del Rey Duardo en Bretaña.
Y suenen los menestriles
mientras en primera instancia
con sigundo aliento el premio
que es sigundo se declara.

Dos llaues pide el Soneto
segun la comun sentencia,
vna de plata que abre,

532 *Pr.* : segnn.

y aun otra de oro que cierra.
Fue opinion de muchos sabios
que estas dos van por la tierra
en dos hombres repartidas,
que las pierden y las truecan,
[124] Y que por milagro estan
en vna mano contentas,
alguna vez en la vida
que se juntan por gran fiesta;
Por donde la mayor parte
de los Sonetos se yerran,
sacando cabeças de hombres
y remates de culebras.
Esta verdad me assiguran
las señoras de mi huerta
que en vn cordon las dos llaues
han traydo aqui a Valencia.
Y andando por el lugar
a lo vedado cubiertas,
del llauero las cortaron
de Caliope la bella.
Y a la mano del ladron
descubrieron como diestras,
que por saber la verdad
ha sido el premio cautela.
O mugeril artificio,
que mas que vn Comico enrredas,
pues con tus embustes solos
se pueden juzgar tus tretas!
[125] Don Geronymo que ha sido
buen Mercader en la feria,
como maestro de todo
tiene las llaues maestras.
Restituya las agora,
y lleue el premio por ellas;
y a Pretel damos los guantes
para tratar sus abejas;

536 *Pr.*: estos.

Hizo gran tiro a la copa,
perdiendose vna cera;
y por la miel que ha comido
no le consienten que beua.

Los que de su patria amada
las costumbres exercitan,
sin buscar en otras partes
vsos de agenas prouincias,
Merecen que ella les sea
madre sigura y propicia,
y por hijos regalados
los señale en sus caricias.
Son los versos mas de España
las tassadas redondillas;
y assi Español muy deueras
126 se muestra quien las cultiua.
El medido Castillejo
les hizo raja en Castilla,
hasta que de Italia Lazo
nos vino con nueuas Indias.
Muy hidalgos son los gustos
que su donayre exercitan,
y apegados al lenguage
qu'es de su tierra natiua.
El que en esta competencia
con residencia mas fina
el oro dellas dexo
libre de rastros de alquimia,
Sin errar en versos cortos
y sin dexar indecisas
las razones començadas
en la primera quintilla,
Don Leodomio es Mercader,
cuya rigurosa lima
en nada remisa anduuo
con tratar de vna remisa.

590 *Pr.* : vnino.

La dama indeterminada
a dalle se determina
los guantes de ambar en premio
[127] de lo bien que la castiga.
Miguel Beneyto dos pares
de flores lleue, y la embidia
de muchos que aciertan menos
con mas años e ygual dicha.
Y assi lo determinamos
vistas las prueuas, y vistas
las fundadas pretensiones
en abonos y en justicia.
Testigos seran las damas,
a cuya sombra diuina
mis sentencias recelosas
se consagran y se arriman.

Todos alabaron a vna boz la Iusticia que a cada qual se auia guardado en la sentencia, y don Leodomio Mercader lleuo los guantes de ambar, que se le acabauan de dar en premio de sus coplas, a la hermosa Belisa, que le dio otro mayor, pues al recibillos puso los braços sobre el tierno cuello suyo. Las discretas palabras que le dixo, no fueron escuchadas, porque andaua entonces la folla de la [128] musica; solamente vimos que don Geronymo Mercader la copa de plata, y don Guillem de Castro la sortija de oro, los dos juntos lleuaron tambien los premios a Belisa. Desto quedo muy vfano Fideno, pues se hallaua esclauo de dueño tan auentajado en todo; y quisiera publicar alguna fiesta para en el rio, por pagar con ella la que entonces se acabaua de hazer; mas por ser ya invierno, lo dexo por entonces; como tambien la sala todos, y fueron acompañados con la musica y con las blancas hachas que don Gaspar Mercader les tuuo apercebidas.

[129] LIBRO SEGVNDO

DEL

PRADO DE VALENCIA

COMPVESTO

POR DON GASPAR MERCADER

La vispera del mas alegre dia que muestra el Sol su cara, sin poder alumbrar cosa que reguzijada no este, festejando al primo del hazedor del mundo; quando los Moros ponen de verde haya los azogados remos, las tembladoras flamulas, los gallardetes vistosos, las banderolas largas en los barcos ligeros, cubiertos ya de arrayanes verdes, y en las dos bandas dulçaynas y tamborines; quando los Iudios visten sus infames personas con mas cuydado que los Sabados, y quando toda la Christiandad entiende solo en alboroços, [130] bullicios, juegos, danças, contentos y alegrias, entonces pues, dos horas antes que las estrellas llegassen a ver el Prado, estauan todos los pastores del sentados en la vistosa orilla del cristalino rio, y desde alli mirando en los corredores largos del Real famoso cerca de la Virreyna muchas damas y, haziendo corte al Virrey, los caualleros que estauan esperando vn Capitan que del lugar auia de salir, como todos los años es costumbre en dia semejante, a reguzijar el prado con poluora, y no a guardar la playa, que siendo de Valencia sigura se esta; nadie espero mucho la compañia, que luego el son de las caxas puso alerta los ojos que, aui-

sados de los oydos, vieron baxar la puente vn paje de rodela vestido de naranjado, y en el murrion vn penacho con plumas todo de martinetes estimados y de celestes paxaros, en fe del Capitan para cuya cabeça lo lleuaua; el qual vistio aquel dia su persona de tela naranjada sobre puesta de aes y effes coronadas con [131] el cañutillo blanco de lo que ellas eran, y en el hombro yzquierdo vn reforçado mosquete que, disparado a pulso, mostraua la fuerça de quien lo regia. Formose esquadron, hizo se salua, subio por el nombre, y llego a la casa que dizen de la madera, hecha a modo de fortaleza; y fuelo este dia para subir de punto el reguzijo. En las quatro esquinas della estauan fixadas quatro banderas de infanteria, acompañadas de pifaros y caxas y de muchos soldados que en su guarnicion y defensa estauan. Llego el esquadron de poca gente y concierto mucho con veynte pieças reforçadas; dispararon todos, ganose este fuerte, y con instrumentos alegres de fuego se solemnizo la vitoria.

Llegaron infinitos cohetes a los cielos a dar nueuas desto a la Luna, que no osara salir aquella noche sin el reboço de sus humos, corrida de ver tantos soles en el Prado; al fin salio en ocasion que ya el pastor de Denia tenia mil alabanças dichas desta tarde. Y agradecien-[132]do a la Luna su acertada venida, empeçaron vn juego entre pastores bueno, y nombrado el de la a, b, c, desta forma que cada vno de los que jugauan, auia de tomar vna letra, como digamos M, y dezir que salio de vn lugar o prouincia, cuyo nombre empieça por M; llego a otro que empieça por M, el nombre del huesped tambien por M, el de la huespeda por M, comio por principio algo que empiece por M, el medio de la comida por M, las postres por M, partio a otro lugar que tambien empieça por M, vio en el camino vn pastor, o pastora, nombrado por M, tan hermosa, o hermoso, como algo que se nombre por M, y la quiere, o lo quiere,

como algo que tambien empiece por M. Este es el juego; y el que no acertaua en todo, daua luego a los juezes vna prenda; y acabado el juego la cobraua, despues de cumplida la penitencia que por el yerro se le daua.

Iuezes fueron los pastores de Denia, y repartieron las letras, dando a los pastores las primeras letras de los nombres de sus que[133]ridas pastoras, y a las pastoras bellas las letras primeras de los nombres de sus galanes. Diole a Fideno por letra B, y a Belisa por letra F, a Cardenio A y a Arcinda C, a Dinarda O y a Olimpo D, a Nisida L y a Lisardo N; estos fueron solamente del juego, porque Leonardo auia entregado su cuerpo a vna penosa ausencia, como tambien el alma al rigor cruel de los rabiosos celos nacidos de que a Laura casauan; y desesperado fuese a la guerra, a que las balas del artilleria le quitassen, como mas piadosas, las flechas que en el coraçon le auian puesto los ojos de Laura, que tampoco se hallo en esta jornada, por andar algo pensatiua y triste.

Mandaron los juezes a Fideno que diesse principio a este juego; y luego el a vista de infinitas atapadas y arreboçados que los auian cercado, empeço diziendo : « Señores, yo sali vna vez de Buñol, y llegue a Burgos; el huesped era Bernardo, la huespeda Beatriz, dieronme Berros, Bonitalo y Berengenas dulces; par[134]time a Buytrago, tope con Belisa, tan hermosa como Venus; y quierola como el Bien. » Todas las bocas de los oyentes fueron ecos de lo que dixo Fideno, diziendo bien a vna boz; solo el pastor de Denia le dixo : « Venga vna prenda, Fideno, que has errado el juego, diziendo que Belisa es tan hermosa como Venus, y el nombre de Venus, ni escrito, ni pronunciado, no empieça por B. » Fideno dixo : « Señor, yo dare prenda, y pagare justamente, pues erre no solo en esso, mas tambien mintiendo en la comparacion; pues jamas Venus fue tan bella como Belisa, a quien hize agrauio y pido perdon. »

Y juntamente con esto dio por prenda vn liston naranjado guarnecido de plata, con que yua ceñido. Luego le toco a Belisa proseguir el juego, y dixo : « Señores, yo sali vna vez de Francia, y llegue a Ferrara; el huesped que halle, se dezia Fernando, su muger Francisca; comi Fideos, Faysanes y Fruta. Partime a Frisa; tope con mi padre tan hermoso como Febo, y quierole co[135]mo mi Fama. — Esso postrero disculpa tu yerro para conmigo, dixo el pastor de Denia; pero el nombre de padre no empieça por F, y si lo dissimulara contigo, quexaranse de mi los demas; dame vna prenda, que yo la boluere con penitencia leue. » Obedecio Belisa, dandole por prenda vna sortija.

Luego Cardenio dixo : « Vna vez sali de Alemaña, entre en Augusta, en casa de Alfonso y Antonia; comi Almendras, Anades y Azeytunas; fuy a Antiochia, tope con Arcinda, bella como vn Angel; quiero la como el Alma. » Respondiole Arcinda : « Otra vez sali de Castilla yo, entre en Cordoua en cas de Christoual y Catalina; comi Cohombros, Cabrito y Castañas; partime a Cartagena, tope con Cardenio, hermoso como el Cielo; quierolo como el Coraçon. » Ni en Cardenio, ni en Arcinda no huuo que notar yerro alguno; solamente murmuraron muchos, que siendo tan colmado el fauor que Arcinda le auia hecho, pudo dissimular Cardenio sin hazer alguna excessi[136]ua demostracion de plazer; y el que mas noto esto, fue su amigo Fideno, que estaua corrido, y casi llorando, que Belisa auia escogido por menor daño que pronunciar el nombre de Fideno, el auer errado adrede nombrando a su padre y el poner su prenda a dispusicion del juez. Vuo tantos pareceres en esto, que notauan vnos la compostura de Cardenio, otros dezian : facilmente se encubre vn pesar, pero vn plazer tan crecido no se como cabe en vn pecho. Otros seguian diferente vereda, diziendo que mas presto mata vn gusto que vna pena y que assi mas dificultoso era

de encubrir; llegaron a trocarse las disputas en apuestas. Y por atajar esto dixo el pastor de Denia : « Cardenio, vna destas Señoras atapadas manda, y yo pido, que nos digas tu parecer en vn romance en lo que estan disputando, y tu escuchas; haz lo por mi, y no por auer errado; que en todo anduuiste tambien como sueles. » Cardenio humilde y cortesano respondio : « Tanto bien al[**137**]cança el pastor que merece ser mandado de ti, que el no errar yo fue mayor yerro, pues me desuio las ocasiones de obedecerte, cumpliendo la penitencia que me dieras; mas ya que mis yerros doras con esta merced que me hazes, yo te obedezco y siruo. »

Romance de Cardenio, prouando que es mas facil de encubrir vn plazer que vn pesar[1].

SIEMPRE las causas mayores
hazen mayores efetos,
que por la fuerça del mal
se rige la de los pechos.
No hay plazer que llegue a grande,
ni pesar que sea pequeño :
que assi los bienes y males
los suele medir el tiempo.
Aquello se dissimula
que tiene menos sugeto
para llenar los vazios
de los rincones del pecho.
[**138**] Pues si el pesar es tan grande
que jamas cabe en vn cuerpo,
y el mayor plazer no hinche
los mas humildes alientos,
Claro esta que del pesar
saldran los muchos excessos,

1. De D. Luis Ferrer de Cardona, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 147), sous le titre de *Romance probando que es mas facil encubrir el placer que el pesar*. Var. : 8 *Pr.* : suelen — 12 *Noct.* : del seno.

en corrientes por los ojos,
o por la garganta en fuego,
Y que el plazer mas crecido,
por ser del alma consuelo,
repartida por el gusto,
todo se queda alla dentro.
Iamas por mucha triaca
rebento ningun enfermo;
y muchos han rebentado
de comer poco veneno.
Es el pesar vn gigante,
que tiene por aposento
la breue estancia de vn alma,
mal represado en su centro.
Y es el plazer vn enano
en vn gran palacio puesto,
que aun con la sombra no puede
medir sus dorados techos.
[139] Y pues los bienes son cortos
y los males tan soberuios,
lo que mas puede en los hombres,
esso se resiste menos.
Y assi muy pocos pesares
vemos quedar encubiertos,
y muchos gustos se cubren
con las fuerças del silencio.
La opilacion del enojo
a muchos brauos ha muerto;
y a pocos flacos acaban
ahitos de algun contento.
Hoy hazen en mi la prueua
los amorosos preceptos,
pues soy en fauores mudo,
y fuera rabioso en celos.

21 *Noct.* : Y aquel placer — 43 *Pr.* : gusto.
v. 49-52 *Noct.* :

Y en los trances amorosos
quedan seguros preceptos.
Quien no despinta favores?
y quien disimula celos?

GRANDEMENTE satisfizo Cardenio a todos, y mayormente a los que abonauan y defendian su cuerdo disimular; y sosegados todos, prosiguio el juego Lisardo, diziendo : « Yo sali de Napoles vna vez, pose en Narbona en casa de Nicolas y Narcisa, comi Natas, Neblis y Nuezes; llegue [140] a Najara, donde tope a Nisida tan bella como el Norte, y quierola como el Nacer. — Aqui esta el yerro, dixo el pastor de Denia, porque el querer o aborrecer su nacimiento cada vno conforme los males o bienes del discurso de su vida mala o buena, es caso en que puede dezir se : huelgo me, o no, de auer nacido; pero gozo presente de nacer, no dizes bien, Lisardo. Aun si dixeras pesar, se dissimulara, pues todos nacemos llorando; da vna prenda, y passe el juego adelante. » Quisiera Lisardo disculparse, diziendo que tambien nace el amor en algunos pechos, y que por Nisida lo dezia, en quien se holgara de ver nacer algunos agradecimientos amorosos, pero al fin protesto y pago con prenda de vna montera azul; y luego Nisida dixo : « Yo sali de Lisboa, entre en Laredo en casa de Luys y de Leonor, comi Lechugas y Lampugas y Limones de açucar y, passando a Leon, tope con Lisardo, tan hermoso como la Luna; quierole como la Luz. »

No tuuieron que reprehender ni ca[141]stigar en Nisida, y assi passo el juego adelante, Olimpo diziendo : « Yo sali vna vez de Dinamarca y entre en Dacia a posar en casa de Domingo y de Dorotea; comi Datiles y de vn Delfin y Duraznos; y passando a Denia, tope con Dinarda, hermosa como Diana; quierola como al Dinero. » El pastor de Denia reprehendio muchissimo la comparacion que hizo Olimpo del amor de su dama al amor del dinero, como no decente por cierto al parecer de todos; y assi con general consentimiento fue penado por ello, y huuo de dar en prendas vn rabel de pi-

nauete y euano, encaxadas las dos maderas a pedaços con tal artificio, que estaua el rabel cubierto con las cifras del nombre de Dinarda; la qual estaua ya apercebida para entrar en el juego, y no pudo aun, porque los arreboçados que al rededor passeauan eran muchos, y entre otros andaua vno que dio ocasion a todos de mirallo, porque hazia piernas tan afectadamente, y con tales pausas, que ni el son, [142] ni la caxa creo yo que le faltauan en la cabeça. Esto obligo a las atapadas a que le pidiessen al pastor de Denia que hiziesse dezir sobre esto algunas coplas, de suerte que las oyessen todos, y assi le huuo de tocar esta vez a Fideno; y parando el juego, dixo assi:

Satira de Fideno a los hombres que de ordinario van haziendo piernas[1].

Estos hombres que tornean
todas las horas del dia
haziendo piernas, marean
a los que en su compañia
por su desgracia passean.
Que con tal furia mouellas
suelen a las pobres dellas,
que sin saber lo que hazen,
sus tristes piernas deshazen
debaxo el nombre de hazellas.

Piernas haze a su despecho
qualquiera destos camellos,
porque de sus pies sospecho
[143] que por estar lexos dellos
se apartan tan largo trecho.
Con todo, es el cielo amigo
de su discrecion testigo,

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 79), sous le titre de *Satira a los que van haciendo piernas.* — Var. : 15 *Pr.* : trechos.

pues viendo que en conocellos
no lleuan cuenta con ellos,
ellos la lleuan consigo.

La vez que llego a encontrallos,
para tener que reyr
me paro vn rato a mirallos,
gustando de verles yr
hollando como cauallos.
Porque tal su furia es,
que juzgandolo al reues,
pensando estar en la guerra,
son verdugos de la tierra,
que la açotan con los pies.

Y de tal suerte la hieren
para fingirse feroces,
que diran quantos los vieren,
que hundiendo la tierra a coces,
ver sus Antipodas quieren.
[144] Mas no nos diera disgusto
que lo quisieran, que es justo
que tengan tal intencion
hombres que muestran que son
antipodas del buen gusto.

Por no perder su compas,
estos que la tierra aborta,
o por no acertar jamas,
aunque a vezes les importa,
ni van menos, ni van mas.
Tanto que su compas viendo
al mundo van pareciendo
con sus passos compassados,
que son hombres, que pagados
andan la tierra midiendo.

Qualquiera destos trabaja
al que es mas desuanecido

37 *Noct.* : ques justo — 52 *Noct.* : al ques mas envanecido.

en locura hazer ventaja,
y lleuan siempre al oydo
el tardo son de la caxa.
Y es gusto verlos andar
quando dan en passear,
145 pues lleuan los arrogantes
las piernas como Elefantes,
que no las puedan doblar.
Y como acostumbra ser
ociosa y vana esta gente,
por esto viene a querer
hazer piernas solamente
por tener algo que hazer.
Y assi pues hazen eternas
estas costumbres modernas,
yo de su exemplo mouido,
por hazer algo, he querido
hazelles pies a sus piernas.

Todos le pagaron con risa a Fideno las coplas, que generalmente dieron contento; y no anduuo mal la causa dellas, pues en tanto que las coplas se dezian y todos estauan mirando a Fideno y escuchandole, ocupados, el se agazapo entre otros muchos que sobre la yerua estauan tendidos. Y aunque despues de hauer callado Fideno lo buscaron con los [146] ojos, ni pudieron hallarlo, ni saber del; y assi tornaron a acabar el juego, pues solamente faltaua por jugallo Dinarda, y dixo assi: « Yo sali vna vez de Ouiedo, y entre en Orihuela en casa de Onorio y de Olalla, y comi Orejones, Olla podrida y Ostiones; parti para Osma, tope con Olimpo, bello como el Oro, y quierolo como a mis Ojos. » No pago, ni deuio nada Dinarda.

Acabado ya el juego, reconocio el pastor de Denia las prendas que en su poder tenia, y consultando las penitencias que por los yerros passados se auian de dar, con las atapadas que lo cercauan, empeço mandando a

Fideno, por lo que tenia de galan y enamorado, que dixesse la fabula de Europa en Tercetos. Obedecio Fideno, pero fue pidiendo licencia para valerse de vnos que para el mismo sugeto hauia escrito Gaspar de Aguilar, vn poeta famoso Valenciano, de tanto credito que por solo su nombre se dispenso con Fideno para que los dixesse con mucho gusto de todos los que ya callando los esperauan. Y dixo assi :

[**147**] LA FABVLA DE IVPITER Y EVROPA,

Dirigida a doña Artemisa de Oria, Duquessa de Gandia y Condessa de Oliua.

El soberano Iupiter tonante
desde vn balcon de aquel alcaçar santo
que tiene en ombros el soberuio Atlante,
Causando al mundo general espanto
buelue y rebuelue los turbados ojos,
ya consumidos por Europa en llanto.
Y para dar principio a sus antojos,
en el cielo immortal dexar procura
sus Reales insignias y despojos :
Aqui dexa la toga y vestidura
con que rige los hombres con sossiego,
alli la gran corona de luz pura.
De su inuincible mano arroja luego
los fuertes rayos con qu'el mundo altera,
hechos centellas de abrasante fuego.
[**148**] Apease del Aguila ligera,
con cuyas alas esmaltadas de oro
suele bolar contino por su esphera.
Y perdiendo el respeto y el decoro
que deue a su grandeza, al suelo baxa,
donde bolando se transforma en toro.
Y con hazer a los demas ventaja,
de Europa entre las vacas se presenta,
y ser quien es dissimular trabaja.

Pero quando cayeron en la cuenta,
en viendole venir buelue y leuanta
qualquiera dellas la ceruiz esenta;
Qual arroja de arena con la planta
vna gran multitud al ayre vano,
qual se huelga de velle, y qual se espanta.
Viendo pues su semblante soberano,
de amor quedaron casi todas muertas,
qual si tuuieran sentimiento humano,
Porque los bellos ojos, que son puertas
del alma, tiene como el sol ardientes,
de su diuinidad señales ciertas,)
Los cuernos, aunque chicos, reluzientes,
los pies ligeros, y las manos francas
en correr a mil partes diferentes;
149 Desdel erguido cuello hasta las ancas
hermosa y remendada vna piel tiene
con pecas negras sobre manchas blancas :
Tan bello al fin y tan hermoso viene,
que desdel mar de Potosi hasta el Mauro,
y desdel monte Olimpo hasta Pirene,
No hay animal que no le ofrezca el lauro,
pues de modo llego que parecia
que baxaua del cielo el signo Tauro.
Salio la bella Europa en compañia
de las hermosas virgines de Tyro
por solo hazelle al que da luz al dia.
Que saliesse tan bella, no me admiro,
porque la menor luz de sus centellas
deslumbraua el Topazio y el Zafiro.
Dezir que parecio entre las donzellas
la blanca luna quando fue burlada
baxo vn hermoso pauellon de estrellas,
Sera en ley de razon cosa escusada,
pues de los rayos de sus ojos bellos
suele tomar el sol su luz dorada.
Esparzidos lleuaua los cabellos
con tal belleza sobre el cuello hermoso
que seruian de lazo a muchos cuellos.

[150] Su pecho que al amor tiene imbidioso,
mostro por entre sartas de granates
su grandeza y poder marauilloso;
Tenian todos ellos por remates
vnos dixes con piedras esquisitas
de admirables hechuras y quilates;
Hauia Camafeos, Margaritas,
Iacintos, Cornerinas, Esmeraldas
y perlas Orientales infinitas.
Bordado de coronas y guirnaldas
deuidas a su frente vencedora,
vn vestido saco corto de faldas;
No porque libertad en ella mora,
mas como de ninguno se recata,
sale como siluestre caçadora.
El vestido galan es de escarlata,
y las guirnaldas y coronas tienen
las flores de oro, y lo demas de plata.
Todas las damas que con ellas vienen,
en juegos y alegrias diferentes
a la orilla del agua se entretienen.
Mientras buscan las conchas reluzientes,
el mar juega y retoça con sus plantas,
con pequeñas menguantes y crecientes.
[151] Y entre estos juegos y alegrias tantas
mira la bella Europa en las riberas
del mar, que son por causa suya santas,
Vn rebaño de vacas, que ligeras
pacen por vn lugar mas apazible
que ninguna de entrambas primaueras.
Y el toro, cuya luz inaccessible
puede dexar su coraçon vencido
mas que la flecha del amor terrible,
Muy alegre al encuentro le ha salido,
que pues se conuirtio vna vez en oro,
bien puede estar en toro conuertido.
Por esso con respeto y con decoro
llega a besar sus pies, y ella le teme,
que aunque tan bello y tan hermoso, es toro.

El qual, como el amor le abrase y queme,
procura que en miralle con terneza
la que es estremo de beldad se estreme.
Y aunque parece toro en la braueza,
su gran ferocidad templar cudicia,
por engañar de Europa la belleza.
Y assi para tenella mas propicia,
con la espalda la ciñe y la rodea,
con los cuernos la halaga y la acaricia.
152 Con la enroscada cola se passea
por los jardines de su saya rica,
con la lengua la lame y la recrea.
Con los bramidos su aficion publica,
(o gran muestra de amor!) y quanto haze
con los ojos despues se lo dedica.
La descuydada Europa, que le plaze
perder su libertad por ganar nombre
de muger que las deudas satisfaze,
Para que mas su noble pecho assombre
a quantos liberales hay, procura
honrrar a vn toro con fauores de hombre.
Y para dar principio a su locura
texerle de las flores mas hermosas
vna corona de su mano jura.
Que como son sus manos tan dichosas,
tienen en su color por excelencia
jazmines blancos y encarnadas rosas;
De tenerlas por flores hay licencia,
porque quando las coge, no se halla
de la flor a la mano diferencia.
El toro que se postra y auassalla
junto a los venturosos pies de aquella
que le ha vencido en desigual batalla,
153 Espera el lauro y la corona bella,
que en la guerra de amor el que es vencido,
es el merecedor y el digno della.
Y despues que de flores ha texido
Europa la guirnalda que compone
mas bella quel Abril verde y florido,

A illustralle con ella se dispone,
  y en el remolinado ceruiguillo
  en lugar de coyunda se la pone.
Queda el hermoso cuerpo del nouillo
  de arrayan, verde, de claueles, roxo,
  de violetas, morado y amarillo,
Que Europa, porque tenga mas despojo,
  deshoja en el las flores que han sobrado
  de aquel diuino celestial antojo.
Y como esta tan libre de cuydado,
  no piensa que el que Iupiter se nombra,
  pueda venir en toro transformado.
Ningun peligro el coraçon le assombra,
  y assi se sienta sobre el toro hermoso,
  que pues pintado esta, sirue de alfombra.
Y el, como esta de aquello cudicioso,
  con gran velocidad al mar se ofrece,
  que esta de ver sus glorias imbidioso.
4] Entra el toro nadando como vn pece,
  mas ella luego luego no se enoja,
  porque piensa que en ello la engrandece.
Pero en sintiendo que los pies se moja,
  ya se arrepiente dello, ya se altera,
  ya se tiene a los cuernos, ya se arroja;
Mas viendo ques en vano, de su gente
  de lexos se despide con los ojos
  mas cubiertos de perlas qu'el Oriente.
Iupiter con los triumphos y despojos
  que le da la Fortuna, corre a Creta
  por dar algun aliuio a sus enojos.
Buela con mayor furia que vn Cometa,
  ningun peligro teme, en nada topa,
  y sin lleuar tridente el mar sugeta.
Y despues de venirle todo en popa,
  se sube al cielo donde esta, y fenece
  la fabula de Iupiter y Europa.

Quien pues, bella Artemisa, quien merece
  que esta fabula insigne se le ofrezca,
  sino aquella que en todo le parece?

Mas no es bien que con esto la engrandezca,
que harto bien a la fabula le viene
que en alguna manera te parezca.
[155] Pues si alguna belleza Europa tiene,
porque auia de ser tu semejança,
este grande atributo le conviene.
Si es de antigua prosapia, quien alcança
la grandeza y valor de tu linage,
tan digno de renombre y de alabança?
Si ella tuuo en el mar tan buen passage,
sentada en aquel toro, que desnudo
vino de su grandeza y de su trage,
Traerte a España de Liguria pudo
el Iupiter famoso de Gandia,
transformado en el toro de su escudo.
Pero, si ella mostro su couardia,
quando se vio en el mar fiero, importuno,
sin vela, sin timon, sin luz, sin guia,
Tu que eres la gran hija de Neptuno,
quando passaste el mar embrauecido,
no mostraste jamas miedo ninguno.
Ser tu padre Neptuno, el que tendido
esta de largo a largo en los estrechos
que forma el mar en Gibraltar y Abido,
Lo dize la gran fama de tus hechos,
pues en tu pecho la fortuna encierra
mayor nobleza que en los otros pechos.
[156] Tu padre esta en el mar como en su tierra
sentado, y con imperio y señorio
mueue los fuertes animos a guerra.
Y quando se alça con orgullo y brio,
por cada pelo de cabeça y barua
destila vn ancho caudaloso rio.
Y como labrador que al mundo adarua,
destroça y desmenuza con su trillo
de los contrarios la confusa parua.
Por ser dios de las aguas es caudillo
de las guerras nauales, que acomete
con fuerte pecho y coraçon senzillo.

No hay Turco, no hay infiel que no sugete
con sus fuertes cauallos de madera,
que corren mas que vn Andaluz ginete;
Porque son todos ellos de manera
que con timones en lugar de frenos
paran a la mitad de la carrera,
Por bandas y por plumas estan llenos
de flamulas que al viento se desatan,
y en lugar de relinchos echan truenos.
De tal modo destruyen y maltratan,
que tiran balas en lugar de coces,
quando a los enemigos desbaratan.
57] Y con ser tan ligeros y velozes,
lleuan los pies de remos y caminan
con espuelas de comitres ferozes.
Eston son los que al Turco desatinan,
y las barbaras gentes Africanas
por estos humillarse determinan.
Con estos tu gran padre tiene hufanas
las antiguas riberas de Liguria,
donde el sagrado mar peyna sus canas.
Mas sin hazer a su valor injuria,
sera bien que renueue a la memoria
de tus passados la sangrienta furia.
Pues la fortuna leuanto su gloria
con las alas del aguila triumphante,
blason antiguo de la casa de Oria.
Que fuesse leuantada fue importante
la que quedo estendida y dilatada
por todas las prouincias de Leuante,
Donde la fuerte, valerosa espada
del Principe famoso de tu nombre
fue con razon temida y respetada.
Ninguno puede hauer que no se assombre
de ver que en vn linage aya podido
hauer con fortaleza siempre vn hombre.

240 *Pr.* : su canas.

158 Que muralla sin Doria se ha subido?
que estandarte sin Doria se ha plantado?
que batalla sin Doria se ha vencido?
Que prouincia sin Doria se ha ganado?
y que armada de naues y galeras
sin Doria por el mar ha nauegado?
El arbolo de Christo las banderas
en los confines de Africa remotos.
poblados de temidas gentes fieras.
El sossego motines y alborotos,
y en las escaramuças y combates
de su estoque dexo los filos botos.
El prouo de su pecho los quilates,
mostrando mas valor vn tiempo en Francia
que el fuerte vencedor de Mitridates.
Para la flor de lis fue de importancia
que estuuiese en su pecho, porque estuuo
con mas belleza y con mayor fragancia.
Por otra parte. quando el nombre tuuo
de caudillo Español. venciendo a Marte,
la immensa furia del Frances detuuo;
Que aunque de entrambos tuuo el estandarte,
ninguno tuuo la vitoria cierta,
sino el que tuuo al Doria de su parte.
159 Como en el verde Abril la hermosa huerta
esta llena de flor. qualquiera historia
de su fama immortal esta cubierta.
Pues quando estaua en duda vna vitoria,
si el Doria peleaua, la balança
caya siempre donde estaua el Doria.
Su patria procurando su alabança
con priuilegios, mandos y gouiernos
pago de sus vitorias la esperança,
Y con gran multidud de halagos tiernos
ennoblecio su nombre y su persona
con estatuas de marmoles eternos.
Tambien quiso entregalle la corona
en abono de aquello que la fama
con clara trompa de metal pregona.

Tu pues, que deste tronco eres la rama,
illustrada con hojas, y aun con ojos,
de todo el mundo que te quiere y ama,
No culpes, Artemisa, mis antojos,
que en pago de tan grande atreuimiento
el coraçon te ofrezco por despojos.
Que pues te alaba el alto firmamento,
donde tu nombre con estrellas santas
escrito queda en su eleuado assiento,
160] Y pues te alaba el sol con luzes tantas,
y con aquella que le das, destierra
el aljofar menudo de las plantas;
Y pues te alaba el hombre que en la tierra
escudriña el secreto soberano
del supremo valor que en ti se encierra;
Y pues te alaba el prado, el monte, el llano
con todo aquello que en el mundo cabe
hasta el mas pobre misero gusano :
Y alfin pues alabarte todo sabe
sin eceptar ninguna cosa, dexa
que el nada que soy yo, tambien te alabe.
Mas si de mi alabança formas quexa,
de la imaginacion que lo procura,
este soberuio pensamiento alexa.
Mejor es que te alabe tu hermosura,
tu discrecion, tu ingenio, tu linage,
tu nombre, tu semblante, tu cordura.
Cada qual sera justo que trabaje
en publicar tu fama y tu grandeza
con su diuino celestial lenguage,
Porque en la hermosa faz tienes belleza,
en la cordura proceder humano,
en el linage publica nobleza,
161] En el lenguage estilo cortesano,
en el pecho magnanimo clemencia,
gallardia en el cuerpo soberano,
arte en el nombre, y en las obras sciencia.

Todos alabaron la traça, los versos y el lenguage con que la fabula fue compuesta, y el estilo bueno con que, sin tropeçar en silaba, la recito Fideno. Y en tanto que la ocasion pedia silencio, cobro Fideno su ceñidero naranjado. Y el pastor de Denia por sacar vna prenda de donde todas juntas estauan, saco dos : la vna fue de Belisa y la otra de Olimpo. Estas dos prendas tomaron a su cargo de penar vnas atapadas, que no lo tuuieron las manos para quitarlas al pastor de Denia de las suyas, diziendo que o hauian de lleuarse las prendas, o hauian todos de consentir en que ellas fuessen Iuezes dellas. Todos escogieron lo postrero, y assi mandaron a Olimpo que, pues su dama Dinarda auia dicho que como al Oro lo queria, y el amor deste metal no biue con estremo [162] en los coraçones de tan nobles pastoras, que fue quiça menosprecio, y en duda que vengandose desto, diga en Redondillas vn cuento verdadero contra las mugeres, y no con tan blanda mano que haya de quedarse sin prenda. Bien la dexara perder Olimpo, sino fuera porque hauia la hermosa Dinarda tocado con sus bellas manos muchas vezes el curioso rabel; mas Dinarda lo saco desta duda, señalandole que obedeciesse.

Y mientras se dispuso para hazello, mandaron a Belisa que, entretanto que Olimpo dezia las coplas, estuuiesse al lado de Fideno escuchando las razones que el quisiesse dezille, y que, sino obedecia, luego le darian a Fideno la sortija para que fuesse dueño della. Cotejo Belisa las dos cosas, y por mas hazedera y facil escogio escuchar a Fideno, porque las palabras en vn punto mismo nacen y mueren, y fuera grande inconueniente que todos los pastores del prado, y muchos sin saber la causa, viessen la sortija en poder ageno. [163] Finalmente dio lado a Fideno, como los demas tambien oydos a Olimpo, que ya dezia :

El cuento que piden los Iuezes, para que me den mi prenda[1].

La ciudad que en mil edades
con esfuerço sin segundo
domo libres voluntades,
Roma, que ha sido en el mundo
cabeça de las ciudades;
La que pudo deshazellas
con solamente emprendellas,
la que tantas ha vencido,
y la que despues ha sido
vencida de tantas dellas;

La que es agora coluna
de christianas esperanças,
la que es con suerte importuna
exemplo de las mudanças
de la inconstante fortuna,
Quando su triumpho duro,
64] a dos amantes crio
con vn solo pensamiento,
que la suerte en casamiento
sus voluntades junto.

El era de noble ser,
y ella daua en señalarse
en las muestras de querer,
que en esta pudo juntarse
ser constante y ser muger.
Y fue que amor imperfeto
por hazer mejor su efeto,
quiso por caminos varios
dos diferentes contrarios
juntarlos en vn sugeto.

1. De Miguel Beneito, dans le *Cancionero de los Nocturnos* (Martí, III, p. 15), sous le titre de *La Novela del Tiraquelo a proposito el discurso.*

Tanto cada qual queria
del otro los ojos bellos,
que toda Roma entendia
que su vida qualquier dellos
en la del otro tenia.
Biuian libres de enojos,
gozando dulces despojos,
y para sus pechos tiernos
[165] eran espejos eternos
vnos ojos de otros ojos.

Con reguzijo y recreo,
sin sombra de diferencia,
gozauan su dulce empleo
en ygual correspondencia
con dos almas y vn desseo.
Pero la mudable suerte
deste ñudo el lazo fuerte
corto con la furia estraña
de la afilada guadaña
de la rigurosa muerte.

Del en efeto acabaron
los dulces alegres dias,
y con su muerte faltaron
en ella las alegrias,
y las penas començaron.
Quisiera la biuda bella
yr tras el; pero su estrella
aqui la quiso dexar,
para podernos mostrar
el ingrato pecho della.

[166] En sepultura famosa
hizieron que se enterrasse,
y, por su ley rigurosa,
a que sobre ella llorasse
obligaron a su esposa.
Y en esta ley acertauan,
que como dellas notauan
que no llorauan su muerte,

con ley rigurosa y fuerte
a llorarla las forçauan.

Esta con pecho afligido
fue, como la ley queria,
a llorar su bien perdido,
y el sepulcro humedecia
de su adorado marido.
Con mortal desassossiego
vn rato lloraua, y luego
quedaua como pasmada;
ya estaua qual piedra helada,
y ya qual ardiente fuego.

Llamaua a la piedra dura,
y al muerto cuerpo dezia
que tuuiera a gran ventura,
por gozar su compañia,
estar en la sepultura.
Y dize : « Si quedo en calma,
con todo lleua la palma
mi doloroso cuydado,
pues en tu cuerpo enterrado
enterrada tengo el alma.

En el quise por cobrarte
encerrar el alma mia,
para con ella ayudarte,
porque con ella querria
boluer a resucitarte.
Mas, hay! que mi suerte esquiua,
para que pena reciua,
ordena con desconcierto,
que tu con alma estes muerto,
y que yo sin ella biua.

Pero ya que esto es assi,
no es justo que pueda tanto,
porque ha de ser contra mi,

ar. *Noct.* : 83 tuviera gran.

la dureza deste canto,
[168] que me diuida de aqui.
Mas no creo que podra,
que si en estoruarlo da,
con llanto la deshare,
y a pesar suyo estare
adonde tu cuerpo esta.

Ay piensa el pecho fiel
estar con amor profundo,
hasta que el hado cruel
buelua tu belleza al mundo,
o saque mi alma del.
Al lado quiero tenerte,
para poder desta suerte
eternamente juntar
lo que piensan apartar
amor, la fortuna y muerte.

Mas, hay! quan mal correspondes
a la pena en que me dexas,
pues tu belleza me escondes,
y a mis lamentables quexas
ninguna cosa respondes. »
Esto dezia abraçada
[169] a la dura piedra helada,
y con la mucha passion
a la postrera razon
vino a quedar desmayada.

Con esta pena quedo
desmayada y sin sentido;
pero, quando en si boluio,
hallo quien del bien perdido
cierto consuelo le dio.
Porque siendo alli llegado
vn hombre que descuydado
en hora pesada y tarda
era vigilante guarda
del cuerpo de vn condenado.

Y quando su guarda hazia,
descubrio vn ardiente fuego,
y tomandole por guia,
viendo esta mujer, vio luego
que de su pecho salia.
El qual su belleza viendo,
y su pena conociendo,
viendole alçar la cabeça
del largo desmayo, empieça
a consolalla diziendo :

« Templa tus tristes enojos,
pues tu puedes deshazellos;
trueca tan fieros antojos,
trata mejor tus cabellos,
enxuga tus bellos ojos.
Porque no es justo querer
tu propio gusto perder,
sin buscar a tu mal medio,
por cosa que no hay remedio
para que no pueda ser.

No es bien que tu ser destruyas,
serena tus dos estrellas,
que no son prendas las suyas
para derramar por ellas
las bellas lagrimas tuyas.
Que quien murio desta suerte,
ni supo, ni quiso verte,
que es cosa euidente y clara
que si tu rostro mirara,
jamas sufriera la muerte.

No te entierres sin consuelo,
mira que tu frente hermosa
es cielo de todo el suelo,
y no es ordinaria cosa
querer enterrar el cielo.
Dexe tu fiero cuydado,

o que pueda dejar de ser. — 174 y es, tras ordinaria cosa.

que el bien que esse hombre ha mirado,
otro le mire tambien,
que es justa razon el bien
tenelle comunicado.

No des bozes en desierto,
dexa tus llantos esquiuos,
y mira que es desconcierto,
no guardando fe a los biuos,
querella guardar al muerto. »
Esto dixo, y con passion
della prouo la intincion,
que para osalla prouar
la ocasion daua lugar,
y el lugar daua ocasion.

Ella que en su proceder,
tan sin serlo, se mostro
172 honrrada y casta muger,
mientras ocasion falto
para dexallo de ser,
Entonces con pecho fiel,
por no mostrarse cruel
a tan tierna voluntad,
sin poner dificultad
dexo regalarse del.

Con ella se fue, y turbado
conocio que los parientes
del misero condenado,
honrrados y diligentes,
del puesto lo hauian quitado.
Y luego en el mismo punto

177 y el bien que ese hombre ha gozado — 187 probo della la intencion — 191 Y ella — 200 Dans *Noct.* est ajoutée ici une strophe :

El con amor y terneza
enlazado en dulces lazos,
regalando su belleza,
con mil ardientes abrazos
gozo de su gentileza.

Y despues con alegria
la lleva en su compañia,
sin el muerto y sin pesar,
hasta llegar al lugar
adonde su guarda hacia.

201 Mas en llegando turbado — 205 de alli le habian.

mostrando rostro difunto,
dixo boluiendose a ella :
« Agora puso mi estrella
al biuir el morir junto.

Agora el biuir concluyo,
que Roma, porque muriesse,
obligo este esclauo tuyo
a que la vida perdiesse,
73] o guardase el cuerpo suyo.
Mi muerte miro de aqui,
por tu causa muero ansi,
mas contento partire
de que por ti morire,
y tu biuiras por mi.

— No permita el cielo santo,
(ella responde afligida,
enxugando vn tierno llanto,)
que sea Roma homicida
de vida que adoro tanto.
Pues tan desgraciada soy,
y en tan fiero punto estoy
con quien de mi lleua palma,
que, quando le doy el alma,
con ella muerte le doy.

Mi propria vida te ofrezco,
que por ser agradecida,
en fe de lo que padezco,
redimir quiero tu vida,
si redimilla merezco.
Pero vengo a imaginar
74] que lo puedo remediar,
pues quiere mi amor crecido
desenterrar mi marido
y ponelle en su lugar.

Y pues el remedio es cierto,
no temas tu mal esquiuo,

213 obligo a este — 230 muerte con ella.

yo cumplire este concierto,
que quien te da vn cuerpo biuo,
que mucho que te de vn muerto?
Su muerto cuerpo dare
por reyr lo que llore,
que es bien, trocando la suerte,
pues me dio pena su muerte,
que agora gusto me de.

Assi podremos hazello,
y en siendo el pesar passado,
si yo llego a merecello,
el se quede alli colgado,
qual yo de tu hermoso cuello. »
Esto llorando dezia,
y en ver qu'el le respondia,
sin empidille la toca,
[175] quiso escuchar por la boca
lo que responder queria.

Los dos juntos se boluieron,
y el muerto desenterraron
con la prisa que pudieron,
y donde al otro no hallaron,
este misero pusieron.
Ella con risa y estruendo,
el hecho no conociendo,
con el Adonis querido
luego se fue, del marido
y del sucesso riendo.

Y con su desemboltura
al triste cuerpo difunto
lo dexo con tal ventura
que le quito todo junto
la honra y la sepultura.
Y haziendo sus daños ciertos,

251 Ansi podremos — 254 el quede — 255 y yo de — **258 sus lacivos labios toca.** — 259 por escuchar — 261 **Los dos volando volvieron** — 264 el otro quitaron.

mostraron sus desconciertos
por sus mudables plazeres,
que de manos de mugeres
no estan siguros los muertos.

[176]

MVY bien parecio el cuento a los que estuuieron[1] escuchandolo y mirando el donayre con qué Olimpo le recitaua; y aun a Fideno le dio harto contento, y mas le diera mas largo por lo que fuera mayor el rato de hablar con Belisa, a quien hauia dicho y estaua diziendo assi : « Hermosissima Belisa, dueño ingrato de mis fieles ojos, quan cierto es que el estar tu escuchando me ha de ser efeto de algun yerro, tenido de ti por tal, y aun por mayor daño con nombre de penitencia. Como es pusible, cruel, que te alimenten mis quexas, y que te sean regalos mis tormentos? que culpa tengo yo en que la fortuna haya andado conmigo tan escassa quando repartio las riquezas? con el alma te adoro; rica es mucho, pues tan altiuos pensamientos tiene en lo demas. Qual de los zagales del Prado se me auentaja en algo? en que lucha entre que no venciesse, estampando en el arena la cabeça de mi contrario? que barra tire con nadie, que sigunda vez se me atreuiesse? quando sal[177]te con algunos, sin dalles ventaja? a que premio me opuse, que no te lo truxesse? que desafio ha hecho pastor, en que no exima a Fideno temiendole? que cantan ya en el mundo los musicos sino versos

278 sus lacivos placeres — 280 Dans *Noct.*, il y a encore une strophe finale :

Asi quedo tristemente
con un oprobio infinito
el cuerpo del inocente,
que sin cometer delito
trataron cual delincuente.

Mas castigo debio ser
del cielo, su padecer
sin duda lo merecio,
pues tanto en vida creyo
a su laciva mujer.

1. *Pr.* : estuieron.

mios, alabando tus ojos tan bellos como crueles? Si en el tribunal de amor se guardara justicia, yo se quien pretendiera tus braços, como ya deuidos a mi firmeza, y aun querellara de ti como homicida de mis floridos años. Yo confiesso, Belisa, que no me sera pusible jamas el oluidarte, que si pudiera, yo lo acabara conmigo por seruirte; pero mi fe es inmortal, como el alma en quien biue, y aun mas, porque no le se principio. Qualquier partido tendre por bueno; dame si quiera esperanças tan largas que no se cumplan : solo tengan esse nombre. Y si tampoco esto quisieres, haz por mi algo, solo hagas, y sea dezirme que gustas de mi tormento; que si con tu consentimiento passo estas penas, claro esta que de semejante venturoso purgatorio me sacaras al cie[**178**]lo de tus fauores. Declarame tu gusto para conmigo en bien o en mal : que si lo primero es, no sera justo que tengas mi vida en duda y alguna desesperacion mia en contingencia; y si lo postrero, sepalo yo y sacareme los desdichados ojos con que te ofendi. Duelete, Belisa, de quien te adora. »

No pudo dezilla mas Fideno, porque en este punto acabo Olimpo sus coplas; pero Belisa dixo al leuantarse : « Fideno, esta noche que vendra, a la vna boluere la respuesta por la rexa de mi choça. » Y fuese a cobrar la sortija a tiempo que ya Olimpo tenia su rabel de pinauete, y el pastor de Denia estaua mandando a Lizardo, cuya prenda quedaua ya sola, que antes de cobralla dixesse de improuiso vnas redondillas en nombre de vn galan que estaua esperando a su dama, que dexo de acudir, porque se le torcieron los chapines; y luego Lisardo dixo :

[179] *Quexas de vn galan que mal logro vn concierto, porque a su dama se le torcieron los chapines*[1].

AMOR con traças ruynes,
porque mi dichosa traça
no tuuiesse alegres fines,
colerico despedaça
el corcho de tus chapines.
Y como lo hizo pieças,
porque a hazerme bien empieças,
o almenos lo determinas,
quando a mi suerte caminas,
en mi desdicha tropieças.

Con todo es razon que calle
mi pena, pues si quisiera
este tropieço quitalle,
con mis suspiros pudiera
tener barrida la calle.
Que dezir que los dexaua
por el gran bien que esperaua,
no me puede disculpar,
[180] pues deuiera suspirar
por el tiempo que tardaua.

Eterno es mi padecer,
pues aguardando aquel fin
que no puedo merecer,
porque se tuerce vn chapin,
mi suerte viene a torcer.
Por el has llegado al suelo,
y por el pierdo el consuelo;
mas no es mucho que se tuerça,
que es menester mucha fuerça
para sustentar el cielo.

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 36), sous le titre de *Redondillas a una señora que por habersele torcido el chapin dejo de ir a cierta estacion.* Var. : 6 le hizo — 7 hacerme merce — 13 este estropiezo — 22 que aguardando el dulce fin — 29 ques.

Ofreciste al alma mia
que si ya no se juntasse
el cielo a la tierra fria,
no hauria quien estoruase
mi desseada alegria.
Pero soy tan desdichado,
que en la cayda que has dado,
mi gloria vengo a perder,
pues porque dexe de ser,
cielo y tierra se han juntado.

[181] Mas ya que amor me destierra
de mirar tus ojos bellos,
leuantalos de la tierra,
porque son tales que dellos
el mundo teme otra guerra.
Que piensa, pues con enojos
Faeton por sus antojos
con vn sol pudo quemalle,
que acabaron de abrasalle
los dos soles de tus ojos.

La vltima redondilla estaua diziendo Lisardo, quando llego de mano en mano vn papel sellado a las del pastor de Denia, en que le pedian que si estaua otra penitencia por dar, que mandasse dezir vnas coplas de vna dama a vn galan que por dalle un billete, le dio vn papel en que tenia escritos sus pecados. El pastor de Denia boluio a Lisardo su montera, y mostro como ya quedaua sin prenda el lugar donde primero estauan todas, pero por no dexar a nadie con quexa ni desseo, le rogo a Dinarda que no por peni[182]tencia, sino por hazer a todos merced, dixesse las coplas que pedia el escondido dueño de aquel papel, y con[1] mucho contento accepto Dinarda y empeço juntamente diziendo :

49 acabaran.

1. *Pr.* : ccon.

Redondillas de vna dama a su galan, que por dalle vn billete, le dio vn papel en quien tenia sus pecados escritos[1].

Tv piensas con el papel
acreditar tus passiones,
y aure de serte cruel,
si juzgo por las razones
que van escritas en el.
Estraños son tus cuydados,
pues con efetos turbados
tan sin acuerdo estuuiste,
que por billete me diste
el papel de tus pecados.

Lo que yo miro de aqui
que tu descuydo promete,
es ver que daras alli
[183] al confessor el billete
que escriuiste para mi.
Que a el con nueuos errores,
porque nunca te mejores,
y que todo se rebuelua,
pues pides que yo te absuelua,
pedille querras fauores.

Bien te acusas, bien te culpas,
pues por tener contricion
sin buscar vanas disculpas,

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 27), sous le titre de *Redondillas a vn galan que dio a vna señora en lugar de vn billete vn papel donde estaban escritos sus pecados*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, t. I, p. 306), sous le titre de *Castellanas. De vna dama que su galan le dio vn papel donde el tenia escriptos sus peccados, pensando darle vn billete.* Var. : 5 *Estr.* : estan escritas — 10 *Estr.* : la summa — 11 *Estr.* : Ya me rio desde aqui — 12 *Estr.* : pues tu — 13 *Estr.* : que daras fuera de ti, — 20 *Estr.* : le querras pedir fabores.

en la nueua confission
agrauas tambien tus culpas.
Sobrado con este error
a tu nueuo confessor
ser pecador has mostrado,
que quien esta descuydado
sin duda es gran pecador.

Confiessas locos intentos,
pues que mi cielo te ofreces
sin ver tus merecimientos,
que otro demonio pareces
en soberuios pensamientos.
[184] Y por darte penitencia,
pues tu con mucha licencia
cielo me sueles llamar,
te pretendo derribar
del cielo de mi presencia.

Que, pues eres atreuido,
gustara de despeñarte
de tu cielo pretendido,
si pudiera derribarte
de lugar que no has tenido.
Mas, ya que no puede ser,
quiero darte a conocer,
pues te confiessas conmigo,
confessandome contigo,
como no te puedo ver.

Hoy tu gusto me eterniza,
y nueuo honor me atribuyo,
que, como assi me autoriza,
vengo a ser confessor tuyo,
y el serlo me martiriza.
Y assi con honrra mayor

24 *Estr.* : con la — 27 *Estr.* : a tu dama y confesor — 29 *Noct.* et *Estr.* : quien es tan — 34 *Estr.* : y otro — 52 *Noct.* : nuevo amor; *Estr.* : nuebo orror — 56 *Noct.* et *Estr.* : Y asi con drecho mayor.

para el cielo del honor
[185] que con honor conquiste,
dos coronas ganare
de martyr y confessor.

Que, como estas atreuido,
ymagino que dessea
tu seso desuanecido
que confessor tuyo sea,
pues tu mi martyr has sido,
O sin duda deue ser,
que tu puedes pretender
conforme el punto en que estoy,
que para absoluerte, soy
el Papa que fue muger.

Y entiendo que pretendian
los muchos yerros que has hecho,
pues tan de piedra me vian,
tocar en mi esento pecho,
para ver si le encendian.
Mas podre de ti quexarme,
que sigun piensas tratarme,
por infierno me has tenido,
pues dessa suerte has querido
[186] con pecados conquistarme.

Sobrado te desordenas,
mucha libertad professas,
y de suerte me enagenas,
que tu las culpas confiessas
y yo padezco las penas.
Mas no ay porque te persiga,
yo sola me fuy enemiga,
pues la muger ya promete

58 ***Estr.*** : que con balor conquistase — 64 *Noct.* et ***Estr.*** : que yo tu confesor sea — 66 *Noct.* : Y sin — 67 ***Estr.*** : que deues de pretender — 71-85 manquent dans *Estr.* — 76 *Noct.* : Y podre — 87 ***Estr.*** : pues yo e sido mi enemiga — 88 *Noct.* : que la muger; ***Estr.*** : porque la muger promete.

quando recibe vn billete,
que sufrira quanto diga.

Yo sola me fuy cruel,
que las culpas que en el vi,
nacieron sin duda en el
de la que yo cometi
quando recibi el papel.
Mas ya que lo he recibido,
pues tu confessor he sido,
alargando mi poder,
a mi me quiero absoluer
del yerro que he cometido.

[187] Y en penitencia me diera
tenerte vn poco de amor,
si mi fe no conociera
que, aun para yerro mayor,
penitencia graue fuera.
Mas a ti, que por perderme
confessor quisiste hazerme,
absoluiendo tu conciencia,
te señalo en penitencia
vn largo ayuno de verme.

Las coplas y la noche tuuieron fin a vn punto mismo, porque ya la blanca luz del aurora yua barriendo las estrellas[1] y los ruyseñores empeçauan a festejar su venida; y assi el pastor de Denia acompañado de todos se fue a su choça, y los de mas cada vno a buscar nueuos gustos y entretenimientos diferentes, porque siempre en el Prado hazen destos dos dias solo vno. Fueron muchos a ver las doradas arenas de la sossegada playa,

96-100 manquent dans *Estr.* — 102 *Noct.* et *Estr.* : forzarme y tenerte amor — 103 *Estr.* : quando por fee no creyera — 105 *Noct.* et *Estr.* : grave penitencia fuera.

1. *Pr.* : esterllas.

ruciadas con la blanca espuma que esparzen los remos verdes, otros a ver correr los [188] fogosos y alegres cauallos, que sin tocarlos casi median corriendo del Real los llanos, y otros a ver sobre los linderos verdes del rio alegre infinita muchedumbre de reguzijadas gentes al son agradable de diferentes[1] instrumentos baylando y cantando recebir el dia y rogalle al sol con lisonjas que las riendas tenga y el açote dexe, para que ture la jornada presente mas que las otras. Los pastores y pastoras fueron a que tambien el ganado paciesse a bueltas de la fresca yerua el dulce aljofar de la mañana agradable. Vno de los que primero hizieron este oficio, fue Cardenio, apesarado grandemente de auerse apartado de la presencia de Arcinda, cuyos ojos adora en tanto estremo que sin ellos muere; y al passo lerdo de las cabras salio cantando este Romance[2] :

A las templadas riberas
que el alegre Turia baña,
por el cielo defendidas
de las menudas escarchas,
[189] Con destemplado rabel
y con passion destemplada
sale Cardenio, vn pastor
que se hiela y que se abrasa.
Sale a llorar, mas no sale,
antes la passion le saca
de la choça el cuerpo triste,
y del triste cuerpo el alma.
Mas sacando a bueltas della
sus mal formadas palabras,
dize con acentos tristes
salidos de las entrañas :

1. *Pr.* : indiferentes.

2. De Tomás Cerdán de Tallada, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 135), sous le titre de *Romance a una gloria perdida.* Var. : 7 sale Biselio — 8 que entre los hielos se abrasa — 13 Y sacando.

« Bella Arcinda de mis ojos,
pues la fortuna me aparta
de los regalados bienes
que en tu presencia gozaua,
Quiero con lagrimas tristes
solenizando mis ansias,
llorando bienes perdidos,
sentir la pena ganada.
Pasca sin dueño el rebaño
por las dehesas vedadas,
y pues pierdo lo que gano,
perdido el ganado vaya.
[190] Miraua tus bellos ojos,
pero la fortuna ingrata
mudo mi suerte dichosa
con su ordinaria mudança.
Para otros desdichados
son vanas las esperanças,
mas para mi por mas pena
las possesiones son vanas.
Dexome en tiniebla obscura,
pues a mi pesar les falta
a los tristes ojos mios
el bello sol de tu cara. »
Esto dixo y arrojando
cayado y rabel al agua,
se boluio a sus mudas quexas
porque del hablar se cansa.

No sabia Cardenio que lo escuchaua el dueño de su libertad, hasta que vio y oyo juntamente que Arcinda le reprehendio diziendole : « Si, como agora mientes, siempre has mentido, desdichada de mi, que di credito a tus palabras y aposento en lo mejor de mi pecho! Di, falso [191] Cardenio, de que te quexas con tan grande estremo? que fauores licitos me pidiste que no los alcan-

17 Bella Tirse — 25 Pace sin dueño.

çasses? quando pude poner en ti los ojos que no te mirase? que tibieza en mi viste o rastro alguno de arrepentimiento, para que los ayres hinchas con suspiros, y a la tierra combides con lagrimas? Pero ya, Cardenio enemigo, conozco y veo que otra vereda siguen tus desseos, por otro norte se rigen tus ojos, otra pastora ocupa mi merecido lugar; ya mi retrato no esta en tu memoria, y si lo esta, sera borrado. Pluuiera al cielo, que agora es testigo de mi verdad, que yo pudiera boluer atras el tiempo y no me pusiera en ocasion de tanto sentimiento! Mas, ay de mi! que ciega estaua, que no aduerti esta naturaleza cruel de los hombres, en ellos tan cierta y en las mugeres tan poco conocida! »

Cardenio quiso satisfazer con palabras a la injusta culpa, diziendo : « Arcinda de mi alma, venenosas yeruas pazcan mis cabras, azibar lleuen siempre para [**192**] su beuida las corrientes de Turia, vn toro me alcance, vn rayo me queme, los cielos no me escuchen, amigos me falten, sin gozarte muera, y por daño mayor en agenos braços vea yo essos bellos tuyos, si otro dueño tuuo, tiene, ni tendra jamas mi vida sino la belleza de esse rostro y los soles diuinos de essa cara que adoro; confiesso que me quieres, y confiesso que me quexo porque no me quieres mas; que pues obras son amores, hasta que con ellas me obligues, mucho falta por hazer. — No te enojes, dixo Arcinda, y en esso postrero no tengo yo voluntad, ni de mi la esperes, hasta que de mis padres la conquistes; y quanto esto es mas verdad, mas merezco que me quieras. Ya te creo y te perdono; y no te quexes, pues si quien pinto el amor, viniera por original a mi pecho, gigante lo pintara, y no niño. Pero escucha agora cuya es aquella boz que canta. »

PVES no escuchas mis razones
por que la razon te falta,
[**193**] estas lagrimas escucha,

que lagrimas son del alma.
Que como en mi pensamiento
mis quexas solo se hallan,
por mis tristes ojos salen,
huyendo por no escuchallas.
Solo me dexan a mi,
siendo yo su propria casa;
que como ven que me quemo,
se arrojan por las ventanas.
No lloro la sangre mia,
aunque es sangre distilada,
sino lagrimas que son
la propria sangre del alma.
Ellas diran que yo biuo
muriendo, pues tu me matas;
dame la vida el ser tuyo,
y la muerte el ser ingrata.
Que me diras si te muestro
la fe que diste quebrada;
mira que agrauias al cielo,
que fue testigo al juralla.
Y pues es agrauio suyo,
al cielo pido vengança:
[194] mas en vano se la pido
pues es el cielo tu cara.
No solo mi amor, perjura,
con otro amor no me pagas,
mas para quando te ofenda,
el castigo me adelantas.
Del alma te di las llaues,
solo porque si llegaras,
viesses las penas que passo
para ver si te obligaran.
Pero ya me desengaño,
y tu tambien desengañas,
que en todo el cielo pareces,
y mas en el ser boltaria.

Con atencion escucharon el Romance Cardenio y Arcinda, porque lo cantaua muy bien Olimpo, aunque venia beuiendo el poluo de las huellas de su ganado, a quien siempre seguia. Toparonse con el para concertar algun entretenimiento para todo el dia. Pero apenas se saludaron, quando por entre vnas ramas vieron salir a Lisardo con su rabel [**195**] y su ganado, al vno siguiendo y en el otro tocando, y acompañandole con su boz y este Romance :

Mil años ha que pudiera
contarme ya entre los muertos,
sino me tuuiera biuo
la fe de mis pensamientos.
Tan asida tengo el alma
del oro de tus cabellos,
que me sustento con solo
las imbidias que la tengo.
Tus bellos ojos adoro
con los mios si te veo,
y en apartarme de ti
con lagrimas los anego.
Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,
que tuuo mi esperança ingrato dueño.
Si te busco en la cabaña,
con mis desdichas tropieço,
y por ser tantas y tales,
llego tarde, o nunca llego.
A tus dichosas paredes
todas las noches me quexo,
[**196**] y son para mi tan sordas
que ninguna vez me oyeron.
Con infinitos suspiros
tengo tan cansado el viento,
que passo la vida mia
con solo tres elementos.

Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,
que tuuo mi esperança ingrato dueño.
Es mi tormento ecessiuo,
siempre mucho y siempre fiero,
porque, como siempre crece,
es ordinario y es nuevo.
De tu rigor inhumano
para tu belleza apelo,
pero juzga mi enemigo,
y es mucho lo que pretendo.
El coraçon ha prestado
las alas a mi desseo,
y aunque soy Fenis de amor,
por vn impussible muero.
Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,
que tuuo mi esperança ingrato dueño.

[197]

Con algunos suspiros tristes acompañaua su boz Lisardo, porque Nisida mostraua en algunas ocasiones estar arrepentida de los fauores que le hauia hecho; y aun sin duda los suspiros llegaran a lagrimas, sino lo atajaran Cardenio y Olimpo diziendole : « Seas bien venido, Lisardo, para que juntos nos holguemos. Pero mira aquella quadrilla de Angeles, que sacan sus anades al rio y sus cabellos a obscurecer los rayos del sol. » Salian juntas Belisa, Dinarda, Nisida y Arcinda[1], echando suertes, pensando no ser oydas, para saber qual diria vn Soneto sobre juramento de que hauia de dezir en el el estado de su vida aquella a quien le tocare, y caminando aspacio, tratauan de algunos preceptos de amor. Finalmente huuo de dezir Belisa el Soneto, y en el la verdad clara de su estado, pues aunque no lo sabian

1. Arcinda est nommée ici par erreur. Elle est déjà en scène depuis le moment où elle est venue reprocher à Cardenio ses plaintes amoureuses.

sino Fideno y ella, que esperauan el plazo de hablarse aquella noche, tenia ella el coraçon entre tantas dudas y congoxas, nacidas del esperar, que dixo verdad diziendo assi :

[**198**] Bvsco paz, y mantengo eterna guerra[1],
ardo de amor, y soy de amor vn hielo,
a vn tiempo me assiguro y me recelo,
mi voluntad en todo acierta y yerra.
Quien me tiene en prision, ni abre, ni cierra;
sin lengua puedo hablar, sin alas buelo,
despeñome al abismo, subo al cielo,
salgo del mar, y anegome en la tierra.
Hazeme descuydar solo el cuydado,
estoy en mi quando de mi me quexo,
con veneno curar pienso la herida.
Iamas me trueco, y siempre mudo estado,
la muerte llamo, y de morir me quexo :
quien compondra tan descompuesta vida?

Sino nos engañas, Belisa, con fingimiento, dixeron las tres pastores, bien podemos yr a pedir albricias a Fideno, de que ya no tiene su mal tan cierto, pues tu tienes tu libertad tan en duda; pero yo sospecho que ya el lo adiuina, y viene a darnos sus cabras, en cuyo seguimiento lo vemos, y aun cantando : escuchemos le, que contra el Sol las ha. » Y era [**199**] verdad, porque siendole cada punto vna hora y cada hora vn siglo esperando la noche, lo desesperaua el dia, y assi cantaua sin poder imaginar que persona alguna lo escuchaua entre las hojosas ramas de los frondosos arboles :

1. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 124), sous le titre de *Sonato de impusibles,* et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.,* 1901, p. 338), sous le titre de *Soneto a vna vida descompuesta.* Var. : 7 *Noct. :* abismo y — 10 *Noct.* et *Estr. :* me alejo.

Belisa, si el sol
mira tus cabellos
y adora tus ojos,
mataranme celos.
Por darme pesares,
lleua passos lerdos,
y tus labios toca
por darme tormento.
Quisiera vengarme,
aunque en balde peno,
que sus rayos topo,
pero no su cuerpo.
Mas ya que mi rabia
no puede mordellos,
mordera las piedras
donde tocan ellos.

[200]

No pudo Fideno acabar su romance, porque sintio disparar la pieça mayor de los baluartes en señal de alguna grandissima nouedad peligrosa; y no tardo mucho, quando sin preguntalla vio la causa, y a poca distancia vn Leon feroz y orgulloso, que retillando los ojos, enroscando la cola, las guedexas riçando, los dientes cruxiendo y las vñas desembaynando, venia por el Prado bufando, a toda prissa buscando en quien ceuarse. Deste sucesso fue causa, que en la casa Real donde (por autoridad y por costumbre) de ordinario hay Leones bien cerrados y mejor mantenidos, el que los tiene a cargo, dexo vna puerta entre abierta, para entrar sigunda vez; y entre tanto pudo vn Leon de los mas feroces y menos tratables salir como salio a causar en todas las pastoras espanto, en los pastores miedo, y en Fideno corage, porque de improuiso se juntaron todos sin dexarles el Leon tiempo para tomar consejo, porque cerro con ellos, pensando tener ya [201] la pressa por suya; todos se alargaron lo mas que pudieron, sino Fideno que a pie quedo se desciño la honda haziendo

rostro al Leon por defender el de Belisa hermoso, a quien con ruegos y bozes persuadia que se fuesse a poner en cobro; pero ya no pudo Belisa encubrir el grande amor que a Fideno tenia y le dixo : « Valeroso Fideno, si el Leon no te vence, ningun lugar hay tan siguro como este; y si te mata, que mas bien para mi que hallar mi muerte tan cerca, ahorrandome el trabajo de buscalla? aqui estare contigo, quiça tendre ventura de que empiece por mi el Leon y antes de ofenderte quede saciado, y tu sin daño; toma esta piedra, que desta suerte dandote muchas te ayudare. » No tenia las manos quedas Fideno, ni tan poco diestro era, que mal lograsse la piedra de Belisa; tal lance hizo, que la estampo en el ojo derecho del Leon, con cuya sangre el mismo se bañaua todo, dando saltos sin concierto de puro dolor. Todo el gu[202]sto que Fideno tuuo del buen lance, se lo quito el pensar que la primera cosa que Belisa le hauia dado, fue aquella piedra, y diera la vida por no hauella enagenado de si, y algo corrido la dixo : « Belisa de mi alma, perdona mi yerro, aunque la piedra tuya, por ser tuya, no la puse, ni la pondre menos que sobre los ojos; en los de la honda la puse, despues en los del Leon, y agora la cobrare para ponella sobre los mios, de quien eres dueño; y ya por cobralla riño, y no por restaurar mi vida, que mas vale la piedra. » Cardenio, Lisardo y Olimpo ayudauan a Fideno con sus hondas, quiero dezir con el sonido dellas, pero no con las piedras por ser lexos, bien es verdad que era por estar con sus pastoras; pero Fideno todo lo hizo, y de suerte que dio muerte al Leon y cobro la piedra de Belisa, dexandola obligada y a el satisfecho del grande amor que en ella conocio.

Muerto el Leon, llegaron infinitas gentes, y aun no todos sin miedo; no fue menester buscar entretenimiento [203] para aquel dia, que bastantemente le huuo en semejante caso; solo a Fideno se le hizieron mil las horas de aquel dia, y dos mil las que de la noche auian de passar

hasta el señalado plaço; jamas quito despues de puesto el sol los ojos del Norte y los oydos del relox, que todas las veces que daua horas, quitaua vna de vida a todos los del mundo y a Fideno se la daua; llego por sus puntos la saeta a señalar la vna, el reloix a tocalla, y Fideno a la rexa de la cabaña de Belisa, donde a poco rato las puertas de la ventana se abrieron, y las de los cielos a Fideno, que dixo a Belisa :

« Siempre me fueron verdaderos mis ojos, y fieles sin mentir jamas, pero en esta ocasion, tan merecida como estimada, casi no los creo, si los oydos mios no los asiguran.

— Bien lo puedes estar, dixo Belisa, de que soy tuya por obligacion y por gusto, sin negarte de hoy mas lo que pidieres, como esten de por medio las rexas de mi choça y los rallos de mi honor. No quiero que con palabras me conquistes fauores, ni con enrredos me [204] enlazes, sino por lo que deuo a mi desseo, quitarte las ocasiones de pedir dandote de vna vez quanto de mi pueden alcançar tus pretensiones, porque la muger que da poco, tiene grande culpa; pues dando poco dize que esta poco obligada; yo lo estoy infinito a los cielos de mi buen empleo, y a ti, Fideno mio, de verte tan mio que de mi propria tengo imbidia. Esta verdad conoceras en lo que hago, pues no quiero deuerte sino que me deuas, haziendo por mi lo que pudieras assentar a tu cuenta, si negandolo diera ocasion a que lo pidieras mil vezes. Mi mano toma, y quisiera dartela dada; pero como el amor no esta lexos del interes, quiero que me pagues esto con tu mano; prestamela vn rato, para que pueda dezir para conmigo, que me vi asida de la misma aldaua de mi cielo.

— Agora tuuiera mayor ocasion, dixo Fideno, de poner duda en mis bienes si me hallara solo, pero con la mano mia tengo asida el alma, señal de que estoy biuo y que no es sueño; como mas sabia [205] eres mas dis-

creta, y como mas noble, mas liberal; dizen que de buena mano buen dado, y tu das la mano y todo. Perdona me si enmudezco agora, que no quiero hazer agrauio a mis labios, quitando de ellos esta mano blanca tuya, que por ser de cristal no impidiera la vista, pero si la boz. Mil vezes la beso, recogiendo para el coraçon el ayre que tanto bien toco. Sigura estas, Belisa, de mi secreto, pues ya toda la vida lleuare esta mano con que la tuya tengo, tan asida a mis labios, y tan besandola siempre, que por no apartalla de mi boca, haure de callar eternamente.

— Mal conoces mis dudas, dixo Belisa; ya ni temo, ni pido siguridades; primero que me determinasse, esamine tus prendas, conoci tu valor, y de ti fieme; y antes veras, Fideno, eternas noches sin dia, trocar lugares mis cabras, y las estrellas los arboles en el cielo, sin fortuna la mar, el mundo sin engaños, la pobreza estimada, las vidas siguras, bolar los peces, llorar los Cisnes, en agosto nieues, Fenis infinitos, [**206**] venados lerdos, siguros bienes y amor sin cuydado que te dexe de querer con las veras que te adoran estos ojos tuyos...

— En quien biues, respondio Fideno; pues, Belisa, primero dexaras tu de ser la muger mas hermosa del mundo, que yo dexe de quererte por dueño de mi vida; la merced que me hazes pago con el alma, y el bien que recibo, lo aposento en mi coraçon; ya no hay en mi males dudosos, ni bien que no este muy cierto, pues de los golfos de mis penas me sacas con la mano al puerto siguro de tus fauores. Mil años biuas, angel mio, que yo siguros los tengo, mientras tu me amparas! Pero dime, Belisa, como podria yo ganar tierra para con tus padres, que no me quieren como yo los quiero? de que te mire, les pesa; ofendidos los tengo con mi solicitud; que me dizes? que me aconsejas? que me mandas que haga?

— Que, Fideno? dixo Belisa, tu negocio y el mio; mirame siempre que pudieres, y ponte donde yo tambien

te vea; de lo de mas no tengas pena; que satisfechos nosotros, que mas quie[207]res? »

Respondio Fideno : « Mas tengo yo de querer y mas que procurar, pues tu voluntad tanto de la suya pende; claro esta que tengo de conquistalles el gusto con los seruicios que pudiere hazelles. — Fideno de mi alma, dixo Belisa, dexate agora de festejar mis padres, y del tiempo espera nuestro bien, que solo el es quien puede remediarnos; yo lo desseo tanto que estoy contenta con solo ymaginar que podria ser verme en tus braços, a vista de todas las imbidiosas pastoras del Prado, si el tiempo quiere; pero, Fideno, ya es tarde, siento ladrar a Vulganito; y no querria que nos sucediesse alguna nouedad; demos le a la fortuna este rato de contento a cambio, para que nos lo buelua al plaço con interesses de mayores espacios. Toma este coraçon que traygo pintado en este papel, lleualo en señal de que va contigo el verdadero mio, en quien biues. Y a Dios, Fideno, que mas ladra el perro, y no estoy sin miedo. »

Tomo Fideno el coraçon; y las cortesias de qual primero se yria, turaron [208] gran rato; pero al fin a vn mismo tiempo se apartaron de la rexa, y se fueron Belisa a su cama, y Fideno a mirar el coraçon pintado que lleuaua, a la luz del luzero, que ya oso salir despues que Belisa se entro. Y tampoco tardaron mucho las coloradas nuues en traer nueuas del cierto dia y arreboles del cercano sol, con cuya venida ya los paxaros cantauan, las choças se abrian, los ganados se ponian en pie, y tambien los pastores para lleuarlos a pacer, y el primero fue Olimpo, siempre quexoso de su corta suerte. Salia de la choça primero abierta que sus ojos soñolientos; y pesandole mucho de despertarse, entre bostezos dixo este Soneto al sueño, de quien era tan amigo :

Soneto de Olimpo al sueño[1].

No me dexes en manos del cuydado,
querido sueño, imagen de la muerte,
que quisiera gozarte sin perderte,
pues de su original fuyste traslado.
[209] Apenas, sueño amigo, me has dexado
quando se ofrece al alma la mas fuerte,
por esso en lo infelice de mi suerte
eres mas dulce quanto mas pesado.
Llamante, y con razon, muerte fingida;
ofrece tu descanso el fin incierto,
o miseria en el mundo no entendida!
En tan dudoso bien ay mal tan cierto
como auer menester en esta vida,
para poder biuir, fingirse muerto?

Llego Fideno a saludar a Olimpo diziendole : « Buenos dias, amigo, que ya el de oy para mi lo sera, pues en tu compañia le doy venturoso principio. Vna ocasion se me ofrece, Olimpo amigo, para echar de ver los que lo son mios : ya sabes mi vieja passion y mi tormento ordinario, agora pues quiero a pesar de mi estrella fingirme alegre y por vna cierta ocasion reguzijar el Prado con las fiestas que pudiere, que desta vez no ha de quedarme cabra por vender, ni en mi choça cosa por empeñar; que si salgo con mi in[210]tencion, dineros tendre hartos despues, y sino dexare el Prado, pues en la guerra por su persona dizen que los gana vno si puede, o sino, que los quita; para todo me hallo. Haz me agora merced, Olimpo amigo, de no faltarme en las fiestas, para que en ellas me honrres y me obligues de nueuo. » Olimpo le respondio que si lo haria, y que fuessen juntos a

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (édit. E. Mérimée des *Mocedades*, p. 163), sous le titre de *Soneto de vn melancolico de vn sueño*. Var. : 1 mano — 4 de tu — 6 al alma vn dolor fuerte — 14 para auer de bivir.

hablar con los otros pastores que ya salian al Prado festejando lo con nueuas coplas; a quienes llegado Fideno con su buen termino y cortesia ordinaria gano las voluntades, de manera que ninguno respondio en duda, sino todos prometiendole personas y haziendas, para que mejor saliese con su empresa. « Pues ya tenemos esto negociado, dixo Fideno, bien sera que demos jornada y señalemos fiestas y dia, y, pues a mi me toca, lleuad los ganados a pacer a los puestos acostumbrados, y esperadme en la fuente de las rosas, donde passaremos la fiesta, haziendo lo que digo, que yo voy por la licencia al pastor de Denia. »

Todos se fueron, y llego Fideno a la choça del pastor de De[211]nia quando ya leuantado salia a poner sus ojos en los jasmis, antes que los pisasse el sol con sus rayos fuertes, y recibio a Fideno muy bien como solia, y mejor quando supo la causa de su venida; diole licentia para las fiestas, los braços para abraçalle y palabra de ser juez en ellas. Fideno se fue luego, por no perder punto en su negocio, a la fuente de las rosas, y no espero mucho a los otros pastores, y llegados les dixo : « Ya solo falta, amigos y señores mios, que pongamos en talle las fiestas, que ya tengo licencia para publicallas. Pareceme, si os parece, que las diga yo para ver si os dan gusto, y del modo que pienso salir en ellas, y para que cada vno escoja la vereda que mas quisiere. » Parecio a todos acertado esto, y asi dixo Fideno : « La primer jornada digo que sera bien que tengamos vna justa de quien yo sere mantenedor, en el rio con barcos que tendre yo preuenidos para quantos quisieren, con trages y con empresas diferentes como cada vno quisiere; yo saldre en vn barco hecho a forma de cauallo, con quatro remos a modo de seys pies, con cuello, pecho y es[212] paldas, proporcionado todo con paramentos naranjados sobrepuestos de coraçones de plata, y en la silla de armas, puesta en su lugar, yre yo con pellico y montera

naranjada, cubierto todo de coraçones de plata, y en la montera plumas naranjadas y blancas, para que tenga el ayre con quien jugar y no quede aquel dia cosa en el Prado sin tomar plazer; sera de pino la lança, porque reguzijen las astillas, y entorchada de naranjado y plata; la targeta en quien se tienen de dar y recebir los encuentros, sera a modo de coraçon, y en ella pintado vn cielo con vna ancora y vna mano asida, y dize el mote :

Pues con mi mano alcance
la vitoria,
sigura tengo mi gloria.

Las lanças que han de justarse seran tres, y los premios que se han de ganar, yo los pondre, y el pastor de Denia los juzgara. » Muy contentos quedaron Olimpo, Lisardo y Cardenio de las ga[**213**]las, inuencion, empresa y mote que Fideno auia de sacar, aunque les parecio que el gasto passaua de mucho, y asi le dixeron a Fideno que solo traçase otra fiesta, porque bastauan dos, auiendo tantas cosas que preuenir para ellas; y Fideno lo hizo por dalles gusto, y por tener todos yeguas en que salir, escogio vn juego de cañas, diziendo : « Yo saldre en mi yegua blanca, que tendra aquel dia las vñas doradas y vn jaez de monte, cubierto de lunetas de pauos, las cabeçadas de lo mismo, adornadas en lugar de plumas con flores naranjadas y blancas, petral de cascaueles plateados, y mi persona vestida a lo morisco, con marlota y capellar naranjado, con infinitos coraçones de plata y oro, turbante blanco y naranjadas plumas en la blanca adarga; sacare por empresa vn pauo con la rueda hecha y los pies de oro, sin cosa que pueda entristecello, y el mote dira :

[**214**] Por todas partes dichoso
vengo y voy,
porque de Belisa soy.

Si tu sales tan brauo y galan, quien ha de osar salir a competir contigo, ni sacar a luz su pobreza para que mas la sepan, dixo Cardenio; pero pues nuestro fin ha de ser seruirte, cada vno hara lo que pudiere. — Essa merced estimo infinito, dixo Fideno, y la seruire toda mi vida con lo poco que vale mi persona. Lo que agora falta, es que quando el sol de lugar a que los achos de teda alumbren, vengays a mi choça, de donde honrrado y acompañado de vosotros, yre a que se publique el cartel, que ya estara escrito delante de los pastores de Denia, que yo tendre preuenidos, para que no este sin la compañia que nuestros ojos dessean, y con esto a Dios hasta entonces. »

Fuese Fideno a componer el cartel, y entre tanto tratauan los pastores de que modo saldrian. Dixo Cardenio : « Yo tengo de poner mi barco a modo de galera Real, y no ha de auer cosa des[215]de la popa hasta el espolon que verde no sea, el arbol, la entena, las velas todas verdes, flamulas, banderolas, gallardetes, todo sera del color de mi vestido, verde siempre y de tafetan sobrepuesto de vnas cifras del nombre de mi hermosa Arcinda, a quien desde agora le prometo los premios todos; mi lança sera de verde y plata, y en la targeta sacare por empresa vn sol preso dentro de vna gabia, y dira el mote :

Por loco y por atreuido,
pues toco
los ojos que miro yo.

Desta manera pienso vengarme de los celos que muchas vezes me dio el sol tocando con sus atreuidos rayos los hermosos ojos de mi Arcinda bella; y pues todo el Prado sabe quan justamente gozo y merezco sus regalados fauores, bien podre salir de verde tambien en las cañas en mi yegua, que tendra aquel dia verdes los

clines y la cola, y sacar [216] vna confiada empresa, vfana del estimado bien que gozo, y sera vna galera de oro que sobre los mismos cielos estrellados nauega, y dira el mote :

Si mas que cielos huuiera,
mas quisiera, y mas tuuiera. »

OLIMPO dixo : « Muy brauo y galan saldras, Cardenio, y aunque no pienso ygualarte en galas ni empresas, ni prometer premios, pues aquella ingrata no los recibira sino de quien la lleue nueuas de mi muerte, con todo pienso salir muy a proposito del estado en que me hallo. Bien aya Fideno que ordena estas fiestas y en ellas da ocasion a todos los pastores para publicar sus quexas o sus amores; yo tengo infinitas de Dinarda, y assi pienso formar vn monte sobre vn barco, cuyos remos vayan escondidos, y todo el monte sobrepuesto de tembladeras de papel blanco, como las lleuan tremolando los niños; y en la cumbre del yre ve[217]stido de esclauo con vna argolla al cuello, en cuyo remate estaran puestas tembladeras a modo de veletas, la lança yra cubierta y poblada dellas, y en la targeta este mote :

Toda la vida es mi dueño
la belleza
de quien tuuo ygual firmeza.

EN las cañas pienso salir muy a lo brauo, vestido de amarillo desesperado, y como ya menospreciadas y perdidas mis esperanças, pondre en la lança dos hierros : el vno tocara siempre el arena barriendola en la carrera con las banderetas verdes, y el otro tendra atrauesado por la mitad del cuerpo vn Cupido desnudo con [1] su arco, flechas, aljaua y benda, y el mote entorchara la hasta de la lança diziendo :

1. *Pr.* : desnud, ocon.

Pues mi esperança mato,
y tan mal me trata,
con hierro muera quien mata. »

[218]

LISARDO dixo : « Yo, aunque estuuiera aborrecido de Nisida, no me atreuiera a sacar empresa ni mote que resultalle pudiera alguna sombra de enojo; antes bien disimulara mis quexas, procurando hazer mi negocio sin dalla pezadumbre; pero gracias al cielo que estoy libre de semejantes illusiones, y assi pienso sacar artificiosamente sobre vn barco vna ballena cubierta de diferentes flores, y no tantas en numero como los tallos verdes de quien nacen, para que toda sea verde, en cuyo lomo yre yo puesto y vestido de lo mismo con mi lança florida y verde, y en la targeta con letras de oro escrito [1] :

De possessiones va llena
mi esperança,
que mi fe todo lo alcança.

ESTA vereda me estara muy bien seguir para con Nisida y no mal para mi pobreza, pues el Prado me fiara sin prendas la librea para esta jornada y para las ca[219]ñas, que solo en ellas mudare la empresa en el adarga, y sera vna yedra fiel que se abraça con el tronco verde de vn alamo, y dize el mote :

Ni la fortuna ni el tiempo
desharan
estos lazos que se dan.

YA se que mis mal pensadas empresas daran ocasion a que se haga burla dellas y de mi, pero disculpame el saber que jamas tiene razon vn pobre, ni sabe hazer cosa que gusto de; pero el cielo que nos dio manos

1. *Pr.* : escito.

yguales a todos, vera aquel dia quien tiene mas valor en ellas, y si nadara alguno encima y debaxo de su tarjeta; con esso pienso descorrer aquel dia la pobreza de mis galas. Pero vamos a ponernos bien y acompañaremos a Fideno, que luego nos esperara en su choça. »

Fueronse todos, y despues de anochecido salieron acompañando a Fideno con cien hachos de esparto y de teda con que les alumbraron [220] los zagales que para esto vinieron de todo el Prado, y con dulçaynas, tamborines y trompetillas, y con el mejor acompañamiento que jamas salio de choça de mayoral, quantimas de la de vn pastor pobre y humilde como Fideno; infinitos pastores le honrraron con luzes, y entre dos, los mas ancianos y principales, salio Fideno, y llego a la choça del pastor de Denia, que con su muger estaua en vna galeria hecha para esto, y acompañados de Belisa, Dinarda, Nisida y Arcinda, y otras pastoras las mas hermosas del Prado, y despues de la musica, en alta boz leyo vn zagal de Fideno, que, vestido de tafetan naranjado con plateados coraçones, venia para esto solo, vn cartel que dezia deste modo :

[221] CARTEL DE FIDENO,

pastor dichoso del Prado de Valencia.

PARA prouar que Iupiter a Danae, Medoro a Angelica, Piramo a Tisbe, Leandro a Ero, Bruto a Porcia, Tarquino a Lucrecia, Adonis a Venus, y Artemidoro a Vrganda mintieron todos quando les dauan nombre de perfectamente hermosas, y que ellos y todos los que vsan lo proprio con sus damas, tambien mienten, y lo vsurpan quitandolo a la pastora Belisa, cuya perfeta hermosura ha lleuado, lleua y lleuara ventaja a todas las pastoras y damas que en el mundo biuen, conociendo Fideno esta verdad mas que todos, generalmente desafia para sustentarla sobre [222] las dulces aguas del famoso Turia, en vna justa con barcos y sin tela, a tres encuentros de lanças;

la jornada sera de sol a sol, de hoy en vn mes, y los juezes el pastor de Denia y otros dos, de sola su voluntad llamados, y los premios los siguientes :

Al que mas galan saliere, vna honda de naranjado y plata.

Al que mejor inuincion sacare, vn pellico y montera de tafetan con aforros de arminios.

Al que mejor empresa y mote truxere, vn cayado de palma con remates de plata de martillo.

Y al que mejores lanças corriere, vna banda bordada, que pueda presentar al cuello de quien es esclauo.

Tambien se publica para el siguiente dia en regozijo de la fiesta primera vn juego de cañas con estos premios :

Al que mas galan saliere vna silla gineta con estriberas y cinchas.

Al que mejor empresa en el adarga [**223**] pintare, vnas medias de seda y tres cucharas de plata.

Y al que mas cerca del cielo leuantare los bohordos, vn gauan de paño verde, con pasamanos, alamares y biuos de color naranjado.

Y sobre todos los premios lo sera el seruir al pastor de Denia, con cuya licencia manda Fideno publicar el cartel y fixallo debaxo sus corredores, donde las cañas seran, y donde el sigundo dia se libraran los premios.

Fideno.

No solamente se fixo el cartel en la choça del pastor de Denia, sino en las puertas de la ciudad, en las bolas del puente y en la casa Real, que por esso nombro Fideno en el cartel pastoras y damas, porque no solo pastores quedasen obligados, sino caualleros tambien, para con quienes no sin valor se hallaua, y esto hecho tuuo fin la publicacion, dexando a Fideno en su choça y los demas se fueron a las suyas, [**224**] los vnos con desseo de ver las fiestas y los otros con cuydado de preuenir para ellas costosas y diferentes galas, que todo era menester para competir con las que de el mantenedor se esperauan en jornada tan publica y honrrosa.

[225] LIBRO TERCERO

DEL

PRADO DE VALENCIA

COMPVESTO

POR DON GASPAR MERCADER

LIGITIMOS y queridos padres del amor son siempre los ojos, cuya rigurosa madrastra es el ausencia, que con azibares lo alimenta, con mudanças lo cria, temprano lo desconoce, y luego lo deshereda : diganlo las humildes corrientes del triste Turia, que ya solo pagan al mar su tributo sin reyrse entre molidos oros, ni entretenerse con las verdes ouas; diganlo las calandrias y ruyseñores, que ya como tortolas biudas solo pisan ramos secos, y solo entretienen sus gargantas con arrullos [226] tristes y con endechas confusas; diganlo tambien los margenes, prados y linderos, cuyas secas alfombras son de cerdas y fueron de ramos verdes olorosos y floridos; diganlo los alamos, con cuyas tembladoras ojas ya quedas tiene el ayre por menoscabo tocallas, y por menosprecio el jugar con ellas; digalo la luna, cuya menguante ya es eterna, por no mirarse en las hondas negras que de plata fueron, y el sol, cuyos ausentes rayos desampara de color las yerbas y de luz los campos; y mas que todos juntos, lo diga, (si tiene aliento con que pronunciallo,) el mas triste y mas afligido pastor que jamas oluido cabaña, Fideno digo, cuyo palido rostro es testigo fiel de las congoxosas ancias de su afligido y penoso coraçon. Todo su bien ya es luto,

todo su contento tristeza, las musicas son suspiros, los romances endechas, las risas lagrimas, las canciones querellas, sus galas perdidas, sus inuenciones oluidadas, sus ojos fuentes, y su coraçon rabia, desgracia, tris-[227]teza, enojo, celos, desuentura, sentimiento y lloro.

Fuesse Belisa con sus padres por algunos dias, embiados de los pastores de Denia a las riberas del caudaloso Xucar; alargaronse las cañas y la justa para su buelta, y en vez della llego nueua de que la casan sus padres con vn forastero pastor, cuyas cabras pacen las yerbas frescas del Castellano Tajo. Esto huuo de ser para que tambien le diesse a Fideno enojo la embidia, cosa que jamas sucediera sino por este camino; ya no trataua con otros pastores, porque los que su mal sabian, apartauan se de con el, y los que no, su triste condicion aborrecian; solo lloraua sus males, solo los padecia, y sin compañia alguna pisaua las secas piedras, retratos de su ventura, y viendose ya tan muerto que no lo mataua el pesar, determino de embialle a Belisa vna carta, y no diziendole que a su noticia auian llegado las nueuas de que sus padres tratauan de casalla, sino quexas de la mudança suya, para con ellas descubrir tierra sin mostrarse de lo de mas sabedor, porque fue-[228]ra culpar la tardança de su desesperacion; con el zagal de Belisa que traya cartas al pastor de Denia muchas vezes, pudo embialle vna que deste modo dezia :

Carta de Fideno ausente a Belisa mudable[1].

A Belisa la mas bella
que ay del vno al otro polo,
de porte vn suspiro solo
y dese en sus manos della.

1. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 95), sous le titre de *Carta de un galan ausente a una dama mudable.*

A Ti, pastora tan bella
quanto mudable y cruel,
la salud te embia aquel
que a tu causa esta sin ella.

Pero si por esta via
a conocer no me doy,
quiero que sepas quien soy,
ya que ser tuyo solia :

Yo soy, mas no soy, menti,
porque estoy tan diferente
[229] del que era, que solamente
soy lastima del que fuy;

Soy quien ha sido alma tuya
de tu boca, y fue tan tuyo,
que se oluido de ser suyo
por tenerte a ti por suya;

Soy el que en pena excedi
las fuerças del sentimiento,
recibiendo por discuento
no mas de penar por ti;

Y si para te acordar
estas señas no son parte,
vna sola quiero darte,
que no la podras negar :

Yo soy, fementida y bella,
vn hombre que tu oluidaste,
seña es de oluido, esto baste
para que te acuerdes della.

Que quien poco o mucho amo
[230] y luego quiso oluidar,

5 Dama tan hermosa y bella — 12 el que ser — 14 porque soy tan — 25 Soy si para te — 29 Yo soy, dama varia y bella.

para no boluer a amar
no ha de oluidar que oluido.

Vi te algun dia, traydora,
lagrimas por mi llorar,
mas siruieron de engendrar
las que por ti lloro agora;

Porque entonces tus enojos
auer dado a mi alma hallo
vn mar de gloria, por dallo
agora de agua a mis ojos.

Llora mi alma el bien passado,
siente y llora el mal presente,
y lo que mas llora y siente,
es auerla tu engañado.

De cuyo engaño sacaste
muy pequeño triumpho y palma,
pues si me engañaste el alma,
vn alma tuya engañaste.

[231] Ofuscando mi sentido
me la engañaste mejor,
cubriendo el fuego de amor
con las cenizas de oluido.

Mas por no enfadarte tanto
ni estarte agora cansando,
no mas yo quedo rogando
al cielo piadoso y santo.

Après le v. 35, *Noct.* insère les trois strophes suivantes :

Bien es verdad que imagino
quel tiempo de mis favores
le pase contigo en flores
por no ser del fruto dino;

Y aun hoy el alma con luto
tengo de que se secasen
tantas flores y quedasen
marchitas sin llevar fruto.

Para condenar mi intento
confieso que culpa sobra,
pues si me falto de obra,
me sobro de pensamiento.

52 a un alma.

Que si enojaua presente
  la luz de tus ojos bellos,
  antes de boluer a vellos
  te sirua muriendo ausente.

Holgareme que estes buena,
  aunque no puedo estar bueno
  de tu bella vista ageno;
  primer año de mi pena,
    Del prado triste *Fideno*.

Sellada y sobre escrita le dio Fideno la carta al zagal de Belisa, y tuuola, entre tanto que se ofrecio ocasion de da[232]lla, bien cubierta con el pellico por no borralla con lagrimas, que tambien eran tinta, pues no les faltaua tosigo ni color negro en el coraçon de cuyo mar salian.

Al fin diose y lleuose poco antes que topase Fideno con Cardenio, su amigo, a quien le pregunto el estado de sus amores y como le yua con la bella Arcinda, cuyos fauores regalados tan sin recelos solia merecer y gozar. A quien respondio Cardenio : « Amigo Fideno, por mas que sea consuelo en los afligidos el topar con otros que tambien lo estan, en mi sucede a lo contrario, pues mi tristeza se aumenta, mi mal crece, y mi pena es mayor, quando te hallo tan sin brios, tan sin color, tan trocado y tan triste; los mismos efetos recelara en ti, a no ser tu daño tanto que yo se bien que no puede ya crecer. Y pues desto estoy siguro, sabras, Fideno amigo, que la bella Arcinda, (ya casi no mia,) esta muy trocada de lo que antes solia, y por mayor daño sin causa lloro, y sin culpa padezco, hasta sus cabras gimen ayudan[233]dome, pues las mata con hambre por no sacallas al prado que yo piso. Nacio esto de que vna pastora, (sin

61 Que si Fideno presente — 62 ofende tus ojos bellos, — 63 *Pr.* : auellos — 65-69 manquent dans *Noct.*



de que celosa,) me leuanto vn testimonio, hablandola en mi ausencia, diziendo que yo tenia por costumbre de noche, quando rondaua o hablaua con alguna pastora sobre concierto y adesora, lleuar conmigo quien las espaldas (como dizen) me guardase, cosa harto prohibida en leyes de amor y harto escusada de pensalla de mi. Finalmente hablando conmigo vna noche quando mas gustos y mayores plazeres eran testigos de nuestras voluntades, me dixo que la noche passada hauia soñado vna falta en mi, y que determinaua entonces, pues no dormia, asigurarse della, y por esso me rogaua que, tocando las piedras furiosamente con el cayado, fingiese vna pendencia hechiza; yo con mi coraçon todo sano y todo suyo obedecila, sin dalla lugar a que sigunda vez me lo mandase, ni sin preguntar a que fin; pues me bastaua saber que era su gusto para segui**[234]**lle, aunque ya supiera lo que me auia de costar. Sucedio pues que al ruydo hechizo acudio vn zagal que a poco trecho estaua, quiça padeciendo otro martyrio semejante, y hallome sacudiendo las piedras; saque desta furia fingida que el zagal me tuuo por loco, aunque no se engaño tanto como Arcinda, que confirmo el sueño mentiroso que fingio, y la aleuantança de la pastora (cuyo nombre sabre harto presto); mandome hazer y mouer aquel ruydo tan de repente por hazer con esperiencia su duda mas figura; pues es cierto que si yo tenia compañia, auia de acudir a fauorecerme y ayudarme. Truxo el diablo aquel zagal para mi daño y su gusto. Ella se entro luego; no me ha visto mas, ni yo tengo mas que dezirte. »

Fideno dixo : « Pluuiera al cielo que mis males tuuieran tan facil el remedio! Mañana sera otro dia, Arcinda conocera tu verdad, mudara de parecer, y hareys las dulces pazes, que yo, por tener ocasion de hazellas contigo, sospecho que va buscando [**235**] Arcinda estas pendencias. Hay de mi! Cardenio amigo, que ya muriendo



biuo en los infiernos de amor, sin remedio, sin consuelo y sin esperança; ya no me conozco, ya me aborrezco, ya casan a Belisa sus padres con vn pastor forastero, a quien los cielos y la fortuna cabalmente dotaron de todo aquello que dexaron de dar me a mi. Mira quan rico, quan galan, quan discreto, quan dadiuoso, quan dispuesto, quan gentil hombre, quan venturoso sera, si todo lo que a mi me falta, tiene : tendra luz, tendra claridad, tendra sol, tendra dia, y yo, triste como su oposito y contrario vencido, tendre llanto, luto, tristeza, obscuridad, lagrimas, desconsuelo, y noche tenebrosa y lobrega; al fin fin tendra con sigo a Belisa, y yo conmigo la incurable rabia de los celos inbidiosos y declarados. Cardenio, dime, por que razon llaman vida los hombres a la que se passa con tan desastrados sucessos? con tan penosos ayes? continuos tormentos? ordinarios sollocos? corrientes lagrimas? [236] y mal logrados desseos? y llaman muerte al fin de todas estas desuenturas? Por cierto que es muy grande el engaño que reciben, pues con trocados nombres harto mejor se declarara lo que son. Cardenio amigo, perdoname primero que te canso y enojo, y luego dame consejo, dime tu parecer, y adeuina mis sucessos : que sera de mi? que hare yo en ocasion tan penosa? con quien reñire? o que te parece que haga? Ya me considero, (y digo mal considero,) pues me veo aborrecido y oluidado de Belisa, solo y pobre el cuerpo de bienes de fortuna, y pobre y sola el alma de soberanos bienes; no osare ponerme, (aunque pueda,) delante sus hermosos diuinos ojos, por no quedar corrido y agrauiado de que diga Belisa para consigo : si yo te oluide, como biues? Si quiero escoger por menor daño hazer ausencia, no me prometo buen fin, porque la tierra eclipsa, impide y escurece los rayos del Sol para con la Luna. Pero, aun que mil mundos se pongan de por medio [237] entre Belisa y mi, de los rayos de sus ojos tocados seran mundos de cristal que passados

dellos mas encenderan, (si mas puede ser,) el abrasado y ceniziento coraçon mio. Si quiero desauenirme con alguno, no hallo con quien, porque su padre no tiene culpa en no darmela. Pues si yo huuiera de disponer della, de mi mismo la guardara por verme tan desdichado y tan poco merecedor de bien tan immenso. Pues si me abalança y arroja la imbidia a que las aya con el dichoso que sube lo que baxo yo, si Belisa es suya, como lo puedo yo ofender? a traycion no sabre, que jamas las quise vsar; de bien a bien menos, porque si el mismo sol es todo suyo, nadie podra partillo, ni yo estar con vista. »

No pudo Cardenio dexar de impedille las prolijas y lamentables quexas con que Fideno mas se atormentaua, assi porque bastauan a enternecer vn enemigo, como tambien porque vn zagal llego preguntando por Fideno para dalle vna carta que en las manos traya. Y como los [**238**] suspensos y dudosos aun las ojas de los arboles, mouidas de los vientos, les son causa de paralles los sentidos y ponelles duda en si escuchan o no, assi Cardenio atajo a Fideno, y acudio luego al señuelo del papel y a la boz del zagal, y supo del sobrescrito y del que la carta era de Lisardo, que la escriuia a Fideno haziendole saber la muerte de Nisida, su querida pastora, que juntos auian ydo a vna casa de plazer en los montes para cobrar salud, y fue para perder la vida Nisida, y el pobre de Lisardo la paciencia y, al parecer de las gentes, tambien el juyzio conforme los estremos que hazia, bastantes a enternecer las peñas que hauitaua. Mucho se dolieron Fideno y Cardenio de la desdicha de Lisardo, que nadie tiene mayor compasion de las cosas que aquellos mismos, a quienes semejantes les suceden. Fideno dixo : « Cardenio mio, considera agora y veras que soy centro de todas las desdichas que hay en el mundo, pues ya, tu con las tuyas, y este papel con las de [**239**] Lisardo, venis como rios a parar en el

mar grande de desuenturas que soy yo, pues desde que Belisa me oluida, soy propriamente ayman de desgracias. Ya sabemos del zagal lo que dize el papel de Lisardo, pero con todo es amigo y no podemos dexallo de leer; no te vayas por tu vida, que pues trata de tristezas y muerte, aun que no truxera sobrescrito, claro esta que para mi hauia de venir. Escuchame, que assi dize :

Carta de Lisardo a Fideno[1].

Pues ya en el alma la razon te ha hecho
de fiel amigo verdadero hermano,
y assi estas en la boca y en el pecho,
Escriuirte quisiera, y es en vano,
pues no siento valor, para escriuirte,
en el entendimiento ni en la mano.
Esta pluma tome para dezirte
mis incurables males, aunque diera
ocasion de cansarte y afligirte.
Bien conocido tengo que no fuera
mal entendido de tu ingenio claro
si, como se sentirlos, los dixera.
[240] Mas quiero auenturarme, y no reparo
en perder este tiempo, pues ha sido
en hazerme mercedes tan auaro.
Aqui me tiene misero, afligido,
llorando agrauios, y ablandando peñas,
de puro sentimiento sin sentido.
Tanto que si me pierdo entre estas breñas,
para buscarme alli si hallarme quiero,
a mi mismo de mi me doy las señas.

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (édit. E. Mérimée des *Mocedades*, p. 153), sous le titre de *Tercetos de un galan que se fue aflixido por la muerte de su dama, y escrive a un amigo suyo en ausençia*. Var. : 1 Por que en mi alma — 2 de honrrado amigo — 11 ingenio rraro — 17 *Pr.* : penas; *Estr.* : peñas,

Y hallandome al reues del ser primero,
aunque siempre adorando, cuerdo y loco,
el bien por quien biui y agora muero,
Tanto a desconocerme me prouoco
que aunque me toco y miro, estoy en duda
si soy yo lo que miro y lo que toco.
Y los dias que el seso no me ayuda,
medio muerto en su seno me recoge
la noche ciega en la campaña muda,
Y porque mas la pena me congoxe,
es muy cierto passalla en tu aspereza,
como a mi desatino se le antoje.
Alli entre negras sombras mi tristeza
me muestra por mi causa y por ser fuerte
el mayor mal en la mayor belleza.
[**241**] Porque la estoy mirando de la suerte
que la vi a mi pesar la vez postrera,
con mis braços luchando y con la muerte!
Quien dezillo con lagrimas pudiera!
pero estan mis entrañas agotadas,
y no puedo llorar, por mas que quiera.
Llora algunas por mi, y salgan contadas :
pagaretelas yo, que estoy de modo
que voy pidiendo lagrimas prestadas.
Pero mal a pagallas me acomodo,
pues que me tienen las desdichas mias
tan empeñado en esto como en todo.
Hay! noches, donde estan mis alegrias?
es verdad que la muerte troco en sombra
el sol hermoso que os trocaua en dias?
Hay! muerte, bien te teme quien te nombra,
pues no te enternecio el llegarte y vella!
tu fuerça espanta, y tu crueldad asombra.
Por donde començaste a entrar en ella,
siendo, quando en tus manos la ofrecian,
toda llena de gracias, toda bella?

32 en su — 35 por su causa y por mi suerte — 46 Pero como a pagallas — 56 quando a tus.

Tanto que con embidia te ofendian
sus partes, estremando su hermosura,
y en ellas vnas con otras competian.
[242] Que bello rostro, celestial figura!
que lindo talle, que bien hechas manos,
afrentando a la nieue su blancura!
Pues los diuinos ojos soberanos
con vn mirar, destierro del disgusto,
quales vieron tan bellos los humanos?
Al fin naturaleza quiso al justo
ser prodiga vna vez de sus haueres,
tan llena de ambicion como de gusto,
Y engrandeciendo el ser de las mugeres,
por parecer diuina siendo humana,
cifro en esta su ciencia y sus poderes.
Y tu, muerte, enemiga de inhumana,
has querido mostrar que a tu potencia
es todo vano sueño y sombra vana.
Pues yo vi, pregonada la sentencia
(tan llorada de mi) en este sugeto,
vna bien conocida diferencia.
Vi lacio el cuerpo, el rostro no perfeto,
denegrido el color, ciegos los ojos,
y todo ya con diferente efeto.
O terrible dolor! duros enojos!
que de todas las suertes que le he visto
la estan mirando siempre mis antojos.
[243] Pero que bien en lo que trato asisto,
perdona, que en tocando en aquel paso,
por marauilla a mi dolor resisto.
Conoceras en esto el mal que passo,
viendo en los disparates que te escriuo,
que saliendo de mi, sali del caso;
y asi, Fideno, a Dios, pues muero y biuo. »

62 Que lindo airoso talle, hermosas manos, — 63 afrenta de la nieue — 65 con su mirar, — 66 quales vieron — 70 Y ennobleçiendo el ser — 74 que tu potençia, [*corrigé par l'édit. en* que su potençia] — 83 De quantas suertes vide su persona — 84 est suivi du vers : No puedo mas : mi cortedad perdona! — 85-91 manquent dans *Noct.*

con azules recompensas,
al paso que me ha enseñado
vna costosa espiriencia :
Que vna vana sospecha
presto se cobra, y tarde se desecha.
El ciego que nunca vio,
facilmente se consuela,
mas yo mi perdida lloro,
porque me vi en las estrellas. »
Esto Fideno cantaua
de su gusto en las obsequias,
cuyos fauores han sido
como soñadas riquezas.
Y escriuio en vn seco tronco
que vn tiempo la primauera
por aposento tenia,
y lo aborrecen las yedras :
Que vna vana sospecha
presto se cobra, y tarde se desecha.

No pudo Fideno dexar de escuchar todo el romance juntamente con Cardenio [248] que lo detuuo del braço. Y despues de cantado se fueron a la choça de Fideno, donde hallaron nueuas de que Lisardo hauia de llegar aquella noche al prado; y esto causo que no fuesse menester la detencion de Cardenio para responder a Lisardo como antes auian concertado; y assi se fue a recoger, porque ya el sol lo auia hecho, y todo el campo se cubria de negro a causa de la noche triste, cuyas libreas eran de su manto. Y apenas llego a la choça, quando vn zagal de Arcinda le dio vn papel sellado, que, despues de abierto, vio que dezia deste modo :

Carta de Arcinda fiel, a Cardenio enojado.

Para que me castigues o perdones el enojo que sin razon te di, mañana antes que el sol borre todas las estrellas, estare ya esperandote en la fuente de los jazmis; piensa hasta enton-

ces lo que mejor te sera; solo no faltes a poner en esecucion [249] lo que auras escogido y determinado.

La firmeza misma.

Con vna sortija pago Cardenio el porte del papel, y mas diera, si entonces tuuiera mas; pero la pobreza de la dadiua quedo suplida con los ofrecimientos y promesas, que, por hauer sido bien cumplidas siempre, las recibio el zagal con ygual contento que la sortija. Huuose de esperar, porque Cardenio quiso responder a su Arcinda y dalle muestras de su ya passado enojo y del gusto con que al plazo acudiria; y a poco rato le dio vna carta que dezia:

Carta de Cardenio esclauo, a su dueño Arcinda.

Porque no halles los jazmis talados con mis suspiros, con mis lagrimas anegados, y con mis querellas secos, sere yo el que primero llegara al puesto, a de[250]zilles mi ventura, como les publique mis quexas, y a esperar alli que me perdones tu el quererte demasiado, que ya de recebidos enojos no me acuerdo en ocasion tan estimada y alegre.

Cardenio tuyo.

Llevose el zagal el papel dado con mil abraços, y Cardenio passo aquella noche esperando que Venus le diesse nueuas ciertas del cercano dia; por momentos miraua las estrellas, que eran a su parecer mas lerdas en el andar que su coraçon bascoso en el desseo. Iamas cerro los desuelados ojos, hasta que tuuo por mejor partido esperar en el mismo puesto a su querida Arcinda que el detenerse en su choça, apresurando con suspiros las ruedas del Carro, la buelta de la Bozina y el circulo de la Esfera. Al fin se fue a la misma fuente de los jazmis, (yo pienso que aun no seria media noche,) y por entretener vn rato al cudicioso pensamiento, dixo este Soneto contra la esperança:

[251] *Soneto de Cardenio contra la esperança*[1].

QVE gloria siente y bienauenturança
el que sin esperança se modera?
no esta claro que aquello que se espera,
en tanto que se espera, no se alcança?
Quien dessea riquezas? quien priuança?
quien obispar? quien arbolar bandera?
el que esta falto dello, de manera
que es priuacion de estado la esperança.
Porque la pintan norabuena verde?
pintenla de vn color tan asqueroso
que de enfadados del, nadie se acuerde.
Digolo, y otra vez afirmar oso,
que quien de vista la esperança pierde,
en este mundo biue con reposo.
Tengome por dichoso,
pues he llegado al escalon postrero,
si llega presto el dulce bien que espero.

POCO aprouecho la detencion del Soneto, para que mas presto llegasse el aurora, pues, por mucho madrugar, no. por [252] esso los cauallos del sol atrope-

1. De Rey de Artieda, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (*Rev. crítica de Historia y Literatura*, avril-mai 1901). — Le même sonnet se trouve : 1º dans les *Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro*, de Rey de Artieda (Çaragoça, 1605), f. 98 v.; 2º dans la *Primera parte de las Flores de poetas ilustres*, de Espinosa (Valladolid, 1605), f. 37 r. et v., [réimpression de 1896, p. 65 et note pp. 350-52]; 3º dans la *Floresta de rimas antiguas castellanas*, de Böhl, nº 805; 4º dans la *B. A. E.*, XLII, p. 540. Par exception, j'indique les var. d'après le texte des *Discursos*, parce qu'il a été publié par l'auteur lui-même. Var. : 2 el que con lo que tiene se modera.

9-14
Sobre opinion las mas vezes se funda,
y si lo que esperays no viene a pelo,
con vna y otra obstinacion segunda.
No lo pense dezir, pero direlo :
es la Esperança vn ansia vagabunda
que por pesada no la sufre el cielo.

15-17 manquent dans les *Discursos*.

llan mas de lo ordinario su tassada carrera. Pero como los demasiadamente tristes y los que por estremo tienen contentos, (aunque por diferente ocasion,) todos son vnos en lo que es ni tener remedio de descansar, ni como poder dormir, tambien desampararon las choças Fideno y Lisardo, que grande rato hauian estado ya juntos, y salian hablando de sus desuenturas, mirando a ratos los cielos, cuyas estrellas ya Nisida pisaua, y en la mudança dellas veya Fideno vn retrato verdadero de la inconstante fe de Belisa. Traya consigo siempre Lisardo vn papel, y en el pintada vna calauera desde que murio Nisida, y tenia por costumbre hablar con ella a sus solas, como si verdaderamente fuera la calauera capaz de los sentidos que tuuo quando biuia; deziala mil amores, despreciando la vida que gozaua, llamauala Nisida, pediala fauores, besauala mil vezes, haziala regalos, entreteniase con ella, y para quando en su juyzio tornaua o algunas per[253]sonas podian juzgar que a solas estaua hablando con aquella triste figura, tenia escrito en lo mas baxo del papel cerca de la calauera vn Soneto, para dar a entender que las palabras no entendidas que estaua pronunciando consigo, eran las de aquel Soneto, que dezian deste modo :

Soneto a vna Calauera.

Esta calua, asquerosa y descarnada,
el sol con su cabello obscurecia,
y estos dos ojos fueron algun dia
ojos do estuuo la beldad cifrada.
Sobre esta cauezuela mal formada
vna nariz resplandeciente hauia,
y en estos ralos dientes se veya
orden de perlas, de coral cercada.
Todas aquestas cosas estuuieron

5 *Pr.* : couezuela — 6 *Pr.* : ariz.

cubiertas de vna tez blanda, apazible,
qual la roxa blancura de la aurora.
Mas ya las cosas que tan bellas fueron
son vna triste calauera horrible,
qual sera presto quien la mira agora.

[254]

ESTE Soneto huuo de dezille de memoria forçosamente Lisardo a Fideno, que hauiendole visto el papel, quiso informarse de lo que en el venia, y no pudo Lisardo negalle la verdad; y assi le mostro la calauera a la escassa luz de las estrellas blancas, y los versos del Soneto se los dixo; y luego le rogo que le dixesse algunos versos, si hauia compuesto en ocasion tan penosa y triste. « Hartas vezes », le replico Fideno, mas no pudo dexar de hazer lo que Lisardo le pedia por ser, como le era, tan amigo, y assi le dixo : « Lisardo, a quien se deue todo, no hay cosa que negar se pueda. Mi oficio ha de ser obedecerte, y assi te dire vn Romance que poco ha yua escriuiendolo el pensamiento en los blancos papeles de la memoria. »

Romance de Fideno.

YA en el centro, ya en las nuues,
sin timon, arbol, ni remos,
[255] surcando el mar de cuydados
en vn vaxel de recelos,
Sin la aguja de ventura,
y amarrado el pensamiento
entre las cadenas roncas
de ausencia, desden y celos,
Al tiempo que el cielo hermoso
lo miraua de mas lexos,
dixo Fideno llorando,
casi con vltimo acento :
« Hay ! que no puedo
boluer atras el enemigo tiempo.

Veloz, tyrano, inconstante,
mudables torres de vientos
me dexaste fabricar
sobre la nieue de vn pecho.
En el biuio mi esperança,
y de mis ojos el fuego
por el cristal de mi fe
abraso su fundamento.
Ardieron mis esperanças,
lograronse mis desseos,
siendo yo en firmeza Fenis,
y tu de glorias infierno.
[256] Hay! que no puedo
boluer atras el enemigo tiempo.
Entre la tierra y mis pies
pise de fortuna el cuello,
tal que la obligue a asistir
en mi dulce cautiuerio.
De la ocasion burladora
tuue asidos los cabellos,
asilos al alma mia,
y con el alma soltelos.
Mas tu, verdugo inhumano,
naciste sin asidero,
sin alma, por ser cruel,
y por ser libre, sin cuerpo.
Hay! que no puedo
boluer atras el enemigo tiempo. »

« Siempre fuy grandemente aficionado a tus versos, dixo Lisardo, por las muchas verdades que en ellos encierras; pero la que agora dizes, lleua grande ventaja a las demas, pues si pudieras boluer atras el tiempo, trocandole en el passado euano la presente nieue de sus canas, quien [257] duda que yo viera aquel angel que los cielos habita, y que tu gozaras los estimados fauores que algun dia te dauan consuelo y esperança? Ya los passados tiempos son agua passada. Yo te asiguro,

Fideno, que nuestras malas suertes, (o las desdichas mias que para mas bastan ellas,) les pondran a los tiempos que agora lloramos, agua en las alas, y en las chinelas plomo, para eternizar los males que nos causan. Por ti lo digo, Fideno, que ya por mi el tiempo ni la fortuna no pueden hazerme bien, que son como aguaziles, pues tienen poderes para prender, y no para libertar; mi mal ya passa en cosa juzgada, ya es sin remedio. Tu, si, que lo tendras a lo que imagino; pues la propria discrecion de Belisa sera solicitadora de tus cosas; el mucho amor que te mostro, acordara tu causa, y las obligaciones en que la tienes puesta, abogaran por ti. Y pues qual yo estas triste, desuiemonos de estas cercanas fuentes, que algun dia riendose por dientes de piçarras y por la[258]bios de arena nos entretenian y alegrauan, y agora no quiero estar cerca de lo mismo, que pensare que hazen burla de lo que entonces mostrauan plazer. Vamonos, Fideno, que ya las tortolas dexan sus[1] ramos secos, los paxaros desamparan sus nidos, y viene el alua, restituyendo a las cosas los colores que les quito con la noche. Lleguemos, si te parece, a la choça de Cardenio, donde consultaremos con el otra y mil vezes el infelice estado de tus cosas; y el, como sabio, quiça nos aduertira de algunas cosas, que, como suyas, seran acertadas y, como tales, nos seran de prouecho. — Vamos », dixo Fideno.

Y luego cruzaron los arroyos que hasta llegar a la playa eran dulces hijos de aquellas blancas fuentes, tomando el camino de la choça de Cardenio; el qual hauia escuchado a los afligidos pastores, cubierto siempre de la noche negra y de los verdes arboles copados, sin osar ni querer salir a dezilles algo, por no dalles ocasion a que alargando sus quexas acortasen su ventura. Saliole esto muy bien, [259] pues apenas fueron ydos

1. *Pr.* : su ramos.

de aquel lugar, quando la hermosa Arcinda llego a la fuente de los jazmis, de cuyas flores, solamente en ser mayores, diferenciauan sus manos. Viola Cardenio y como si jamas huuiera della recebido algun enojo, se oluido de hablalla acerca de las passadas cosas, sin dar ni pedir satisfaciones, antes bien la dixo : « Arcinda, mas bella que el tiempo en que vienes, pues tu eres aurora de mi coraçon, quando sera aquel venturoso dia que yo saque juntamente mis cabras al prado y tus anades al rio, sin que tus blancos pies se humedezcan tan a desora con el rocio destas frescas yeruas? quando seras de mis ganados dueño? pues lo eres de la vida mia. Quando dare remedio al fuego de mi pecho con la nieue de tus blancas manos? quando tengo de llenar todos los pastores de Turia con embidia, mis esperanças de possessiones, y mis sentidos con alegres bienes? quando (dime, gloria de mis ojos,) por bien o por mal tengo de merecer los braços tuyos, cuyos lazos desseo? [260] Aunque tanta obediencia para con tus padres professas, no es razon que pongas en oluido mis pretensiones. Sabete, Arcinda, que las cosas que se publican son las que dañan, y las que no, siguras estan de causar enojo; pues el secreto, a cuya sombra se hazen, las cubre y defiende. De lo que es mi amor, jamas te vi dudosa; pues del secreto mis prendas te asiguran. Determinate, Arcinda de mi alma, y saca la que yo tengo y es tuya, deste limbo en que esta. »

Respondio Arcinda : « No puedo yo, Cardenio, negarte el mucho gusto con que tus cosas miro, que, aunque a todos parecen bien, a mi mas; ni tampoco el amor excesiuo con que te quiero, pues en lo que es voluntad, toda soy tuya, y en las otras possessiones que pretendes y pides, o Arcinda sera de Cardenio, o no sera de nadie jamas. Yo en la primera me determinara, pero tengo padres; y quando otra cosa pensaren, pondre en execucion sin duda la postrera sin genero de remedio, y sin mudar

de proposito eternamente. En lo vltimo que [261] me dizes, yo pienso que te burlas, pues quien tanto me quiere, no creo yo que presuma de mi que podre hazer cosa que tan mal me este; y no dudo de ti el secreto que prometes, porque bastan ser hidalgos respetos, para que los tengas y guardes; pero quando yo semejante trauesura hiziera, lo primero que te vedara, fuera el callarlo, por no perder los parabienes que cudicio, y el publicar tanto bien como mi alma gozara; mas yo se que mis padres no estan muy lexos de nuestro parecer : tratalo con ellos pues, yo tengo certeza de que seras bien recebido. Y no hagas esto con prisa demasiada, porque vna vez oy dezir que, como el amor es desseo, se pierde en no desseando; y temolo porque va a dezir mucho de possessiones tristes a desseos alegres. Mi voluntad te declaro, mi libertad te ofrezco, mi alma te doy : guialo tu como quisieres, que mi dueño seras, y lo que tu hizieres, tendre por bien; solamente la obediencia que a mis padres deuo, no se menoscabe, pues en ella todos [262] mis pundonores restriban. Pero, Cardenio, quienes son aquellos que vienen a este puesto?

— No los conoces? (dixo Cardenio,) que son los desdichados amantes Fideno y Lisardo, a quienes la mudança y la muerte los han puesto tan desconocidos y tristes; yo bien los diuiso. Pero escucha aquel zagal de Fideno, que sin instrumento alguno viene cantando en seguimiento dellos vn tono, y a fe que es harto triste. »

Romance de Fideno.

Assi esparze sus agrauios
en el Prado de Valencia,
de vna mudança ofendido,
Fideno, vn pastor de quexas :
« Ay! enemiga Belisa,
antes amiga tan tierna,

que eras causa de mis gustos
y exemplo de mis firmezas,
Porque razon, fementida,
al mejor tiempo me dexas,
quando mas te merecia
y quando mas te quisiera?
[263] Si regalauas dudosa,
por que sigura desdeñas?
quien jamas prouo en fauores
y dio galardon en penas?
Los bienes de que me priuas,
los males con que me aquexas,
ni otra que tu los causara,
ni otro que yo los sufriera.
Considero en lo que diste,
y en lo que agora me niegas,
otra Belisa en tu oluido
y otro Fideno en mis prendas.
O! no es pussible que fuimos
en mis venturas primeras,
ni tu quien las concedias,
ni yo quien gozaua dellas.
Mas tus mudanças, ingrata,
que impusibles las sustenta,
hizieron las veras burlas,
por hazer las burlas veras. »

ARCINDA dixo a Cardenio : « Yo me voy, y procurare ocasiones de hablarte por el infinito gusto que haziendolo grangea[264]re. — Ya tengo mucha certeza de lo que agora me dizes, respondio Cardenio; mas no te vayas : ayudaras me a consolar estos pastores, mis amigos, que veo y pesar mehia que echasen de ver que te vas porque ellos vienen. »

A este punto llegaron Fideno y Cardenio, y con su cortesania acostumbrada dieron el parabien a Cardenio y a Arcinda de las ya confederadas amistades y pazes hechas, y luego pidieron licencia para mudar puesto,

pensando que impidian con estar presentes la confirmacion de los auenidos gustos; pero Arcinda negola por quitalles algunas sospechas y por dar gusto a Cardenio, procurando algun consuelo a Lisardo y a Fideno, diziendo : « Mucho he sentido, Lisardo, la ocasion de tu luto, y con mayor razon puedo yo recibir los pesames deste sucesso que dallos, porque no tuuo Nisida amiga tan fiel como yo, ni de quien con mas seguridad fiase sus secretos; todos los supe, y en ellos vi la justa causa de tus lagrimas. Dios sabe, (y aun yo lo se,) si ha sido bastante verdu[265]go de su vida la fuerça que a si misma se hazia, en no mostrar publicamente las veras con que te queria, y el infinito amor que a tus cosas encerraua en su pecho. Ya, Lisardo, no hay remedio, modera tu llanto, que no es razon que tus ojos paguen con semejantes ecessos aquello en que no tuuieron culpa, ni fueron causa. Yo te suplico que los trates mejor, si quiera por lo mucho que te asiguro hauer sido la cosa que Nisida mas en este mundo quiso. En ellos se miraua, luego no es razon que los espejos della estimados y queridos los mal logres; como suyos los trata, que en nombre suyo te lo pido, y en el mio te lo suplico, quan encarecidamente puedo, que assi lo hagas, y que no me respondas agora, pues desta suerte podre ahorrarte algun rato de los solloços que vedarte procuro. Y tu, Fideno, cuya tristeza alabo, pues nos ocasiona el buscarte remedio, que nueuas me daras de ti mismo? en que van tus cosas? mira en que puedo seruirte, que la compasion que las tengo, [266] trocare en qualesquier diligencias que a su remedio conuengan. »

Fideno respondio : « No tengo con que pagar tanto fauor, sino es deseando que eternamente conozca Cardenio la merced que le hazes, para que pague y sirua las infinitas que recibe, con fidelidad, con amor, con solicitud, con firmeza, con verdad, con secreto y con jamas tener otro fin, sino el seruirte y estimarte.

A lo que preguntas, digo que si doy mil passos en busca de la muerte, ella con diligencia mayor se ausenta de mi con tanto cuydado, que tengo por muy cierto se matara a si misma porque no haya muerte que pueda ser fin de mis desdichas. Nacera desto, que tengo de ver en agenos braços a Belisa. Esto postrero te doy por respuesta : mira qual estoy, y no te duelas de mi, pues no ha de ser de prouecho; yo solo quiero sentir mis daños, pues solo por causarmelos se hazen estas determinaciones, tan poco pensadas y tambien escogidas. Y tu, Arcinda bella, assi con eternas pazes y con lazos siguros [267] gozes los inuencibles y venturosos braços de quien eres dueño! Assi las frondosas parras de tu cercado sus hojas crezcan, y los bien hadados y siguros laureles sus cogollos logren, para que juntos y entretexidos te den sombra las siestas! Assi con doblado fruto te acudan las cabras! Assi jamas tus Cisnes canten, ni tus Tortolas lloren! Assi las colmenas tuyas rebienten de muy llenas, y en la parua dexes lo que en las troxes no cupo! Y finalmente, hermosa Arcinda, assi en las conuersaciones de amor preguntes que cosa son los celos, sin que jamas lo sepas! Que si tienes alguna amiga, o conocida, por consejo sano le des que, si fuere querida, o festejada, de algun pastor, que lo piense bien antes de abalançarse con fauores, y enrriquecello con esperanças; pero que vna vez determinada, jamas tuerça su intento, ni retroceda de lo que ya escogio. Cuentale, Arcinda, pero no le cuentes sucessos de nadie, dile solamente este mio, que bastara para licion [268] de todos y de todas. Diez años, los mejores de mi edad, fuy martyr de mi desseo, en ellos y con el mereci de Belisa (a pesar del tiempo) fauores, que muchos fueron, para que perdiesse muchos. Yo quedo, Arcinda, qual tu me ves, solo, oluidado, triste, medroso y afligido, y a pesar de mi estrella tengo por cierto que, aunque Belisa no quiera, se acordara de algunas cosas;

y por mas que me oluide del todo, a ellas no podra, pues lo que tuuieron de suyas, alcançaran de suerte. Yo se, Arcinda, que si esto hazes, y esta licion das, que tu seras pagada con bendiciones, y ella estimada con agradecimientos; pero ya pensar que haya en las mugeres firmeza, es presumir que los vientos la tienen, es querer asigurar fundamentos en las arenosas playas, es buscar agua dulce en las ondas mudables de la mar bascosa, y es querer tocar con el puño las estrellas altas. Perdoname, Arcinda, que con tu licencia, (pues Belisa fue conmigo mudable,) no quiero eximir a ninguna de lo que [269] agora digo. »

Arcinda respondio : « Cada vno habla de las cosas conforme le va en ellas. Tu biues con quexas, y no es justo que haya en el mundo quien quiera impedirtelas, si con ellas descansas. Por lo que toca a mi, yo te confiesso que dizes verdad, y por mudable me tengo, pues del no querer he passado al estremo de voluntad, en que agora me hallo; y harta prueua es de que mi amor es infinito, pues con tanta publicidad lo confiesso. »

Fideno dixo : « Essas mudanças que publicas, Arcinda, mudanças honrrosas son, pues por mejor, o en mejor, los sabios mudan consejo. De las mudanças a lo contrario digo, y dellas trato, pues son las que me tienen sin alma, o con alma por dezir mejor, que ya es lo que mas siento el tenella tan desdichada y tan aborrecida de aquel ingrato dueño suyo. Mas tu, Lisardo, que nos dizes desto? a quien te atienes? que te parece? Puede ser que haya hauido en el mundo muger alguna que haya sido constante, sin tropeçar jamas en la mudable na[270]turaleza suya? »

Saco Lisardo de su pecho ronco la cansada boz, diziendo : « A los primeros passos de mi carrera atajaron los cielos mi espiriençia : no tengo voto mas de en los principios; estos alabare toda mi vida, porque tan buenos fueron que la fortuna de imbidiosa me los quito.

Diga desto algo Cardenio, que tan bien logrados tiene sus desseos, y tanta ocasion de ser contrario de tu parecer determinado. »

Y luego Cardenio dixo : « Si, lo sere por cierto, que no todas las mugeres han de pagar lo que vna peco; pero llegando al fallo, yo no acabo de entender las cosas de Fideno. Que nueuas tan assiguradas tiene el del casamiento de Belisa? Que tanta prissa tiene de llamar la muerte, y tan sin ocasion se quexa de su ventura? Ha visto en agenos braços a Belisa? Porque tanto se quexa, sin primero assigurar la causa? No querria que llegassen a su noticia estas cosas, porque tengo miedo que lo que es agora quexarse, seria entonces hauer ade[**271**]uinado el justo castigo y merecida mudança de tan arrojados lamentos y anticipadas querellas. Calla por agora, Fideno, por amor de mi. Y pues, mientras yo hablo, das vado a tus ordinarios suspiros, con licencia de todos alargare mis palabras, para contaros el desastrado successo de la muger mas constante que en el mundo huuo jamas, y fue Tegualda, aquella con cuya historia cierta haura Fideno de venir bien y confessar que huuo en el mundo mujer, que no solo en vida de su amante mostro los infinitos quilates del oro cendrado de su amor, pero aun despues de muerto confirmo la opinion en que justamente la tenian. Mas yo tengo jurado en cierta ocasion, que por vida de Arcinda jamas empeçare en ninguna conuersacion a dezir versos, que otro[1] no los diga primero; Arcinda lo sabe, ella mire si bien le esta que yo rompa el juramento. »

Luego Arcinda entendio que Cardenio dezia aquello, porque Fideno dixesse algunos versos y diuertille vn poco, [**272**] y assi respondio : « No por cierto, Cardenio, que no tengo yo tan mal empleados mis desseos, ni he menester mi vida (para lograllos), tampoco que

1. *Pr.* : otri.

assi consienta auenturalla quebrando el juramento. Bien puedes tu, como tuuiste libertad para jurallo, tenerla agora para rompello, mas yo se que Fideno nos sacara desta disputa y te quitara la presente ocasion, que ya tengo por cierto te holgauas della, para poner en peligro mi jurada vida; y si esto es verdad, hay de mi! »

Fideno que ya desde la primer palabra hauia visto lo que Cardenio y Arcinda desseauan, sin declararse sabedor desto, se dexo engañar, diziendo : « Por cierto que, aunque fuera el dezir versos negocio para mi dificultoso, lo facilitara el desseo que de seruiros tengo, y mas hauiendo de por medio el atajar vn inconueniente tan grande como el juramento, y sobre todo el comprar agora con mis versos malos los buenos que de Cardenio espero. Ya los digo :

[273] *Romance de Fideno.*

Pves huye siempre la muerte
con el rigor que la sigo,
y en mi nacieron desdichas
con immortales principios,
Pues ya de mis esperanças
atajados passos miro,
y el coraçon alimentan
memorias del bien perdido,
Y pues ya las sombras mias
con tanta pena diuiso
que si llego a conocellas,
las pregunto por mi mismo,
Lloren los ojos mios
mas agua que a la mar lleuan los rios.

Ya con este principio de Romance esta asigurado lo del juramento, (dixo Fideno,) y Cardenio obligado a no hazernos esperar mas lo que tanto deseamos. » Y conociendo Cardenio esta verdad, empeço sus versos diziendo :

[274] *Firmeza, lagrimas, y sucesso de Tegualda*[1].

En Arauco nacio de nobles padres
vna dama discreta, noble y bella,
mucho mas que las otras de aquel tiempo.
Y quando ya despues de muchos años
que con carreras, luchas y con fuerças

1. De Gaspar Mercader dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 63), sous le titre de *Suceso y lagrimas de Tegualda.* Dans *Noct.*, la pièce commence ainsi :

Qual las corrientes varias divididas
por lo redondo de la tierra seca,
qual vez con curso menos presuroso
y tal con ligereza velocissima,
a empellones se van apresurando
por entrar en el mar, a donde llegan,
temprano o tarde, todas, sin que alguna
le dexe de pagar tributo y feudo,
y en llegando a su seno entre las ondas,
si tuvieron alguno, pierden nombre,
asi de la fortuna los poderes
reconocen y prestan homenajes
al ancho golfo y variedad confusa
del tiempo, que lo muda y trueca todo.
Prueba es desta verdad poder agora
lo que ni la fortuna en mi pudiera,
ni conmigo yo propio, aunque algo puedo.
Mas aunque no tuviera por dificil
de victimas poblar las aras santas,
en quien sus canas largas se festejan,
y, robando de Delfos y de Delfo
los costosos olores, disculparme
ofreciendolos todos en su templo,
quiero lisonjeando sus antojos
obligarle esta vez con mi obediencia
por si acaso querran sus impusibles
remediar los forzosos que padezco.
Confieso pues, o tiempo ! que en Arauco,
diferente horizonte deste nuestro,
y aun, a lo que imagino, nuestro antipoda,
porque, sino lo fuera, en otra parte
el amorosa fe se recogiera,
que, huyendo las mudanzas deste clima,
va buscando aposento lo mas lejos,
nacio de nobles padres, etc., etc.

Var. : 1 Nacio de nobles padres una dama, — 2 tan discreta y tan noble como bella, — 3 y mas bella que todas las mujeres — après le vers 3 *Noct.* insère ces trois vers :

Y perdone Belisa, que si fuera
ella firme qual esta fue constante,
no le usurpara el titulo de hermosa.

4 En efeto despues de muchos años.

procuraron galanes diferentes
conquistar la belleza de sus ojos,
ocupar sus diuinos pensamientos
y entibiar de su pecho el hielo blanco;
quando, a costa de muchos Españoles,
algunos que adorauan sus desdenes,
de todos los demas se auentajauan;
quando en los mal contentos coraçones
de muchas otras damas se ceuauan
los dientes de la imbidia ponçoñosos;
quando los pensamientos del mas libre
galan, soldado, niño, viejo y moço,
de seruilla ocupauan los desseos;
y quando los verdugos de las almas,
los que acaban la vida y la paciencia,
[275] los padres de la muerte, los que al cielo
tambien encaminaron la conquista,
los venenos del pecho, la carcoma
que poco a poco las entrañas roe,
los hijos del amor desheredados
por abortados, falsos y bastardos,
hermanos del engaño y la sospecha,
primos de la traycion y la mentira,
la passion immortal, los celos digo,
— que pues puedo nombrallos, no los tuue, —
estauan descansando con su maquina,
que en ygualdad conforme estauan todos
enamorados como aborrecidos,
entonces, pues entonces quiso el cielo
no embiarle a la dama en la marina,
como a Europa, pintado y bello toro,
ni granos de oro, como a Danae bella,
porque Iupiter no es tan atreuido,
sino vn dispuesto moço, y tan gallardo,
que su estimada honrrosa valentia
pudiera competir con su ventura.

8 sus calmados pensamientos — 22 su conquista — 25 los ojos del
— 36 un pintado (un *en surcharge dans le ms.*).

Este baxo de alla, que yo no pienso
que pudiera tener humanos padres
vn hombre tan ligero y tan valiente;
[276] la parlera y veloz fama quisiera,
sus infinitas lenguas ocupando,
blasonar las noblezas de Crepino,
nombre que fue deste dichoso moço.
Por este la ocasion adelantandose
ordeno que en la lucha derribasse
al atreuido jouen Mareguano,
ganandole la gloria que con fuerça
vsurpo de los tristes que midieron
a pesar de su gusto el duro suelo;
que corriendo dexasse a todos quantos
al cudiciado premio se opusieron,
de la suerte que dexa a las estrellas
en su curso, (que es lerdo a nuestra vista,)
la ligera Cometa calurosa,
y que por sus ventajas mereciesse
ganar todos los premios ofrecidos
al que de vencedor ganasse el nombre.
Hizo tambien que los Iuezes puestos
para declaracion del vencimiento,
satisfechos, pagados y contentos
del gallardo ademan, pujança, y brio
del nueuo Orlando y del Alcides nueuo,
encogidos, suspensos, se corriessen
[277] de no tenelle en premio preuenido
mas riquezas, que el mar tiene en su seno,
y el ancho suelo en sus cerradas venas.
Pero, visto que el premio señalado
era tan solamente vna guirnalda,
por mejorar el precio que hasta entonces,
aunque en nombre de premio, era muy poco,
rogaron a Tegualda que quisiesse
(con gusto de Brancol, su padre della,)
enrriquecer del moço la cabeça;

64 de vencimiento, — 70 *Pr.* : mar, riquezas.

admitiolo Tegualda, porque siempre
son la cortesania y la hermosura
vnanimes, reciprocos, conformes.
Llego Crepino hufano, vitorioso,
cercado de impussibles esperanças,
que en mirando a Tegualda inuidios fueron.
El suelo sus colores diferentes,
(con que vestido estaua,) matizando,
y detiniendo su camino el cielo,
deseosos y atentos preuiniendose,
al hijo vieron que nacio de Venus,
vibrar el arco, y apuntar la flecha,
y con ella passar dos coraçones;
vieron la bella dama que a Crepino
[278] entrego el homenage de su pecho,
y en su cabeça puso la guirnalda;
vieron los ojos de vno y otro amante
mostrar claros señales euidentes
de estar mas que rendidos sin despojos;
vieron dos cuerpos dos, y vna dos almas
que en entrambos viuia, y en ninguno,
del amor ordinarios impussibles;
y vieron que dio fin a esta jornada
la variedad confusa de la musica,
cuyo acento sonoro a las tinieblas
de la cercana noche fue llamando.
Despues que con fauores y regalos
pudieron engañar los dias prolixos
que tardo en concertarse el casamiento,
sobre los bien asidos eslauones
de las cadenas fuertes amorosas
assento sus coyundas ymeneo
graues, fuertes, pesadas, enojosas,
aunque a su parecer fueron entonces
blandas, dulces, suaues, apazibles.
Turo por todo vn mes este contento;
pero viendo Vulcano que Crepino

100 ordinarios y impusibles.

mas regalado aliento que el gozaua,
[279] por ser Tegualda mas que Venus bella,
cercado de celosas ilusiones,
a impedilles el gusto se abalança,
a Marte obligaciones representa,
y Marte a dalle gusto determinase,
y en la campaña vn fiero assalto trauase.
Crepino que en el suelo le era oposito,
qual sube el fuego al elemento quarto,
y qual baxan las piedras a su centro,
al son de las trompetas y las caxas,
cercado de adquiridos pundonores,
a la batalla cruel sin alas buela;
mata, quiebra, destroça, rompe, aparta,
descostilla, derriba, despedaça,
y en el ayre cabeças diuididas
piden vengança, y llaman gente nueua.
Mas despues de la entrada rigurosa
ablando el coraçon, que ya era cera,
lo que antes del amor fue de diamante;
y el pecho que sin alma estaua entonces,
qual con ella otras vezes, y sin talamo,
de fuerça enflaquecio, que estaua ausente
y alguno sabe lo que puede ausencia.
Todos en el cargaron de manera
[280] que tuuo el desdichado de Crepino
mas heridas que poros, y por ellas
a Tegualda su espiritu nombrando,
dexo al helado cuerpo seco y frio.
Tegualda que, eriçados los cabellos,
cada momento le era vn siglo entero,
recogido el color, la sangre fria,
temblando el coraçon, vio que boluia
el alma suya, que lleuo su esposo
en trueco de la que el dexado hauia;
qual si las bellas hebras que cubrian
de su diuino rostro la belleza,

122 traua.

huuieran sido crueles homicidas
de su querido amante, las esparze
hechas pedaços por el ayre y suelo.
No la mano en el fuego puso Ceuola,
no se metio en la cueua el brauo Curcio,
no las ardientes brasas trago Porcia,
ni la daga los pechos de Lucrecia,
no se arrojo de las almenas Ero,
ni se metio la espada Tisbe hermosa
con tal animo y fuerça qual del suelo
la desdichada viuda se leuanta
en busca de su ya difunto amante.
[281] Y qual nuue asaltada de los vientos
que con veloz carrera va bañando
de la tierra el camino por do passa,
assi la nueua y desdichada Nemesis
sus mal siguros pasos apresura,
dexando el rastro de sus ojos bellos
en las corrientes muchas de sus lagrimas,
y, llegada al monton de los difuntos,
de vno en vno lloraua sus desdichas,
porque muertos parecen a Crepino,
lo que fuera impossible estando biuos.
Mas ya que las estrellas por su muerte
de luto y nuues todas se cubrieron,
obscureciendo mas la noche negra,
alaridos, suspiros y querellas,
del Mongibel que abrasa sus entrañas,
de la llorosa dama desfogauan
con tal fuerça y rigor que a los contrarios
enternecio de suerte que le dieron
por toda aquella noche alojamiento
entre señoras nobles principales.
Y quando el sol sus rayos encendidos,
siguros de los ojos de Tegualda,

166 que la veloz carrera va hollando — 171 en las muchas corrientes (par suite d'une correction; la version primitive était conforme à celle du *Prado*).

que de disgusto estauan eclipsados,
[282] por los montes mas altos desplegaua,
del fuerte donde estuuo aquella noche,
salio el vnico exemplo de firmezas
en busca de la muerte y de Crepino.
Con ella no topo, que vn desdichado
no muere, que la muerte es fin de daños;
pero topo con el, y conociendole
sus braços cruza, a su garganta llega
con ardientes suspiros, que eran tales
que, a no tener salida por las llagas,
el natural calor le retornaran.
Tanto lloro Tegualda, y lloro tanto,
que si Crepino entonces fuera biuo,
con sus lagrimas muchas le anegara;
mas quando el coraçon falto de aliento,
con los penosos ayes despedido,
con vn desmayo el cuerpo descayeron,
de Yanaconas vino vn grande numero
a lleuarse a los dos, y los lleuaron,
a Crepino a ponelle en sepultura,
la mas honrrosa que pudieron darle,
y a casa de sus padres a Tegualda,
que no murio, por que dispuso el cielo
que quedase en el mundo por exemplo
[283] de que ha podido auer muger constante,
aun despues de la muerte de su amante.

ARCINDA tomo la mano, acabados ya los versos sueltos, diziendo : « Bien ha prouado Cardenio su parecer, y bien ha salido con su intencion; por mi vida, que mis ojos estauan agenos de tener lagrimas que de plazer no fuesen, y les sucedio al reues, pues tambien han salido algunas de compasion de la pobre Tegualda, triste y mal lograda. Lisardo, estas cosas no solo siruen de espejo de firmezas, sino tambien de consuelo a los que semejante pena padecen; leuanta la cabeça, di-

uierte los ojos, esto haz por mi, que desseo mucho tu sosiego. Y tu, Fideno, dexate de preuenir essos lutos en tu coraçon : tiempo hay de llorar los males sucedidos, sin anticipar tan continuos llantos en ocasiones inciertas. Y con esto a Dios, que hago falta a mis anades. Y tu, Cardenio, esta noche a las doze me hablaras por la cerraja de las puertas de mi choça; alli te espero sin falta. »

Con esto se fueron los tres pastores a la choça de Fideno, y la bella [284] Arcinda lleuo sus anades a que beuiesen el agua dulce de Turia; y hallo vna nouedad grandissima en el Prado, y a su amiga Dinarda[1] sola, que yua corriendo en busca suya a la fuente del jazmin. Y despues de reportada y detenida, la dixo : « Querida Arcinda de mi alma, si algun dia te han herido las rigurosas flechas del amor, escucha y abonarne; y si toda la vida fuyste libre deste contagioso mal, escucha[2] y calla, pues de qualquier suerte tienes de fauorecerme; quando no por la voluntad y amor que me tienes, hauras de ampararme, por quien eres, de lastima que tendras. Yo quiero mas que a la misma lumbre de mis ojos al pastor Olimpo, cuyas gracias y merecimientos son tantos y tan grandes, como las veras de mi firmeza y los estremos de mi fe. Esta voluntad mia es con otra tanta pagada, y bien pagada de su hidalgo proceder y buenos terminos. El es hijo de honrados padres, aunque pobres; yo, como tu sabes, soy hija de la misma auaricia, que es her-[285]mana de la riqueza; jamas mis padres quisieron escuchar los que nuestro casamiento procurauan, porque con el numero de sus dineros, que cada dia crecia, tambien yua en aumento el insaciable desseo de que fuesse mayor. Mil cosas proue de dia, y todas me salieron mal; de noche jamas cerraua mis ojos, siempre estaua ymaginando como traçaria nuestro remedio, y nunca pude

1. *Pr.* : Nisida.
2. *Pr.* : eschuca.

dar alcance a cosa que de prouecho fuesse. Todo lo intente, todo lo sufri, y toda la vida lo sufriera y passara, si ayer no llegara a mi noticia que ya mis padres me tenian casada con vn pastor rico y forastero. Aqui fue Troya, mi Arcinda, pues no me quedo cabello por romper, como si ellos fueran la causa de mi daño. Yo casada con el mismo Rey, que no fuera Olimpo? mis ojos mirar a otros que los suyos? yo en los braços de pastor que no vi? Dios me libre, o por mejor dezir, (agora que ya lo estoy,) me ampare y defienda! Por no cansarte abreuio, y digo que lo mejor que pude, di auiso a Olim-[286]po de que anoche me viniesse a hablar por donde ya otras vezes solia; vino, y con mas lagrimas que palabras le dixe el infelice estado de nuestras pretensiones. Acudimos al remedio, y el que menos dañoso nos parecio y mejor para destorbar este concierto de mis padres, fue que, pues Olimpo tiene en esto de las armas bien prouada su intencion, publicasse esta mañana por todo el Prado, que no le pessaua de mi casamiento respeto de estar ya cansado de verse en mis braços, y que, despues de hauer dicho esto, pusiesse su persona en cobro, porque no echase mano del la justicia. Esto supo hazer Olimpo esta mañana muy bien, y en llegando a noticia de mis padres la boz que en el Prado andaua, tiniendola por verdadera, me desterro, (qual ves,) de su casa el miedo que les tuue. Tu amiga soy, necessitada vengo, y en tus manos me pongo.

— No escogiste mala valedora, (dixo Arcinda,) pues de quanto yo tengo, seras señora, como tambien de la verdade[287]ra voluntad con que pienso seruirte. » Y con esto lleuola a su choça, para que descansase vn poco el pecho de los solloços, enxugase las lagrimas de sus ojos, y trençasse las ruuias madexas de sus cabellos de oro, y alli mas con espacio trataron deste sucesso, haziendo saber luego a todos y publicar por el prado que Dinarda estaua en compañia de Arcinda, porque no

ymaginassen algunos que juntamente con Olimpo hauia hecho ausencia. No podia Arcinda acabar consigo el reprehender a Dinarda su determinacion, porque ella estaua en vispera de otro tanto, y aun de peor, sino hallaua el fin cercano y bueno que sus desseos procurauan. Solo notaua en este caso, que pudiera escogerse diferente traça para que no padeciera la honra de su amiga, en tanto que tardaua el remedio que todos hauian de procurar; pero con todo por no dar pesadumbre a Dinarda, que muy afligida se mostraua, se lo tenia para si, animandola y facilitandole los buenos fines de sus remediadas congoxas. [288] Solamente la tenia en cuydado puesta el no saber donde Olimpo estaua, y huuo de preguntarselo a Dinarda; la qual respondio : « Ay de mi! Arcinda, que tan turbada estaua que no se me acordo de preguntalle quien me daria lengua del; ni tampoco le dixe de quien se podia fiar para hazer me saber de su salud : Dios se la acreciente y guarde! Que sera de Olimpo? dimelo tu, Arcinda de mi alma, tu que lo sabras adeuinar. Parecete que estara en alguna parte peligrosa? aurase ydo del Prado? no lo creo, pues ya fuera muerta yo, si mi Olimpo huuiera hecho ausencia. Pues si esta en alguna choça de amigos escondido, Dios le guarde y libre de la justicia! Y dime, Arcinda, si por caso le prenden, tiene mucha pena? castigaran lo? deue mucho por lo que ha dicho? que haran del? y que sera de mi? »

Respondio Arcinda : « Amiga, tu quieres que sepa las cosas venideras, y tu me hazes agora letrado : yo sere quanto tu quisieres, sin faltar cosa a que no te responda. Pareceme [289] que Olimpo no haura puesto, (como dizen,) tierra en medio; porque, apartandose el, desuiaua de si las ocasiones de saber en que punto andauan sus negocios, y tambien era dexarte con cuydado, y lo lleuara muy grande, pues, aunque con tus padres quedauas, por esta vez tenian nombre de enemigos. Olimpo es hon-

rado, y no se le passarian por alto estas obligaciones; yo me determino que no esta lexos de ti, sino en alguna choça puesto entre amigos, de donde pueda de noche con vestido trocado salir a saber nueuas de sus cosas y las tuyas. En essotro de la justicia, lo que a mi se me alcança, es que en tu boca tiene el la vida o la muerte : si lo prenden, estara a dispusicion tuya, pues si tu dizes que el miente, le quitaran la vida, por dar castigo a su aleuantança, y exemplo y miedo a los demas pastores; y si tu confirmas lo que el dize, entre marido y muger, (ellos contentos,) no hay justicia que tenga voto; daranle libertad, y a ti por esposa; pero aduierte [290] lo que digo, y pues con espacio estamos, preuengamonos para lo que sucedernos puede. Possible seria que si a Olimpo prendiessen, (aunque todo sucediesse como digo,) quisiesen tus padres denunciar del por quebrantador de su choça, cosa que, aun hecha con tu consentimiento, tendria Olimpo pena graue. Contra esto te aduierto y preuengo que digas en su ocasion, (si llega el negocio a que hayas de dezir tu dicho,) que Olimpo ha merecido tus braços, con tu voluntad tomados, y con nombre de marido en la fuente de los jazmis, no hauiendo de por medio fuerça sino la del amor, que a el hizo pedillos, y a ti que los diesses. De lo que fuere dar testigos, no tengas pena, nombra me a mi, y nombra tambien a Cardenio; y en lo demas pierde cuydado, que buena compañia tienes en mi para seruirte y ayudarte ».

Dinarda le respondio : « Esto postrero conozco y veo tan claramente, que solo cudicio ya que me des [291] licencia para besar tus pies infinitas vezes por las colmadas mercedes que de ti recibo; mi vida te deuo. Pero, Arcinda de mis ojos, otra pena me da tormento; y es que, si van a prender a Olimpo, temo de su condicion, sus manos recelo no hagan algun daño en los que fueren por el, no sabiendo lo que tu me dizes, y la sigura vereda que podriamos seguir. Como le dare yo auiso,

si no se donde esta? aqui restriba el cuydado de mi mala fortuna; de todas suertes me ymagino venturosa, pues en tu poder estoy, esto solo me da pena muy grande. » Arcinda dixo : « No la tengas, que yo buscare esta noche remedio al daño que temes. Por amor de mi que suspendas agora tus pensamientos hasta la mañana, que yo voy a recoger mis anades primero que los rayos soñolientos del sol nos dexen a escuras. » Y assi salio a ponellos donde por aquella noche estuuiessen recogidos.

Y viendo cruzar el camino al zagal de Belisa, que con vnas cartas venia [292] en busca del pastor de Denia, ay le[1] pregunto : « Como esta Belisa? Como se oluida tanto de sus amigas que, ya que no quiere vernos, tambien se oluida de escriuir nos, como si jamas nos conociera? Por mal señal tengo esto; no querria que fuesse verdad lo que se suena en este Prado, pues ya todos dizen que Belisa muda de estado, y tambien de tierra. Que casamiento es este tan fuera de proposito? Que no ay pastores en este prado que, (aunque nadie merece a Belisa,) qualquiera dellos vale tanto como esse forastero que nos inquieta? Y no digo que valen todos mas, porque basta hauer tenido en duda ser de Belisa, para que yo lo calle; pero la pura verdad es que ya aqui nos conocemos todos, y sabemos la diferencia que ay de personas a personas, y aun de linages a linages. — No te enojes, hermosissima Arcinda, (respondio el zagal,) con migo, que yo no tengo en essas cosas voto; y si lo tuuiera, bien sabes de quien hiziera yo las partes, pues agora [293] con lo poco que puedo, le valgo y siruo. Lo que me dizes, oygo por ay, sin que en alguna cosa aya certidumbre; yo no la se. Estas cartas traygo al pastor de Denia; mira si me mandas algo, que esta noche pienso dar la buelta. — Si, amigo, (dixo Arcinda,) que pues es

1. *Pr.* : Denia, y le.



tu camino por la choça de Fideno, que de mi parte le digas que ya hize aquello que me encomendo; mi zagal es ydo fuera, y no tengo con quien embialle esta respuesta; haz lo por mi, que en otra ocasion se ofrecera algo con que lo satisfaga. — Esso y mas deuo, y hare por seruirte; y a Dios, que es tarde ».

Arcinda se holgo de auer dado aquella traça, para que Fideno se enterase de la verdad; y con esto se entro en su choça, para entretener la mitad de la noche con Dinarda, hasta que a la otra mitad diesse principio juntamente con Cardenio, que sin duda acudiria al señalado plazo y al conocido puesto. No tardo mucho el zagal de Belisa en hazer lo que le mando Arcin[294]da, pues apenas huuo dado las cartas al pastor de Denia, quando fue, con el recado de Arcinda, a Fideno; el qual, viendole entrar, quedo como el triste preso, a quien leyendo estan el fallo de su sentencia. Y quando huuo escuchado, luego entendio la merced que Arcinda le hazia; y despues de hauerle agradecido el recado, lo aparto diziendole : « Que nueuas puede esperar de ti quien, tiniendo su mal en duda, ya esta rabiando? por amor de mi, zagal amigo, que de mi no te duelas, ni de mis estremos tengas compassion, sino que claramente me digas la verdad desnuda : como esta Belisa? que ya no me atreuo a dezir mia por mil respetos; en que andan sus cosas? es verdad, o no, lo que tu ya me entiendes, y yo aun nombrallo no oso? dimelo luego : assi los cielos tus desseos cumplan! Assi tus esperanças se logren! Assi de pobre zagal subas a lo que tu mereces! Assi true[295]ques los pellicos bastos con vestidos de sedas estimadas vistosas! Y assi jamas te veas en ocasiones tan desesperadas como las mias! » El zagal de Belisa, despues de hauelle hecho infinitos juramentos de no negalle la verdad, le dixo : « Fideno, señor mio, ya sabes que toda mi vida fuy la llaue de tus secretos, y que jamas me viste descuydado en ellos, ni yo a ti quexoso de mi cuydado; esto piensa,

y no dudaras del proprio desseo que de seruirte tengo. Muchos dizen que los padres de Belisa han escuchado vn casamiento para su hija, y que van ya concertando los interesses; que ya en estos tiempos a esso llaman cassarse las gentes de agora. Yo con certeza no se que te dezir, ni Belisa tan poco supo que yo venia a este Prado; pero vila algo triste, y no vestida de las naranjadas galas que professa, antes bien con pellico ordinario, pensatiua, melancolica, cabisbaxa y sola. Pero yo quiero que entiendas [296] de nueuo con quantas veras te serui, y con las que agora hare lo mismo. Si quieres mañana, (quando las estrellas empiecen a bordar los cielos,) esperarme, o que te espere en la fuente del cipres, yo te doy palabra de lleuarte secretamente a donde Belisa esta, y mas prometo, que o tu la hablaras, o yo no estare mas en seruicio de sus padres, ni parecere por estas tierras. — Essa palabra recibo, que ha de ser restauradora de mi vida; yo acudire al puesto quando dizes. Entrate en mi choça, seras dueño della y desta pobreza que conmigo traya. » Y diole vnos dineros que lleuaua. El zagal le respondio : « Plegue al cielo que sea esto albricias anticipadas de lo bien que tienes de negociar; no puedo quexarme, pero pierde cuydado, que en la fuente del cipres te estare esperando a la hora señalada. Vendras en habito diferente del que sueles vestir, y lo de mas fiate de mi, y dexalo a mi cargo; y a Dios, hasta entonces. »

El zagal se partio [297] y Fideno entro a dar parte desto a su amigo Lisardo, con quien passo aquella noche, esperando el plazo de su concierto los dos solos, porque ya Cardenio era ydo a su choça, donde hallo a Olimpo, que hauia llegado algunas horas antes en busca suya a fauorecerse del; y le conto lo que con Dinarda le hauia sucedido. Cardenio le consolo, y prometio ayudalle y seruirle, por ser como era su amigo y su deudo. Y dexandole en su choça escondido, se fue adonde

ya le estaua esperando Arcinda, que, como primero tocaron las horas de su deseo que las del relox, ya casi estaua quexosa de Cardenio, el qual llego a la cerraja; y haziendo la seña acostumbrada, llegose mas; y despues de ser ya conocido, le dixo Arcinda : « Sabes lo que hoy sucedio en Olimpo y Dinarda? » Respondio Cardenio : « Bien lo se, pero esto no haze a mi negocio. Como estas, Angel mio de mis ojos? — Tratemos de lo que te pregunto, dixo Arcinda, que si haze a nuestro caso. A lo menos no sabras que [298] tengo en mi choça a Dinarda. — Ni tu tampoco sabras, (dixo Fideno,) que yo tengo en la mia a Olimpo. — Muy bien estoy con esso, respondio Arcinda, y me huelgo mucho, pues confio de tu valor que ya no saldran de tu poder sin remedio. — Esso se hara como tu quisieres, y lo trataremos despues, (torno a dezir Cardenio,) y agora saber quiero como has passado el dia de hoy sin verme, y que es lo que dezir me quieres? »

Y Arcinda dixo : « Cardenio de mi alma, para que mientes nombrando dia, pues tu proprio confiessas que lo passe yo sin mirarte? Para mis ojos no hay luz ni dia sin ver los tuyos bellos, de cuyos rayos bastaran a tomalla mil mundos; pero no quiero yo, que toda es mia. Y assi digo, Cardenio mio, que para lo que te llamo, es para que sepas de mi, que me ofenden mucho las prolixas largas de nuestro negocio. Tu eres el mas bello pastor que nuestros tiempos conocen : todos te alaban, todos te tienen ygualmente imbidia y amor. Y yo, aunque [299] doy credito a tus palabras, no te pienso tener siguro, hasta que no puedas enagenarte de mio. Mis padres te bendizen siempre, y quando a caso te nombran, algunas vezes dizen : Cardenio, pero las mas solo dizen : aquel gallardo, aquel galan y discreto. Pues si esto es assi, (como yo se que lo es,) no quiero perder punto en mi remedio. Y assi te ruego y pido, que dentro dos dias hagas tratar nuestro casamiento con mis

padres, que en esto pienso echar de ver lo que me quieres. Yo en cabeça agena tomo los escarmientos : mira Olimpo y Dinarda[1] quales andan; no quiero verme en otro tanto y mal lograda; en tu mano esta, que me respondes? » Cardenio dixo : « Dueño hermoso de mi coraçon, quien con el alma paga, que deuda negara? Con el mismo gusto que mis pretensiones desean y cudician, me combidas. Tu lo quieres, yo lo desseo. No hablemos mas por tu vida desta diligencia que me mandas hazer, yo la tomo [300] a mi cargo. Pero dime, gloria mia, que albricias daras al que la dulce nueua te traxere? — Sera, (dixo Arcinda,) la dadiua como las nueuas. A qualquiera que las trayga, le dare las castañetas, el cayado, las sartas, el rabel, y mis sarcillos, y, si tu eres, los braços mios fieles; y sera todo para mi, las nueuas y las albricias. » Estando en esto huuieron forçosamente de diuidirse, porque el pastor de Deuia hauia mandado que fuessen a buscar y prender a Olimpo, y la ronda yua buscandole por el Prado; y por no ser conocido pidio Cardenio licencia a su bella Arcinda, y se fue despues de hauelle rogado que tuuiesse cuenta en regalar a Dinarda, porque lo mismo pensaua hazer con Olimpo, y que no la diesse pena el estado de su negocio, que el se encargaua desde entonces del remedio suyo.

Boluiose Fideno a su choça, donde fue muy bien recebido de Olimpo, y mas quando supo que su Dinarda estaua en compañia de Arcinda. Pues Dinarda yo asiguro que pago con [301] mil abraços a Arcinda las nueuas que le dio, de que Olimpo estaua en la choça de Cardenio, que ya como tan amigas que siempre fueron, no se podian encubrir secretos; y assi huuo de confessalle Arcinda el rato sabroso que con Cardenio tuuo; y a poco le pesara, por las infinitas preguntas que Dinarda le hazia. Ella las satisfizo lo mejor que pudo; y dexan-

1. *Pr.* : Olimpo y Nisida.

dola en la cama quando ya las fuentes sus cristales mostrauan, y las cumbres rojas de los montes recibian al sol, saco sus anades a que nadando el agua paciessen ouas. No quedo Dinarda sin ocasion de entretenerse, pues para la buelta de Arcinda le prometio tenelle vnas Otauas escritas a buena cuenta, que con ser Otauas bastaua; pues el nombre de buenas ya Arcinda lo daua por perdonado, y esto quiso traçar para dexar entretenida a Dinarda y quitalle aquel rato los dudosos pensamientos, que tanto la afligian; y bien le salio, pues toda la mañana pudo estar pisando las arenas doradas del cercado [302] rio y escuchando a diferentes pastoras varios pareceres. Dezian las vnas : « No es pussible sino que la mentira de Olimpo tiene de causar vna exemplar justicia que asombre el mundo; pero, sino lo prenden, que se le da a el? estara ya en Valencia, donde por solo ser atreuido, hallara mas valedores y amigos que haura menester. » Otras dezian : « A fe que no es pussible que mienta Olimpo, yo se que del alma queria a Dinarda, y no es hombre que hauia de juntar las aleuantanças que dizen, con las verdades de su fe. » De muchas pastoras era defendido, aunque la mayor parte condenauan su atreuimiento, pero todas concordauan en que dezia verdad Olimpo; y sino, que la culpa tenia Dinarda. Porque no hay en el mundo hombre tan desalmado, que se atreua a disfamar vna muger, sin tener algunos fauores publicos que tomar por asidero y dar por testigos aparentes para dexar la mentira. Tambien Arcinda dezia, que nadie podia[1] abalançarse a dar su voto, y mas [303] siendo voluntario, sin oyr ambas partes. Y en todas sus palabras andaua muy medida, por ser esto costumbre suya, y porque todos sabian que Dinarda estaua en su choça. Estos dares y tomares turaron hasta que ya el sol tocaua con su cuerpo lo mas alto del cielo y

1. *Pr.* : popodia.

con sus rayos mas derechamente la tierra. Y assi se boluio Arcinda con sus anades a su choça, y hallo a Dinarda que las Otavas acabaua de escribir, y dezian assi :

Otauas de Dinarda afligida[1].

Yo soy la que, en el campo mas florido,
nacio de vn fertil tronco hermosa rama,
dando, con la ocasion de auer nacido,
al mundo historias, lenguas a la fama;
La que creciendo con valor crecido
hasta el cielo llego, y agora llama
a ciertas esperanças gloria incierta,
y a verdes hojas esperança incierta.

[304] Como tras tantos gustos, tantos daños,
mi tristeza ordeno de mi alegria!
pero quimeras son, o son engaños,
que no deuo de ser la que solia.
Ay! tristes horas, infelices años,
qual me teneys? pero la suerte mia
con tal velocidad mis bienes muda,
que el hauellos gozado pongo en duda.

Que no los tuue, a persuadirme vengo,
que es tan cierto, en tiniendolos, perdellos,
que el miedo de perdellos, si los tengo,
no me dexa gozallos ni tenellos,
Y, quando tengo males, entretengo
la triste vida en la esperança dellos;
y assi, entre el mal y el bien entretenida,
nunca tengo contento y tengo vida,

Mas es tal mi fortuna en quien confio,
que, estando en lo mas alto de su rueda,
en lo mas baxo miro el gusto mio,

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 13), sous le titre de : *Estancias de mi señora la duquesa doña Artemisa. A la Inconstancia.* Var. : 1 Soy yo la que, en el campo florido — 5 en su valor — 8 esperanza muerta.

y, si voy a subille, no esta queda.
Que aunque da libertad a mi aluedrio,
peso con el cuydado, y ella rueda;
[305] y como en lo mas baxo me derriba,
a lo que estaua baxo, miro arriba.

Y como miro assi el furor violento
con que mi alma pierde lo que gana,
y veo vn laberinto y vn tormento
nacidos de vna gloria soberana,
Pienso que la ocasion de mi contento
es fantastico sueño o sombra vana,
que de passo a la vista se me ofrece,
y, si bueluo a mirallo, desparece.

Mas sufra el pecho firme, pues peleo
con este hielo ardiente en que me abraso,
por passar a mis glorias quando veo
vn monte de impussibles en el passo;
Que al fin, logrando el gusto y el deseo,
aunque en mi daño el tiempo acorta el passo,
para que mi alegria se remonte,
con mi firmeza allanare este monte.

« No me parece, Dinarda, (dixo Arcinda,) que son estos los versos primeros que de ti haure oydo, ni aun los sigun[306]dos que tu auras hecho, porque en mi vida llego a mi noticia cosa tan a proposito, y tan conforme al estado en que estas. Di lo que quisieres, que toda mi vida oy dezir a los pastores mas sabios que de vna guerra muy grande siempre viene vna paz otro tanto grande. Dexa correr estos tiempos turbios, que, pasada esta mareta, llegaremos al puerto que tanto deseamos. » Con estos consuelos entretenia la bella Arcinda a su guespeda, pues ya tenia con Cardenio su negocio bien entablado, pero Fideno en su choça no cabia, porque

31 y, volviendo de nuevo a mi trabajo, — 32 a lo que estaba arriba, miro abajo. — 36 nacido — 42 en que le abraso.

aun los suyos para su bien estauan en agraz, y assi tenia en el coraçon bascas, en el pensamiento congoxas, en el pecho cuydados, y en la memoria centinelas, para no dexar de acudir antes de hora al señalado plazo que le dio el zagal de Belisa. Y pues todo hauia de ser esperar, determino de yrse a la fuente del Cipres, que era el puesto; y por ser arbol tan de cimenterio, no le vino mal su sombra al cuerpo de Fideno, que tan sin alma estaua. Con todo huuo de entrete[307]nerse en algo, porque aun el sol tocaua, (y no de lado,) las mas pequeñas piedras que en los profundos valles estauan, y assi escriuio en la corteza del Cipres con la punta de vn cuchillo este Soneto, que declaraua el infelice estado de su vida :

Soneto de Fideno.

El arbor que en su edad verde y florida
jamas negaua el natural tributo,
dando la hoja, sombra, flor y fruto
para descanso de la humana vida,
Agora tiene la virtud perdida,
y no es mucho que este con tanto luto,
que estando el campo del fauor enxuto
la fuerça del amor esta encogida.
Pero si el tiempo sabe hazer mudança,
quando su sol de darle luz se acuerde,
podra reuerdecer con mas pujança,
Porque, aunque en este inuierno esteril pierde
por defuera el color de la esperança,
yo se que el coraçon le queda verde.

[308]

Como la corteza del cipres era tan dura, forçosamente huuo de tardar mucho Fideno en escriuir el Soneto, y fue tanto, que se acabo el vltimo verso jun-

tamente con la luz escassà del dia. Y luego acudio el zagal de Belisa, que ya hauia cobrado respuesta del pastor de Denia, y se pusieron en camino juntos, como ya tenian concertado. Las preguntas de Fideno fueron sin numero, y bastantes a entretener camino mas prolixo. Llegados pues a la espaciosa vega, donde la choça de Belisa estaua, pusose Fideno en lugar siguro y escondido, para que el zagal entrasse solo a dar las cartas que traya, y a negociar con Belisa que hablasse con Fideno; y no huuo menester muchos ruegos para persuadilla, porque la hallo con grandissimo desseo de hazer lo que le pidio, y le agradecio mucho al zagal la buena compañia que hauia traydo. Todos negocian bien, sino el pobre de Fideno; mas, siendo pobre, a nadie causara espanto ver que la misma desuentura sea, porque nunca [309] huuo jamas ricos necios y desdichados, ni pobres venturosos y discretos. Brauo trance se le espera, y no le diera yo nombre de siguro al que semejantes nueuas le truxera, porque no creo que las escuchara del todo, sino es de la misma Belisa, que embio por el con el zagal en lo mas tarde de la noche, quando las estrellas luzen mucho, respeto de que el sol esta mas lexos.

Y llegado, le pregunto Belisa desde vna ventanilla muy alta para subida, y baxa para escuchar : « Esta el campo siguro? » Respondio Fideno : « En otro tiempo no preguntauas esso donde mis manos vias. Por siguro le tengo, pues a nadie diuiso. — Escuchame, Fideno, (dixo Belisa,) mis desgracias. Sabras que la importunacion de mis padres ha llegado a tanto estremo, que vna y mil vezes de ellos a mi han querido persuadirme a que viniesse bien en vn casamiento que me tratan, y a tu noticia ha llegado, pues tan arrojadamente me embiaste aquella carta, que Dios soberano sabe, y estas yeruas ver[310]des, que recogieron mis lagrimas, quantas he derramado por su causa. Ha! enemigo, no me bastan a mi estas persecuciones, este continuo tormento, sino que

tu quieres apresurar el fin de mis dias; si tanto[1] le deseas, presto le veras, que yo te dare agora la justa ocasion. Viendo pues mis padres que yo les respondia determinadamente : que de la misma suerte que a las mugeres bien nacidas les esta vedado el responder a sus padres en ocasiones de tomar estado que « no », que assi mismo yo me vedaua el responder que « si », porque jamas queria tener voto en cosa que ellos hauian de determinar; esto les dixe vna y muchas vezes con humildad infinita, para obligalles a lo contrario de lo que hizieron, pues llamaron a mis parientes y consultaronlo con ellos. Yo que supe esto, pareciome que pudiera con algunos de los mas cercanos y conocidos vsar alguna libertad, les dixe a solas y en secreto mi gusto declaradamente. Y los ya traydores me engañauan diciendome de ti mil alabanças y bienes. [311] Qual me dezia : « Bien empleada estas : mil años has de gozarte con Fideno, o sobre ello perdere la vida. » Y qual, poniendome los braços sobre el cuello, casi llegaua a mi cara a serme Iudas, que en lo demas sin casi lo era, diziendo : « No supieron tus padres escoger tambien como tu. Nobleza, sangre, valentia tiene Fideno : pues es discreto, bien nacido, valeroso y bien criado. Si le faltan dineros, hazienda tengo yo que te dar, para que alegre biuas. Ya te doy el parabien. Dexame negociar a mi, veras lo que hago. » Yo que semejantes ofrecimientos escuchaua, con la fuerça de mi obligacion cobraua tantas, que a despecho suyo les besaua los pies. De alli a dos dias determino mi padre de llamarlos a todos, y juntamente con ellos vue de estar yo presente; a quienes con viejas razones persuadio mi padre que le diessen su parecer en el casamiento, que le tratauan para mi de aquel pastor forastero; cuyo nombre ni le pondre en mi boca, ni mi memoria lo conoce. Algunos quisieron dar su parecer

1. *Pr.* : trnto.

ablando, pero los que [312] sus votos me dauan antes y sus haziendas me prometieron, aquellos mismos dixeron que tenian por muy grande inconueniente dar semejante voto publicamente, porque tienen oydos las paredes, y si alguno sabia faltas en el linage o en la persona del forastero pastor, quiça en alta boz no osaria dezillo, y de otra manera si. Hay! Fideno, que aqui restribo mi mal, esta fue la basis y el fundamento de la mortal sentencia que me dieron. Yo imaginaua que se traçaua aquello por mi bien, y despues supe de vna amiga mia, (muger de vno que alli estaua, y a quien el se lo dixo,) que se ordeno aquello secretamente, por miedo que tenian a Fideno, no matasse despues a los que contra el haurian dicho su parecer. Al fin escogieron que con chinas de piçarras negras y blancas se votasse mi casamiento, de forma que las negras dixessen que si, y las blancas lo contrario. Dieron a cada vno dos piedras, vna blanca y vna negra, y a mi tambien. Y despues de vn largo par[313]lamento que mi padre les hizo, por orden nos leuantamos a poner la mano dentro vna montera y dexar alli secretamente vna piedra. Esto hizimos todos, y despues mi padre llego a boluer la montera y vimos las piedras (ay de mi!) del propio color que mi coraçon estuuo : todas eran negras, sino la blanca que yo puse, que les siruio de consuelo a los traydores que me engañaron, pues al despedirse me dezian de vno en vno : « Ya puse yo aquella piedra blanca que ves, no tengo la culpa; a los otros perdona, y a mi me manda lo que seruida fueres. » Yo estaua de mi tan lexos, que solo esto podia desculpar la paciencia que tuue. Como mis padres vieron la conformidad de pareceres tan grande, dandose prisa en concertar cosas que no las tratan conmigo, viendome andar enferma y triste, mis negocios estan en el punto que digo, y esta es la piedra negra que en mi poder quedo, para testigo de que puse la blanca. »

Tomola Fideno, y dixo : « Este es el coral de la

ballesta de amor [314] con que esta vez no haura errado el lance, y se ha buelto negro, como el coraçon mio, que solo es blanco para que le tiren, y negro para todo lo de mas. La piedra del si me das agora; y es piedra negra, para que sea negro el si que recibo. Yo tomara este si mejor en bronze, para hazer fe del, quando quisiera; pero tu me le das en piedra sobre acuerdo, para que la deshaga con las continuas lagrimas mias. Iamas he visto dar vn si a la gana pierde hasta agora; que este si mio es dos mil vezes no, y el no de aculla es vn si para siempre. Con todo guardare la piedra, que por lo que tiene de negra, sera piedra de toque de mi boca, y la dare aposento en lo mejor de mi pecho; pues ya para ser aguila de veras, solo me faltaua tener en el coraçon vna, estando hecha la prueua de la vista, quando tantas vezes mire los bellos soles de tus ojos; y no me importa poco el escondella tanto, pues tan cerca estoy de tirar piedras, que no con menos demostracion deuo pagar lo que siento. Hay! Belisa, yo [315] creo quanto me dixiste, y quando no lo pronunciara tu boca, bastaua ser en mi daño para que verdad fuera. Dime los nombres de essos traydores parientes tuyos, y enemigos mios : quitareles el alma villana, beuiendome la sangre que tuya tienen, y quedaran todos traydores, y del todo muertos.

— Por cierto, Fideno, (respondio Belisa,) que no esperaua yo esse remedio de tu buen entendimiento. Lo que pretendemos es salir del lodo, y quieres tu entrar mas dentro.

— No pienso yo tal, ni Dios lo quiera, dixo Fideno; pero quiero agora sin arreboçar mis verdades y sin mascara de artificio dezirte mis justas quexas, poniendo por testigos a la fortuna, que leuanto mis cosas, para que de mas alto cayesen; a los cielos que alguna vez, so color de llouer, llorauan mis desuenturas; a los vmbrales de tu choça, que con mis hombros les fuy Atlante;

a los vientos que les di combate con mis suspiros; a las piedras y a las rexas, que las ablande con el agua fuerte de mis ojos; al tiempo mismo que en mis tassadas venturas bolaua, y agora solo viste [316] plomo; a las estrellas que de tu vista tocadas reluzian doblado, y finalmente a ti misma, que eres, contra mi, fortuna, piedra, cielos, vmbral, rexa, tiempo, pared, viento, estrellas, y Belisa, que cuyo nombre lo es todo. Digo pues, cruel, como es pusible, que si las palabras tuyas son verdaderas, repares en ningun genero de inconueniente? o soy Fideno, o no soy nadie? para que tan sugeta te muestres en ocasion tan penosa? otras se auenturan mas presto. Ya puedes tu pagar diez años de martirio con algun atreuimiento : que te han de hazer tus padres, salida de su poder? Y si tanto mi pobreza temes, dame sigura palabra de esperarme dos años cabales sin casarte, que yo ceñire frascos y espada, y antes del plazo o tendras con mi muerte libertad, o yo traere de la guerra dineros bastantes, (quitados a enemigos,) para que seas dueño dellos y de mi. Buen partido te hago, pero sospecho que deues tener mal punto, y querras barajar el juego.

— No, no, Fideno, (dixo Belisa,) [317] siempre el punto de mi fe crecio sin venir a menos, y agora esta en el mas leuantado estremo. Y pues ya las verdades se desnudan, hablare sin enigmas. Yo te adoro, pero pensar que tengo de hazer cosa que no diga con mi honrra, es como dezir que te oluide, que es el mayor impusible que puede hauer en el mundo. Para esto no ay traças, ni puede hauellas, que de tener honrra a no tenella es la distancia tan poca, que no consiente atajos ni rodeos. El alma que yo tengo, es tuya, pues pude dalla sin perder esto que llama el mundo fama, y lo sera eternamente en lo de mas, biua o muerta. No esperes de mi cosa que mal me este, festeja a mis padres, de cuya voluntad pende nuestro buen sucesso; y otra vez no me agrauies

señalandome interesses, que Dios soberano como vltima verdad las sabe todas, y de mi, que estimaria mas la sombra de tus pellicos pardos y pobres que la de los cetros cubiertos de diamantes. Y con esto, pastor, a Dios, que ya mi ventura se des[318]maya, y siento ruydo. »

Con esto se entro Belisa, dexando a Fideno a la luna, que de todas maneras lo era entonces de Valencia. No espero mucho, porque el zagal de Belisa salio a dezille a Fideno, que si estaua despierto, que se durmiese, y si dormido estaua, que recordase, para que, trocando sus efetos los sentidos, echase de ver que ya el sol hauia enxugado los aljofares del aurora. Cayo en esto Fideno, quando se lo dixeron, y rogole al zagal que lo acomodase entre vnos arboles que formauan naturales labe-rintos, para que estuuiesse aquel dia escondido, y que le truxese vna pastora que biuia juntamente con Belisa, que le importaua mucho hablalle, que, haziendo esto por el, le daua palabra de no enojallo, pidiendole en toda su vida cosa alguna que le diesse trabajo. El zagal le dixo que casi no queria hazello con esta condicion, pero que no queria dexar por ningun respeto de seruille; y assi se fue luego, y truxo la pastora a que la hablase Fideno, y dexola con el. El qual le [319] dixo :

« Con mucha razon puedes darme nombre de atreuido, pues sin auerte hecho seruicio alguno, tan arrojadamente me atreuo a llamarte, y mas para tan escondido puesto. Pero ya estas aqui, y hauras de escuchar mis prolixas razones y perdonarme el no hazerte algun regalo, que mi venida fue a deshora, y no me dexo traer conmigo vna sortija, dos acuerdos, quatro sarcillos y vna cadena que tengo : todo es de oro; y porque no lo dudes de mi pobreza, sabras que vendi lo poco que me quedaua quando hauia de hazer aquellas fiestas, y en essa ocasion troque con vn rico pastor mis cabras todas con lo que te dixe; mas ya desde agora puedes tenerte por señora de los sarcillos y de la sortija. »

La pastora le respondio : « Fideno gallardo, no hagas agrauio con dadiuas y promesas al mucho desseo que de seruirte hay en mi, sino mandame lo que quisieres; mi persona es tuya para seruirte en las cosas de Belisa; emplea el tiempo en mandarme, y no en cumplimientos voluntarios [**320**] y bien escusados. — Mucho es lo que pido, dixo Fideno, y assi es mucho y muy grande el miedo que mi lengua encoje y ata, y mas siendo la primera vez que pidia nadie sin hauer dado antes. — Otra y mil vezes te digo, (respondio la pastora,) que no trates mas conmigo de cosas semejantes, si tienes de dar en esso. Que pueden pedirme tus desseos que yo no haga? Querras que la lleue papeles? no lo creo, que ya tienes tu andado mas. Querras hablalla? ya pienso que lo has hecho. Pues que sera lo que pides? Querras entrar en su choça de noche sin que lo sepa ella? tu proprio determinate y ten animo, que yo te dare ocasion. — Essas manos tengo de besar, (dixo Fideno), a pesar de la fortuna. »

Y tan descuydada hallo a la pastora de semejante excesso, que ni las pudo apartar, ni defender. Puso en ellas Fideno mil vezes la boca y los ojos, diziendola : « Portera diuina de los cielos mios, como podre yo pagar tanto bien, sino con el alma? dierala sin falta; pero tienela ya Belisa. Mil [**321**] años biuas, y en ellos jamas dessees cosa que luego no alcances! Si con esto rebiuo, que sera si me señalas plazo para tanto bien? han de ser años los que tengo de esperar para que tu palabra cumplas? seran por ventura meses o semanas? pronuncia el fallo, pastora de mi vida. — Si, hare por cierto, dixo la pastora, y en breues razones; pues quiero que esta noche, quando el reloix de la vna, entres en la choça de Belisa. Y aduierte que es muy grande, porque hizieron vna de dos, y es menester entrar sobre este acuerdo. Subiras por la rexa a la ventana que sobre ella esta, donde ya aure acudido yo para guiarte; y a Dios hasta

entonces, que tengo cuydado de si me echan menos. — Los acuerdos y la cadena ya es todo tuyo, (dixo Fideno,) mañana lo tendran tus manos. Dios te guie, y me de paciencia para esperar que se vaya este sol que tanto me persigue, y tan enfadoso es para conmigo! Por lo menos ay mil años de distancia desde aqui a la hora señalada. Bien te pin[**322**]tan, fortuna cruel, con vna rueda; pues la mudança suya siempre trocando asiento, lo baxo sube, y lo muy encumbrado derriba : el vno de tus clauos deue de ser verde, y en el fixadas mis esperanças, pues agora de tan postradas suben de nueuo a la mas alta cumbre en que jamas las vi. Aguas de Xucar dulces y sabrosas, no digan vuestras corrientes a nadie el bien que espero. Paxaros, cuyos oydos fueron testigos desta promesa, ayudadme con las gargantas, alabando la pastora; y no me ofendays con ellas, descubriendo mi secreto; assi biuays siguros con vuestros polluelos en los copados nidos. Y vosotros, arboles, dadme nueuas de la cercana noche, haziendo mayores de lo que vosotras soys, las sombras que tanto desseo. Obligaros quiero con vn Soneto a todos, para que del y de mi sepays quan mas desdichado soy que todas las cosas que en el mundo tuuieron este nombre. » Y como si verdaderamente lo estuuieran escuchando el rio, paxaros y arboles, les dixo este Soneto :

[**323**] *Soneto de Fideno* [1].

Despues de ser Numancia destruyda
no boluio mas a su primer estado;
ni la infelice Troya se ha poblado
despues que fue en ceniza conuertida.
La gran Cartago dio vna gran cayda,


1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 50), sous le titre de *Soneto a las ruinas de un pensamiento.* Var. : 5 No quedo de Cartago la temida.

pero della jamas se ha leuantado,
ni al valor de Sagunto derribado
su grandeza le fue restituyda.
Ninguna destas fue reedificada,
porque tan graue mal fuesse el postrero
de quien pudiese ser atormentada.
Mas esta Babilonia donde muero,
despues de ser mil vezes derribada,
otras tantas ha buelto al ser primero.

Con estas y otras cosas semejantes se entretenia Fideno, y, como del sol los cauallos piden poco pienso, acabaron su jornada presente, y aun otra media en los Antipodas, acercando la hora del concierto. Y en tocando llego Fideno a la rexa y [324] subio a la ventana abierta, por donde lo metio de la mano la pastora en vn aposento obscuro, por no passarlo por delante la cama de Belisa sin auisarla primero. Llego la pastora sola, recordo a Belisa, diziendole que Fideno el dia de antes hauia entrado en la choça sin ser visto, y que desperto entonces para que se lo dixese, por no dalla susto y no causarle con el sobresalto la enfermedad de que biuia achacosa. Iamas de la redonda boca salio el plomo, ni la pisada culebra se empino con tanta velocidad y presteza, como Belisa se puso en pie, diziendola : « Ve, amiga, y dile que agora quiero hazer prueua de los ofrecimientos suyos : que se vaya por amor de mi sobre palabra mia de que yo me dare por obligada. » Y en boluiendo la pastora las espaldas, desperto Belisa a sus padres, pidiendoles licencia de pasarse a su cama, como lo hizo, diziendo[1] que la tenia en grande congoxa puesta vn sueño que la daua miedo. Y de poco le huuiera pessado el dezillo, porque su padre [325] la res-

6 fuerza que a todo el mundo ha sujetado.

1. *Pr.* : dizendo.

pondio : « A mi se me antoja tambien que senti vnos passos no lexos de mi cama. » Y tomando vn baston que a la cabecera tenia, fue a reconocer la choça. No hallo a Fideno, porque solamente señalo a tiento vn coraçon con vn cuchillo, por señal de que estuuo alli, y luego cobro la ventana bien, aunque ascuras, por vn hilo que dexo atado a la ventana del vn cabo, y el yua desouillandole al passo que entro; y no le fue de poco prouecho, pues no pudiera escusarse vna gran desgracia, sino fuera ayudado de esta sagaz preuencion. Al fin saliose, aunque no se pudo hazer todo tambien que no quedasse la ventana por cerrar. Esto hallo el padre de Belisa en su choça muy de nueuo, y huuolo de pagar la pastora que metio a Fideno, porque, hallandola vestida, dio ocasion a que no se desnudo mas en aquella choça, ni todos sus enredos fueron parte a que la dexassen de embiar a casa de sus padres; donde, (fingiendo otra causa,) la embiaron. Fideno la acudio como deuia, y con lo que pudo. Y el [326] dia siguiente fue a toparse con Belisa a la hora cierta que solia salir con sus anades; la qual, en viendole, lo amenazo puniendo el dedo sobre la frente, y sin hablar palabra torcio camino y busco compañia de muchos para que Fideno huuiesse de apartarse, como lo hizo. Y aunque espero alli algunos dias, fueron en vano, y tanto que huuo de escoger boluerse al Prado, donde fue bien recebido de Lisardo, que passaua mal sus tristes soledades.

Hallo a Cardenio muy alegre de que sus cosas yuan ya puestas en camino de tener buen fin, porque se hauia determinado de pedir por muger a la bella Arcinda; y para esto hauia hablado con los pastores de Denia, que ya le hauian prometido fauorecerle y ayudarle. Muchos dias passaron sin tener fiestas en el Prado, como solia otro tiempo de ordinario auellas, por estar, como estauan, vnos ausentes, otros con luto, y Fideno tan pensatiuo y triste, que nadi le conocia sin



mirallo dos vezes. Solamente a la choça de los pastores de Denia yuan las tardes [327] algunas pastoras, y quando mucho passauan por alli mascaras reguzijando con sus disfraces. Y vna tarde entre otras muchas que la bella Arcinda solia hallarse en ella, huuo gallarda junta de pastoras bellas, y Cardenio passo carrera vestido de mascara, y despues boluio, apeado ya, a entretener aquellas pastoras, hablando las como a las mascaras se permite; empeço a dezillas algunas razones, obligandolas a que le respondiessen, como siempre solian; y a poco rato que tan callando las vio, echo de ver claramente que ya era aquello sobre concierto y por dexallo cansar hablando; y assi pidio licencia para dezir de improuiso vnas coplas a las pastoras que no quieren responder a las mascaras; y como tampoco le respondian, atribuyo el callar a que le otorgauan la licencia, y empeço diziendo :

Redondillas a las pastoras que no quieren responder a las mascaras[1].

El que a su dama molesta,
suele con aficion rara
[328] por hablalla en vna fiesta
salir mascara, aunque cara
compra della la respuesta.
Lleua con suerte importuna
dos bocas, pues la fortuna
por atizar nuestras llamas,
quieren que pastoras damas
muestran no tener ninguna.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 34), sous le titre de : *Satira a las damas que no responden a las mascaras*. Var. : 4 mascara, mas cara — 9 ha querido que las damas — 10 muestren.

No nieguen, aunque son bellas,
respuestas por entender,
que no se merecen dellas;
pues tambien se dexan ver,
y nadi merece vellas.
Que el mirallas y el seruillas
hazen tales marauillas
en el que sabe estimallas,
que da valor el mirallas
para merecer oyllas.

Ellas por trocar su nombre
de nueuo dan en callar,
y porque su pecho asombre
agora dan en guardar
[329] la palabra como el hombre.
Pero diferentes van,
como sus pechos lo estan,
porque el hombre que es honrrado
la guarda porque la ha dado,
y ellas porque no la dan.

Con tan tristes condiciones
muestran las que siempre adoro,
auarientos coraçones,
guardando tanto el tesoro
de sus discretas razones.
Y prosiguiendo el intento
de su auaro pecho esento,
a tan grande estremo llegan,
que las palabras nos niegan,
con ser las palabras viento.

Y buscando sus prouechos
para colmar los agrauios
que en el mundo tienen hechos,

11 No nieguen las damas bellas — 14 que tambien — 15 y nadie — 16 Y el — 21 Que ellas — 31 Con sus tiernas condiciones — 32 las damas que adoro.

han dado en cerrar sus labios,
como en abrir nuestros pechos.
Que ensordecidas al ruego
[330] del astuto niño ciego
tan por los estremos van,
que guardan el viento, y dan
con gran abundancia el fuego.

Pero no deuen culparse,
que dan siguiendo su intento
el fuego por no abrasarse,
y se quedan con el viento
que las ayuda a mudarse.
Y assi por esto sin duda
se finge cada qual muda;
y porque su trato asombre,
esta muda, porque el nombre
pronostica que se muda.

Y con ser tal su mudança,
en esto no puede hauella,
aunque yo tengo esperança,
que agora querran hazella
por ordenar la vengança.
Pero por mas que la ordenen,
siguros mis versos vienen,
que no pueden ser tenidos,
[331] ni llegar a sus oydos,
que las mudas no los tienen.

Bien presto se echo de ver que tenian las pastoras oydos y lenguas, pues con tanta presteza entre si solenizauan las coplas de la mascara; y mas que todas se holgo el pastor de Denia, viendo quan bien se hauia pagado de la mudez fingida. Y con saber ya quien era, fue preguntando a todas, si conocian la mascara que

45 y en abrirnos nuestros pechos — 58 que porque — 59 porque el hombre — 65 por tomar de mi venganza (tomar de mi *en surcharge d'une autre écriture au-dessus de* ordenar) — 68 ser sentidos.

tambien anduuo; y no falto quien nombro a Cardenio dos vezes. Mas lo boluio a querer saber, para tener otras tantas ocasion de honrrarlo, porque solo esto tuuo por oficio todo el tiempo que gouerno aquel prado, con su presencia alegre y con su vista florido. Alfin quiso y pudo representar a los padres de Cardenio que en su cabaña tenia, quan honrrado, quan virtuoso, quan rico, y quan gentilhombre se mostraua Cardenio, y que pues ya eran de su pretension sabedores, que no le quitassen las albricias que de las buenas nueuas esperaua, y las fiestas que en tan deseado [332] casamiento se harian. Humildes, agradecidos y alegres, respondieron los padres de Arcinda al pastor de Denia, diziendo: « Quando fuera Cardenio vn zagal pobre, nos estuuiera bien demasiado hazello de Arcinda esposo, fiados en las siguras esperanças de tus mercedes, quantimas hauiendo de fixallas sobre los siguros y leuantados cimientos de su ya merecido valor. Nosotros quedamos obligados de nueuo a seruirte. » No quiso el pastor de Denia consentir largas en este negocio, porque las mercedes que hazia, eran tantas, que, aun apresurandolas mucho, no se dauan lugar las vnas a las otras. Esto se vio claramente luego, pues llamaron a Cardenio, y luego se le ofrecio otra ocasion de hazer lo que digo; pues hauiendole besado las manos Cardenio, y tambien los padres de Arcinda, y entre ellos hecho se las deuidas y acostumbradas cortesias, dixo Cardenio: « Señor, ya sabes el estado en que estan las cosas de Olimpo y Dinarda; y tambien saben todos que [333] Olimpo es mi compañero y amigo, tanto como lo es de Arcinda Dinarda; pues los bienes recebidos de tu mano, justo es que con participantes se logren, a Olimpo le disculpan sus amorosas congoxas; el si de Dinarda yo me obligo a recaballo; sus padres estan presentes y saben quan honrrado es, y de los mejores linages deste Prado; solo reparan en que es pobre, (a lo que yo imagino). Esto pienso reparar yo con poner en su

cabeça la mitad de mi hazienda, de lo qual pongo a tu persona por testigo. Valganos el ser quien eres, para que tengamos, Arcinda y yo, quien nos ayude a recebir esta merced de hoy y a gozar tal contento, que todo es tanto que no cabra en los dos solos. » Y boluiendose a su Arcinda, le dixo : « Señora, porque no sea necedad la primera que te digo, es suplicarte me ayudes en esta ocasion, pues tambien lo es tuya. »

Poco tardo Arcinda en pedir esto de rodillas. Y el pastor de Denia, despues de leuantalla, hablo, antes de responder, con [334] los padres de Dinarda a solas, y luego en alta boz dixo a Cardenio : « Yo tengo negociado lo que me pides hasta lo postrero que dixiste, que no lo tengo de consentir. Goza tu hazienda, y con ella sirue a tu Arcinda, que mas merece. Que a Olimpo yo lo perdono; y aunque con su persona sola merece tanto como todos, yo quiero que no le falte con que regalar a su querida Dinarda. Ay estan dos mil cabras, cien bueyes y algunos sembrados de que le hago dueño, juntamente con darle dos choças, las que mas cerca de mi cabaña estan, que no ha de estar lexos de mi pastor a quien tanto quiero. » Quisieran todos besalle las manos, pero tuuolas para esto tan cerradas como abiertas[1] para ser liberal, y fue harto, pues todos esperauan que les diesse las manos, si quiera porque era dar, de que tanta costumbre tuuo siempre; pero, en lugar de dallas, dio fin a estos casamientos. Dio ocasion a infinitas alabanças, y dio principio a otras cosas, que, a no serlo, ya lo hizie[335]ran pastor de Denia, y de nueuo lo pusieran en el dichoso estado que ya gozaua.

Toda esta noche se gasto en parabienes, en gustos, en alegrias, musicas, combites y bayles; solamente Fideno y Lisardo que en su cabaña estauan, acompañados de las sombras negras de la obscura noche, estauan tristes,

1. *Pr.* : abieraas.

pensatiuos, llorosos y mudos, aunque ya, despues de recordados, parece que sobre concierto quisieron dezir cada vno vn Soneto. Y como Lisardo no tenia pensamiento de buscar remedio a su mal, porque la causa del ya no le tenia, con este cuydado menos, pudo despertarse primero, y dezir :

Soneto de Lisardo.

Tanto lloro el pensar que siempre biuo,
y tanto siento el ver que no me muero
que, en creyendo que biuo, entonces muero
y, en sintiendo que muero, entonces biuo.
[336] Embuelto en la mortal angustia, biuo,
y viendo della el fin, contento muero :
assi que es vida el gusto con que muero,
y muerte el ansia grande con que biuo.
Con tanto miedo de morirme biuo,
que puedo asigurar que siempre muero
y que, pues no soy muerto, siempre biuo,
De suerte que en vn tiempo biuo y muero,
pues con la muerte de la pena biuo,
y, porque no se acabe, no me muero.

Grandemente le tuuo Fideno siempre compassion a Lisardo de tan desgraciada desuentura; y porque se la pagasse con otra tanta como solia, dixo vn Soneto desta suerte :

Soneto de Fideno [1].

Belisa hermosa, di, porque te dexo?
si te quiero dexar, porque te sigo?
si huyo el verte, como estoy contigo?
y si te quiero ver, porque me alexo?

1. De Miguel Rivellas, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, I, p. 320), sous le titre de *Soneto de un galan a una dama de quien andaua quexoso.* Var. : 1 Si boy, Nise, tras ti, por que te dexo?

Como te alabo, si de ti me quexo?
como te quiero mas, siendo tu amigo?
[337] como a lo que procuro, contradigo,
y en lo que determino, estoy perplexo?
Es que en ti sola hallo gloria y pena,
y cada efeto de su causa mana,
que ay en ti parte mala y parte buena.
Hay quien da mil dolencias y quien sana,
ay quien prende y quien libra de cadena,
donde ay cuerpo diuino, y alma humana.

Los tercetos del Soneto oyeron muy bien Cardenio y Olimpo, que ya juntos yuan buscando por el Prado a quien darian parte de sus venturas, que siempre los contentos causan en quien los possee, vn insaciable desseo de que todo el mundo participe de su alegria. Y llegaron, como tan grandes amigos de Fideno y de Lisardo, a dezilles los buenos sucessos y fines de sus pretensiones, y como ya las bodas estauan concertadas, faltando no mas que dar jornada, la qual hauia de ser con moderado reguzijo por estar como estauan ellos tan tristes, pero que les suplicauan que no les faltassen aquel dia a [338] honrrar con su presencia sus choças. Esta palabra dieron los pastores tristes, quedando solamente acompañados de su afligida soledad penosa, y Cardenio se fue juntamente con Olimpo, a que hablassen con sus suegros y, señalado el dia, suplicassen a los pastores de Denia que se hallassen presentes en los desposorios y mesa. Fue todo negociado a pedir de boca, y en vn punto, pues los padres de las nouias vinieron bien en que fuessen las bodas el Domingo siguiente, y los pastores de Denia, (nunca escassos en hazer mercedes,) prometieron de comer en la choça de los nouios despues de auellos sido padrinos. Passaronse como bo-

5 Porque te — 6 Porque te quiero mal, si soy tu amigo? — 9 Porque en ti — 12 da enfermedades y.

lando estos pocos dias, ocupados en las deuidas preuenciones, buscando y haziendo galas vistosas y diferentes para los costosos vestidos de sus personas, concertando instrumentos de musica, no escusando ninguno, desde los mal templados rabeles pastoriles hasta los menestriles sonores y reales, y caçando para la comida en las ori[339]llas del mar francolis, en las cumbres de los montes perdizes, en las faldas conejos, y en los llanos liebres, en los pinos torcaças, en el ayre paxaros, en las torres pichones y en el agua peces.

Llego pues el Domingo, y juntamente con la diligente aurora nueua cierta con vn correo de que el gran Mayoral embiaua por los pastores de Denia, para tener cabe si los que tantos seruicios le hauian hecho; y no quedara en el Prado cosa que no vistiera luto, sino alboroçara los coraçones, leuantara los animos, y alegrara las pretensiones de todos el esperar tener tan cerca del Mayoral personas tan apassionadas por los pastores del Prado, y tan hechas a enrriquecellos con auentajadas mercedes. Esta esperança despinto los sentimientos primeros, y con general alegria se hincho el Prado de parabienes, y se cubrio de gentes que acompañaron a los pastores de Denia y a los nouios, que despues de velados llegaron a la choça de Cardenio, que la tuuo [340] circuyda de morteretes que les hizieron salua. Y antes de llegar a la puerta treynta passos, estaua diuidido en tres partes vn ancho espacio, cubierto de arrayanes y tantas diferencias de flores en los suelos y paredes, que solamente el cielo podia ser, (como lo era,) cubierta de tan hermosas estancias. En el primer quadro estauan seys zagales vestidos de verde con guirnaldas y ceñideros de varias flores, y con rabeles tañendo y cantando letras alegres. Y en el quadro sigundo estauan doze pastoras conocidas de las nouias, que con mascaras en los rostros y castañetas en las manos seguian baylando el concertado son de los menestriles. Otro poco se detuuieron

contentos de ver el bayle y procurando adeuinar quienes eran las mascaras. Y quando passar adelante quisieron, hallaron sin puerta la pared frontera, por donde forçosamente hauian de passar; solo Cardenio sabia la causa desto, porque vn Astrologo su amigo, por festejalle mas, le pidio licencia [**341**] para componer aquel quadro y dezir a los pastores de Denia, (como en pronostico,) lo que les hauia de suceder en venideros tiempos, que ya el con mucho estudio lo alcanço a saber de las estrellas, cuyos esperados efetos jamas le salieron mentirosos. Abriose pues de improuiso vna ancha puerta, donde supitamente parecio el Astrologo en figura tomada de Magico encantador, cubierto el vestido de ouas, espadañas, juncia y yedras, la barba y el cabello de color de nieue, y en la mano derecha vn baston ñudoso, que mas hazia su persona feroz y respetable. Con esta nouedad suspensos, prestaron atento oydo ygualmente todos al Magico, que en boz alta dixo :

[**342**] CANTO DEL MAGICO

en la Choça de Cardenio y Arcinda.

O tu que illustras de la quarta Esfera
el camino rebuelto en llamas de oro
y, de Apolo siguiendo la carrera,
muestras al mundo el resplandor que adoro,
Pues es tu luz tan clara y verdadera
de todos los Planetas el tesoro,
que eres estrella confessar podrias,
y aun del Oriente, pues los Reyes guias.

Vn tiempo hiziste de tu fuerça ensayo,
mostrando tu valor en las Asturias,
quando el sol eclipsado de Pelayo
de la luna sufrio tantas injurias.

Alli sacaste de tu ardiente rayo
las encendidas bramadoras furias
que ay de las tuyas en qualquier centella,
y la luna venciste siendo estrella.

[343] Agora que tu luz ardiente y pura
dexa de hazer su curso arrebatado
por todo este Orizonte, que procura
llorar tu ausencia como esta obligado,
Razon es que tu ingenio y tu cordura
procuren siempre mejorar su estado,
siquiera porque fue el lugar primero
que te tuuo en España por luzero.

Norabuena, pastor, vayas a verte
con aquel que te dio este cargo honroso,
que antes de mucho te dara la suerte
otro mas leuantado y mas famoso,
Porque en tu mano venturosa y fuerte
quiere poner el cielo poderoso
el gouierno de España, Italia y Flandes,
y de otros Reynos y prouincias grandes.

Tiempo vendra que el Mayoral de España
de ti confiara su monarquia,
y esta gloria tan grande y tan estraña
que ha de causar a tantos alegria,
Sera quando la fertil Alemaña
le ofrezca el fruto del jardin que cria,
[344] que sera Margarita, en cuyos ojos
pondra el Amor sus triumfos y despojos.

Esta querida regalada esposa
del Mayoral que digo, vendra hufana,
y en esta tierra, (por su causa hermosa,)
celebrara la boda soberana.
No haura encarnada tracendiente rosa,
cogida en el Abril por la mañana,
que arroje suauidad tan esquisita
como la bella flor de Margarita.

AQUI, pastor, con orden y concierto
se veran juntos el Frances y el Godo,
y todo por tu causa, porque cierto
es todo hazello, procurallo todo.
El prado se vera de oro cubierto
y de finos diamantes, de tal modo
que, aunque pastores, quedara prouado
que el vellocino de oro hauran guardado.

No aura en esta ocasion grande, ni chico,
que no quede por ti con premio honroso;
quien lleuara vn gauan, quien vn pellico,
[345] quien vn çurron, quien vn cayado hermoso :
Ninguno podra hauer dichoso y rico
que no quede por ti rico y dichoso,
y assi sospecho yo, pues fama cobras,
que tu nombre ha nacido de tus obras.

DE tu blason tan raro y peregrino
ninguno puede hauer que no se assombre,
pues dezir Sandouales imagino
que pronostico ha sido mas que nombre,
Porque, como es verdad, sueles contino
valer en qualquier cosa a qualquier hombre,
tanto que es de valor vn grande abismo
ver que te obligue tu renombre mismo.

SANDO fue el primer hombre que en la cueua
dio principio a tu nombre soberano
dando de su valor notable prueua
con vna viga en la inuincible mano.
Pero por mas que a referir me atreua
los nombres de los tuyos, sera en vano
que referillos pueda sin que tope
vn Diego Gomes, vn Bernardo, vn Lope.

[346] Los tres salieron con semblante fiero
en mil escaramuças y alborotos,
y los tajantes filos de su azero
por su grande valor quedaron botos.

Estos y los demas que no refiero,
aunque en tiempos passados y remotos,
encaminaron las acciones suyas
a las grandezas milagrosas tuyas.

Inclinense a tu nombre las estrellas
y, despues de su numero infinito,
las montañas del mundo y, despues dellas,
las soberuias piramides de Egyto.
En cuyas eleuadas cumbres bellas
tu renombre immortal quedara escrito,
contra la voluntad del tiempo vario,
en laminas de bronze, o marmol Pario.

En acabando el Magico su canto, (de todos tan bien escuchado y con tanta alegria oydo,) no fue menester serlo mas, porque el pastor de Denia lo enriquecio tan presto, que no le dio tiempo para que el lo supiera de las estrellas, ni [347] ellas le señalaran tanto bien como de sus manos recibio. La comida los esperaua puesta en la mesa, y el sol estaua ya en lo mas alto del cielo, quando los pastores de Denia ocuparon el mejor puesto de los asientos, teniendo a los lados los dos nouios, y frontero dellos las dos pastoras, que por los ojos alimentauan las esperanças de sus coraçones. Turo el dia menos que la comida y bayles. Y luego los pastores de Denia quisieron alegrar los nouios con su ausencia, (nunca buena, sino en esta ocasion).

Fueronse acompañados de todos; solo Fideno, (que siempre estuuo presente y descuydado,) torcio camino para hablar con el zagal de Beliza, que venia muy apresurado, el qual, primero que Fideno le hablase, le dixo con palabras y lagrimas : « No me mandes, Fideno, agora que te diga nueuas de las cosas de Belisa; callandolas yo, puedes entendellas tanto como el pastor de Denia leyendo estas cartas, en quienes viene todo largamente escrito. — No por esso, dixo Fideno, [348] tienes

de enagenarte de mi y de valerte de lo que mis amigos tienen por mi medio. Ya que mi riqueza es solo de desdichas, y no quiero conuidarte con ellas, en esta choça te espero quando des la buelta; vendras por vnos papeles que tienes de lleuar por amor de mi. — Esso hare yo sin falta », dixo el zagal, apartandose de con Fideno; el qual entro a dar parte a sus amigos de su desgracia diziendo : « Si, quando estaua mi mal en duda, rabiaua, que sera de mi agora que ya es tan cierto? Fortuna cruel, Belisa ingrata, no me dierays mas poco a poco este daño, para que la costumbre del esperallo hiziera callos en mi paciencia? Hay! que mi mal es sin remedio, pues la muerte fugitiua no quiere admitir en su tribunal mis apelaciones; y pues ya la muerte, con no faltar a nadi, me falta, no me falte papel en que escriuir a Belisa la postrera carta. » Y tomando con que, se la escriuio deste modo :

[349] *Carta de Fideno a Belisa casada.*

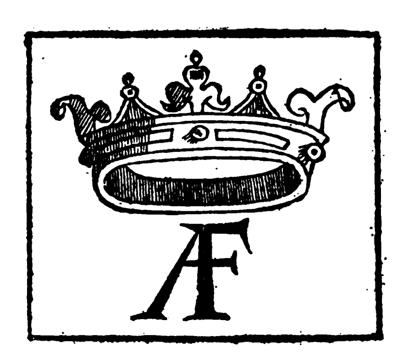
Al mas valido diamante
en plomo vil engastado,
esto escriue desde el Prado
vn aborrecido amante.
Nombrar Belisa no quiero,
ni nombrar Fideno mas,
pues tu tan mudada estas,
y yo sin mudarme muero.
Dime, desleal, conuino
a tu ser, poner tu fe
en quien sabes tu, y yo se
que aun de tu desden no es dino?
Mas, aunque te diera enojos,
yo atajara intentos vanos
a no ser poner las manos
do tu pusiste los ojos.

No me pesa que lo quieras,
pesame de que me amauas,
solo porque te ensayauas
a querer a otro deueras.
Mas este juyzio reuoco,
por que bien mirado cayo,
[350] que fue mucho para ensayo,
si para veras fue poco.
Tengo por muy gran desdicha
verme por hombre trocado,
a quien no dio nada el hado,
por darselo todo en dicha.
Mas de tu rigor apelo
al tiempo que puede tanto,
que acompañara mi llanto
rogando al piadoso cielo,
Que tu amado haga mudança,
porque tu quedes con paga
de la que hiziste, y el haga
su prouecho y mi vengança.
Pero que sirue dar bozes,
pues nunca oydas seran?
quedate con tu galan,
que bien quieras y mal gozes.

Esta carta sello Fideno, y se la dio al zagal de Belisa, y juntamente con ella le dio el coraçon estampado, con que Belisa lo enrriquecio. Rogole mucho que en llegando alla se le diessen, porque no que[351]ria tener retratos de la misma falsedad; lo demas impidieron las lagrimas, y el zagal se fue con el coraçon y con la carta, y llego en ocasion que Belisa estaua con su padre esperando el pastor forastero y dichoso, para que aquella noche se celebrasen las bodas, que ya estaua todo preuenido. Y entre tanto que su padre leyo las cartas del pastor de Denia, tomo Belisa la que el zagal traya, y, despues de leyda, tambien el coraçon y el recado, cayen-

dole infinitas lagrimas de los ojos, diziendo al zagal : « Estas doy por respuesta, y a mi honrra por disculpa », entrose a esperar que la llamasen, para dar el si, que le costo despues tanto. No tenia Fideno entonces las mexillas enxutas, pues como ya desausiado, ni se acordaua de buscar remedio, ni le pesaua de verse tan lexos del. Sus amigos no le dauan consuelo, porque lo eran tanto, que lo hauian menester para si, conforme los grandes efetos que en ellos causaua la compassion que le tenia. Lisardo andaua con su calauera, procurandola [**352**] resucitar con el aliento; Cardenio y Olimpo trocaron en possessiones sus desseos, y con Dinarda y Arcinda se acordauan, entre sus mayores gustos, de las desgracias de sus seruidores y amigos, y los arboles verdes lo dexauan de ser, pareciendose a las marchitadas flores ya pisadas de los que acompañaron a los pastores de Denia, que ausencia hizieron del Prado, llamados, como dixe, del Mayoral dignissimo para mayores cosas, que siendolo seran mas merecidas.

FIN



APPENDICE

Documents inédits sur Don Gaspar Mercader et sa famille.

APPENDICE

I. — Don Gaspar Mercader mayor.

Acte de Baptême. — 1547.

Gaspar Johan jeroni mercader.

A xvj de maig batejam a gaspar johan jeroni, fill del molt noble don melchior mercader. foren compares los reuerents mestre salaya, mestre sabater e mestre pasqual, mestres en sacra teologia; fon comare dona Isabel mercader, viuda.

Archivo de San Nicolás. — *Libre (2°) de Bateigs... desde lo any 1533 fins 1554 incle*, f° 123 v°.

Acte de Mariage. — 1566.

A 27 de juny dit any foren esposats en casa de aquells lo noble Don gaspar mercader, fill de don melchior mercader y de dona rafela mercader, conjuges[1], preceint les amonestacions, etc., ab licentia de mo sussior de 29 de maig 1566 per lo Reverendo canonge pellicer. testimonis (*manquent*.)

Hojeren missa a 3 de juliol dit any en presentia del s^or de bujol (*sic*) y don giner y don miquel de moncada. Dixlos la missa lo matex que los esposa, que es lo canonge pellicer.

En marge : hojeren missa a 3 de juliol dit any y pagaren la charitat.

Archivo de San Nicolás. — *Llibre de matrimonis y confirmacions desde lo any 1563 fins 1593 inclusiue*, f° 5.

1. On remarquera la négligence avec laquelle cet acte de mariage a été dressé : le nom de l'épouse n'est même pas indiqué.

Acte de Décès. — 1603.

Febrer. — Diuendres a 7 de febrer llegiren tota la nit dotze preueres a don Gaspar Mercader, sr de Bunyol y balle gnal de la pnt ciutat y regne de Vala.

Archivo de San Nicolás. — *Libre de Actes funerals del any 1603*, fo 79. — Dans le chapitre intitulé : *Tandes de llegir de nit.*

Febrer. — A 8 de febrer portaren a Sant Onofre lo cadauer de don Gaspar Mercader, sr de Bunyol y balle gnal de la pnt ciutat y regne de Vala, y foren gnals.

Ibid., fo 84. — Dans le chapitre : *Tandes de a cauall del any 1603.*

Testament. — 1602.

Acte est dressé le 3 février 1603 de la remise du testament au notaire Jaume Peris. Ce testament, rédigé le 15 mars 1602, était scellé et cacheté. Il fut ouvert le 7 février 1603, le jour même où mourut D. Gaspar Mercader mayor, qui l'avait dicté et signé de sa main. Le registre notarial porte une copie de ce testament, dont l'original est inséré à côté de la copie. Voici une analyse et quelques extraits :

Elegeixch en marmesors y del present meu vltim y darrer testament executors a don Gaspar Mercader y Carros, fill meu, don Ramon de Rocafull, señor de la baronia de albatera, gendre meu, don Pedro Ceruello y Mercader, fill meu, si sera de edad pera poder ho esser lo dia de la mia fi, y al sor rector qui sera lo dit dia de la mia fi de la Sglesia parrochial de sent Pere martir y sent Nicolau de la present ciutat ab vot y parer de la de mi molt amada Dona laura Ceruello y de Mercader, muller mia...

D. Gaspar énonce ensuite ses intentions pour ses obsèques et sa sépulture. Puis il fait un legs à chacun de ses enfants : à Don Balthazar Mercader y Carros, *una doble de or;* — à Doña Rafela Mercader Carros y de Rocafull, *una doble de or*, en outre de la dot constituée au moment où elle s'est mariée; — à Doña Victoria Mercader y Ceruello, 3,000 livres pour lui servir de dot [1]; — à Don Pedro Mercader y Ceruello, 1,500 livres de rente (et, en outre, il est confirmé dans la possession d'un moulin que lui avait légué jadis un frère du testateur, le chanoine Miquel Mercader); — à Don Joan, à Don Berenguer, à Don Miquel, à Don Lois, à Don Galseran Mercader y Ceruello, *una doble de or* pour chacun; — à Doña Laura, 1,000 livres pour entrer en religion. Après avoir ainsi songé à ses enfants, D. Gaspar stipule que sa femme est légitime propriétaire de la dot, qu'elle a apportée à la communauté, et d'un certain nombre de bijoux ou objets précieux dont il énumère quelques-uns. Il continue :

1. Par codicille en date du 3 février 1603, D. Gaspar, constatant que sa fille désire entrer en religion, révoque ce legs et le remplace par un autre de 600 livres; il impose en outre à son héritier principal l'obligation de construire pour Doña Victoria une cellule à sa convenance dans le couvent où elle entrera.

En tots los altres bens meus, mobles e inmobles, deutes, drets y actions meus e mies e a mi pertanyents y pertanyer podents y deuents luny o prop ara de present o en lo esdeuenidor per qualseuol titol, causa, via, manera y raho hereu meu propri e vniuersal y encara general a mi fas instituheixch a Don Gaspar Mercader y Carros, fill meu primogenit y de dona Laudomia Carros qº, primera muller mia, legitim y natural y de llegitim y carnal matrimoni procreat y nat, y als fills y descendents seus mascles... (*Suivent de minutieuses dispositions pour fixer la ligne de succession.*)

Vltimament deixe lo vsufruyt de tots mos bens a la dita dona Laura Ceruello y de Mercader, molt cara y amada muller mia, excepto los bens vinclats com de aquells no vulla ni entenga fer lin legat, sino es dels demes bens meus que resten liberts.

Darrerament deixe en tudors y curadors dels dits fills e filles mies menors a la dita de mi molt amada dona Laura Ceruello y de Mercader, muller mia, a don Gaspar Mercader y Carros, a don Ramon de Rocafull, señor de la baronia de Albatera, gendre meu, a don Josef Pellicer y a don Francisco Lansol de Romani, señor de Gilet...

Le 2 mars 1603, un mois environ après que ce testament eût été publié, Don Gaspar Mercader y Carros, le nouveau seigneur de la baronnie de Buñol, fit par-devant le notaire Peris la déclaration suivante :

Que aixi per la raho desus dita de no recaure en la dita herentia dites baronies e lochs e per priuarlo del benefici de inuentari y per altres respectes a daquell ben vists no vol exceptar la dita herentia, ans be repudia aquella fent acte de repudiatio de la mateixa manera e forma que sino fora instituhit hereu del dit son pare.

Le même jour, 2 mars 1603, tous les tuteurs, désignés par D. Gaspar Mercader mayor pour ses enfants mineurs, déclarent refuser cette charge, à l'exception de Dª Laura Cervello.

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Prothocolum Michaelis-Jacobi Peris, not. publici ciuitatis et regni Valentie, de anno a nat. dm. millessimo sexcentessimo tercio.*

II. — Don Gaspar Mercader menor.

Contrat de mariage. — 1583.

Capitols fets y fermats, pactats, closos, auenguts e concordats per y entre los molt Illustres Dona Francisca Mercader y de Centelles, viuda relicta del molt Illustre Don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim Don Jaume Centelles, qº caualler, señor de la baronia de Almedixer, e lo molt Illᵉ Don Gilabert de Centelles Ramon de

Riusech, olim nomenat Don Nofre Cotaldo Centelles, señor de dita baronia e de la baronia de Mancofa e viles de Nules, Mascarell e la Vilavella, situades en lo regne de Valencia, fill dels dits molt Illustres coniuges, e la Illustre Dona Ypolita Centelles, donzella, menor de vint anys y major de quinze anys, eciam filla dels dits molt Illustres coniuges, ... in solidum de vna. — E los molt Illes Don Gaspar Mercader major y Don Gaspar Mercader, fill primogenit de aquell e de la molt Illustre Dona Laudomia Carros y de Moncada, qo primera muller sua, tambe menor de vint anys e major de quinze anys, ... in solidum de altra, — en e per raho del matrimoni mijansant la diuina gracia fahedor per y entre los dits Don Gaspar Mercader, menor de dies, de vna e la dita Dona Ypolita Centelles, donzella, de altra, los quals son del serie y thenor inmediate seguent :

I. — E primerament es estat pactat, clos, auengut e concordat per y entre les dites parts que los dits molt Illustres dona Francisca Mercader de Centelles y don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim nomenat don Cotaldo Centelles, don Janer Rabaça de Perellos en dit nom de curadors, y la dita dona Ypolita Centelles en los dits noms y en qualseuol de aquells, constituhiran al dit molt Ille don Gaspar Mercader, menor de dies, en e per dot de la dita dona Ypolita Centelles segons fur de Vala vint milia liures moneda reals de Vala, en les quals hajen de ser y sien compreses aquelles quinze milia liures de les quals per lo dit don Jaume Centelles quondam fonch fet legat a la dita dona Ypolita ab lo dit son testament, pagadores les dites vint milia liures en esta forma, ço es dos milia liures en dines comptants encontinent apres ferma dels presents capitols e huyt milia liures en censals tuts y segurs, ... e les cinch milia liures en tants anys contadors eo ipso apres de dita misa nubcial quants seran menester a raho de quatrecentes liures cascun any fins tant ab tot effecte les dites cinch milia liures sien pagades; ... e les restants cinch milia liures a compliment de les dites vint milia liures de la dita dot se hajen de pagar en tot cas que lo dit molt Ille don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim don Cotaldo Centelles, sia compte de Oliua, e no en ans.

II. — Règle le mode de payement et d'acquit des censals.

III. — Réserve le retour à la famille de la plus grande partie de la dot au cas où Da Hipólita mourrait sans enfants.

IIII. — Sauvegarde les droits de D. Cotaldo et de Da Hipólita Centelles sur l'héritage de leur père.

V. — Dispose que la dot de Da Hipólita recevra de la famille du mari l'habituelle augmentation ou *creix*, et qu'elle sera garantie plus tard sur le domaine de Buñol.

VI. — Item es estat pactat y concordat per y entre les dites parts que durant la menor edat del dit Don Gaspar Mercader lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader, son pare, sia tengut y obligat tenir

aquell juntament ab la dita Dona Ypolita Centelles en sa casa y companyia fentlos tots sos obs, aixi a daquells com a sos criats y familia, aixi de menjar e beure com de vestir y calsar e de totes les demes coses que menester hauran, be y honrradament segons sa condicio, e lo mateix sia tengut y obligat fer e faca lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader, major de dies, mentres no sera señor de Bunyol, per tot lo qual temps aquell no sia tengut ne obligat parar casa al dit son fill a part, sino tan solament donarli lo sustento, segons dessus es dit, fent lo dit Don Gaspar Mercader major sens los fruyts de dita dot, e aco mentres tindra en sa companyia e fara los dits obs a dits coniuges.

VII. — Item es estat pactat y concordat per y entre les dites parts que seguintse lo cas de ser señor de Bunyol apres dels larchs dies del molt Ille Don Balthazar Mercader, señor huy es de Bunyol, lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader major y hauent atesa ja perfeta edat de vint anys lo dit Don Gaspar Mercader, son fill, e no en ans, ni en altra manera, lo dit Don Gaspar Mercader major de dies sia tengut y obligat, segons que ab los presents capitols promet y se obliga, parar casa a part als dits Don Gaspar Mercader e Doña Ypolita Centelles, coniuges, be y honrradament segons sa condicio, e eciam vltra la renda corresponent a la proprietat de la dita dot que ab tot effecte se haura pagat de la dita Dona Ypolita, subuenirlo y donarli cascun any mil y cinchcentes liures de renda per al sustento de la casa y familia del dit Don Gaspar Mercader menor, e aço durant tan solament la vida del dit Don Gaspar Mercader major de dies, e no en pus.

VIII. — Garantit le payement par D. Cotaldo Centelles de la rente annuelle de 400 livres qu'il a promise (art. I).

VIIII. — Intervention de D. Cristofol Centelles, frère de la fiancée, en garantie du payement de la dot.

X et XI. — Règlent l'exécution du présent contrat.

Archivo del Colegio del Patriarca [1].

Autorisation de Mariage. — 1583.

Die xxviii maii anno predicto.

Cum nobilis don Gaspar mercader, dierum minor, Valencie, Et nobilis domna ypolita centelles, domicella, filia nobilis don Jacobi cen-

1. Ce contrat fut reçu à la date du 26 avril 1583 par trois notaires : Martinus-Michael Orti, Joannes-Baptista Ferrer, Franciscus-Hieronymus Metaller. — Les protocoles des deux premiers sont conservés au collège du Patriarche, celui du second en bon état; la copie publiée ci-dessus a été faite sur ce dernier.

telles, quondam, ciuitatis Valencie, cupiant etc. 34[1]. Ideo nos, Augustinus frexa, mandamus vobis parocho ecclesie parrochialis Sti petri quatenus etc. Dat. Vale...

Archivo del palacio arzobispal. — *Liber licenciarum*, anno 1583.

Description par le chanoine Tárrega d'une fête donnée par D. Gaspar Mercader. — 1592.

Le romance inédit que l'on va lire, se trouve au tome I du *Cancionero de los Nocturnos*. Tárrega le fit connaître aux académiciens, ses confrères, à la séance du 18 mars 1592.

Miedo. Romançe pintando el torneo que mantuuo el academico Relampago, contando los motes y galas quen el huuo.

Pusose para vna fiesta [fo 177 vo]
vn gran theatro de damas,
que como estrellas salieron
quando la noche cerraua;
Y entrellas amor se puso,
dando a sus ojos su aljaua,
el arquillo a sus cabellos,
y a sus garçotas sus alas;
Saetas, ojos y lumbres
con ygual fuerça mostrauan,
que cegaran ygualmente
ojos, saetas y achas.
Y otros soles de hermosura
amaneciendo en ventanas
hazian Indias la tierra,
quel sol por ellas dexaua.
Aun mismo tiempo estas lumbres
illustrauan vna plaça,
que nunca se vio en el suelo
mas tenebrosa y mas clara.
Y en ella vn tropel de gente
esta mirando vna valla,
que por balança se puso
del buen gusto y de las armas;
Que don Gaspar Mercader
para mostrarse y prouallas
hizo plantar a sus brios,
que nunca en su honor le faltan.
El mantenia vn torneo,
porquel mantiene la fama
a tres encuentros de pica
y a cinco golpes de spada.
Quando, rompiendo el silencio [fo 178 ro]
de mil lenguas que colgauan
de la esperança del gusto,
ques gran obra vna esperança,
De las hachas y los sones
llegaron con ygual causa
las centellas a los ojos
y a los oydos las caxas;
Y el mantenedor tras ellas
entro con muestra gallarda
con diez padrinos de blanco
por ser de blanco su gala.
Blanco fueron de mil glorias,
porque con el publicauan,
pues eran nata del mundo,
questauan bien como natas.
Y a su blason y diuisa
el mantenedor yguala
con vna calça balona
de negro en campo de plata.
Vna pyramide lleua
por empresa en la celada
y en el remate vna bola
que vna pluma verde abraça :
Sepoltura como aquellas
quel ancho Nilo bañaua,
que por lleuar cuerpo muerto
no saco mote por alma.
El quiso mostrar con ello,
segun callando mostraua,
vna firmeza secreta,
ques la que mas se auentaja.
Dando la buelta al palenque
se puso auer como entraua
Don Antonio de Cardona,
luz[2] de su antigua prosapia;

1. Ce numéro 34 renvoie à l'enquête qui avait été faite par l'autorité ecclésiastique sur le degré de parenté unissant le fiancé à la fiancée. Cette enquête est encore conservée dans les archives du Palais Archiépiscopal. Cf. notre biographie de D. Gaspar Mercader.

2. Le *z* de *luz* est une correction ancienne.

De leonado y plata lleua
tonelete, calça y bandas,
y de los mismos colores
mil plumas diferenciadas,
Y vna muerte que tenia
entre ellas sobre vna palma
vna corona y vn mote,
que arguye incierta bonança,
Porque dize : « Si tus manos
me niegan esta guirnalda,
las de la muerte piadosa
la daran, pues me la guardan. »
Luego Gaspar de Cruyllas
siguio las mismas pisadas
con don Francisco de Borja,
ques par sin par en España.
De verde y plata se visten,
y por empresa lleuaua
el primero al aue fenix
con esta letra en las llamas :
« La esperança del biuir
con sus certezas me mata » :
siguridad prouechosa,
si es Valencia como Arabia!
La hyerba que del sol rubio
ausente mira la cara,
saco el sigundo en la empresa
con esta letra adornada :
« Por ser eterna su lumbre,
eternamente loçana
biuire » : grande promesa
si con el tiempo no falta!
Otros dos auentureros
entraron en la demanda
desiguales en diuisas,
parejos en alabanças.
De encarnado y plata viste
el tonelete y la calça
Peralta, cuyos alientos
como el nombre se leuantan;
Su çimera lo publica
con vn peral diuisada
y vna mano, que de todas
coge la pera mas alta;
Mas porquel lenguaje temple [fo 178 vo]
la presumcion de alcançalla,
dize « Per alta que sia »
su letra, ques valenciana.
Sobre negro y oro puso
Don Francisco Villarasa
vna palma que lo adorna
y vn arnes que lo señala,
Y por mote : « Esta menor
tengo bien assigurada,
pues otra, mas alta que ella,
la suerte puso en mis palmas ».
Mientras que las damas todas
las dos parejas mirauan,
quales con censura libre
y quales apasionadas,
Don Bautista Granulles
se presento en la estacada
con alma y con mal de ausencia :
gran prueua de su constancia!
Vn sol y vna luna llena,
que la tierra los aparta,
sobre su gala trahia
blanca, amarilla y morada;
Y sus cedulas dezian
con su abono acreditadas :
« Aunque la tierra esta en medio,
no se eclipsa con distancias. »
Huuo señora que quiso
despachar luego vna carta
a la que del nueuo eclipsi
era la gloria y la causa;
Mas temiendo quel correo
no se anegara en las aguas
de Chucar, lo dilato
para hazello con la pasqua.
Y tuuiera mensajero
ya con espuelas calçadas
porque don Carlos de Borja
entro a la posta en la plaça.
Corriendo viene fortuna
y vn arbol seco la causa,
quen la cimera trahia,
que con el corre borrasca.
De blanco fue su diuisa
por ser en blanco su paga,
y dize el mote : « Algun dia
larga cuenta y bien sumada. »
De don Miguel Figuerola
llego la suerte y la tanda,
que por salir mas costoso
saco gala de oro y plata;
Y en vn molino de viento
puso esta letra grauada :
« En la piedra tus desdenes
y en la vela mis bonanças. »
Y con vn bolcan ardiendo
Thomas Cerdan se mostraua
de amarillo, pardo y verde
al amor y a la batalla.
Volo su montaña vn fuego,
del qual estaua minada,
dexandole por cimera
vna banderola parda,
Con vn mote que dezia :
« En mengua de la mudança
la fuerça que puse en ella,
hasta el fin pienso guardalla. »
Por remate de la fiesta
Don Melchior de Borja allana
de Marte las pretensiones
y de Narciso las gracias,
Pues trayendo lo mas fino
de la soldadesca hufana,

que de Flandes las ceruizes
sujeta al jugo de España,
Con vna pica de vn hyerro
que de palmo y medio pasa,
al vso de aquel pays
gallardamente terciada,
Mostrando con las mesuras [fo 179 ro]
la que se deue a su dama,
de azul de blanco y de verde
entro postrero en la balla,
Y reclinando la pica
sobrella al vso de Italia
vna palma con dos manos
mostro sobre la celada.
Y dezian los papeles
que sus padrinos sembrauan :
« Lleua la palma mi fe :
dichosa fe con tal palma ! »
Estas entradas se hizieron
dignas de historia mas larga,
que bien se vera por ellas
lo que fueron las hazañas.
De tan gallardos sujetos
quise, por ser cosa llana
que dieron buena salida,
solo contar las entradas ;
Y el mantenedor discreto
no quiso poner la espada
a sentencia de juezes,
que las mas vezes sengañan ;
Y assi con ygual vitoria
los sacaron de la plaça,
que quando ninguno pierde,
todos ygualmente ganan.
Y las damas se boluieron
con mas razon obligadas,
quentre bandoleras tienen
gran garauato vnas armas.

Biblioteca Nacional de Madrid. — *Cancionero de los Nocturnos*, t. I.

Description d'une parade militaire conduite par D. Gaspar Mercader. — 1599.

Lorsque le roi Philippe III vint, un peu avant son mariage, s'établir à Valencia, il y eut dès son arrivée un grand nombre de fêtes, et en particulier une série de parades militaires dont la première eut lieu *el segundo dia de la entrada de Su Magestad en Valencia*, c'est-à-dire le 21 février 1599. Felipe de Gaona, qui fournit cette date, a donné une description détaillée de ces parades et notamment de la septième, qui fut commandée par D. Gaspar Mercader. Cette description se trouve dans un précieux ms. de la *Bibliothèque universitaire* de Valencia, lequel est intitulé : *Libro copiosso i muy verdadero | del cassamiento y boda de las Magestades del Rey de | España don Phelippe tercero con Doña Margarita | de Austria en su ciudad de Valencia de Aragon y de | las solemnes entradas que se les hizieron en ella...*, etc. Le chapitre XXIII de cette volumineuse relation, qui est contemporaine des fêtes qu'elle décrit, est consacré aux parades et manœuvres militaires, comme l'indique le titre : *Capitulo 23, que trata de como salieron por su horden de la ciudad las compañias de soldados de infanteria de los officiocios* (sic) *y parroquias della; y las compañias de soldados de los quatro quarteles de la guerta de Valencia, con sus valerossos capitanes y banderas por sus jornadas al guardar el fuerte del Guerao, horilla de la mar.* La partie de ce chapitre, consacrée à D. Gaspar Mercader, présente un double intérêt. D'abord, elle nous fait connaître sur lui quelques détails inédits. Surtout, elle nous permet de saisir sur le vif le procédé de composition dont il usa pour écrire son *Prado;* il suffira, pour s'en rendre compte, de comparer la relation de Gaona, notamment vers la fin, avec le début du livre II du *Prado* (pp. 91-92); on verra alors sur quel fond de réalité D. Gaspar a fait reposer sa fiction romanesque, et l'on verra aussi qu'à chaque page du *Prado* le personnage qui apparaît sans cesse pour être représenté en belle posture, c'est lui, toujours lui et encore lui. Voici, avec quelques coupures, le récit de Gaona :

[fo 197 vo] En el otro dia a la tarde que fue Domingo, salio el muy gallardo y valiente capitan don Gaspar Mercader. ... El qua[l] valeroso capitan(a) yva vestido con balones de razo naranxado prensado, guarnescido de fressos de horo y plata con jubon de lo mesmo,

y ensima del vna cuera de anteblanca y adobada, guarnescida con hun ancho possoman de horo y plata; y las medias calsas heran de ceda de punto blancas con las ligas de tafetan naranxado la vna y la otra de tafetan blanco, con los sapatos blancos y las guarniciones de la espada y daga con la pretina y tiros [fº 198 rº] della todo de color naranxado, con el sombrero de rasso del mismo color, todo pespuntado de horo, y rica trensa y medalla de horo con muchas plumas blancas y naranxadas, y en medio dellas salia una pluma de martinetes verdes, siendo la trensa del sombrero sembrada(s) de piesas de horo esmaltadas y en ellas engastadas piedras y perlas de gran valor, que cierto parescio muy bien de galan y rico de vestido; siendo este don Gaspar Mercader el mas curiosso caualler señalandose siempre mas que todos los demas caualleros de su tiempo sacando inuenciones de vestidos diferentes de lo que se hussauan en Valencia, como lo veran en el proceder desto mi libro quando le nonbrare tratando de sus galas y inuenciones. El qual capitan valerosso yva delante de su compañia de soldados solo con su escudero delante, que le traya el morion y escudo de asero lusciente como vn espexo, el qual era vn negrito... (*Suit la description de la compagnie, qui est formée par « los officios de zapateros chapineros* ») [fº 198 vº]... Con muy buen horden dieron la buelta por la plasa de la Seo, [fº 199 rº] donde fueron muy bien vistos de los muchos caualleros y damas que hauia por aquella plasa puestos en sus carrosas sin la demas gente que salia a verlos por todas las calles y plasas por donde pasaron; y desta plasa passaron por delante de los palascios del patriarcha y Arsobispo de Valencia, y con el mismo horden baxaron por aquella calle passando por delante de la cassa del mismo Capita[n], donde a las ventanas della avia muchas damas hermossas y galanas mirando esta tan luscida compañia con su buen capitan; y, dando la buelta por los Santetes, salieron a la calle de la Mar, y por ella drecho a la gran plassa de Predicadores, donde hauia mucha gente que los aguardauan... Y, salidos a la gran plasa de Predicadores, dieron la buelta para el portal del Real; saliendo por el, pasaron la puente baxando al campo del Real Palascio; entonses mando el capitan hazer alto, hordenando hun esquadro[n] de toda su compañia a modo de aver de conbatir. [fº 199 vº] Todo lo qual se lo estauan mirando su Magestad y Altessa con sus damas y caualleros de ariba de palascio, puestos a daquellos balcones y jelocias del, quan bien que hordenaua este capitan con sus oficiales a todos los soldados de su compañia mandandoles poner en hun esquandron formado como si hu[u]iessen de combatir alguna fortalessa : que cierto fue muy cossa de ver. Y estando todo a punto y puesta la bandera en medio del esquadron, entonses el sobredicho capitan, adelantandose vn poco del esqua-

dro[n], a vista de su Magestad y Altessa, encarandose con buen brio con el mosquete que traya al hombro, sin hauer de menester horquilla lo disparo con tanta gracia y fortalessa como si fuera hun arcabus hordinario, y en el mismo punto dispararon todos sus mosqueteros correspondiendoles los demas arcabuseros con tanto estruendo y poluoreda, alboleando el alferes la bandare (*sic*) a daquel tienpo al son que hazian los pifanos y tambores a modo de combatir, que dio contento a todos de lo bien que hizieron todos, y del... Y con este horden saludando el Capita[n] a su Magestad y Altessa tomaron el camino para el fuerte del Guerao, donde hizieron su guardia y sentinella aquella noche, como las demas compañias.

Acte de Décès. — 1631.

A 8 de Agost llixgueren quatre Preueres al cadauer del conde de Buñol. paga per cada porcio catorçe sous y set [diners].... 14. 7.

Archivo de San Nicolás. — *Llibre de Actes funeraris del any 1631*, f° 72 r°.

A 9 de Agost portarem a çoterrar a la vila de Buñol lo cadauer de Don Gaspar Mercader y Carroz, conde de Buñol, ab dotse Preueres, creu y tres capes. son quatre dietes. paga a cada Pre dos lliures, tres sous y onse diners............................ 2. 3. 11.

Ibid., f° 87 r°. — Dans le chapitre : *Tandes de a cauall.*

Testament. — 1630.

Die sexto mensis Januarii anno a natiuitate domini MDCXXX.

En nom de nostre Señor Deu Jesu christ e de la Santissima e Indiuidua Trinitat, Pare fill e sanct esperit, tres persones e vn sols deu tot poderos, ... conexeran tots com yo Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Bunyol, vehi y habitador de la present ciutat de Valencia, estant malalt en lo llit, detengut de greu malaltia corporal, de la qual temch morir, estant empero en mos bon seny perfeta memoria e loquella clara y manifesta, fas e ordene lo meu vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, en e per la forma seguent.

E primerament e ans de totes coses, recomanant la mia Anima a nostre Señor Deu Jesuchrist, qui aquella ha creat, elegeixch y nomene en marmessor y de aquest mon vltim y darrer testament meu

executor a Don Laudomio Mercader, del habit del Señor Santiago, fill meu, ab vot y parer de Dona Ypolita Centelles, condesa de Bunyol, molt cara e amada muller mia, al qual done e confereixch ple e bastant poder que puixa tants de mos bens pendre e aquells per sa propria auctoritat, e sens auctoritat, ni decret de jutje, ne official algu, vendre, alienar e transportar a les persones e per los preus a daquells ben vists e dits preus rebre que basten a fer y complir les coses e obres pies per mi desus ordenadores.

Elegeixch sepultura al meu cors esser feta y aquell vull sia soterrat en lo vas eo sepultura de la esglesia que esta dins lo castell de Bunyol sots inuocacio de Sent Saluador.

E prench per Anima mia y en remisio de mos pecats y de tots los fèls difunts trescentes liures moneda reals de Valencia de les quals vull y man sia fet y pagat lo gasto del meu soterrar y que aquell sia fet a coneguda y voluntat del dit mon fill y marmessor sens pompa ni acompanyament algu, y que tot lo que sobrara, sia distribuhit per aquell en ferme dir y celebrar tantes mises resades quantes dir y celebrar se me poran a sa coneguda y voluntat.

Ittem vull y man que tots mos torts, deutes e iniuries sien satisfets y pagats, satisfetes y pagades, aquells empero y aquelles que constara y aparra yo esser deutor tengut y obligat ab cartes publiques, albarans, testimonis e altres qualseuols legitimes proues.

Ittem regonech a la dita Dona Ypolita Centelles, condesa de Bunyol, molt cara y amada muller mia, que tota la dot que en contemplacio de son matrimoni em fonch constituhida y aportada, le he aguda y rebuda realment y ab tot effecte, y aixi vull y man que aquella li sia restituhida y pagada juntament ab lo creix a daquella corresponent en la forma acostumada.

Ittem done, deixe y llegue a la dita Dona Ypolita Centelles, condesa de Buñol, molt cara y amada muller mia, les terres que aquella y yo hauem fet plantar de moreres en lo terme de Bunyol, lo qual llegat li fas y entench fer ab pacte, vincle y condicio que aixi entre vius com en vltima voluntat sia tenguda y obligada a hauer de dispondre de dites terres en lo fill o fills mascles del dit Don Laudomio Mercader, fill nostre, que aquella voldra y ben vist li sera, donantho tot a hu, poch o no res, co per les parts y porcions, modo y forma y ab los vincles que li pareixera.

En tot lo restant de mos bens haguts y per hauer, mobles e inmobles, sehents e semouents, deutes, drets, y accions meus e mies, e a mi pertanyents y pertanyer podents e deuents lluny o prop ara de present o en lo esdeuenidor per qualseuol titol, causa, via, modo, manera e raho, hereu meu propi, vniuersal y encara general ami fas e instituheixch per dret de institucio al dit Don Laudomio Mercader,

del Abit del Señor Santiago, fill meu vnich y de la dita Dona Ypolita Centelles, molt cara y amada muller mia, llegitim y natural y del dit nostre legitim y carnal matrimoni nat y procreat a ferne a sa voluntat. Al qual done facultat pera que, aixi en cas de no voler acceptar la dita mia herencia com en cas de acceptarla, puixa y estiga en sa facultat donar y deixar aquella per via de eleccio aut alias, com sera son gust, aixi entre vius com en vltima voluntat al fill o fills de aquell legitims y naturals que voldra y li pareixera, donantho tot a hu, poch o no res, eo per les parts, modo y forma y ab los vincles que li pareixera aixi mateix com yo viuint ho poguera fer.

Aquest es lo meu vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, lo qual e la qual vull que valga e valer puixa per dret de vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, y si per dret de vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia valer no pogues, vull que valga e valer puixa per dret de vltims y darrers codicils o per aquelles lleys, furs y priuilegis del present regne y alias de justicia e raho natural escrita que mes y millor valer puixa y dega. Lo qual fonch fet y rebut en la present ciutat de Valencia huy que contam sis dies del mes de Janer any de la nattiuitat de nostre Señor Deu Jesuchrist Mil siscents y trenta. Se✝ñal de mi, dit Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Buñol, testador qui desus, qui lo present, vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia de la primera linea de aquell fins a la darrera inclusiuament fas, llohe, ratifique, y conferme.

Presents foren per testimonis a la confeccio y recepcio del dit e preinsert testament conuocats y per lo dit testador pregats Don Ramon Vicent Sanz de la llosa, del Abit de nostra Señora de Montesa, frances Vicent de Gracia y Luys Joan Lopiz, Preueres, habitadors de la present ciutat de Valencia, Los quals interrogats per mi Vicent Gaçull, notari, rebedor del dit e preinsert testament, si coneixien al dit testador y estar aquell en disposicio de poder testar, tots concordantment dixeren que si, e lo dit testador dix coneixer a mi dit notari y testimonis e yo, dit notari, conech a tots molt be.

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Receptorium Vincentis Gaçull, notarii publici ciuitatis et regni Valentie, de Anno a Nat. dm. millessimo sexcentessimo trigessimo.*

Dicto die VI mensis Januarii anno a natiuitate domini MDCXXX.

Com a cascu per furs del present regne et alias li sia llicit y permes ans ans (*sic*) y apres de la confeccio de son vltim y darrer testament

fer e ordenar sos vltims y darrers codecils, per ço .... recordantme hauer fet y ordenat mon vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia en mans y poder del notari dauall escrit en lo present dia de huy y entre altres coses so recordant hauer fet llegat a Dona Ypolita Centelles, Condesa de Buñol, molt cara e amada muller mia, de les terres que aquella y yo hauem fet plantar de moreres en lo terme de Bunyol en lo modo y forma en dit mon testament contenguts, ara per los respectes a mi ben vists ab aquestos presents mos vltims y darrers codicils reuoque lo dit legat de la mateixa manera que si nol hagues fet.

Ittem, ajustant a la dita mia disposicio, deixe y llegue a Catharina Gomez, que esta en mon seruici, trenta liures vltra de sa soldada.

Tot lo alias en lo dit mon testament dispost y ordenat vull, y es ma voluntat, que reste en sa força y valor...

Ibid., ibid.

Inventaire des biens de don Gaspar Mercader. — 1631.

Le 2 septembre 1631 inventaire fut dressé des biens relevant de la succession de D. Gaspar Mercader. Le 6 septembre, à la requête de Da Hipólita Centelles, en vue de la restitution de sa dot, une estimation fut ajoutée à l'énumération des objets inventoriés. Dans le texte qui suit, les deux documents, inventaire et estimation, sont rapprochés, le prix étant indiqué entre parenthèses.

... Primo essent en la cassa ahon lo dit Don Gaspar Mercader... solia viure..., situada y possada en la present ciutat de Valentia, Parrochia de St Nicolau, en lo carrer dit de cauallers, foren atrobats

Quatre draps de ras grans vsats (pretio et estimatione centum librarum). = Ittem vint y quatre quadros dels emperadors Romans vsats (nonaginta sex librarum). = Ittem vn quadro gran de nuestra señora del Rosari (centum librarum). = Ittem altre quadro de la Inmaculada Concepcio de nostra Señora (octo librarum). = Ittem cinch cortines de vellut y tela de or vsades, a cinch y a sis teles cada cortina, les quals se diu tenir empeñades Miquel Campos de Romeu per raho de vn cambi de trecentes liures (tercentarum quinquaginta librarum). = Ittem vn doçel de vellut ab vn escut de armes vsat (ducentarum quinquaginta librarum). = Ittem nou draps de tapiçeria de cayguda ordinaria vsats, los quals se diu tenir empeñats Diego Phelipe fortuny per vn cambi de trecentes liures (tercentarum librarum). = Ittem cinch draps de tapiceria de cayguda chica, los quals se diu tambe tenir empeñats en son poder lo dit Diego Phelipe per raho de altre cambi de altres trecentes liures (centum quinquaginta l.). = Ittem dos papallons, lo hu de borlilla y lo altre de bolante molt

vsats (quinquaginta l.). = Ittem cinch cortines de rasillos de groch y vert, de cinch y a sis teles cada cortina (centum quinquaginta l.). = Ittem nou cortines de tafata de encarnat y vert de a quatre, a cinch y a sis teles cada cortina (centum triginta l.). = Ittem cinch cortines de tafata blau y groch de á cinch y á sis teles cada una (quinquaginta l.). = Ittem cinch cortines de tafata groch y encarnat de á cinch y á sis teles cada cortina (quadraginta l.). = Ittem dos jochs de quadros de sibiles chiques, de á dotse quadros cada joch (sex l.). = Ittem vn retrato del Saluador vsat (quatuor l.). = Ittem otro retrato del hermano francisco vsat (trium l.). = Ittem dos quadros de les Madalenes (trium l.). = Ittem tres dotsenes de cadires molt vssades (triginta sex l.) = Ittem sis bufets de noguer molt vsats (duodecim l.). = Ittem tres catifes vsades (quadraginta l.). = Ittem vn llit de camp ab son parament de drap blau tot molt vsat (decem l.). = Ittem vn contador de euano y marfil molt vell (sex l.). = Ittem huyt llits de posts peral seruici dels criats (octo l.). = Ittem vint matalafs, los cinch de llit gran, y los demes chichs (sexaginta l.). = Ittem tres dotçenes de llansols, ço es sis llansols de llens prim y los demes perals criats (sexaginta l.). = Ittem dos jochs de coixins de llit (sex l.). = Ittem huyt flaçades vsades (sexdecim l.). = Ittem dos colches, la vna de çeda y la otra brodada de fil (decem l.). = Ittem altres dos colches blanques (sex l.). = Ittem sis caixes de pi vsades (duodecim l.). = Ittem vn escriptori sancer vsat (septem l.). = Ittem tres contadors de fusta de siprez plans pera tenir papers, molt vsats (sex l.). = Ittem vn almari gran de pi vsat pera tenir roba (sex l.). = Ittem vint y hun quadro (*sic*) al temple de diferentes coses (vndecim l.). = Ittem catorse quadros de paysos tambe al temple molt vsats (septem l.). = Ittem once quadros dels fills de Jacob tambe pintats al temple molt vsats (sex l.). = Ittem dotçena y micha de toualles de taula, y quatre dotçenes de torcaboques de teixits de casa (viginti l.). = Ittem sis toualles de taula alamandesques, y tres dotçenes de torcaboques (quindecim l.). = Ittem quatre toualloles de randa (sexdecim l.). = Ittem dotçe toualloles de mans (quatuor l.). = Ittem dos robes de vestir de vellut, de Dona Ipolita Centelles, condesa de Buñol (viginti l.). = Ittem dos habits de llana de la dita condesa (viginti l.). = Ittem vn verdugado (quatuor l.). = Ittem dos faldetes de tafata de color (quatuordecim l.). = Ittem vn manto de çeda (septem l.). = Ittem dos parells de canelobres de plata (quadraginta l.). = Ittem dos buxies de plata (quindecim l.). = Ittem quatre canelobrets de plata pera tenir pehuets (sexdecim l.). = Ittem vnes tiçores de espauilar ab son plat de plata (quindecim l.). = Ittem vna caixa de coche de vellut carmesi, sinse rodes, estreps, ni enserat (centum octuaginta l.). = Ittem vn coche vert molt vsat ab vn parell

de mules velles ab que de ordinari anaua lo dit Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Buñol (centum octuaginta l.).

Totes los quals bens foren atrobats en dita casa, y empeñats respectiue en la forma que se ha dit dessus. = Y en la Baronia y Condat de Buñol se tingue noticia hauer hi y recaure en dita herencia los seguents :

Primo dos parells de mules (octuaginta l.). = Ittem sis cadires de repoz negres molt velles (sex l.). = Ittem quatre bufets de noguer vsats (duodecim l.). = Ittem quatre llits de posts ab dos matalafs cada hu tot vell peral seruici dels criats (viginti l.). = Ittem quatre flacades blanques y dotçe llansols peral seruici dels criats (duodecim l.). = Ittem, et vltimo, vna galera ab ses rodes vella (duodecim l.).

Le 6 septembre 1631 est dressé un inventaire annexe, qui enregistre qu'à la succession de D. Gaspar Mercader appartiennent encore *dos esclaues de color negre de trenta a trenta cinch anys cascuna de aquelles* (*pretio duscentarum librarum*).

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Receptorium Vincentis Gaçuil... de Anno... Millessimo sexcentessimo trigessimo uno.*

III. — Laudomio Mercader.

Acte de Baptême. — 1592.

Abril 1592. — Dilluns a 20 b[atega] moss[en] roiz a don dimas uicent juan frances laudomio gaspar, fill de don gaspar mercader i de dona hipolita. c[ompares] don gaspar mercader, s[enyor] de buñyol i dona francisca mercader i de centelles.

Archivo de San Esteban. — *Libre de Batismes... començant en lo añy 1588 fins 1618*, fº 25 vº.

Acte de Décès. — 1654.

A 26 de janer 1654 soterarem en lo lloch de Buñol en la iglesia del castell de dit lloch, sepultura de els contes de Buñol, a Don Laudomio Mercader, conte de Buñol, ab 12 preueres, creu y 3 capes, que fan sinc dietes, quatre y una de descans a 12 sous la dieta, conforme consta la tachacio feta per mº Ignacio Pallares, notari de la Curia de causes pies, ab lletania y 3 misses cantades, la primera que fonch de nostra señora es conta a 3 sous per preuere, y les demes

misses y lletania es conta a 5 sous la porcio, responsos a 4 sous la dieta per cada porcio, per les aches 2 dietes a 4 sous per porcio, que acumulat toca a cada preuere tres lliures y dihuit sous, de la qual caritat es capsoua sis sous y sis diners. resta a pagar a cada preuere lo pagador tres lliures onze sous y sis diners. dexas per la sua anima 1500 lliures ab testament rebut per Juan Perales, notari, en 19 de Janer 1654. marmesors Don Gaspar Juan conte de Peñalua, D. Gaspar Grau y Dona Anna de Perellos.

Archivo de San Nicolas. — *Llibre de Actes funeraris, 1654*, f° 82 v°.

